This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1303

Jean Beauvoir
son livre donnez
par Honore Spark

K. L. 9. h. Coll
n. h. 1303.

Digitized by Google

John Lee his Book
pretiu — 3d

anno 1676
and this is ye ———

John Lee

132

0-61

Tom.º

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN.

Illuſtrées de Diſcours Moraux, Philoſophiques, & Politiques.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de beaucoup en divers
endroits.

Avec des Reflexions Morales.

PAR J. BAUDOIN.

A BRUXELLES,
Chez FRANÇOIS FOPPENS, au Saint
Eſprit, proche les RR. PP. Jeſuites.

M. DC. LXIX.

Digitized by Google

LL 1303
Réserve A

74

Digitized by Google

D/51417

AU LECTEUR,

Sur le ſujet des Fables.

I*'Avois eu quelque deſſein, Lecteur, de vous donner un diſcours plus ample que celuy-cy, touchant la connoiſſance univerſelle des Fables; Mais je me ſuis adviſé depuis de le reduire en Sommaire, afin d'éuiter le blâme d'amplifier inutilement une choſe aſſez connuë par les longs Traittez que les Autheurs en ont faits. Je commenceray donc par la définition de la Fable, que j'appelle proprement* une Feinte, qui par quelque reſſemblance repreſente la Verité. *Elle eſt au reſte; Raiſonnable, Morale, & Mélée, ou Propre, ou tres-propre. La Raiſonnable eſt celle où l'on feint l'homme eſtre Autheur de quelque choſe que l'on ſe figure; La Morale, qui tâche d'imiter la façon de vivre des Creatures raiſonnables: La Meſlée, qui comprend enſemble ce qui eſt pourveu de Raiſon, & qui ne l'eſt pas: La propre, qui par l'exemple des Beſtes, & des choſes inanimées, démonſtre tacitement ce que l'on veut enſeigner, comme fait Eſope en toutes ſes Fables; Et la tres-propre, qui convient aux Hommes, & aux fabuleuſes Deïtez, en ce qui regarde les Actions. A quoy principalement ont accoûtumé d'avoir égard tous les*

Digitized by Google

Poëtes, qui traittent de matieres Comiques, ou qui tiennent du Tragique, ou meſme de l'Epique.

Or bien qu'il y ait pluſieurs reſſemblances, & conformitez, d'où l'on peut tirer le ſujet des Fables; Il me ſemble neantmoins qu'il s'en trouve trois principales, dont la premiere conſiſte en des operations, qui ne ſont pas naturelles; On le pourroit ainſi dire de la reſſemblance de l'Homme à la Chimere, non pas touchant la figure exterieure, mais quant aux operations repreſentées par ce monſtre imaginaire, dont le devant tient du Lion, le milieu de la Chevre, & le derriere du Dragon; Par où il nous eſt enſeigné, que la pluſpart du temps les hommes ſe laiſſent conduire, ou par l'apetit iraſcible, ou par la concupiſcible, ou par leur propre fantaiſie, & leur imprudence. Secondement, on tire les Fables de la reſſemblance de la Nature, & des operations enſemble; comme ce qu'on feint des hommes & des Dieux, ſous l'une & l'autre forme; Et troiſiémement, des operations qu'on attribuë aux feintes Divinitez, & aux creatures humaines. Mais poſſible qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'en adjoûter une quatriéme, tirée de la reſſemblance, tantoſt de la Nature, & des operations; & tantoſt des operations, & non pas de la nature. Telle eſt la Fable de Prothée, Dieu marin, par les transformations duquel nous eſt figurée la Matiere premiere, qui ſe change d'une forme en l'autre, ainſi que l'expliquent

quent preſque tous les Philoſophes; Il eſt vray qu'à le prendre moralement, cela peut s'entendre des hommes, qui tiennent de la Divinité, & qui neantmoins ſe changent, par maniere de dire, en Beſtes irraiſonnables, & en pierres méme, toutes les fois qu'ils ſe laiſſent emporter à leurs paſſions brutales; & qu'inſenſibles à leur devoir, ils negligent ingratement le culte de leur Createur.

Quant à l'invention des Fables, elle appartient plûtoſt aux Poëtes qu'aux Philoſophes; qui ne s'attachent qu'à la verité des choſes; au lieu que les Poëtes nous y conduiſent par certains détours agreables, qu'ils enveloppent de contes faits à plaiſir. Car pour ne ſortir des bornes de leur Art, ils inventent ingenieuſement ce que bon leur ſemble; & cela leur reüſſit avec tant de bon-heur, que de leurs menſonges meſmes, les excellens hommes en tirent des veritez & des meditations raviſſantes; comme l'on peut voir dans les Eſcrits de pluſieurs, & particulierement de Maxime de Tyr, Philoſophe Platonicien. Que s'il y a quelque choſe à blâmer en la pluſpart des fictions Poëtiques; c'eſt à mon advis quand il arrive que ceux qui en ſont les Autheurs, inventent des Fables, qui à le prendre à la lettre, tiennent du Des-honneſte, & de l'Impie meſme; A cauſe dequoy le divin Platon les bannit entierement de ſa Republique, comme contraires à la Pieté & aux bonnes mœurs; combien que d'ailleurs il les eſtime *grandement, pour la gentilleſſe de leurs inventions.*

L'on appelle Fables de Speculation *&* d'Action *enſemble, celles qui peuvent eſtre expliquées ſelon le ſens Allegorique Speculatif, & ſelon l'Actif auſſi. En voicy une entre les autres, que j'allegueray pour exemple. Les anciens Poëtes ont feint que* Celius, *Dieu par deſſus tous les autres, engendra Saturne; que de Saturne nâquit Jupiter, puis Neptune Dieu de la mer, & Pluton Roy des Enfers: Ce que les Platoniciens expliquent fort doctement, quand ils diſent que par Celius ſe doit entendre Dieu, en qui ſont compriſes toutes les Creatures d'une maniere ineffable; & par Saturne, le premier Eſprit Angelique, ou le Monde exemplaire, ſelon la doctrine du meſme Platon, & de Mercure Triſmegiſte. En ſuite de cela, ils adjoûtent la generation de l'Ame du Monde, qu'ils appellent* Jupiter, *entant que par ſa lumiere, & ſon mouvement, elle gouverne, & fait agir la partie d'en-haut: Mais à l'égard de ce qu'elle vivifie & regit les Creatures d'icy bas, ſujettes à une continuelle revolution; ils luy donnent le nom de Neptune; & celuy de Pluton, qui eſt le Dieu des Richeſſes, entant qu'elle agit à la production des Metaux, & des pierres precieuſes. J'obmets que cette Fable ſe peut encore expliquer du petit Monde, à ſçavoir de l'Homme, en qui ſous les noms de Celius, de Saturne, de Jupiter, & de Pluton,*

Digitized by Google

nous pouvons entendre la partie Divine, la Contemplative, l'Oeconomique, & la Terreſtre.

Il y a une autre ſorte de Fables, à qui l'on peut proprement donner un ſens tout à fait moral; comme à celle de Narciſſe, qui ravy de ſa propre beauté, trouva la cauſe de ſa mort dans la belle ſource où il ſe miroit, & fut depuis transformé en une Plante appellée de ſon nom. Ce qui nous apprend, que les Hommes qui s'ayment par trop, & qui ſemblent faire gloire de mépriſer autruy, enchantez par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes, ne ſont dans le monde que des Plantes inutiles, Dieu nous ayant fait naiſtre pour ſervir noſtre Prochain, & l'aſſiſter charitablement. A cecy ſe rapporte à peu prés une Fable bien plaiſante, qui dit, que les Hommes, autrefois doubles, furent coupez en deux, pour punition de leur humeur altiere, & trop inſolente: & c'eſt d'où procede que dans la diverſité de ſes humeurs, l'homme veut du mal à l'un & qu'il ayme l'autre, à cauſe qu'il le croit ſa moitié, comme ſe l'imagine le Poëte Ariſtophane. Mais il me ſemble plus à propos de dire, que cette Fable a eſté inventée, pour monſtrer la mutuelle correſpondance qu'il y doit avoir en l'Amitié, & que nous avons accoûtumé d'aimer plus les uns, & les autres moins, ſelon que nous y ſommes portez d'inclination, & par la conformité de nos mœurs, avec celles de la perſonne aimée.

De la derniere eſpece de Fables, à qui l'on peut donner un ſens Speculatif & Moral, eſt celle de Venus & de Mars, que le jaloux Vulcan prit dans ſes filets, & rendit ainſi ſa honte publique à la face de tous les Dieux, comme le raconte le Poëte Homere. Les Platoniciens expliquent cela bien delicatement, quand ils diſent que par Venus il faut entendre une forte union de pluſieurs choſes diſcordantes, comme la celeſte, où des Idées ſans nombre ſont jointes à la Nature; & celle de ce bas monde, qui eſt tres-eſtroite, bien que compoſée de diverſes Creatures, entre leſquelles il y a de la repugnance. Voilà quelle eſt la ſpeculation de cette Fable, qu'Ariſtote Prince des Peripateticiens explique moralement des Choleriques, & des courages aguerris, qu'il dit eſtre de complexion plus amoureuſe que ne ſont les autres hommes.

Je laiſſe à part pluſieurs autres fictions de cette nature, qu'il me ſeroit facile de rapporter icy, pour vous faire voir les hauts Myſteres que les Anciens ont cachez ſous le voile des Fables; où je pourrois dire encore, que S. Auguſtin a pris la peine d'en moraliſer pluſieurs, que S. Thomas n'en deſapprouve point l'uſage, & que Toſtat les a illuſtrées ſur les Ethymologies d'Iſidore. Mais tout cela ſeroit ſuperflu, puis que dans celles d'Eſope vous avez, ce me ſemble, une Matiere aſſez ample, pour juger de l'utilité qui en peut revenir, & en profiter vous-meſmes.

LA VIE
D'ESOPE
PHRYGIEN.

Tirée du Grec de Planudes, ſur-nommé
le Grand.

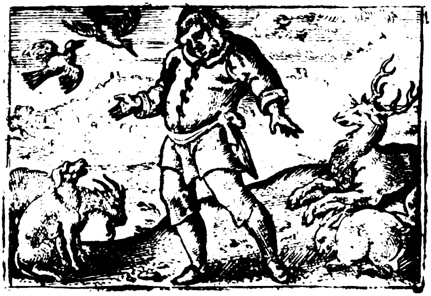
CHAPITRE I.

Du Pays, & de la condition d'Eſope.

IE ſçay qu'il s'eſt trouvé pluſieurs grands Hommes, de qui la plume excellente s'eſt employée à nous mettre par écrit l'eſtat des choſes du monde, & leurs naturelles revolutions afin d'en pouvoir laiſſer quelque memoire à la Poſterité. Mais comme il n'eſt pas hors d'apparence, que par une ſecrette inſpiration des Dieux immortels, Eſope n'ait parfaitement ſceu la Morale; il eſt vray-ſemblable auſſi, qu'en bon ſens & en vivacité d'eſprit, il a de beaucoup ſurpaſſé la pluſpart de ces gens-là, & les a laiſſé bien loin aprés luy. Car il nous fait voir par épreuve, que ſans ſe mettre en peine de chercher à perſuader autruy, ny par les definitions, ny par les raiſonnemens, ny meſme par les exemples tirez de l'Hiſtoire des ſiecles paſſez, il ſçait ſi bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les inſtruiſant comme il fait, & les inſtruire ſi parfaitement par de ſimples Fables, que des Creatures raiſonnables auroient grande honte d'entreprendre, & de faire des actions pour leſquelles, ny les Oyſeaux, ny les autres Animaux n'ont aucun inſtinct, & qu'ils ne voudroient pas meſme avoir faites: Comme au contraire, ceux qui auroient tant ſoit peu de raiſon, rougiroient ſans doute de ne s'adonner pas aux choſes honneſtes, auſquelles il feint pluſieurs Beſtes brutes s'eſtre de leur temps fort ſagement employées; & ainſi les unes avoir evité d'extremes dangers qui les menaçoient, & les autres en avoir receu beaucoup de profit au beſoin.

Donc cét excellent Homme, qui durant ſa vie ſe propoſa dans l'eſprit l'image d'une Republique de Philoſophes; & qui ne mit pas tant la Philoſophie dans les paroles, que dans les actions, fut de condition ſervile, & natif d'Ammorien, Ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit la Grande. Ce qui me fait croire tres-veritable ce qu'allegue le divin Platon en ſon Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit, que la Nature & la Loy ſont grandement contraires & differentes. Car la Nature ayant fait naiſtre Eſope d'un Eſprit libre, la Loy des Hommes livra ſon Corps à la ſervitude. Elle ne pût toutesfois ny corrompre la liberté de ſon Eſprit, ny le mettre hors de ſon aſſiette, quoy qu'elle tranſporta ſon Corps en pluſieurs lieux, & en diverſes affaires.

CHAPITRE II.

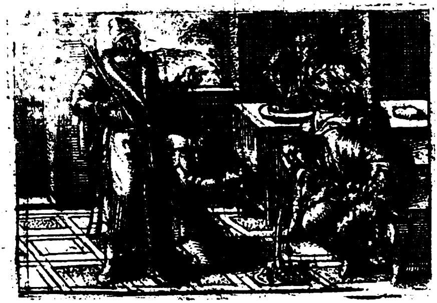


Deſcription du Corps d'Eſope, & de la vivacité de ſon Eſprit.

ESOPE ne fut pas ſeulement ſerf de condition, mais le plus difforme de tous les Hommes de ſon temps. Car il avoit la teſte pointuë, le nez plat, le col court, les levres groſſes, & le teint noir; d'où luy fut donné ſon Nom, car *Eſope* ſignifie le meſme *qu'Ethiopien*. Avec cela il eſtoit ventru, boſſu, tortu par les pieds, & poſſible plus laid que le Therſite d'Homere. Mais ce qu'il y avoit de pire en luy, c'eſtoit ſa parole lente, ſa voix caſſe, & la peine qu'il avoit à ſe faire entendre.

dre. Toutes leſquelles choſes ſemblent avoir eſté cauſe de ſa Servitude. Car c'euſt eſté merveille, ſi eſtant ainſi laid & difforme, il euſt pû s'échaper d'une condition ſervile. Mais quelque imparfait qu'il fuſt de Corps, cela n'empéchoit pas qu'il n'euſt naturellement un Eſprit habile, & qui reüſſiſſoit heureuſement en toute ſorte d'inventions.

CHAPITRE III.



Eſope ſe juſtifie devant ſon Maiſtre, & luy fait voir qui avoit mangé les figues.

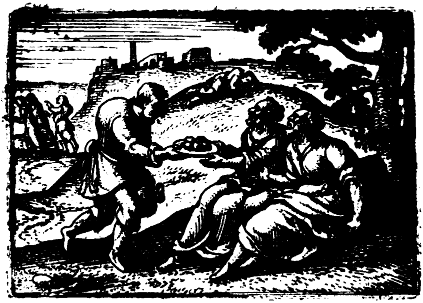
LE Maiſtre d'Eſope le croyant inhabile aux affaires domeſtiques, s'adviſa de l'envoyer travailler aux Champs, où il ne fut pas pluſtoſt arrivé, qu'il mit tout de bon la main à l'œuvre. Cependant, comme il eut pris fantaiſie à ſon Maiſtre de s'en aller à ſa Métairie, pour y voir le travail de ſon nouveau Serviteur, il arriva qu'un certain Laboureur luy fit preſent de belles & groſſes figues: Elles luy furent tres-agreables pour leur beauté : ſi bien qu'il s'adviſa de les donner à l'un de ſes Valets, nommé *Agatopus*, pour les luy garder juſques à ſon retour des Bains. Sur ces entrefaites, Eſope eſtant allé au logis pour quelques affaires, Agatopus ſçeut prendre ſon temps, & donna ce conſeil à l'un de ſes compagnons : *Saoulons-nous*, luy dit-il, *de ces figues ; Que ſi noſtre Maiſtre les demande, nous luy ferons accroire qu'Eſope les-aura mangées, & témoignerons nous deux contre luy. Car ce qu'il eſt entré dans la maiſon, nous ſervira d'un beau pretexte, pour inventer pluſieurs fourberies à ſon dommage ; joint qu'un homme ſeul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'oſera dire mot à faute de preuves.* Ces choſes ainſi concluës, ils ſe mirent à manger les figues : Et à chaque morceau qu'ils en faiſoient ; *mal-heur ſur toy*, diſoient-ils, *miſerable Eſope* ! Quelque temps aprés, leur Maiſtre eſtant de retour des Bains, la premiere choſe qu'il demanda, ce fut qu'on luy apportât ſes figues. Mais aprés qu'on luy euſt répondu qu'Eſope les avoit mangées, il ſe mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellaſt. Comme il fut venu ; Quoy, luy dit le Maiſtre, méchant que tu és, as-tu fait ſi peu de compte de moy, que d'oſer entrer en mon ſellier, & manger les figues que j'avois commandé qu'on me gardaſt ? Eſope bien eſtonné de ces langages, les écoutoit tout confus, & ne ſçavoit qu'y répondre, pour n'avoir la liberté de la langue. Mais enfin, comme il apperceut que des paroles on en vouloit venir aux coups, ſe jettant aux pieds de ſon Maiſtre il le pria de ſe donner un peu de patiènce. Cela dit, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il beut devant tous : puis s'étant mis les doigts dans la bouche, pour ſe faire vomir,

mir, il ne rendit ſeulement que l'eau, pource qu'il n'avoit rien mangé de tout ce jour-là. Alors il pria ſon Maiſtre, que ſes Accuſateurs en fiſſent autant, afin de connoiſtre par ce moyen celuy d'entr'eux qui auroit mangé les figues. Cette propoſition d'Eſope pleut fort à ſon Maiſtre, que bien eſtonné du bon ſens, & de l'eſprit de ſon nouveau ſerviteur, voulut que les autres beuſſent comme luy de l'eau tiede. Ce qu'en effet les galands avoient bien reſolu de faire, & non pas de mettre tout de bon leurs doigts dans la bouche, mais de les tourner ſeulement çà & là, tout à l'entour des machoires : Ce que toutesfois il ne fut pas beſoin qu'ils fiſſent. Car à peine eurent-ils beu, que l'eau tiede leur provoquant le vomiſſement, leur fit rendre gorge, & par conſequent les figues. Ainſi la calomnie de ſi méchans Valets paroiſſant à découvert aux yeux de leur Maiſtre, il commanda qu'ils fuſſent dépoüillez tous nuds, pour eſtre foüettez; Et ce fut alors que l'experience leur fit connoiſtre la verité de ce bon mot; *Que tel veut faire du mal à autruy, qui s'en fait à ſoy-meſme, ſans y penſer.*

◆

CHA-

CHAPITRE IV.



Par quelle advanture Eſope receut le don de bien parler.

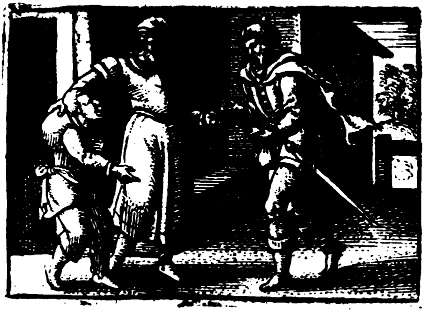
LE jour ſuivant, aprés que le Maiſtre d'Eſope fut de retour à la Ville, & qu'il l'eut laiſſé aux Champs pour faire la tâche qu'il luy avoit ordonnée, il arriva que les Sacrificateurs de Diane, ou quelques autres hommes, s'eſtans fortuitement égarez de leur chemin, firent rencontre d'Eſope, & le prierent inſtamment par Jupiter l'Hoſpitalier, de leur monſtrer par où il falloit aller à la Ville. Alors Eſope les ayant premierement fait aſſeoir à l'ombre d'un arbre, leur donna dequoy manger ſobrement, puis il leur ſervit de guide, & les remit dans le chemin qu'ils luy demandoient. Eux donc ſe ſentans extremement obligez à la courtoiſie d'un ſi bon hoſte, leverent les mains au Ciel, & recompenſerent leur bienfaiteur par des prieres, qu'ils firent en ſa faveur.

Ces choſes ainſi paſſées, Eſope s'en retourna, & fut ſaiſi d'un profond ſommeil, tant pour ſon travail continuel, que pour la grande chaleur qu'il faiſoit. Durant qu'il dormoit, il luy ſembla que la Fortune ſe preſentoit devant luy, & qu'elle meſme luy délioit la langue, luy donnant non ſeulement la grace & la facilité du diſcours,mais auſſi la ſcience des Fables. Aprés cette apparition, auſſi-toſt qu'il fut éveillé: *Voy*, dit-il, *que j'ay dormy doucement! & que j'ay fait un ſonge agreable! Mais ce qui m'eſtonne davantage, c'eſt que je n'ay plus de peine à parler, & que je nomme aiſément toutes choſes par leur nom, comme, un Bœuf, un Aſne, un Raſteau. Par les Dieux immortels, je ne ſçay d'où m'eſt venu un ſi grand bien: C'eſt ſans doute, du bon accueil que j'ay fait aux Eſtrangers. Car il eſt à croire que pour reconnoiſſance de cela, quelque Dieu m'á eſté favorable, & qu'ainſi d'un bon office, on n'en doit eſperer que du bien.* De cette façon Eſope tout réjoüy d'une ſi belle avanture, ſe remit à ſon travail ordinaire.

◆

Digitized by Google

CHAPITRE V.



La vente d'Eſope.

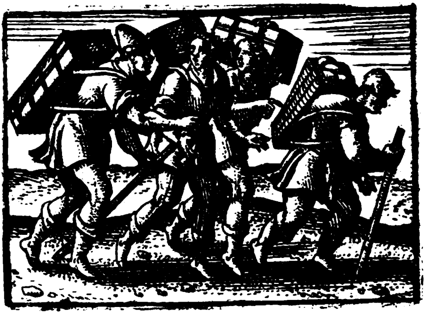
ZENAS (c'eſtoit le nom de celuy qui avoit la charge de la Métairie) eſtant allé voir ſi les Manœuvres s'acquittoient bien de leur travail, en apperceut un entre les autres qui ne s'y portoit pas ſi ardemment qu'il euſt voulu : ce qui fut cauſe qu'il ſe mit à le frapper pour une legere faute. Eſope ayant pris garde à celà ; *Pourquoy*, luy dit-il, *frappes-tu ſans cauſe ce bon homme, qui ne t'a fait aucun tort, & d'où vient encore qu'il ne ſe paſſe aucun jour que tu n'en faſſes de meſme à tout ce que nous ſommes icy de ſerviteurs ? Aſſeurement je ſuis reſolu de m'en plaindre à noſtre Maiſtre.* Ces paroles d'Eſope eſtonnerent fort le Métayer Zenas, ſi bien qu'aprés y avoir un peu penſé ; Certes, dit-il à par ſoy, je ne dois point mettre en doute que mes affaires n'aillent tres-mal, s'il arrive qu'Eſope faſſe ſa plainte tout le premier. Je ſuis donc d'avis de le prevenir, & de l'accuſer envers mon Maiſtre, avant que luy-meſme m'accuſe, & qu'ainſi je ne ſois mis hors de charge. Cette reſolution priſe, il s'en alla droit à la Ville trouver ſon Maiſtre. Comme il l'euſt abordé, il ſe donna l'alarme à ſoy-meſme en le ſalüant. Ce que ſon Maiſtre ayant reconnu; D'où vient, luy dit-il, que tu és ſi fort émeu, en t'approchant de moy! A ces mots, Zenas s'eſtant un peu remis; Ce que je viens icy, répondit-il, eſt pour vous advertir, Seigneur, qu'il eſt advenu une merveilleuſe choſe en voſtre maiſon des Champs. Et quoy, repartit le Maiſtre, quelque Arbre a-t'il porté du fruit avant le temps; ou bien y a-t'il quelque Beſte qui ait conceu contre nature? Ce n'eſt pas cela, luy repliqua Zenas; tout ce que j'ay à vous dire, c'eſt qu'Eſope, qui juſques icy ſemble avoir eſté muët, a maintenant la parole libre. Ainſi t'en puiſſe-t'il prendre, reprit le Maiſtre, puis que tu és ſi peu ſenſé, que de tenir pour monſtrueux cét évenement. J'en ſuis bien content, répondit Zenas, & veux taire tres-volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'eſt pas poſſible de ſupporter les outrages qu'il profere méchamment contre vous, & meſme contre les Dieux. Ces paroles fâcherent fort le Maiſtre de Zenas, qui pour luy témoigner ſon reſſentiment; Va, luy dit-il, je te remets Eſope, pour en faire à ta volonté, & le vendre, ou le donner à qui bon te ſemblera. Aprés donc que Zenas pouvant diſpoſer d'Eſope, luy euſt fait ſçavoir combien grand eſtoit l'empire qu'il avoit ſur luy: Eſope ſans s'étonner; Je n'empeſche pas, luy dit-il, que tu ne faſſes de moy ce qu'il te plaira. Voilà cependant qu'il vint à paſſer par là un certain Marchand, qui tournant exprés par ce Village pour achepter du beſtail, s'enquit de Zenas, s'il n'avoit point quelque beſte à vendre. Je n'en ay aucune, luy répondit Zenas, mais bien un Eſclave, qui n'eſt pas loin d'icy, que je te vendray, ſi tu le veux achepter.

Le Marchand l'ayant alors voulu voir, Zenas fit incontinent venir Eſope. Màis l'autre ne l'euſt pas pluſtoſt adviſé, que s'éclattant de rire. O prodige! dit-il à Zenas, où as-tu pris ce pot? Eſt-ce un homme que tu me montres, ou quelque tronc d'Arbre? Certes, s'il ne parloit comme il fait, je le prendrois proprement pour une oudre enflée: vrayement il eſtoit bien beſoin que tu me détournaſſes de mon chemin pour me faire voir ce malencontre. Il voulut là-deſſus paſſer outre; mais Eſope le ſuivant: Arreſte un peu, luy dit-il; A ces mots le Marchand tourna viſage; & bien fâché contre Eſope; Va-t'en loin de moy, luy dit-il, vilain maſtin que tu és. Tout beau, repartit Eſope, à tout le moins dy-moy quelle affaire t'ameine icy. Je n'y ſuis venu, répondit le Marchand, qu'en intention d'y achepter quelque choſe de bon, & voilà pourquoy je n'ay pas beſoin de toy, qui ne vaux rien, & qui n'es qu'une marchandiſe inutile & gaſtée. Si eſt-ce pourtant, adjoûta Eſope, que tu m'achepteras ſi tu me veux croire, & je m'aſſeure que tu ne ſeras pas fâché de m'avoir. Dieux! continua le Marchand, quel profit me pourroit-il revenir d'une perſonne faite comme toy, qui attire la haine de tout le monde? Je m'en vay te le dire, repartit Eſope: n'as-tu point chez toy quelques enfans qui ſoient fâcheux, & ſujets à pleurer? Si cela eſt, prends moy pour leur Pedant, & ils auront peur de moy comme d'un homme maſqué.

qué. Le Marchand ne pût s'empécher de rire oyant ces paroles, & ſe tournant vers Zenas. Sus donc, luy dit-il, combien me veux tu vendre ce Malheureux ? Donne m'en trois oboles, rêpondit Zenas, & l'emmene avec toy. Le Marchand en demeura content, & les luy donnant ; Je n'ay, dit-il, ny rien dépenſé, ny rien achepté non plus. Il ſe mit donc en chemin, & ſon Eſclave aprés luy ; Et ne fut pas pluſtoſt arrivé en ſa maiſon, que deux enfans qui eſtoient à la mammelle voyant Eſope, en eurent peur auſſi-toſt, & ſe mirent à crier. Ce que voyant Eſope ; Et bien, dit-il à ſon nouveau Maiſtre, ne voilà-t'il pas un effet de ma promeſſe ? A ces mots, le Marchand luy commanda de ſaluër ſes compagnons, & d'entrer plus avant dans le logis ; mais comme il ſe fut mis en eſtat de le faire ; Vrayment, dirent-ils entr' eux, c'eſt un grand mal-heur à noſtre Maiſtre, d'avoir achepté un Valet ſi monſtrueux, & ſi difforme que celuy-cy ; il ſemble proprement qu'il ne l'ait pris, que pour ſervir de mal-encontre & de ſortilege dans ſa maiſon.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

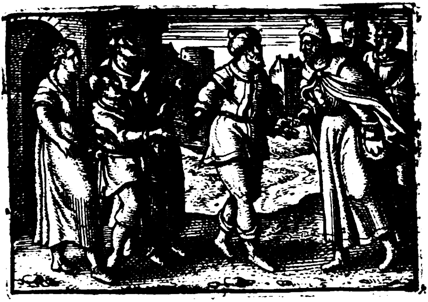


D'un fardeau, dont Eſope ſe chargea.

QUELQUE temps aprés que le Marchand fut de retour en ſon logis, il commanda à ſes ſerviteurs de faire des balles de Marchandiſe, & ſe tenir preſts pour ſon voyage d'Aſie, où il eſtoit reſolu d'aller, & de partir le lendemain. Ils firent donc auſſi-toſt le commandement de leur Maiſtre, & partagerent entr'eux les fardeaux qu'ils avoient à porter. Eſope ſe mit alors à les prier de luy donner le moins peſant, comme à celuy qui pour n'avoir eſté vendu que depuis peu, n'eſtoit pas encore bien accoûtumé à tels ſervices. Se laiſſants donc toucher à ces paroles, ils luy répondirent, qu'ils le diſpenſoient de porter aucune choſe, s'il ne le vouloit. Mais luy n'en demeura pas d'accord, diſant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il fut le ſeul qui demeuraſt inutile, tandis que tous les autres travailleroient: Et ainſi ſur ce que ſes compagnons luy permirent de choiſir entre tous les fardeaux celuy qu'il jugeroit le plus à ſon gré, aprés qu'il euſt bien regardé çà & là, & aſſemblé quantité de choſes, comme vaſes, ſacs, balots & paniers, il voulut enfin eſtre chargé d'une corbeille pleine de pain, que deux perſonnes devoient porter. Par cette action il appreſta d'abord à rire à ſes compagnons, qui dirent de luy, qu'il n'y avoit rien de plus ſot, que cét homme de neant, & qu'il le faiſoit aſſez paroiſtre, en ce qu'aprés les avoir requis de luy donner le fardeau le moins peſant; il avoit neantmoins choiſi celuy qui l'eſtoit le plus. Ce qui n'empeſcha pas que pour luy complaire, ils ne luy miſſent la corbeille ſur les eſpaules. Luy cependant ayant le dos chargé pardeſſus ſes forces, en eſtoit preſque accablé, & ſe ſecoüoit tantoſt d'un coſté, & tantoſt de l'autre. Dequoy le Marchand bien eſtonné; Aſſeurement, dit-il, Eſope a dé-jà gagné l'argent qu'il me couſte, puis qu'il eſt ſi ardent & ſi prompt à la fatigue; car, à ce que je voy, il porte la charge d'un cheval.

Mais aprés qu'ils furent arrivez au logis où ils devoient diſner, & qu'on euſt commandé au ſubtil Eſope de diſtribuer à chacun ſa portion de pain, ils en mangerent beaucoup, pource qu'ils eſtoient pluſieurs de compagnie, & ainſi ſa corbeille demeura à demy vuide. Par ce moyen eſtant bien fort allegé de ſon fardeau, il en marcha plus à l'aiſe aprés le diſner. De cette meſme façon; comme le ſoir fut venu, il fit la diſtribution des pains au lieu où ils ſoupperent, de ſorte que ne reſtant plus rien dans ſa corbeille, il la chargea tout à ſon aiſe ſur ſes eſpaules, & ſe mit à marcher ſi viſte, que devançant de bien loin ſes compagnons, ils n'en ſçavoient qu'en penſer, & mettoient en doute ſi celuy qu'ils voyoient devant eux eſtoit ce vilain Eſope, ou bien quelque autre que luy. Mais enfin comme ils vinrent à reconnoiſtre que c'étoit luy veritablement, ils ne pûrent s'eſtonner aſſez, de voir qu'un ſi chetif bout-d'homme leur avoit joüé ce tour de ſoupleſſe, & fait plus ſagement qu'eux, en ce qu'il avoit voulu porter les pains, bien aſſeuré qu'il en ſeroit déchargé facilement, & avant que de toute autre choſe ; au lieu que ſes compagnons n'en pouvoient pas uſer ainſi, eſtans chargez de balles de marchandiſe, & de ſemblable attirail, dont il n'eſtoit pas poſſible de ſe défaire ſi aiſément, que des proviſions de bouche.

CHAPITRE VII.



Eſope eſt derechef vendu.

QUAND le Marchand fut arrivé en la Ville d'Epheſe, il y vendit pluſieurs autres Eſclaves, ſur leſquels il profita grandement. Il ne luy en reſta

Digitized by Google

reſta plus que trois, dont le premier eſtoit un Grammairien, le ſecond un Muſicien, & le troiſiéme Eſope. Aprés qu'un de ſes amis luy eut conſeillé de faire voile à Samos, ſur l'eſperance qu'il luy donna d'y tirer plus de gain de ſes Eſclaves, il ſe laiſſa vaincre à ſes perſuaſions, & ſe mit ſur mer. Y eſtant arrivé, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Muſicien, & les mit en vente en plein marché. Mais dautant qu'Eſope ne pouvoit s'accommoder d'aucun habit, pour eſtre contre-fait en tout ſon corps, il s'adviſa de le couvrir d'un méchant ſac. L'ayant ainſi déguiſé, il le mit au milieu de ſes deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cét équipage s'en eſtonnaſſent, & que ce leur fuſt un ſujet de dire; *D'où vient cette abomination, qui obſcurcit ainſi le luſtre des autres?* Or bien que le pauvre Eſope ſervit d'une matiere de raillerie à pluſieurs, ſi ne laiſſoit-il pas de les dédaigner, & de les regarder hardiment.

Voilà cependant que le Philoſophe Xanthus, qui faiſoit ſa demeure à Samos, s'en vint au marché, où voyant les deux jeunes Eſclaves ſi bien habillez, & tout au contraire Eſope, qui eſtoit au milieu d'eux, ſi contre-fait, & en ſi mauvais équipage, il s'émerveilla de l'invention du Marchand; Car il avoit mis le laid au milieu, afin que par l'oppoſition de ſa deformité, les deux autres jeunes garçons ſemblaſſent plus beaux qu'ils n'eſtoient. Comme il s'en fut approché de plus prés, & eut demandé au Muſicien de quel Pays il eſtoit; *Je ſuis de Capadoce*, luy répondit-il. *Que ſçais-tu faire*, luy dit Xanthus, *Toutes choſes*, repartit le Muſicien. A ces mots, Eſope ſe mit à rire: A quoy les Diſciples de Xanthus ayant pris garde, & qu'en riant il avoit monſtré les dents ; ils le trouverent ſi laid, qu'ils s'imaginerent de voir quelque Monſtre. Ce qui fut cauſe que tous enſemble commencerent à s'en mocquer. Aſſeurement diſoit l'un, c'eſt un hargneux, qui monſtre les dents. Qu'eſt-ce qu'il peut avoir veu, demandoit l'autre, qui l'oblige ainſi à rire ? Ce n'eſt pas rire, adjoûtoit un troiſiéme, c'eſt ſe refrogner. Parmy ces railleries, ils deſiroient tous ſçavoir à quel propos il s'eſtoit éclatté de rire. Ce qui fit qu'un d'entr' eux, luy en ayant demandé la cauſe ; *Retire toy d'icy*, répondit Eſope, *ô brebis de mer !* Paroles qui le rendirent ſi confus, qu'il s'en alla tout à l'inſtant.

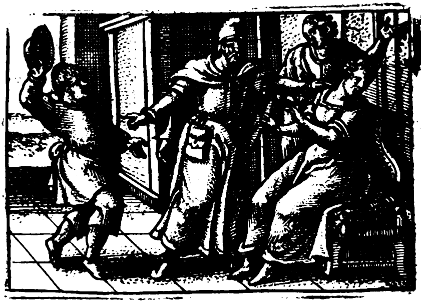
Enſuite de ces choſes, Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Muſicien : Mais comme il eut fait réponſe, qu'il luy couſteroit mille oboles, l'excez du prix l'en degouſta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel Pays il eſtoit ? *De Lydie*, répondit-il. *Que ſçais-tu faire*, reprit Xanthus. *Toutes choſes*, repliqua l'Eſclave. Ce qu'oyant Eſope, le rire luy échappa, comme auparavant. A cauſe dequoy un des Diſciples s'obſtinant plus fort à vouloir apprendre, pourquoy il rioit ainſi à tout propos ; Va-t'en le luy demander, luy répondit un de ſes compagnons, ſi tu veux eſtre appellé *Bouc marin*. Sur ces entrefaites, Xanthus s'informa derechef du Marchand, combien il deſiroit vendre le Grammairien ? A quoy ayant fait réponſe, qu'il en vouloit avoir trois mille oboles, le Philoſophe ſe rebutta d'un ſi haut prix, & s'en alla d'un autre coſté. Il fut neantmoins retenu par ſes Eſcoliers, qui luy demanderent ſi ces Eſclaves ne luy eſtoient point agreables? Ils me plaiſent aſſez, leur répondit Xanthus, mais je ne ſuis pas d'advis d'avoir des Valets qui me couſtent ſi cher. Puis qu'il ne tient qu'à cela, dit un de leur trouppe, il n'y a, ce me ſemble, aucune Loy, qui vous deffende d'achepter le plus difforme de tous. Car avec ce qu'il ne vous ſervira pas moins bien que les autres, nous ſommes contens de payer ce qu'il couſtera. Vrayment, adjoûta Xanthus, il ſeroit beau voir que vous fourniſſiez l'argent, & que j'acheptaſſe la marchandiſe. Cela ne ſeroit pas raiſonnable, joinct que j'ay une Femme qui ayme trop la netteté, pour ſouffrir d'eſtre ſervie d'un homme ſi laid, & ſi mal propre. C'eſt à quoy vous ne devez pas vous arreſter, luy répondirent les Eſcoliers, puis qu'il y a une ſentence qui dit, *Qu'il ne faut point obeir à la Femme.* Bien donc, repliqua le Philoſophe, faiſons marché de cét Eſclave difforme. Mais avant que paſſer outre, voyons s'il ſçait quelque choſe, afin de n'employer pas mal noſtre argent. Là-deſſus eſtant retourné vers Eſope; *Réjouy-toy*, luy dit-il. *Pourquoy?* répondit Eſope, *eſtois-je maintenant triſte?* *Je te ſaluë*, adjoûta Xanthus; *Et moy je te ſaluë auſſi*, dit Eſope. Le Philoſophe n'eſtant pas moins eſtonné que ſes Eſcoliers, d'une ſi ſoudaine réponce. *Qui és tu*, luy demanda-t'il. *Je ſuis noir*, répondit Eſope; Ce n'eſt pas ce que je deſire de ſçavoir de toy, répondit Xanthus; Je veux ſeulement que tu me diſes ton Pays, ou le lieu d'où tu és ſorty. *Du ventre de ma Mere*, dit Eſope. Ce n'eſt point encore cela, repartit le Philoſophe, c'eſt le lieu de ta naiſſance que je te demande. *Je* *ne me ſouviens point*, repliqua Eſope, *que ma Mere m'ait jamais declaré, ſi le lieu où elle me fit eſtoit haut ou bas.* Que ſçais tu faire ? continua Xanthus. *Rien*, répondit Eſope ; D'où vient cela, adjoûta le Philoſophe ; *C'eſt*, dit Eſope, *de ce que mes Compagnons ſe ſont vantez de ſçavoir tout, & qu'ainſi ils ne m'ont rien laiſſé de reſte.* Ces ſubtilitez d'Eſope plurent ſi fort aux Eſcoliers de Xanthus, que tous eſtonnez de l'oüir ; Par la providence des Dieux ! s'écrierent-ils, il a tres-bien répondu. Car il n'eſt point d'homme qui ſçache tout, & c'eſt, ſans doute, ce qui luy a donné ſujet de rire. Aprés cecy, Xanthus l'ayant derechef interrogé s'il vouloit qu'il l'acheptaſt ? Ne vois-tu pas, luy dit Eſope, que c'eſt une affaire, en laquelle tu n'as nullement beſoin de mon conſeil: fay lequel des deux te ſemblera le meilleur, ou de m'achepter ou de me laiſſer : Nul ne fait rien par la force : c'eſt une choſe qui depend abſolument de ta volonté : ſi elle te porte à m'avoir, ouvre ta bourſe, & compte de l'argent, ſinon, ceſſe de te mocquer de moy. Cette réponſe le fit admirer plus fort qu'auparavant des Eſcoliers de Xanthus, qui dirent entr' eux ; Par les Dieux ! il a vaincu à cette fois noſtre Maiſtre. Alors Xanthus s'adreſſant à luy derechef ; Vien-ça, luy dit-il, quand je t'auray achepté, ne t'enfuira-tu point ? ſi je le veux faire, répondit Eſope en riant, je ne me ſerviray nullement de ton conſeil, comme n'aguere tu n'avois pas beſoin du mien. Tu ne parle pas mal, reprit Xanthus ; mais je ſuis fâché que tu és ſi laid. *O Philoſophe*, repartit Eſope, *il faut conſiderer l'eſprit non pas le viſage.*

Aprés ces devis, Xanthus ſe tournant vers le

Marchand. Combien veux-tu, dit-il, que je te paye de celuy-cy ? A ce que je vois, répondit le Marchand, tu ſembles n'eſtre icy venu que pour dépriſer ma marchandiſe. Car tu as laiſſé ces deux jeunes Garçons, qui eſtoient fort propres pour un tel homme que toy, & as fait élection de ce viſage difforme. Cela ne t'importe, continua Xanthus, je n'en veux point d'autre pour maintenant. Prends-le donc, dit le Marchand, pour la ſomme de ſoixante oboles. Les Eſcoliers les luy donnerent incontinent, & ainſi Xanthus demeura maiſtre d'Eſope. Cependant les Fermiers qui eſtoient là preſens, ayans eu avis de cette vente, eſtoient fort fâchez, & vouloient ſçavoir qui eſtoit le vendeur, & qui l'achepteur. Mais dautant qu'un chacun avoit honte de ſe declarer, pour raiſon d'un ſi bas prix, Eſope qui eſtoit au milieu. *C'eſt moy,* s'écria-t'il, qui ay eſté vendu : *Celuy-là eſt l'Achepteur, & cettuy-cy le Vendeur. Que s'ils ſe taiſent tous deux, pour cela meſme il faudra que je deméure affranchy.* Les Fermiers furent bien aiſes de ſçavoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droit du peage, puis ſe retirerent.

⁂

CHAPITRE VIII.



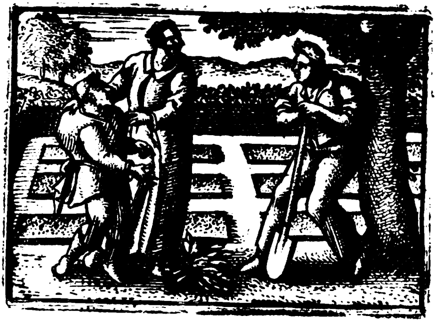
Xanthus fait un preſent d'Eſope à ſa Femme.

ESOPE ſe mit donc à ſuivre Xanthus, comme il s'en alloit en ſa maiſon. Alors ayant pris garde que ſon Maiſtre piſſoit en marchant; aprés avoir retiré ſa Robe, il la luy prit par derriere, & la tirant à ſoy; *Vends-moy*, luy dit-il, *tout incontinent, autrement je m'enfuiray. Pourquoy cela?* reprit Xanthus, *Pource*, répondit Eſope, *que je ne pourray jamais ſervir un tel Maiſtre. Car s'il eſt ainſi que toy qui as un empire abſolu ſur mes volontez, & qui ne crains perſonne, ne donnes point toutesfois aucun relâche à ta nature, puis que tu piſſes en marchant; que faudra-t'il que je faſſe, ſi tu m'envoyes à quelque affaire? ne ſeray-je pas contraint de décharger mon ventre en volant, s'il advient que la nature exige de moy quelque choſe de ſemblable?* Quoy, adjouſta Xanthus, cela te met-il ſi fort en peine? Tu ne ſçais donc pas, que ſi je piſſe en marchant, je le faits exprés, pour eviter trois grands maux: Quels maux? demanda Eſope. Si je me fuſſe tenu debout, repartit Xanthus, le Soleil m'euſt brûlé la teſte, & la Terre les pieds, joinct que l'acrimonie de l'urine m'euſt offenſé les narines.

Ils s'entretenoient enſemble de tels diſcours en s'en allant au logis, où aprés qu'ils furent arrivez, Xanthus voulut qu'Eſope demeuraſt devant la porte: pource, diſoit-il, qu'il ſçavoit que ſa Femme ſe picquoit un peu de gentilleſſe, & qu'il ne falloit pas luy preſenter un objet ſi difforme, ſans l'avoir prevenu par quelque bon mot. Il entra donc plus avant dans le logis, où l'ayant trouvée: Ma Maiſtreſſe, luy dit-il, vous ne me reprocherez plus deſormais les devoirs que me rendent vos Servantes; car je vous ay achepté un Valet qui eſt devant noſtre porte, en qui vous remarquerez une ſi excellente beauté, que vous n'en avez jamais veu de ſemblable. Les Servantes croyant ces paroles veritables, en furent ſi fort touchées, qu'elles ſe débattoient dé-jà, à qui auroit pour mary ce beau ſerviteur. Cependant la Femme de Xanthus aiant commandé qu'on appellaſt ce nouveau Valet, pour le faire entrer, il y en eut une qui courut à la porte plus promptement que les autres, eſtimant par ce bon office, de tenir dé-jà des erres de ſon futur mariage. Mais aprés qu'elle eut appellé ce gentil ſerviteur, & qu'avec une contenance aſſeurée il luy eut dit: Me voilà; c'eſt moy, la ſervante toute eſtonnée, luy demanda s'il n'eſtoit point celuy qu'on nommoit Eſope? Je le ſuis en effet, luy répondit-il. Puis que cela eſt, continua la ſervante, n'entre point dans le logis, ſi tu me veux croire, autrement tout le monde s'enfuïra. Comme elle parloit ainſi, il ſurvint une autre ſervante, qui le regardant fixement. Il faut, s'eſcria-t'elle, qu'avant que mettre le pied ceans, tu ſouffres qu'on te découpe le viſage. Mais ſur tout, garde toy bien de m'approcher. Eſope entra tout à méme temps, & ſe preſenta devant la Femme de Xanthus, qui le voyant ſi difforme; Mal-heureux, dit-elle à ſon mary, d'où m'avez-vous amené ce Monſtre? Oſtez-le, je vous prie de devant moy. Tout beau, ma Femme, répondit Xanthus, ne vous faſchez point, je vous prie, & ceſſez de vous mocquer de mon nouveau ſerviteur. Comment, reprit-elle, que je ne m'en mocque point? Comme s'il n'eſtoit pas bon à voir, que vous me dédaignez, & que vous voulez avoir une autre Femme que moy. Certes, il eſt bien à croire, que n'oſant ſans honte me dire, que je ſorte de voſtre maiſon, vous m'avez amené cette belle teſte de chien, afin que je m'enfuye bien loin, ne pouvant qu'à regret en eſtre ſervie: Donnez-moy doncques mon Doüaire, & je m'en iray. Ces langages n'eſtonnerent point autrement Xanthus, qui ſe tournant vers Eſope, ſe mit à le reprendre, de ce qu'en chemin le voyant piſſer, il luy avoit dit de ſi bons mots pour rire, & que cependant, il demeuroit muët devant ſa Femme. A quoy l'ingenieux Eſope ayant fait réponſe, qu'il la jettaſt dans un gouffre. Tay-toy méchant, luy dit Xanthus, ne ſçais-tu pas, que je l'ayme comme moy-meſme. Quoy? repartit Eſope; Tu t'arreſtes donc à l'amour d'une Femme? Pourquoy non, ô chetif Eſclave, j'en ſuis en effet extremement paſſionné. A ces mots, Eſope frappant du pied; O Dieux, s'écria-t'il, le

Philoſophe Xanthus ſe laiſſe gouverner par ſa Femme ! Se tournant à meſme temps vers elle ; Madame, luy dit-il, voudriez-vous pas bien, que voſtre Mary vous euſt achepté quelque jeune ſerviteur, qui fut vigoureux, & de bonne mine, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & ſe jouër avec vous, au des-honneur de voſtre bon Philoſophe? O Euripide, que n'ay-je ta bouche d'or, pour dire avec toy ; *Grande eſt l'impetuoſité des vagues de l'Ocean, grand le debord des rivieres, & merveilleuſe la violence du feu. C'eſt encore un accident bien dur à ſupporter que la pauvreté, & il y a une infinité d'autres choſes qu'il eſt impoſſible de ſouffrir, tant elles ſont pernicieuſes ; mais il n'y a rien ſi à craindre qu'une mauvaiſe Femme.* Cela eſtant, Madame, vous qui eſtes mariée à un Philoſophe, gardez-vous bien de vous faire ſervir par des Valets, qui ſoient plus beaux & plus gentils qu'il ne faut, de peur de mettre en ombrage voſtre Mary. A ces mots, la Femme de Xanthus ne ſçachant que repondre, & n'y pouvant contredire, elle ſe tourna vers ſon Mary, pour luy demander, où il avoit pris ce beau gibier. Toutesfois, adjoûta-elle, quelque contrefait que ſoit ce Vilain, il me ſemble facetieux : Je veux donc faire ma paix avec luy. Alors Xanthus s'addreſſant à Eſope ; Te voilà bien, puis que tu és reconcilié avec ta Maiſtreſſe. *Il eſt vray*, répondit Eſope, en riant ; *car ce n'eſt pas peu de choſe, que d'appaiſer une Femme.* Tay-toy, luy dit Xanthus, car je t'ay achepté pour me ſervir, & non pour me contredire.

CHAPITRE IX.



La réponſe d'Eſope à un Jardinier.

LE jour d'aprés, Xanthus commanda à Eſope de le ſuivre, & le mena en un Jardin, pour y achepter des herbes. Le Jardinier en ayant fait un faiſſeau, Eſope le prit; & alors comme Xanthus voulut payer, le Jardinier s'addreſſant à luy. Seigneur, luy dit-il, vous m'obligeriez fort, ſi vous me vouliez reſoudre d'une queſtion que j'ay à vous faire. Quelle eſt donc cette queſtion, répondit Xanthus? D'où vient, reprit le Jardinier, qu'encore que je cultive, & que j'arrouſe avec tout le ſoin qui m'eſt poſſible, les herbes que j'ay plantées, elles ne prennent toutesfois leur accroiſſement que bien tard; au contraire de celles que la terre produit de ſoy-meſme, qui ne laiſſent pas d'eſtre pluſtoſt avancées, encore qu'on n'y prenne pas tant de peine; Combien que ce fuſt le fait d'un Philoſophe de reſoudre cette queſtion;

Digitized by Google

ſi eſt-ce que Xanthus ne ſçeut qu'y répondre, ſinon que cét evenement entre les autres, eſtoit un effet de la Providence Divine. Ce qu'oyant Eſope, qui eſtoit là preſent, il ſe prit à rire: Son Maiſtre luy demanda pour lors, ſi c'eſtoit pour ſe mocquer, qu'il rioit ainſi? Je me mocque voirement, répondit Eſope, non pas de toy; mais de celuy qui t'a inſtruit. Car ce que tu viens de dire, que toutes choſes ſont gouvernées par la Providence Divine, eſt l'ordinaire ſolution, que donnent les Sages. Laiſſe-moy donc répondre à cét homme, & je le contenteray. Xanthus ſe tournant alors vers le Jardinier; Mon amy, luy dit-il, je trouve qu'il ne ſeroit pas bien ſeant, que moy qui ay diſputé en tant de fameuſes Aſſemblées, m'amuſaſſe maintenant à reſoudre des difficultez en un Jardin; Mais je m'aſſeure que mon garçon que voicy, te rendra raiſon de ce que tu deſires ſçavoir, ſi tu luy en fais la propoſition. Car il ſçait tres-bien les conſequences de pluſieurs choſes: Quoy? reprit le Jardinier, ce Vilain a-t'il quelque teinture des lettres? O le grand mal-heur que c'eſt! Sus donc, bon homme, as-tu bien autant d'eſprit qu'il en faut, pour ſatisfaire à ma queſtion? Alors Eſope prenant la parole; Quand une Femme, dit-il, s'eſt remariée en ſecondes Nopces, ayant dé-jà des enfans de ſon premier Mary, s'il arrive qu'elle en épouſe un autre, qui en ait pareillement de ſa premiere Femme, elle eſt bien Mere des enfans qu'elle a amenez; mais Maraſtre à ceux qu'elle a trouvez en la maiſon de ſon nouveau Mary. Elle monſtre donc avoir une inclination bien differente, pour les uns & pour les autres: car elle ayme ceux qu'elle a mis au monde,

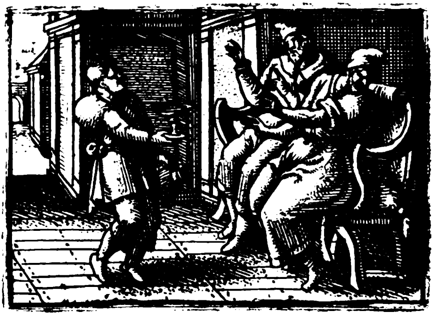
Digitized by Google

monde, & ne ſe laſſe jamais du ſoin qu'elle prend à les élever ; comme au contraire, elle a de l'averſion pour les enfans d'autruy ; & par je ne ſçay quelle envie, elle retranche de leur nourriture, pour la donner aux ſiens propres, qu'elle cherit comme ſes creatures,& haït les autres de ſon mary, comme eſtrangers. Il en eſt de meſme de la terre : elle eſt mere de ce qu'elle a produit, mais maraſtre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi elle nourrit, comme une choſe legitime, ce qui eſt ſien, & ſi l'entretenant mieux, elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiver, pource qu'elle les tient pour baſtardes. Le Jardinier fort ſatisfaît de cette réponſe ; Croy-moy, luy dit-il, tu m'as tiré d'une grande peine par ce raiſonnement. Va-t'en maintenant, ſi bon te ſemble ; Je ne te demande rien pour ces herbes, & te permets d'en cueillir deſormais, toutes les fois que tu voudras venir en mon Jardin, où tu pourras entrer comme en ton propre heritage.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE X.



D'un ſeul grain de Lentille qu'Eſope fit cuire en un pot, & de quelques autres choſes facetieuſes.

QUELQUE temps aprés, Xanthus s'en eſtant allé aux Eſtuves, y trouva quelques-uns de ſes amis, qu'il voulut traitter ; & commanda pour cét effet à Eſope, de courir viſte au logis, & d'y faire cuire un grain de Lentille. Eſope partit incontinent, & ne fut pas pluſtoſt arrivé en la maiſon, que faiſant le commandement de ſon Maiſtre, il ne mit cuire qu'une Lentille. Aprés donc que Xanthus ſe fut bien baigné avec ſes Amis, il les pria de prendre un mauvais diſné, avec proteſtation qu'il n'y auroit point d'excez au feſtin qu'il leur feroit, & qu'il ne leur donneroit que des Lentilles, adjoûtant pour compliment, qu'il ne falloit pas juger d'un Amy par la diverſité des viandes ; mais loüer pluſtoſt ſa bonne volonté.

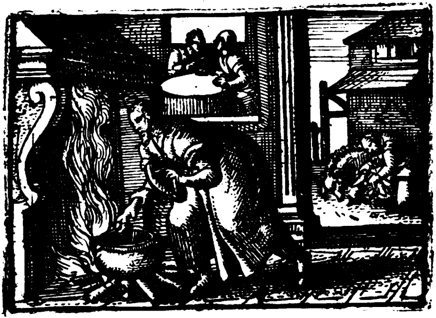
lonté. Comme ils furent donc ſortis des Eſtuves, & entrez en la maiſon de Xanthus ; *Eſope*, luy dit-il, *apporte-nous à boire du Bain*. Eſope courut auſſitoſt prendre de l'eau du Bain, & leur en donna. Mais Xanthus en eut à peine goûté, que n'en pouvant ſupporter la puanteur ; Qu'eſt-cecy, dit-il ? *C'eſt de l'eau du Bain*, répondit Eſope, *que tu as voulu que je te donnaſſe*. Bien que cette action irritaſt d'abord le Philoſophe, ſi n'oſa-t'il pourtant en faire ſemblant. à cauſe de ſes Amis, qui eſtoient là preſens ! mais il luy commanda derechef d'aller querir le baſſin, que ſon Valet luy apporta tout auſſi-toſt, ſe tenant debout devant la compagnie. Ce que voyant Xanthus ; Quoy ? luy dit-il, ne donnes-tu point à laver ? Nenny, répondit Eſope, pource qu'il me ſeroit mal-ſeant de faire autre choſe que ton commandement. Tu ne m'as point dit, mets de l'eau dans le baſſin, lave mes pieds, apporte mes pantoufles, & ainſi du reſte ; ſi bien que je ne ſuis point à blâmer, ce me ſemble. Xanthus ſe tournant alors vers ſes Amis ; A ce que je voy, leur dit-il, je n'ay pas acheрté un Eſclave, mais bien un Maiſtre.

Enſuite de tout cecy, aprés qu'ils ſe furent aſſis à table, & que Xanthus euſt demandé ſi la Lentille eſtoit cuite, Eſope prit la cueillere, & tira du pot un ſeul grain, qu'il leur ſervit. Xanthus la prit à meſme temps, & ſur la creance qu'il euſt d'abord ; qu'Eſope ne luy avoit preſenté ce grain tout ſeul, que pour voir s'il eſtoit cuit, l'ayant froiſſé du bout des doigts ; Apporte, dit-il, la Lentille elle eſt aſſez cuite. Mais Eſope n'ayant vuidé dans les écuelles que l'eau toute pure, ſe mit à la diſtribuer à un chacun ; Dequoy

Xanthus bien eſtonné ; Où eſt la Lentille ; luy demanda-t'il ? Tu l'as euë, luy répondit Eſope : Quoy ? reprit Xanthus, n'y en a-t'il qu'un ſeul grain de cuit ? Nenny ſans mentir, répondit Eſope ; car tu m'as dit au ſingulier, que je fiſſe cuire une Lentille, & non des Lentilles au pluriel. Cette raillerie dépleut grandement à Xanthus, qui pour s'en excuſer à ſes Amis, Jugez, Meſſieurs, leur dit-il, ſi cét homme n'eſt pas capable de me faire enrager. Aprés ces choſes, ſe tournant vers Eſope ; Vien-çà, luy dit-il, méchant que tu és, va-t'en tout maintenant achepter quatre pieds de pourceau, & nous les apporte, aprés qu'ils ſeront promptement cuits. Eſope s'y en alla tout auſſitoſt, & fit ce qui luy eſtoit commandé. Mais cependant que les pieds cuiſoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le battre, le voyant empeſché à quelque choſe du ménage, luy déroba ſecrettement un des pieds, & le cacha.

◆

CHAPITRE XI.

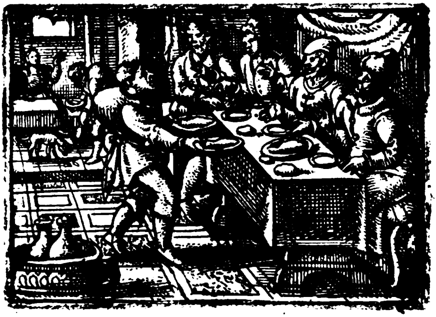


Xanthus voulant tromper Eſope, eſt trompé luy-meſme.

VN peu apres, Eſope eſtant revenu; comme il voulut foüiller dans le pot, il n'y trouva que trois pieces, par où il connut, qu'on luy avoit fait une fourberie. Il courut donc à l'eſtable, où il ſçavoit qu'on engraiſſoit un Pourceau, auquel il coupa un des pieds, qu'il mit dans le pot avec les autres, pour le faire cuire, apres l'avoir bien lavé. Cependant, l'apprehenſion qu'euſt Xanthus, qu'Eſope ne s'enfuit, apres qu'il auroit apperceu le larcin qu'il avoit fait de ce pied, fut cauſe qu'il le remit dans le pot. Comme il fut donc queſtion de ſervir ſur table, Eſope ayant vuidé les pieds dans le plat, & Xanthus en voyant cinq; Qu'eſt-cecy, dit-il, en voilà plus que je n'en ay fait achepter? Il eſt vray, répondit Eſope, & voicy comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux,

ceaux, luy demanda-t'il? Ils en ont huict, continua Xanthus: Il y en a donc cinq dans ce plat, repartit Eſope, & le Porc qu'on engraiſſe là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché de ce qu'Eſope luy avoit joüé ce tour là devant ſes amis: Hé bien, leur dit-il, Meſſieurs, me ſuis-je trompé, quand je vous ay adviſé n'aguere que ce Mal-heureux me feroit devenir fol. Mais Eſope qui le voulut payer de raiſon: Seigneur, adjoûta-t'il, ne ſçavez-vous pas bien, qu'il n'y peut avoir du mécompte en une ſomme, qu'autant qu'on adjoûte, ou qu'on diminuë de la quantité? Ainſi Xanthus fut contraint de s'appaiſer, comme il vid qu'il n'avoit point de juſte ſujet de frapper Eſope.

CHAPITRE XII.



Du preſent fait à la Maiſtreſſe de Xanthus.

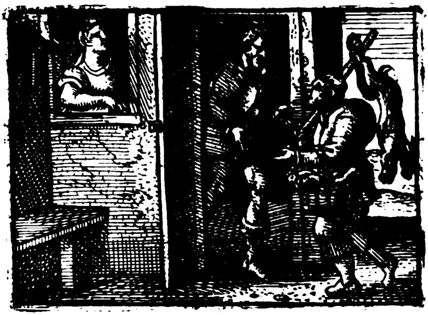
LE lendemain un des Diſciples de Xanthus fit un beau feſtin, où il invita ſon Maiſtre, & les autres Ecoliers. Comme ils ſe furent tous mis à table, la premiere choſe que fit Xanthus, fut de choiſir quelques unes des viandes les plus exquiſes ; & les donnant à Eſope, qui eſtoit auprés de luy ; Va-t'en, dit-il, & porte cecy à ma Bien-aymée. Eſope s'en alla en meſme temps, diſant à part ſoy le long du chemin : Voilà qui va bien : Je ne ſçaurois avoir une meilleure occaſion que celle-cy, pour me vanger de ma Maiſtreſſe, & des brocards qu'elle me donna la premiere fois que je me preſentay devant elle : On verra bien à ce coup, s'il eſt veritable qu'elle ayme mon Maiſtre. Comme il fut donc entré dans la maiſon, il appella ſa Maiſtreſſe, & mettant devant elle les viandes qu'il luy apportoit ? Madame, dit-il, voilà un preſent de mon Maiſtre qu'il envoye, non pas à vous, mais à ſa Bien-aymée. Là-deſſus ayant appellé à ſoy une petite chienne, qu'on nourriſſoit dans le logis : Tien Mignonne, dit-il ; voilà ce que mon Maiſtre a commandé que je t'apportaſſe, & ce diſant, il luy donna toute cette viande morceau par morceau. Cela fait, il retourna vers ſon Maiſtre, qui d'abord luy demanda s'il avoit tout donné à ſa bien-aymée : Elle a eu tout, répondit Eſope, & l'a mangé en ma preſence. Qu'a-t'elle dit en mangeant, adjouſta Xanthus ? Rien, dit Eſope ; mais elle t'en a remercié à part ſoy. Cependant la femme de Xanthus bien fachée de voir que ſon mary ne l'aymoit pas tant, qu'il n'aymaſt encor davantage une chienne, entra dans ſa chambre, où toute deſolée, elle proteſta de n'avoir jamais ſa compagnie.

Durant ces choſes, apres que ceux qui eſtoient du feſtin, ſe furent bien échauffez à boire, & qu'on euſt propoſé pluſieurs queſtions de part & d'autre, il y en eut un parmy eux, qui plus curieux que ſes compagnons : Quand ſera-ce, leur demanda-t'il, qu'il y aura d'étranges diviſions & de grands deſordres parmy les hommes ; A quoy le ſubtil Eſope, qui eſtoit auprés de luy, répondit ainſi ; *Ce que tu deſires ſçavoir, arrivera, quand les Morts reſſuſciteront ; Car alors un chacun d'eux redemandera ce qu'il poſſedoit en ce monde.* Cette réponſe pleuſt aux Eſcoliers de Xanthus, qui s'eſtans mis à rire : Certainement, dirent-ils, ce nouveau ſerviteur eſt tout plein d'eſprit. En ſuite de cette queſtion, il y en euſt un qui demanda, pourquoy la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la Boucherie, au lieu que le Pourceau faiſoit un étrange bruit ? Pource, répondit Eſope, qu'on a accoutumé de tirer le laiſt à la Brebis, & de luy tondre la laine, ce qui eſt cauſe qu'elle ſuit paiſiblement, & ſe laiſſe prendre par les pieds, ne ſe doutant point qu'on luy veüille faire du mal, ny qu'elle doive rien endurer plus que l'ordinaire. Il n'eſt pas ainſi d'une Truye, qui n'eſt ny tirée, ny tonduë, joint que l'on n'a pas accoûtumé de la traiſner à de ſemblables choſes. Sçachant donc qu'elle n'a rien de bon ſur ſoy que ſa chair, c'eſt à bon droiſt qu'elle fait du bruit comme en ſe plaignant. Ces raiſonnemens provoquerent derechef à rire les Eſcoliers, qui toutesfois en loüerent grandement l'Autheur. Apres le diſné, Xanthus eſtant de retour en ſon logis, ſe voulut mettre à deviſer avec ſa Femme, comme il avoit accoûtumé de faire : mais elle le dédaignant ; Retire-toy Vilain, luy dit-elle, & me rend mon doüaire, afin que je te quitte ; le conſeil en eſt pris, je ne veux plus demeurer avec toy : va-t'en pluſtoſt careſſer ta chienne, à qui n'aguere tu as envoyé de la viande.

de. Voilà le reproche que receut Xanthus, qui en eſtant tout hors de ſoy : Aſſeurement, dit-il, Eſope m'a fait encore quelque tour de ſon métier: Puis retournant à ſa femme : A ce que je voy, reprit il, tu me voudrois bien faire accroire que je ſuis yvre ; Mais ne l'es-tu point toy-meſme, qui me tiens de ſi fâcheux langages? N'eſt-ce pas à toy ſeule que j'ay envoyé les viandes qu'Eſope te doit avoir données ? Par le Dieu Jupiter, repartit elle, ce n'eſt pas à moy que tu les as envoyées, mais bien à ta chienne. Xanthus ayant fait à meſme temps appeller Eſope ; Vien çà, luy dit-il, à qui as-tu baillé ce dequoy je t'avois chargé ? A ta Bien-aymée, répondit Eſope. Surquoy Xanthus s'eſtant enquis de ſa femme, ſi elle n'avoit rien receu ; Rien du tout, dit-elle. Mais toy-meſme (reprit Eſope parlant à ſon Maiſtre) à qui m'as-tu ordonné de faire ce preſent ? A ma bien-aymée, continua Xanthus ; Eſope fit alors venir la chienne, & s'addreſſant à Xanthus : Il eſt bien à croire, adjouſta-t'il, que celle-cy t'ayme grandement; Car quelque bonne inclination que ta femme ſe die avoir pour toy, ſi eſt-ce que ſi elle s'offenſe de la moindre choſe, elle en vient incontinent aux injures ; elle contredit à tout, elle s'en va : Il n'en eſt pas ainſi de ta chienne : Tu as beau la chaſſer, elle ne bouge, & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'inſtant tout le mal qu'on luy peut avoir fait, elle applaudit à ſon Maiſtre, & le careſſe de la queuë. Il falloit donc bien, ce me ſemble Seigneur, que tu me diſſes, Eſope porte cecy à ma Femme, & non pas à ma Bien-aymée. Ces paroles mirent en deſordre Xanthus, qui toutesfois pour s'en ſervir comme d'une excuſe envers

vers ſa Femme ; Ne vois-tu pas, luy dit-il, que ce dequoy tu m'accuſes, n'eſt point ma faute, mais de celuy qui a apporté cette viande ? Aye donc patience, & ne doute point que je ne ſçache trouver l'occaſion de le bien battre. Mais elle qui n'eſtoit pas d'humeur de rien faire qu'à ſa teſte, ne voulut point le croire, & le quittant-là, ſe retira chez ſes parens. Ce que voyant Eſope, hé bien ! mon Maiſtre, dit-il, ne vous avois-je pas bien aſſeuré, que voſtre chienne vous aimoit mieux, que ma Maiſtreſſe ne vous aime ?

CHAPITRE XIII.



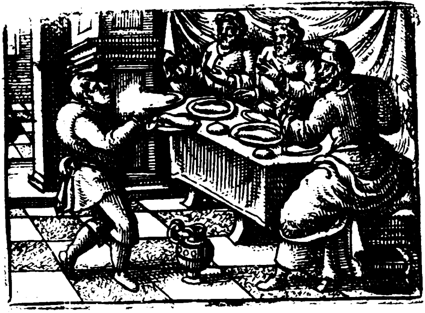
Invention d'Eſope, pour faire retourner ſa Maiſtreſſe avec Xanthus.

QUelques jours apres, Xanthus voyant qu'il ne pouvoit fléchir ſa Femme, ny faire ſa paix avec elle, ſi fort elle eſtoit fâchée, luy envoya quelques-uns de ſes Alliez, pour l'obliger à revenir au logis. Mais elle n'y voulut point conſentir:

Digitized by Google

ſentir : Dequoy Xanthus fut plus en peine qu'auparavant. Ce qui fit qu'Eſope s'adreſſant à luy : Seigneur, luy dit-il, tu ne te fâcheras point, ſi tu me veux croire ; Car je ſçay le vray moyen de faire en ſorte, que demain avant qu'il ſoit nuict, ta Femme revienne icy bien viſte, & de ſon bon gré. Alors ayant receu de l'argent pour s'en aller au marché, il y courut promptement, & acheppta des Oyſons, des Poules, & d'autres proviſions de bouche, propres à faire un feſtin. Comme il s'en alloit de maiſon en maiſon, en s'en retournant, il paſſa exprés devant le logis des parens de ſa Maiſtreſſe, feignant de ne ſçavoir pas qu'ils fiſſent là leur demeure, ny qu'elle s'y fuſt retirée. Or eſtant advenu de bonne fortune qu'il rencontra un des valets du logis, il luy demanda s'il y avoit point là dedans quelque choſe de bon à vendre. Pourquoy cela ? dit le valet, qui eſt celuy qui en a beſoin ? C'eſt le Philoſophe Xanthus, répondit Eſope ; Car il ſe doit marier demain. Le valet ayant apris ces belles nouvelles, laiſſa là Eſope, & monté qu'il fuſt en la chambre, il fit ſçavoir à la femme de Xanthus, ce que l'autre venoit de luy dire. Ce ne fut pas ſans une grande émotion, qu'elle receut ce meſſage, qui luy donna ſi fort l'allarme, qu'en meſme temps elle courut droit à ſon Mari, & ſe mit à crier bien fort contre luy, diſant entr'autres choſes : Je ne ſçay pas comme tu l'entends, mais je ſuis bien aſſeurée, ô Xanthus, qu'il ne t'eſt pas loiſible de te marier à une autre Femme durant ma vie. Voilà quelle fut l'invention d'Eſope, qui trouva moyen de rappeller en la maiſon la femme de Xanthus, comme auparavant il l'avoit auſſi trouvée, pour l'en faire ſortir.

CHAPITRE XIV.



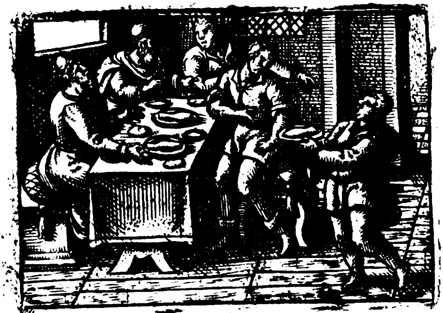
De quelles viandes Eſope traitta les Hoſtes de Xanthus.

QUelques jours s'eſtans écoulez, Xanthus convia derechef ſes Eſcoliers à diſner, & commanda pour cét effet à Eſope, qu'il acheptaſt ce qu'il trouveroit de meilleur, & de plus exquis. Ce qu'il fit à l'heure meſme, diſant à par ſoy le long du chemin, j'apprendray bien à mon maiſtre à ne point commander mal à propos. Apres qu'il euſt donc achepté quelques langues de pourceau, & qu'il les euſt appreſtées pour ſes Hoſtes, il en donna à chacun une bien roſtie, & de la ſauſſe deſſus. Les Eſcoliers loüerent d'abord une ſi belle entrée de table, qui leur ſembla fort propre à des Philoſophes; pource que c'eſt par le moyen de la langue qu'on exprime ſes penſées. En ſuite de cela, il les ſervit encore de langues boüillies: Et combien qu'ils luy demandaſſent quelque autre

Digitized by Google

autre choſe à manger, il n'en fit rien neantmoins. A la fin les Eſcoliers ennuyez d'une meſme viande tant de fois ſervie ; Quoy ? luy dirent-ils, ne ceſſeras-tu d'aujourd'huy de nous donner des langues ? Ne vois-tu pas que nous avons écorché les noſtres, à force de manger de celles que tu nous as ſervies ? Xanthus s'eſtant mis lors en colere ; Eſope, dit-il, n'as-tu donc point autre choſe à nous donner ? Nenny, répondit Eſope. Vilain bout-d'homme, continua Xanthus, ne t'avois-je pas commandé d'achepter tout ce que tu trouverois de bon & d'excellent ? C'eſt par là que j'ay gagné, repliqua Eſope, & je ſuis bien aiſe de ce que tu me reprens en la preſence des Philoſophes que voicy. Mais je voudrois bien ſçavoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en cette vie mortelle. Nenny, ſans doute, puis qu'il n'eſt point de doctrine, ny point de Philoſophie, qui par ſon moyen ne ſoit enſeignée aux hommes. Par elle nous donnons & recevons : par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens, on plaide des cauſes : on paroiſt eloquent : on traitte les mariages : on baſtit les villes : on pourvoit à la ſeureté des hommes: Et pour le dire en un mot, par elle meſme noſtre vie ſe maintient : D'où l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raiſonnemens d'Eſope furent approuvez par les Eſcoliers, qui le loüans d'avoir bien parlé, donnerent le tort à leur Maiſtre, & s'en retournerent chacun chez ſoy.

CHAPITRE XV.



Du ſecond ſervice de langues.

LE lendemain, les Diſciples de Xanthus l'ayans blâmé derechef de ce qui s'eſtoit paſſé, il leur dit pour réponſe, que cela n'avoit pas eſté fait de ſon conſentement; mais par la malice de ſon Valet. Toutesfois, adjoûta-t'il, je m'aſſeure qu'il nous traittera d'autres mets à ſouper, & vous verrez ce que je luy en diray en voſtre preſence. En effet, il l'appella en meſme temps, luy commandant d'achepter ce qu'il trouveroit de pire & de moindre valeur, pour le donner à ſes Eſcoliers, qui devoient ſouper avec luy. Eſope s'en alla donc au marché, & ſans rien changer de mets precedens, il achepta derechef des langues, les fit cuire, & les ſervir ſur la table: Les Conviez ne les virent pas pluſtoſt, qu'ils en murmurerent, ſe diſans les uns aux autres: Quoy? voicy donc encore des langues qu'on nous preſente? Mais ſans s'arreſter à leurs diſcours, Eſope en apporta d'au-

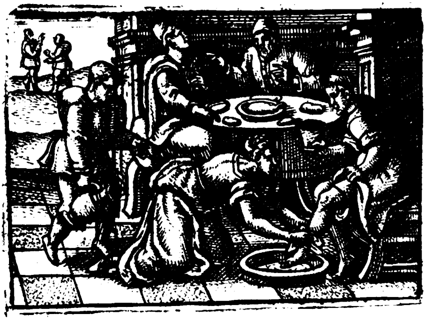
tres,

Digitized by Google

tres, & d'autres encore, juſqu'à la troiſiéme fois, Voilà cependant que Xanthus bien irrité contre ſon Valet: Qu'eſt-cecy, méchant, luy dit-il? ne ſçais tu pas bien que je t'ay commandé d'appreſter ce que tu trouverois de pire, & de plus vil prix? à quel propos donc nous veux-tu ſervir ce que tu crois eſtre meilleur, & plus excellent que toute autre choſe? Et quoy, mon Maiſtre, répondit Eſope, y a-t'il rien de plus mauvais que la langue? n'eſt-ce point elle qui démolit les citez? elle qui eſt ſouvent cauſe de la mort des hommes? elle qui eſt la ſource des menſonges, des maledictions & des faux ſermens? elle qui ruine les alliances, les Eſtats, & les Royaumes: Et pour le dire en un mot, elle-meſme d'où procedent la pluſpart des fautes & des mal-heurs qui nous arrivent en cette vie? Eſope n'euſt pas pluſtoſt achevé ces mots, qu'un des aſſiſtans ſe tournant vers Xanthus; Aſſeurement, luy dit-il, ſi tu ne prends garde à toy, j'ay belle peur que ce poinctilleux ne te faſſe devenir fol; Car tel qu'eſt ſon Corps, tel eſt ſon Eſprit; Mais Eſope le renvoya bien viſte, & ſans s'émouvoir autrement; Va, luy dit-il, tu me ſembles eſtre un tres-mauvais homme, de te meſler des affaires d'autruy, & d'irriter ſans raiſon le Maiſtre contre le ſerviteur.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.



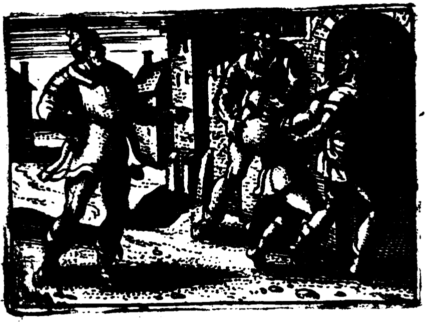
Eſope ameine à ſon Maiſtre un homme niais, & ſans ſoucy.

XANTHUS n'euſt pas pluſtoſt ouy la réponſe qu'Eſope venoit de faire à ſes hoſtes, que n'ayant rien ſi à cœur, que l'occaſion de le battre; Banny, luy dit-il, puis que tu as oſé tancer mon amy de ce que ſe meſlant des affaires des autres, il avoit un peu trop de ſoucy, montre-moy quelque homme qui n'en ait point. Eſope ne répondit rien à cela; mais s'en alla le lendemain à la place, où regardant les paſſans, il en vid un fortuitement qui ſe tenoit aſſis en un coing, où il demeuroit oiſif. Ayant jugé d'abord que c'eſtoit là l'homme qu'il luy falloit, pource qu'il reconnut à ſa mine qu'il n'avoit point de ſoucy, ny beaucoup de ſens, il s'en approcha, le conviant à venir diſner avec ſon Maiſtre. Cette nouveauté ne ſembla pas eſtrange à ce Ruſtre, qui ne s'enquerant de rien, & ne daignant pas meſme demander le nom de l'homme qui l'invitoit, s'en alla droit au logis de Xanthus, où il ſe mit à la table, avec des ſouliers tous ſales & tous crottez. Xanthus le voyant d'abord; Qui eſt celuy-cy? dit-il: C'eſt l'homme ſans ſoucy, répondit Eſope. Alors Xanthus parlant tout bas à ſa Femme; Fay-luy, dit-il, ce que je te commanderay, & ne manque point, afin que je trouve un ſujet de bien eſtriller Eſope. Aprés ces choſes; ma Femme (dit-il tout haut) mets de l'eau dans un baſſin, & en lave les pieds de noſtre hoſte. Ce qu'il diſoit exprés pource qu'il s'imaginoit que ce lourdaut ne voudroit pour rien ſouffrir qu'on s'abaiſſaſt juſques-là pour le ſervir, & qu'ainſi Eſope meriteroit d'eſtre battu, à cauſe que ſon homme ſe ſeroit mis dans le ſoin du compliment, & de la civilité: La Femme de Xanthus fit donc le commandement de ſon Mary, & mit de l'eau dans un baſſin, pour laver les pieds de ſon hoſte. Or bien que ce pauvre Idiot jugeaſt aſſez qu'elle meſme eſtoit la Maiſtreſſe du logis, ſi eſt-ce que tenant cela pour indifferent; aſſeurement (diſoit-il à part ſoy) c'eſt pour me faire plus d'honneur, qu'elle me veut laver les pieds de ſes propres mains, bien qu'elle le puiſſe commander à quelqu'une de ſes ſervantes. Comme il euſt donc étendu ſes pieds, elle luy dit qu'il ſe lavaſt, ce qu'il fit incontinent, puis s'alla mettre à table, où il ne fut pas pluſtoſt aſſis, que Xanthus commanda, qu'on donnaſt à boire à ſon hoſte: Luy cependant, ſe mit à raiſonner de cette ſorte. Certes, il leur appartient bien d'eſtre ſervis les premiers, mais puis qu'ils le veulent ainſi, qu'ay-je affaire de m'en donner de la peine? Et là-deſſus, il ſe mit à boire: Mais durant le diſné, comme on luy euſt apporté d'une certaine viande, qu'il trouva fort à ſon gouſt, & dont il mangea de bon appetit: Xanthus voulut faire accroire à ſon Cuiſinier, qu'il l'avoit mal appreſté, à raiſon dequoy l'ayant fait dépoüiller tout nud, il le traitta rudement à grands coups de foüet. Ce que voyant l'homme ſans ſoucy: Pour moy, diſoit-il, je trouve cette viande cuite comme il faut, & ſi bonne à mon gouſt, qu'il ne luy manque rien, ce me ſemble, pour eſtre bien aſſaiſonnée. Mais quoy? ſi le Maiſtre de ceans veut battre ſon ſerviteur ſans qu'il le merite, que m'importe que cela ſoit, ou qu'il ne ſoit pas?

Durant ces choſes, Xanthus ne ſçavoit que penſer de ſon hoſte, & ne trouvoit guere bon de voir, qu'il avoit ſi peu de ſoin & de curioſité, qu'il ne daignoit, ny s'enquerir, ny ſe ſoucier de rien que ce fut. A la fin, l'on n'euſt pas ſi-toſt mis le gaſteau ſur la table, que ce Vilain hoſte, le tournant de tous coſtez, commença d'en manger, comme ſi c'euſt eſté du pain, & comme s'il n'en euſt jamais gouſté de ſemblable. Cét eſſay, non plus que le precedent, ne ſervit qu'à aigrir encore plus fort le Philoſophe, qui s'en prenant à ſon Boulanger: Malencontreux que tu és, luy dit-il, pourquoy n'as-tu mis du miel & du poivre dans ce gaſteau? A ces mots Eſope ſe ſentant ſurpris; Mon Maiſtre, répondit-il, s'il ſe trouve que le gaſteau ne ſoit bien cuit, je ſuis content que tu me frappes; mais s'il n'eſt aſſaiſonné comme il doit eſtre, le blâme en eſt à ma Maiſtreſſe, & non pas à moy. Si cela eſt, adjoûta Xanthus, & que la faute vienne de ma Femme, je la feray ſans delay brûler toute vive. Alors il fit derechef ſigne à ſa Femme de luy obeïr, à cauſe d'Eſope, & commanda en meſme temps, qu'on luy apportaſt des fagots, auſquels il mit le feu, & tira ſa Femme auprés, avec apparence de l'y vouloir jetter. Il ſe retint neantmoins, & porta ſa veuë ſur le Païſan, qu'il avoit pour hoſte, afin de voir s'il ne ſe leveroit point de table, pour l'empécher de faire une action ſi temeraire. Mais luy ſe tenant toûjours dans l'indifference; Voire, s'imagina-t'il, puis qu'il n'a point de ſujet de ſe faſcher, pourquoy le fait-il? Et à meſme temps s'addreſſant à Xanthus, Seigneur luy dit-il, ſi tu juges qu'il y ait de la raiſon en ce chaſtiment, attends un peu que je ſois allé juſqu'à mon logis, & à mon retour, je t'ameneray ma femme pour la brûler avec la tienne. Xanthus oyant ainſi parler ce bonhomme, & voyant qu'il n'y avoit point de malice en ſon fait, s'en eſtonna grandement, & dit à Eſope; Vrayment tu n'as pas eu mauvaiſe raiſon d'appeller cét homme exempt de ſoucy; car il l'eſt en effet; Voilà pourquoy, pour l'avoir ſi bien rencontré, & meſme pour m'avoir vaincu, tu recevras la recompenſe que tu merites. Laiſſant donc à part le paſſé, qu'il te ſuffiſe qu'à l'advenir je t'affranchiray, & te mettray en liberté.

⁂

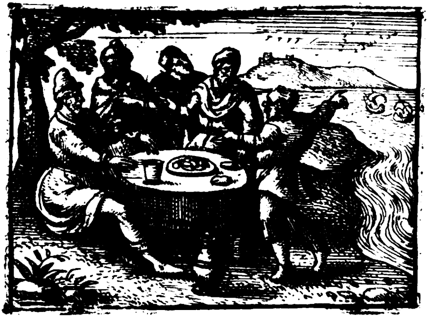
CHAPITRE XVII.



De la réponſe qu'Eſope fit à un Juge.

LE lendemain, Eſope euſt commandement de ſon Maiſtre de s'en aller aux Eſtuves, pour s'enquerir de quelqu'un s'il y avoit beaucoup de gens, pource que Xanthus ſe vouloit baigner. Mais comme il paſſoit ſon chemin, il rencontra fortuitement le Preteur, qui le connoiſſant pour eſtre au Philoſophe Xanthus, luy demanda où il alloit? *Je ne ſçay*, luy répondit Eſope, ſans en dire davantage: ce qui fut cauſe que ſur la croyance qu'euſt le Preteur, qu'il ſe mocquoit de ſa demande, il commanda qu'on le menaſt en priſon. L'on ſe mit incontinent en eſtat de le faire? Et comme on l'y traiſnoit, *ô Preteur*, s'écria-t'il, *ne vois-tu point que je t'ay bien répondu, puis qu'aſſeurement je ne penſois pas aller où je vay, & que ta rencontre eſt cauſe de mon empriſonnement?* Le Preteur eſtonné de cette ſoudaine réponſe, le fit relâcher, ſi bien qu'il continua ſon voyage juſqu'aux Eſtuves. Comme il y fut arrivé, il apperceut qu'il y avoit quantité de gens, & devant la porte une pierre, à laquelle s'aheurtoient tous ceux qui entroient, & qui ſortoient. A quoy prenant garde un certain, qui s'en alloit aux Eſtuves, il oſta la pierre, & la mit ailleurs. Eſope étant donc retourné vers ſon Maiſtre; Seigneur, luy dit-il, tu peux aller aux Eſtuves, ſi tu veux; car je n'y ay veu qu'un ſeul homme. Ces paroles obligerent Xanthus de s'y acheminer. Mais comme il y fut arrivé, y trouvant du monde à la foule; Qu'eſt-cecy, luy dit-il, ô menteur Eſope, ne m'as-tu pas aſſeuré que tu n'as veu ceans qu'un homme? Il eſt vray, répondit Eſope, & je le ſouſtiens encore. Car à l'entrée de la porte j'ay trouvé cette meſme pierre, & ce diſant il la luy montra, contre laquelle choppoient tous ceux qui paſſoient par là. J'ay remarqué en meſme temps qu'il eſt ſurvenu un certain homme, qui plus adviſé que les autres, pour s'empécher d'y heurter contre, comme eux, l'a oſtée de ſa place, & l'a miſe ailleurs. Pour cette ſeule raiſon, j'ay dit que je n'avois veu qu'un homme aux Eſtuves, comme faiſant plus d'eſtat de celuy-cy, que de tous les autres enſemble. Xanthus approuvant cela; Sans mentir, dit-il, rien ne peut empeſcher Eſope, d'eſtre touſiours prompt en ſes reparties.

CHAPITRE XVIII.



Subtile réponſe d'Eſope, touchant les ſuperfluitez que la Nature rejette.

IL arriva un jour qu'au ſortir de la garde-robe, il prit fantaiſie à Xanthus de demander à Eſope, pourquoy les hommes regardoient ordinairement leur ordure, apres avoir purgé leur ventre ? Eſope voulant tout auſſi-toſt ſatisfaire à cette demande : Il y eut, dit-il, autresfois un homme, qui vivant dans les delices, ſe plaiſoit d'eſtre long-temps à la garde-robe ; de ſorte que pour s'y eſtre par trop aſſis, le mal-heur voulut pour luy, qu'il mit dehors ſes entrailles, Il eſt advenu depuis, que les autres ont eu peur, ce qui eſt cauſe, qu'ils ont accouſtumé de regarder les ordures de leur ventre, pour voir ſi le meſme accident ne leur eſt point arrivé. Mais pour toy, mon Maiſtre, tu ne dois point craindre de perdre ton cœur, car tu n'en as point.

Une autre fois Xanthus s'eſtant mis à banque-

ter

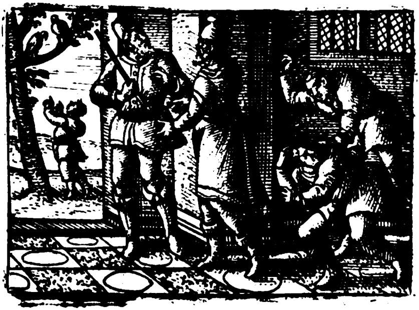
Digitized by Google

ter avec des Philoſophes, comme ils furent un peu avant dans le vin, diverſes queſtions s’émeurent entr’eux touchant pluſieurs choſes : ce qui donnoit dé-ja bien à penſer à Xanthus, qui ne ſçavoit preſque où il eſtoit. Eſope eſtant donc prés de luy ; Mon Maiſtre, dit-il, je vous adviſe que Bacchus a trois temperamens, ou, ſi vous voulez, trois divers degrez : le premier aboutit à la Volupté : le ſecond à l’Yvrognerie, & le troiſieme aux Injures. Cela eſtant, vous devez tous, ce me ſemble, vous contenter, & ne toucher plus au reſte, vous, dis-je, que le vin a mis en ſi belle humeur, pour en avoir aſſez beu. Alors Xanthus, qui commençoit dé-ja d’eſtre yvre, s’offençant de ces remonſtrances : Tay-toy, luy dit-il, & t’en va faire le Conſeiller là bas aux enfans. Ce ſera donc toy qu’on y traiſnera, luy répondit Eſope. Voilà cependant qu’un des Diſciples de Xanthus voyant que le vin luy avoit oſté la raiſon ; Mon Maiſtre, luy demanda-t’il, y a-t’il quelqu’un qui puiſſe boire la Mer ? Ouy ſans doute, répondit Xanthus, je m’offre à la boire moymeſme. Mais ſi tu ne le peux faire, repartit le Diſciple, à quelle amende veux-tu eſtre condamné ? Je veux perdre ma maiſon, repliqua Xanthus, & ſuis content de la gager tout maintenant. La choſe concluë, pour confirmation de cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux, puis ſe retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s’eſtant éveillé, comme il ſe voulut laver le viſage, il fut étonné qu’il ne trouva plus ſa bague en ſon doigt. Ayant dont voulu ſçavoir d’Eſope s’il ne l’avoit point veuë : Nenny, luy répondit-il, & je ne ſçay ce que tu as fait : Tout ce que je puis

Digitized by Google

dire, c'eſt que tu n'as plus de droit en ta maiſon. Pourquoy cela? luy demanda Xanthus: Pource, repartit Eſope, qu'hier eſtant yvre, tu demeuras d'accord de boire la Mer, & laiſſas ta bague pour gage. Quoy? répondit Xanthus, pourray-je bien faire quelque choſe, qui ſoit plus grande, & plus à eſtimer que la foy? Nenny certes: C'eſt pourquoy j'ay à te prier, que pour me tirer de cét embarras, en me faiſant gagner la gageure, ou en rompre le pacte, tu veüilles employer pour moy tout ce que tu as de connoiſſance, d'adreſſe, & d'experience. Pour t'en parler franchement, dit Eſope, l'on ſçait aſſez que tu t'és offert à une choſe, de laquelle il t'eſt impoſſible de venir à bout, mais j'oſe bien me vanter d'en faire annuller les conditions. Quand vous ſerez donc tous aſſemblez aujourd'huy, garde-toy bien de témoigner à ta mine aucune marque de crainte: mais dy hardiment à jeun, ce dequoy tu és demeuré d'accord eſtant ſaoul. Apres cela mets ordre, qu'il y ait quantité de paille ſur le rivage, & une table dreſſée exprés, avec des garçons qui ſe tiennent preſts, pour te verſer à boire l'eau de la Mer. Alors quand tu verras tout le peuple aſſemblé à ce ſpectacle, apres que tu ſeras aſſis, commande que l'on te rempliſſe une taſſe d'eau: Puis l'ayant priſe, demande à celuy qui a les gages: quelles ſont vos conventions? & le demande tout haut, afin qu'il n'y ait perſonne en la compagnie qui ne l'entende. Que s'il advient qu'il te réponde que tu és demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer: t'addreſſant alors au Peuple: Hommes Samiens, diras-tu, il n'eſt pas que vous ne ſçachiez bien que les Fleuves ſe vont rendre dans la Mer; or eſt-il qu'il a eſté accordé entre nous, que je boirois la Mer ſeule, & non les Rivieres qui entrent dedans. Que cét Eſcolier donc empeſche premierement que les eaux des Fleuves ne ſe mélent à celles de la Mer, & quand il l'aura fait, je la boiray. Ce conſeil fut d'autant plus agreable à Xanthus, qu'il ſe promit apparemment que par ce moyen la convention ſeroit rompuë. Apres donc que tout le Peuple ſe fut aſſemblé au rivage de la Mer, pour voir l'iſſuë de cette entrepriſe & que Xanthus euſt dit & executé de poinct en poinct ce qu'Eſope luy avoit enſeigné, le Peuple s'en étonna, & le loüa grandement. Ainſi l'Eſcolier ſe confeſſa vaincu, & ſe jettant aux pieds de ſon Maiſtre, le pria que la gageure demeuraſt nulle : ce que Xanthus luy accorda tres-volontiers, à la requeſte du Peuple.

CHAPITRE XIX.



L'Ingratitude de Xanthus.

COMME ils furent de retour au logis, Eſope s'addreſſant à ſon Maiſtre ; Seigneur,

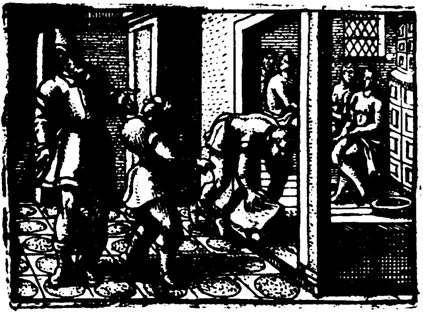
luy

Digitized by Google

lüy dit-il, n'ay-je pas bien merité d'eſtre affranchy, pour les fideles ſervices que je t'ay rendu toute ma vie ? Quoy ? répondit Xanthus, en le tançant aigrement, ne veux-je pas t'affranchir auſſi ? Va-t'en à la porte, & prend bien garde ſi tu ne verras point deux Corneilles : Que ſi tu en vois deux, ce ſera bon ſigne ; comme au contraire, s'il n'y en a qu'une, l'Augure en ſera mauvais. Eſope ſortit donc du logis, & apperceut fortuitement deux Corneilles, qui s'eſtoient branchées ſur un arbre ; ce qu'il fit ſçavoir incontinent à ſon Maiſtre. Xanthus ſortit auſſi-tôt pour les voir ; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'une s'envola ; ce qui fit que s'eſtant mis à tancer Eſope ; Mal-heureux homme, luy dit-il, ne m'as-tu pas aſſeuré qu'il y en avoit deux ? Ouy, répondit Eſope, mais l'une s'en eſt volée. Et quoy, reprit Xanthus, chetif Banny que tu és, n'as tu rien à faire qu'à te mocquer ainſi de moy ? En ſuite de ces paroles, il commanda qu'on euſt à le battre tout de bon. Mais comme on eſtoit apres, le Prevoſt ayant invité Xanthus à ſouper, tandis que ce Miſerable recevoit les coups ; Malheureux que je ſuis, s'écrioit-il contre ſon Maiſtre, j'ay veu deux Corneilles, & toutesfois je ſuis battu ; toy au contraire, n'en as veu qu'une, & cependant tu t'en vas faire bonne chere : J'éprouve donc bien à mon dommage, que cét Augure n'eſt que trop faux. Ces langages ſurprirent Xanthus, qui plus eſtonné qu'auparavant, de la merveilleuſe vivacité de l'eſprit d'Eſope, ne voulut point qu'on le battit davantage.

C H A-

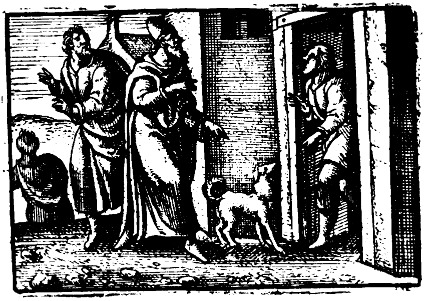
CHAPITRE XX.



Eſope découvre le derriere de ſa Maiſtreſſe.

VN peu apres, Xanthius voulant donner à diſner à ſes Eſcoliers, fit venir Eſope, & luy commanda qu'il euſt à tenir preſt le feſtin. Eſope s'en alla donc au marché, d'où il apporta tout ce qu'il pût trouver de plus exquis, pour faire un banquet. Mais comme il voulut mettre toutes ſes proviſions dans la ſalle, ayant trouvé ſa Maiſtreſſe ſur le lict, où elle s'eſtoit miſe pour repoſer; Madame, luy dit-il, ſi cela ne vous importune, vous prendrez garde, s'il vous plaiſt, que les chiens ne mangent ces viandes, tandis que je m'en retourneray à la Cuiſine, pour y donner ordre au reſte. Va-t'en où tu voudras, luy répondit-elle, & n'aye peur que la viande ne ſoit bien gardée; car mon derriere a des yeux. Eſope ayant donc appreſté tous les autres mets, les apporta en la meſme ſalle, où il trouva que ſa Maiſtreſſe dormoit, les feſſes tournées devers la table. Se ſouvenant donc de luy avoir ouy dire, que ſon derriere avoit des yeux,il le luy découvrit à l'inſtant, & la laiſſa repoſer. Xanthus ſurvint en meſme temps avec ſes Eſcoliers, & tout ſcandaliſé de voir une choſe ſi honteuſe; Paillard, dit-il à Eſope, d'où vient tout ce beau ménage? Seigneur, répondit Eſope, quand j'ay mis les viandes ſur la table, j'ay prié Madame, de prendre garde que les chiens ne les mangeaſſent, & elle m'a fait réponſe que ſes feſſes avoient des yeux, à cauſe dequoy la trouvant endormie, je les luy ay découvertes. Infame Bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis: car n'eſtoit le reſpect que je leur porte, & que je les ay conviez, je te punirois ſi bien, que tu n'aurois pas ſujet de t'en mocquer.

CHAPITRE XXI.



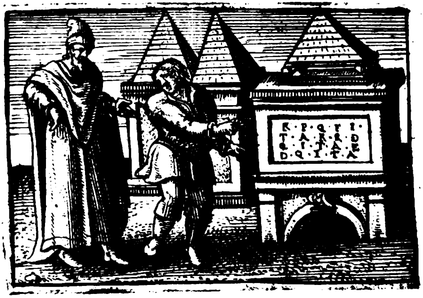
Eſope ne laiſſe entrer qu'un ſeul de tous ceux que ſon Maiſtre avoit conviez.

QUELQUES jours apres, Xanthus ayant derechef invité à diſner des Orateurs & des Philoſophes, commanda à Eſope de ſe tenir à la porte, & de ne laiſſer entrer que les Doctes. L'heure du diſner eſtant donc venuë, & Eſope ſe tenant à l'entrée du logis, qu'il avoit fermé ſur luy, un des Conviez s'en vint heurter à la porte, & ſoudain Eſope luy fit cette queſtion, *Que remuë le Chien?* Il n'en fallut pas dire davantage à celuy-cy, pour l'en faire aller, ſur la creance qu'il euſt, qu'on l'appelloit chien. Ceux qui vinrent en ſuite, eurent la meſme advanture que luy, & s'en retournerent tous, penſant qu'on les accueilliſt à belles injures. Mais il y en eut un entre les autres qui heurta comme eux. Aprés donc qu'Eſope luy euſt fait la meſme queſtion, & qu'à ces paroles, *Que remuë le Chien?* il euſt répondu, *La queuë & les oreilles*, l'ingenieux Portier approuva fort ſa réponſe, & le menant à ſon Maiſtre; Seigneur, dit-il, voicy le ſeul Philoſophe qui eſt venu à ton feſtin. Cette nouvelle mit grandement en peine Xanthus, pource qu'il s'imagina d'abord, que ceux qu'il avoit invitez, ſe mocquoient de luy.

Le lendemain ſes diſciples étant venus aux Eſcoles, ſe mirent à le blaſmer de ce qui s'eſtoit paſſé. Quoy? noſtre Maiſtre (luy dirent-ils) t'avons nous donné ſujet de nous mépriſer juſques à ce poinct, qu'il ait fallu, que pour nous empécher d'aller chez toy, tu ayes mis à la porte ce puant Eſope, pour nous injurier, & nous appeller chiens? Ce que vous me contez-là, reprit Xanthus, eſt-ce quelque ſonge, ou bien une choſe vraye? C'eſt en effet une verité, dirent-ils, du moins nous la croyons telle, ſi nous ne révons. A ces mots, Xanthus tout enflammé de colere, envoya chercher Eſope, & luy demanda, pour quelle raiſon il avoit ainſi honteuſement chaſſé ſes amis? Mon

Maiſtre, luy dit Eſope, ne m'as tu point commandé exprés, de ne laiſſer venir à ton Feſtin des gens du commun, & des Ignorans, mais ſeulement des Hommes doctes? Et quoy? continua Xanthus, ceux-cy ne ſont ils point ſçavans? Non pas que je penſe, repartit Eſope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuve: car lors qu'ils ont heurté à la porte, & que je leur ay demandé, *Que remuë le Chien*? pas un d'eux n'a ſçeu comprendre ma queſtion, Les ayant donc pris pour des Ignorans, je leur ay deffendu la porte, & n'ay laiſſé entrer que celuy-cy, qui a fort bien répondu. A ces paroles, toute la compagnie ne ſçeut répondre autre choſe, ſinon qu'Eſope avoit parlé doctement.

CHAPITRE XXII.



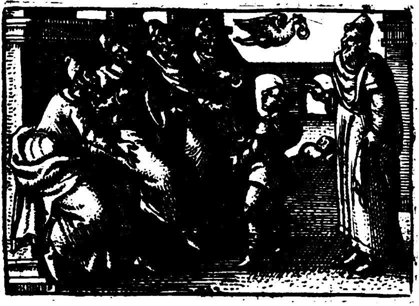
Du threſor trouvé par Eſope, & de l'ingratitude de Xanthus.

VNE autre fois Xanthus ayant Eſope à ſa ſuite, s'en alla dans un certain Cimetiere, où il ſe mit à lire ſur les tombeaux quelques

Epigrammes, à quoy il prit un plaiſir extréme. Sur ces entrefaites, Eſope ayant fortuitement apperceu les lettres ſuivantes. R. P. Q. F. I. T. A. gravées ſur un Tombeau, ſe mit à les monſtrer à Xanthus, & luy demanda s'il en ſçavoit l'explication? Mais quelque meditation que fit là deſſus ce Philoſophe, il n'y pût jamais rien comprendre, & confeſſa franchement qu'il n'entendoit pas cela. Alors Eſope le regardant, Seigneur, luy dit-il, ſi par le moyen de ce petit pilier que voilà, je te découvre un Threſor, quelle recompenſe me feras-tu? Foy de Philoſophe, répondit Xanthus, ſi tu le fais, je te donneray la Liberté, & la moitié du Threſor. Eſope ſe mit alors à foüiller prés d'une motte de terre, éloignée de luy d'environ quatre pas, & y trouva le Threſor, dont il eſtoit queſtion; S'eſtant mis à meſme temps en devoir de le donner à Xanthus; Tien, luy dit-il, voilà dequoy, il ne reſte plus, ſinon que tu me tiennes promeſſe. Je ne ſuis pas ſi fol de le faire, répondit Xanthus, ſi premierement tu ne m'expliques ces lettres; car ce me ſera une choſe plus precieuſe de les entendre, que de poſſeder tout l'or que tu ſçaurois jamais trouver. A cela ne tienne, reprit Eſope; Sçache donc, que celuy qui cacha ce threſor dans la terre, comme ſçavant qu'il eſtoit, s'aviſa d'y faira graver ces lettres, qui jointes enſemble, forment un ſens qui eſt tel. *Recedens paſſus quatuor, fodiens invenies theſaurum aureum.* C'eſt à dire, *Si tu recules quatre pas, en foüillant icy, tu y trouveras quantité d'or.* Xanthus étonné du grand eſprit d'Eſope; Je ſuis d'advis, luy dit-il, de ne te point affranchir, puis que tu és ſi plein de ſubtilité. Si tu ne le fais, repliqua

Eſope, je m'en ſçauray bien revencher; Car je m'en iray plaindre au Roy de Bizance, pour qui l'on a icy caché ce Threſor. A quoy connois-tu cela, continua Xanthus; A ces lettres, adjouſta Eſope, R. R. D. Q. I. T. qui ſignifient, *Redde Regi Dionyſio, quem inveniſti theſaurum.* C'eſt à dire, *Rends au Roy Denys le threſor que tu as trouvé.* Comme Xanthus euſt reconnu tout de bon que ce threſor appartenoit à un Roy, voulant adoucir Eſope: Sois ſecret, luy dit-il, & prends la moitié du threſor. Ce n'eſt point toy qui me le donnes, répondit Eſope, mais celuy qui l'a icy caché. Que cela ne ſoit, écoute le contenu des lettres ſuivantes A. E. D. Q. I. T. A. d'où ſont formées ces paroles. *Acceptum euntes dividite, quem inveniſtis theſaurum aureum.* Ce qui ſignifie. *Partagez entre vous le threſor, que vous avez trouvé en vous en allant.* Puis que cela eſt, conclud Xanthus, retournons donc à la maiſon afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune, & que tu ſois mis en liberté. Cela dit, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arrivez, que Xanthus voulut faire mettre Eſope en priſon, de peur qu'il euſt, que ſon babil ne luy fit violer le ſecret. Cependant qu'on l'y menoit, quelle pitié, diſoit-il parlant à Xanthus? eſt-ce donc l'effet de la promeſſe d'un Philoſophe tel que tu és, de me dénier non ſeulement la Liberté, mais auſſi de m'en priver, juſques à m'empriſonner? Ces reproches toucherent Xanthus, qui à l'heure meſme commanda qu'on le relâchaſt. Mais comme on l'euſt delivré; Certainement, adjouſta-t'il, je trouve que tu ne fais pas trop mal de te comporter ainſi envers moy, afin qu'eſtant une fois affranchy, tu m'accuſes de meilleur courage. Si eſt-ce pourtant, répondit Eſope, qu'apres m'avoir fait du pire que tu pourras, il faudra malgré toy, que tu me remettes en liberté.

CHAPITRE XXIII.



De l'affranchiſſement d'Eſope.

IL advint en ce temps-là une choſe eſtrange en la Ville de Samos, où comme on celebroit publiquement une certaine Feſte, l'on fut tout étonné de voir une Aigle,qui prenant ſon vol d'enhaut, arracha l'anneau public, & le laiſſa cheoir au ſein d'un Eſclave. Cela fit que les Samiens, non moins épouvantez de cét évenement qu'ils en furent attriſtez, s'aſſemblerent tous en un certain lieu, & prierent Xanthus, pource qu'il eſtoit le premier de la Ville, & avec cela Philoſophe; de leur expliquer ce que ſignifioit un ſi merveilleux prodige; mais Xanthus auſſi empeſché qu'eux de leur en rendre raiſon,leur demanda terme pour y répondre. Il s'en alla donc en ſa maiſon, où ne ſçachant que juger de cela, il devint tout penſif, & ſe plongea dans une profonde melancolie. Mais Eſope connoiſſant fort bien d'où procedoit cét ennuy, aprés l'avoir abordé : Seigneur,luy dit-il,d'où vient que tu perſiſtes ainſi en ta triſteſſe ? Ne me cele rien, je te prie, & ceſſe de te fâcher. Je ſçay ce qu'il faut que tu faſſes, pourveu que tu t'en remettes à moy. Pour cét effet, quand tu ſeras demain à la place publique, dy ſimplement ces paroles aux habitans : Meſſieurs, je n'ay jamais appris à rendre raiſon, ny des Prodiges, ny des Augures ; mais il eſt bien vray que j'ay en ma maiſon un ſerviteur, qui ſçait beaucoup de choſes, & qui, je m'aſſeure, vous éclaircira de ce que vous deſirez ſi fort de ſçavoir. Ainſi, mon Maiſtre, ſi je puis reſoudre ce doute, toute la gloire t'en reviendra, pour avoir à ton ſervice un ſi habile Valet, ſinon le deshonneur n'en ſera qu'à moy. Xanthus raſſeuré par ces paroles d'Eſope, ſe reſolut de le croire, & ne faillit point le lendemain de ſe trouver en la Maiſon de Ville, où ſuivant le conſeil de ſon ſerviteur, il ſe mit à parler aux Aſſiſtans, qui le prierent incontinent de faire venir Eſope. A ſon arrivée, il ſe tint debout devant les Samiens, qui bien eſtonnez de voir un homme de cette mine, s'en rioient ouvertement, & diſoient tout haut. Vrayment voilà un bel homme pour nous expliquer le Prodige, dont nous ſommes ſi fort en peine ! Eſt-il bien poſſible qu'il puiſſe ſortir de luy quelque choſe de bon, eſtant ſi laid & ſi contrefait ? Voilà comme ils ſe mocquoient d'Eſope, qui toutesfois ne s'en troubla point : Mais aprés que devant l'Aſſemblée il eut eſtendu la main, &

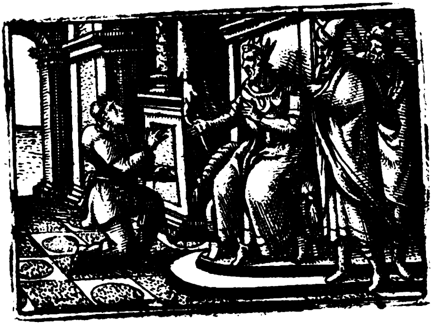
obtenu ſilence des aſſiſtans, *Hommes Samiens*, dit-il, *d'où vient que ma mine vous eſt un ſujet de raillerie? ne ſçavez-vous pas que c'eſt à l'eſprit de l'homme, qu'il faut s'arreſter, & non pas à ſon viſage; puis que bien ſouvent dans un laid corps, la nature ne laiſſe pas de cacher une belle ame? Que cela ne ſoit, je vous demande ſi vous conſiderez la forme exterieure d'une bouteille, ou d'un pot de terre, & ſi vous n'avez pas pluſtoſt égard au gouſt interieur du vin?* Tous les aſſiſtans fort ſatisfaits de ces paroles: Eſope, s'écrierent-ils, ſi tu peux aſſiſter la Ville de tes conſeils, nous te prions de le faire. S'eſtant mis alors à parler plus hardiment, Meſſieurs, leur dit-il, pource que la Fortune qui ayme les diviſions, a propoſé un prix de gloire au Maiſtre & au Valet, quand il arrive que ce dernier eſt moindre que l'autre, il n'en remporte que des coups: Que s'il eſt trouvé plus excellent, cela n'empeſche pas qu'il ne ſoit encore tres-bien battu: De cette façon, quoy qu'il en advienne, à droit ou à tort, le Maiſtre eſt touſiours oppreſſé. Je ſuis content neantmoins de vous declarer ſans rien craindre, ce que vous deſirez ſi fort de ſçavoir, pourveu que vous me faſſiez donner ma Liberté, & la permiſſion de parler. Tout le peuple s'écria pour lors d'un commun accord: ô Xanthus, affranchy Eſope, obey aux Samiens, & fay ce bien à leur Ville. Mais luy ne s'en émouvoit en façon quelconque, & n'y vouloit pas entendre. Ce que voyant le Preteur: Aſſeurement, luy dit-il, ſi tu ne veux obeïr au peuple, j'affranchiray Eſope tout maintenant, & il ſera fait ſemblable à toy. Alors n'eſtant pas poſſible à Xanthus de s'en dédire, il s'y accorda, & ainſi Eſope fut declaré affranchy par un cry public qu'un Trompette de la Ville fit en ces termes: *Le Philoſophe Xanthus donne aux Samiens la Liberté d'Eſope*, & ainſi ſe trouva veritable, ce qu'un peu auparavant Eſope avoit dit à ſon Maiſtre par ces paroles; *Je t'adviſe que malgré toy tu m'affranchiras.*

Comme il ſe vid donc en liberté, & en pleine aſſemblée des Samiens: Meſſieurs, ſe mit-il à dire, l'Aigle (comme vous ſçavez) étant le Roy des oyſeaux, ce qu'elle a ravy cét Anneau, qui eſt une marque de puiſſance, & l'a laiſſé cheoir au ſein d'un homme de ſervile condition, ſignifie, que parmy les Roys, qui ſont maintenant vivans, il y en a un, qui de libres que vous eſtes, vous veut rendre ſerfs, & annuller les Loix que vous avez de ſi long-temps établies. Les Samiens s'attriſterent bien fort de ces paroles, & encore plus, quand ils ſe virent à la veille d'en ſentir l'effect. Car un peu aprés il leur vint des Lettres de la part de Creſus Roy de Lydie, par leſquelles il les ſommoit à luy payer tous les ans un certain tribut, à faute dequoy, il leur declaroit la Guerre. Cette nouvelle, & l'apprehenſion qu'ils avoient d'eſtre ſous la domination de Creſus, les ayant fait aſſembler pour en conſulter; ils trouverent à propos de prendre l'advis d'Eſope, qui pour réponſe à leur demande; Meſſieurs, leur dit-il, quand les principaux d'entre-vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roy de Lydie, vous n'aurez plus beſoin de mon conſeil: Je ſuis content neantmoins de vous faire un conte qui vous apprendra, de quelle façon vous aurez à vous comporter en cecy. La Fortune nous monſtre en cette vie deux chemins biens differents, dont l'un eſt celuy de la Liberté, l'entrée duquel eſt grandement difficile: mais l'iſſuë aiſée: Et l'autre, celuy de la

Servitude, qui tout au contraire a un commencement fort doux, & une fin épineuſe. A ces mots les Samiens s'écrierent; Puis que cela eſt, & que nous joüiſſons de la Liberté, nous ne ſommes pas d'advis de nous reduire volontairement à la Servitude; ſur quoy ils renvoyerent l'Ambaſſadeur des Lydiens, ſans avoir conclu ny Paix ny Trefve. La nouvelle en eſtant depuis venuë au Roy Creſus, il ſe reſolut de leur faire la Guerre: Ce que l'Ambaſſadeur voulant prevenir: Seigneur, luy dit-il, je ne penſe pas que tu puiſſes jamais vaincre les Samiens, tant qu'ils auront Eſope avec eux, & qu'ils ſe gouverneront par ſon advis: C'eſt pourquoy je te conſeille pour le mieux de le demander par des Ambaſſadeurs envoyez exprés, qui leur promettront de ta part, que tu les recompenſeras en autre choſe, & que cependant, tu ne leur demanderas plus rien: Que ſi tu n'en viens à bout par ce moyen, je ne croy pas que tu le puiſſes faire autrement.

L'effect de ces paroles fut tel, que le Roy Creſus, étant perſuadé par l'apparence qu'il y voyoit, envoya ſoudain aux Samiens un Ambaſſadeur, avec charge expreſſe de leur demander Eſope: comme en effet ils ſe reſolurent de l'envoyer au Roy. Ce qu'Eſope ayant appris, & s'étant preſenté devant l'Aſſemblée; hommes Samiens, dit-il, je tiens à ſinguliere faveur de m'en aller trouver le Roy Creſus pour me jetter à ſes pieds, & le ſalüer; mais auparavant, ſouffrez que je vous die une Fable. Au temps que les Beſtes parloient, il arriva que les Loups firent la guerre aux Brebis. Mais voyant depuis, qu'elles avoient de leur coſté quantité de Chiens qui les chaſſoient, ils les advertirent par des Ambaſſadeurs qu'ils deputerent, que ſi elles vouloient deſormais vivre en paix, & oſter tout ſoupçon de guerre, elles euſſent à leur envoyer les Chiens; comme en effet les Brebis furent ſi ſottes, & ſi mal-adviſées, que de les donner, en ſe laiſſant perſuader une choſe qui ne leur pouvoit eſtre que dommageable. Auſſi arriva-t'il que les Loups ayant mis en pieces les Chiens, il leur fut facile d'en faire de meſme des Brebis. Les Samiens comprirent incontinent le ſens de la Fable, & reſolurent entr'eux de retenir Eſope. Mais luy ne le voulut pas, & s'étant mis à la voile avec l'Ambaſſadeur, il s'en alla trouver le Roy Creſus.

CHAPITRE XXIV.

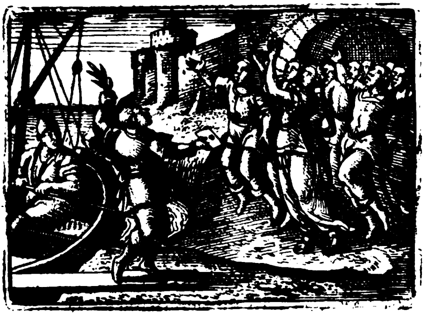


Partement d'Eſope, & ſon arrivée en Lydie.

COMME ils furent arrivez en Lydie, Eſope ſe preſenta devant le Roy, qui s'eſtant mis en colere; Voyez, dit-il, ſi ce n'eſt pas une choſe eſtrange, qu'un ſi petit homme m'ait empéché de ſubjuguer une ſi grande Iſle? Eſope s'eſtant mis alors à parler, il le fit ainſi. Puiſſant Monarque je ne ſuis venu vers toy, ny par force, ny par contrainte, te, ny par neceſſité non plus ; mais de mon bon gré ſeulement. Mais avant que paſſer outre, permets, je te prie, que je te faſſe un conte. Il y eut jadis un homme, qui s'amuſant à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit à l'inſtant, il prit auſſi une Cigale, qu'il voulut tuër de meſme ; ce que voyant la Cigale ; ô homme, luy dit-elle, ne me donne point la mort : Je ne fais aucun dommage aux bleds, & ne t'offence en choſe quelconque, au contraire, je réjoüis les paſſans par l'agreable ſon qui ſe forme du mouvement de mes aiſles. Tu ne trouveras donc rien en moy, que le chant. Ce qu'elle n'euſt pas pluſtoſt dit, que celuy qui l'avoit priſe, la laiſſa aller ſans luy faire mal. Je t'en dis de meſme, ô grand Roy, & ſoubmis à tes pieds, je te prie de ne me point faire mourir ſans cauſe ; car je ne ſuis pas homme qui veüille nuire à perſonne, & ſi l'on peut blâmer quelque choſe en moy, c'eſt qu'en un corps chetif & difforme, je loge une Ame qui ne ſçauroit rien flatter. Ces paroles d'Eſope donnerent enſemble de l'admiration & de la pitié au Roy, qui luy répondit ; ô Eſope, ce n'eſt pas moy qui te donne la vie, mais bien le deſtin. Demande-moy donc ce que tu voudras, & je te l'accorderay. Seigneur, adjouſta Eſope, toute la priere que j'ay à te faire, c'eſt qu'il te plaiſe laiſſer en paix les Samiens. Je le veux, dit le Roy, & alors Eſope proſterné à ſes pieds, l'en remercia tres-humblement.

◆

CHAPITRE XXV.



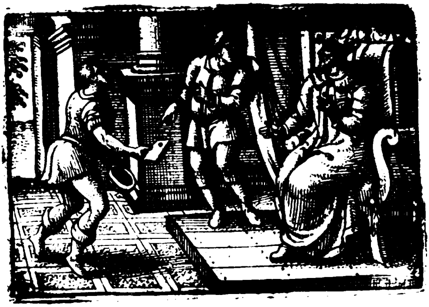
En quel temps Eſope compoſa ſes Fables.

CE fût en ce meſme temps, qu'Eſope compoſa ſes Fables, qu'il laiſſa au Roy Creſus, & tient-on qu'elles ſe monſtrent encore aujourd'huy en ſa Royale Maiſon de Lydie. La paix eſtant donc faite avec les Samiens, il fut envoyé vers eux en qualité d'Ambaſſadeur du Roy de Lydie, qui luy donna des Lettres, & le pouvoir de traitter. Cependant les Samiens voulant honorer ſon arrivée, ſ'en allerent audevant de luy avec des rameaux & des chapeaux de fleurs, qu'ils luy offrirent, faiſant en outre, à cauſe de luy, des jeux ſolemnels, & des danſes publiques, pour une marque de leur commune allegreſſe. Il leut devant eux les Lettres du Roy, par leſquelles il leur fit voir, comme par une autre ſorte de Liberté, qu'il leur avoit obtenuë, celle qu'ils luy avoient donnée n'aguere eſtoit abondamment recompenſée. Depuis ayant quitté l'Iſle de-Samos, il ſe mit à voyager en diverſes contrées,

trées, où tout ſon plaiſir eſtoit de diſputer avec les Philoſophes. Comme il s'en alloit ainſi par le monde, il arriva en Babylone, & y donna de ſi belles preuves de ſon ſçavoir, qu'il ſe mit en faveur auprés du Roy Lycerus, qui le fit un des plus grands de ſa Cour. Les Roys avoient en ce temps-là paix enſemble, & en commun repos ils ſe viſitoient ſouvent par Lettres, s'envoyant les uns aux autres des queſtions Sophiſtiques: Ce qu'ils faiſoient à telle condition, que ceux qui les pouvoient ſoudre, rendoient les autres leurs tributaires, ſelon qu'il eſtoit accordé entr'eux: Comme au contraire, ceux qui n'y pouvoient répondre payoient le tribut eux-meſme: Ainſi Eſope entendant fort bien tous les problemes qu'on envoyoit au Roy Lycerus, luy en donnoit auſſi-toſt l'explication; & par ce moyen, il le mettoit en grande eſtime de toutes parts. Avec cela, il eſtoit cauſe que ce méme Prince recevoit de grands tributs, pour ce qu'il envoyoit à ſon nom pluſieurs queſtions aux autres Roys, qui ne les pouvoient decider.

* * *

CHAPITRE XXVI.

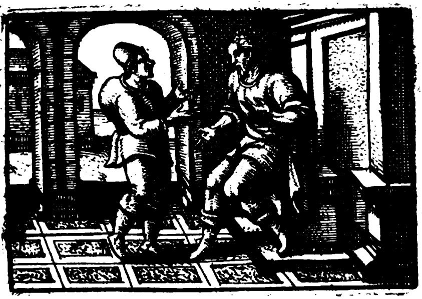


Ennus eſt adopté par Eſope, qui en reçoit une grande injure.

ESOPE ſe voyant ſans enfans; s'adviſa d'adopter un Gentil-homme, qu'on nommoit Ennus; & le preſenta au Roy, le luy recommanda comme s'il eut eſté ſon fils legitime. Mais un peu aprés, il arriva qu'Ennus euſt affaire à la Maiſtreſſe d'Eſope, qui ſçachant cela, le voulut mettre bien viſte hors de ſa maiſon. Alors Ennus s'abandonnant à une haine ſecrette, ſe mit à contrefaire une Lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Eſope, qu'il n'eſtoit pas ſi content d'adherer au Roy Lycerus, qu'à ceux meſmes qui luy envoyoient des Problémes. Ayant cacheté cette Lettre avec la propre Bague d'Eſope, il la preſenta au Roy, qui tranſporté de colere, commanda tout auſſi-toſt à Hermippus, que ſans autre forme d'enqueſte, il s'en allaſt tuër Eſope, comme traiſtre qu'il eſtoit. Mais il arriva de bonne fortune, que Hermippus, qui luy avoit toûjours eſté Amy, témoigna qu'il l'eſtoit encore à ce beſoin; car au lieu de le mettre à mort il le tint ſi bien caché dans un tombeau, où il le nourrit ſecrettement, que nul ne s'en apperceut. Ce qui reüſſit ſi advantageuſement à Ennus, qu'il eût toutes les charges d'Eſope, par le don que luy en fit Lycerus.

Quelque temps aprés, Nectenabo Roy des Egyptiens, ayant ſçeu qu'Eſope eſtoit mort, écrivit incontinent une Lettre au meſme Lycerus, par laquelle il luy mandoit qu'il eût à luy envoyer des Ingenieurs, qui fuſſent ſi bien verſez en leur Art, qu'ils peuſſent baſtir une Tour, qui ne touchât ny le Ciel, ny la terre, & par meſme moyen qu'il luy fit venir auſſi quelqu'un qui ſçeut répondre à toutes les choſes qu'il luy demanderoit, concluant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut, ſinon qu'il le payeroit. Auſſi-toſt que Lycerus euſt leu ces Lettres, elles l'attriſterent extremement, pource qu'il n'y avoit pas un de ſes Amis qui fuſt capable d'entendre la queſtion de la Tour. Il s'affligea donc d'une eſtrange ſorte, diſant qu'en Eſope il avoit perdu la principale colomne de ſon Eſtat. Cependant Hermippus ne pouvant ſouffrir le Roy dans une peine, dont il connoiſſoit la cauſe, le fut trouver auſſi-toſt, & luy dit qu'Eſope vivoit encore, & qu'il ne l'avoit point voulu tuer, pource qu'il ſe doutoit bien qu'à la fin le Roy meſme en pourroit eſtre fâché. Cette nouvelle plût grandement à Lycerus, à qui le pauvre Eſope fut amené tout craſſeux & plein d'ordure. Le Roy le voyant en ſi piteux eſtat, en fut ſi touché de compaſſion, qu'il en répandit des larmes, & commanda qu'on euſt à le mettre dans le Bain, & à l'équiper d'une autre façon. Ces choſes s'eſtant ainſi paſſées, Eſope ſe juſtifia du crime dont Ennus l'avoit chargé, & répondit ſi pertinemment aux cauſes de ſon accuſation, qu'il n'y a point de doute, que le Roy connoiſſant ſon innocence, euſt fait executer Ennus, ſi Eſope ne l'euſt prié de luy faire grace. Enſuite de tout cecy, Lycerus donna la Lettre de Nectenabo au ſubtil Eſope, qui ne l'euſt pas pluſtoſt leuë, que ſçachant par quel moyen il falloit reſoudre cette queſtion, il ſe mit à rire, & fit écrire à Nectenabo, qu'incontinent que l'Hyver ſeroit paſſé, on luy envoyeroit des Ouvriers, qui luy baſtiroient ſa Tour, & un Homme qui répondroit à toutes ſes queſtions. Lycerus renvoya donc les Ambaſſadeurs d'Egypte, puis remit Eſope en ſa premiere adminiſtration, & luy rendit Ennus, avec tous les biens qu'il poſſedoit auparavant.

CHAPITRE XXVII.



Eſope inſtruit Ennus, & luy donne des preceptes pour vivre en Homme de bien.

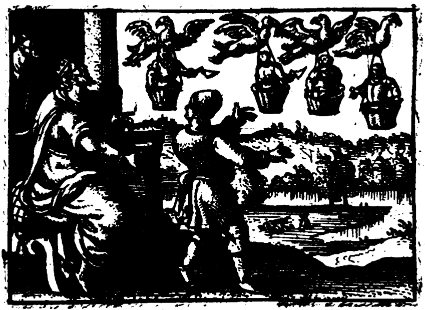
ENNUS eſtant remis en grace, Eſope l'accueillit ſi genereuſement, qu'il ne le voulut fâcher en rien ; au contraire, il le traitta mieux que jamais, & comme ſon propre fils, luy donnant pluſieurs belles Inſtructions, dont les principales furent celles-cy.

Mon Fils, ayme Dieu ſur toutes choſes, & rend à ton Roy l'honneur que tu és obligé de luy rendre. Monſtre-toy redoutable à tes Ennemis, de peur qu'ils ne te mépriſent : mais traitte courtoiſement tes Amis, leur eſtant doux & affable, pour les obliger à t'en aymer davantage. Souhaite encore que tes Ennemis deviennent malades, & qu'ils ſoient pauvres, pour empécher qu'ils ne te puiſſent nuire : mais ſur tout ſouvien-toy de prier pour tes Amis. Ne te ſepare jamais d'avec ta femme, de peur qu'elle ne veüille faire eſſay d'un autre homme : Car les fem-

femmes tiennent cela de leur ſexe, d'eſtre naturellement volages, & moins portées au mal, quand on les ſçait avoir par flatterie: Ne preſte point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu d'envier ceux qui te font du bien, réjouy-toy de leur proſperité, autrement tant plus tu ſeras envieux, tant plus tu en recevras de dommage. Soy ſoigneux de tes Domeſtiques, afin qu'ils ne te craignent pas ſeulement, comme leur Maiſtre, mais qu'ils te reverent auſſi, comme leur bien-faiteur. N'aye point de honte de vieillir, en apprenant touſiours de meilleures choſes. Ne découvre point ton ſecret à ta femme, & ſçache qu'elle eſpiera ſans fin l'occaſion de te pouvoir maiſtriſer. Amaſſe tous les jours quelque choſe pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laiſſer du bien à ſes ennemis, que vivre & avoir beſoin de ſes Amis. Saluë volontiers ceux que tu rencontres, & te repreſente que la queuë du Chien donne du pain à ſon Maiſtre. Ne te repens jamais d'eſtre homme de bien. Chaſſe de ta maiſon le médiſant, & tien pour certain, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fay rien qui te puiſſe attriſter, & garde-toy de t'affliger des accidens qui t'adviendront. Rejette un mauvais Conſeil, & ne ſuis point la façon de vivre des méchans.

Voilà quelles furent les Inſtructions d'Eſope à Ennus ſon Fils adoptif, qui le toucherent ſi avant dans l'ame, qu'eſtant frappé comme d'une fléche, tant par la remonſtrance d'Eſope, que par le remors de ſa conſcience, il en mourut quelques jours aprés.

CHAPITRE XXVIII.



De quelle façon Eſope nourrit & dreſſa quatre pouſſins d'Aigle.

APRES qu'Eſope euſt fait venir à ſoy tous les Oyſeleurs du Pays, il leur commanda qu'ils euſſent à luy apporter quatre Pouſſins d'Aigle. Les ayant eus, il les nourrit à ſa mode, & les dreſſa d'une étrange ſorte; à quoy toutesfois nous n'adjoûtons pas beaucoup de foy. Car il leur apprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles certains Enfans pendus à leur col; & les ſçeut ſi bien accoûtumer à leur obeyr, que ces Enfans les faiſoient voler où bon leur ſembloit; c'eſt à dire auſſi haut, ou auſſi bas qu'ils vouloient.

L'Hyver eſtant donc paſſé, environ le commencement du Printemps, il appreſta tout ce qu'il jugea neceſſaire pour un tel voyage, principalement les Aigles, & les Enfans, avec leſquels il s'en alla en Egypte, où tous ceux du pays furent ſi étonnez des merveilles qu'il leur fit voir, qu'ils ne ſçavoient qu'en penſer. Cependant le Roy des Egyptiens ne ſçeut pas pluſtoſt l'arrivée de cét Homme extraordinaire, que ſe tournant vers quelques-uns de ſes Amis: Je ſuis trompé, leur dit-il, car j'avois ouy dire qu'Eſope eſtoit mort, bien que toutesfois il ſoit icy plein de vie. Le lendemain Nectenabo (ainſi ſe nommoit le Roy) commanda que ſes Conſeillers euſſent à ſe veſtir de robbes blanches, & pour luy il en prit une rouge, ſe mettant ſur la teſte une couronne de pierrerie. En cét équipage; s'eſtant aſſis en ſon Thrône, il fit appeller Eſope, qui fut à peine entré, qu'il luy demanda tout haut: *A qui me compares-tu Eſope, & ceux qui ſont avec moy? Au Soleil du Printemps, répondit Eſope, & tes Conſeillers aux Eſpics meurs.* Cette réponſe donna de l'admiration au Roy, qui luy offrit de grands dons. Le jour d'aprés s'eſtant adviſé de s'habiller au contraire de la journée precedente, à ſçavoir d'une robbe blanche, il en fit prendre de rouges à ſes amis; puis quand Eſope fut derechef entré; *Que penſes-tu de moy*, luy dit-il, *& de ceux qui ſont à l'entour de ma perſonne? Je te compare au Soleil*, répondit Eſope, *& ceux qui t'environnent en ſont comme les rayons. Certainement*, reprit Nectenabo, *je n'eſtime rien Lycerus au prix de moy.* A ces mots, le bon Eſope ſoûriant, *ô Roy*, continua-t'il, ne parle point ſi legerement de Lycerus; *Car ſi tu fais un paralelle de ton Regne avec ton Peuple, il reluira comme le Soleil: mais ſi tu viens à t'égaler à Lycerus, il s'en faudra bien peu que tout cét éclat ne paroiſſe une obſcurité.* Nectenabo bien étonné de cette réponſe, faite ſi ſoudainement, & ſi à propos: Eſt-il vray, luy dit-il, que tu nous as amené des Maſſons pour baſtir la Tour? Il eſt vray en effet, répondit Eſope, & ils ſont ſi preſts, qu'il ne reſte plus qu'à leur monſtrer le lieu où tu veux qu'on faſſe les baſtimens.

Le Roy ſortit de la ville en meſme temps, & le mena dans une large campagne, où il luy fit voir l'endroit qu'il avoit de-ja marqué. Eſope amena donc aux quatre coins de la place, les quatre Aigles, & les quatre jeunes garçons pendus aux corbeilles : puis leur ayant mis en main à chacun une Truelle, ou tel autre inſtrument de Maſſon, il commanda aux Aigles de s'envoler. Elles s'eſleverent incontinent, & lors que ces Maiſtres ouvriers ſe virent bien-haut, ils ſe mirent à crier enſemble; Donnez-nous des pierres,donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois & ſemblables materiaux propres à baſtir. Nectenabo bien étonné de voir ces galants s'eſlever ſi haut; Qu'eſt cecy, dit-il, d'où nous eſt venuë cette engeance d'hommes volans? Du pays de Lycerus, répondit Eſope, qui en a quantité à ſon commandement : & toutesfois toy qui n'és qu'un Homme, te veux comparer à un Roy ſemblable aux Dieux. Tu as raiſon, reprit Nectenabo, & pour ne t'en point mentir, je me confeſſe vaincu. Il ne me reſte plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir ſi tu me ſçauras répondre. J'ay icy, continua-t'il, une eſpece de juments, qui me ſemblent bien merveilleuſes. Car quand elles oyent hannir les chevaux qui ſont en Babylone,elles conçoivent incontinent. C'eſt à toy maintenant à montrer, ſi tu és aſſez habile homme pour m'en dire la cauſe. Je le feray, répondit Eſope, mais ce ne ſera que demain. Comme il fut donc de retour en ſon logis, il fit prendre un chat par des valets, qui l'ayans empoigné, l'allerent foüettant publiquement par toute la ville. Alors les Egyptiens bien étonnez, & bien fâchez tout enſemble de voir traiƈter de cette ſorte un Animal qu'ils avoient en ſi grande veneration, accoururent tous en foule, & arracherent le pauvre chat des mains de ceux qui le battoient; puis s'en allerent au Roy, pour luy dire comment l'affaire s'eſtoit paſſée. Neƈtenabo fit à l'inſtant appeller Eſope, & s'eſtant mis à le tancer: D'où vient, luy dit-il, que tu as ainſi fait battre un Chat, que tu ſçais eſtre un Animal, que nous reverons comme un Dieu? Parle donc qui t'a obligé à cela? Seigneur, répondit Eſope, ce que j'en ay fait, a eſté pour vanger le Roy Lycerus: Car tu dois ſçavoir que ce mauvais Chat eſt la ſeule cauſe d'une perte qu'il a faite la nuiƈt paſſée, pour luy avoir tué ſon Coq, qui eſtoit vaillant & aguerry au poſſible, joinƈt que par ſon chant il luy marquoit ordinairement les heures de la nuit.

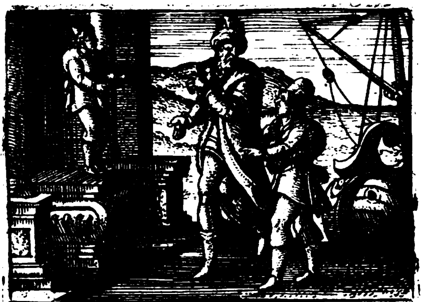
Neƈtenabo croyant avoir ſurpris Eſope par ſes propres paroles: Je te tien, luy dit-il, n'as-tu point de honte de mentir? Eſt-il bien poſſible qu'en une nuit, le Chat dont il eſt queſtion, ſoit allé d'Egypte en Babylone? Pourquoy non, répondit Eſope en ſouriant, s'il ſe peut faire, comme tu dis, que les juments d'Egypte conçoivent en oyant hannir les chevaux de Babylone? Par cette réponſe, il ſe mit ſi bien dans l'eſprit du Roy, qu'il l'eſtima grandement pour ſon ſçavoir, & pour ſa prudence, de maniere qu'un peu apres ayant fait venir de la ville d'Eliopolis un bon nombre d'hommes ſçavans, fort verſez aux queſtions Sophiſtiques, il ſe mit à les entretenir ſur la ſuffiſance d'Eſope, & voulut que luy-meſme fut de la partie, en un feſtin où il les avoit invitez. Comme ils ſe furent tous mis à table, un de ces Sophiſtes attaquant Eſope:

Digitized by Google

pe : Eſtranger, luy dit-il, je t'adviſe que je ſuis icy envoyé de la part de mon Dieu, pour te demander l'éclairciſſement d'une queſtion dont je ſuis en doute. Eſope l'ayant écouté ſans s'émouvoir ? *Tu mens*, luy dit-il : *car Dieu ſçachant tout, n'a pas beſoin de s'enquerir, ny d'apprendre quelque choſe d'un Homme. Or eſt-il que tu ne t'accuſes pas ſeulement, mais encore ton Dieu.* En ſuite de celuy-cy, un autre prenant la parole : Il y a, ſe mit il à dire, un grand Temple, dans lequel eſt un Pilier contenant douze Villes, chacune deſquelles eſt ſouſtenuë de trente Poutres, que deux Femmes environnent. Eſope l'oyant ainſi parler; Vrayment, dit-il, voilà une fort belle queſtion, & dont les enfans de noſtre pays rendroient raiſon. Le Temple c'eſt le Monde, le Pilier c'eſt l'An, les Villes ſont les Mois, les Poutres les Jours des Mois, & le Jour avec la Nuict ſont les deux Femmes qui ſuccedent l'une à l'autre. Le lendemain apres que Nectenabo euſt fait appeller ceux de ſon Conſeil ; Sans mentir, leur dit-il, j'ay belle peur que l'Eſprit d'Eſope ne nous faſſe tributaires du Roy Lycerus. Avant que cela ſoit, répondit un de l'Aſſemblée, je ſuis d'avis que nous luy propoſions des queſtions, que nous-meſmes n'avons jamais ſçeuës, ny ouïes. Voilà qui ne va pas mal, dit Eſope, mais je vous feray demain réponſe à cela. Il les quitta donc là deſſus, & s'en alla faire un petit Billet qui contenoit ces paroles. *Nectenabo confeſſe devoir à Lycerus mille talents de tribut*; Le jour ſuivant comme il fut de retour vers le Roy, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de luy preſenter ce billet. Alors avant que le Roy l'ouvriſt, il ſe leva un bruict confus parmy ſes Conſeillers, qui diſoient tout haut : Ce n'eſt pas choſe nouvelle, lé, nous avons ouy cecy de long-temps, & le ſçavons veritablement. Ce qu'oyant Eſope : Tant mieux, s'écria-t'il : puis que vous confeſſez ainſi la debte, je vous en remercie bien fort. Voilà cependant que le Roy ne fut pas de cét advis ; car à ce mot de *debte* & de *confeſſion*: Je ne dois rien à Lycerus, dit-il à ſes gens : & toutesfois il n'y a pas un de vous qui ne témoigne contre moy. Ces paroles du Roy leur firent à l'inſtant changer d'opinion, & dire les uns aux autres ; nous n'en ſçavons rien, & n'en avons jamais ouy parler. Tant mieux encore, adjouſta Eſope ; & s'il eſt ainſi, comme vous l'aſſeurez, voſtre queſtion eſt vuidée. Sur cela, Nectenabo plus étonné que jamais: Il faut advoüer, dit-il, que le Roy Lycerus eſt heureux, d'avoir en ſon Royaume une telle ſource de doctrine. Il fit donc compter à Eſope l'argent du Tribut accordé entr'eux, & le renvoya paiſiblement. Depuis eſtant de retour en Babylone, il raconta de poinct en poinct à Lycerus, tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & luy donna le tribut que Nectenabo luy envoyoit : Pour recompenſe dequoy, Lycerus luy fit eriger une ſtatuë d'or.

⁂

CHAPITRE XXIX.



Le voyage d'Eſope en Delphes.

QUELQUE temps aprés, Eſope ayant reſolu de faire un voyage en Grece, pria le Roy de luy permettre de s'y en aller. Ce que luy eſtant accordé, il prit congé de luy, & partit de Babylone, à condition neantmoins qu'il y retourneroit, & y paſſeroit le reſte de ſes jours. Or apres qu'il euſt bien voyagé par toutes les villes de Grece, & donné de merveilleuſes preuves de ſon ſçavoir, il s'adviſa de s'en aller en Delphes. Et d'autant que ceux du pays l'oüirent tres-volontiers parler, ſans que toutes-fois ils le reſpectaſſent autrement, & ſans qu'ils luy fiſſent aucune ſorte d'honneur; Eſope s'adreſſant à eux: *Hommes Delphiens*, leur dit-il, *je vien de m'aviſer tout maintenant, que vous reſſemblez à quelque piece de bois qui va flottant ſur la Mer. Car ceux qui la voyent de loin, lors que les vagues l'agitent, s'imaginent d'abord que c'eſt quelque choſe de grand prix: mais lors qu'on en eſt prés, l'on treuve que ce n'eſt rien.*

rien qui vaille. De cette meſme façon, lors que j'eſtois bien éloigné de voſtre ville, je vous admirois comme des perſonnes qui me ſembliez valoir beaucoup, & meriter de grandes loüanges: mais depuis mon arrivée en ce lieu, je me ſuis veu bien trompé, vous ayant trouvé plus inutiles que tous les autres.

Ceux de Delphes l'oyant parler de cette ſorte, apprehenderent d'abord qu'il ne ſe portaſt à médire d'eux, paſſant par les autres Villes: Ce qui fut cauſe qu'ils conſpirerent méchamment contre ſa vie. Pour cét effet, ils s'adviſerent de prendre un flacon d'or dans le fameux Temple d'Apollon, qui eſtoit en leur Ville, & de le mettre ſecrettement dans la valiſe d'Eſope. Un peu apres, comme il ne ſe doutoit aucunement de cette Conſpiration, il ſortit de Delphes, pour s'en aller à Phocide; mais les Delphiens qui le guettoient, ne manquerent point de le ſuivre, ſi bien que l'ayant atteint, ils s'en ſaiſirent incontinent, & l'accuſerent de Sacrilege. Il eut beau ſe vouloir juſtifier de leur calomnie, en niant d'avoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il pût dire, pour prouver ſon innocence, ne les empécha point de foüiller par force dans ſes males & ſes valiſes, où trouvant la phiole d'or qu'on y avoit miſe, ils la prirent, & la monſtrerent aux Citoyens, qui en firent un grand bruit. Eſope connoiſſant bien par là que c'eſtoit une partie qu'ils luy joüoient méchamment, affin de le perdre, les pria d'avoir égard à ſon innocence, & de luy laiſſer paſſer ſon chemin. Mais au lieu de le delivrer, ils le mirent en priſon, pour avoir, diſoient-ils, commis un Sacilege bien manifeſte; & d'un commune voix ils le condamnerent à mourir. Durant ces choſes, Eſope voyant qu'il n'y avoit

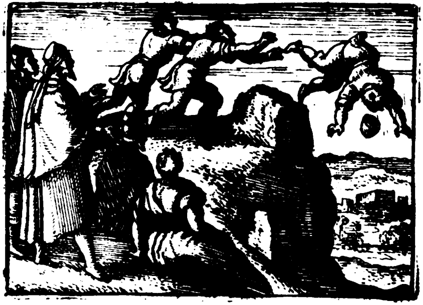
point.

Digitized by Google

point de ſubtilité qui fuſt capable de le tirer d'un ſi grand mal-heur, tout ce qu'il pouvoit faire pour ſon allegement, c'eſtoit de ſe plaindre dans la priſon. Ce qu'apercevant un de ſes Amis, qu'on appelloit Damas, il luy demanda le ſujet de ſa plainte, qu'Eſope luy fit connoiſtre en ces termes. Une Femme, dit-il, ayant depuis peu enſevely ſon Mary, s'en alloit tous les jours à ſon Tombeau, qu'elle arroſoit de ſes larmes: Il arriva cependant qu'un certain Païſan qui labouroit la terre aſſez prés de là, fut ſurpris de l'amour de cette Femme: ce qui fut cauſe que delaiſſant & bœufs & charruë, il s'en alla droit au Tombeau; où s'eſtant aſſis, il commença de pleurer comme elle. La femme en ayant voulu ſçavoir la cauſe. Ce que je pleure, luy répondit le païſan, eſt pour ſoulager le mal que je reſſens de la perte que j'ay faite de ma femme, qui n'eſtoit pas moins honneſte, que belle. Un pareil accident m'eſt arrivé, adjouſta la Femme. Puis que cela eſt, continüa le Païſan, & que nous ſommes tombez tous deux en un meſme inconvenient, qui empéche que nous ne ſoyons mariez enſemble? Aſſeurement nous ne perdrons rien à cela, ny l'un ny l'autre. Car je n'auray pas moins d'amour pour toy, que j'en avois pour ma Femme: Je veux croire auſſi, que de ton coſté tu m'aymeras comme tu as aymé ton mary. Alors cette bonne Femme prenant pour des veritez les paroles du païſan, demeura d'accord de l'épouſer. Mais tandis qu'ils en eſtoient à des promeſſes de mariage, voilà qu'un Larron ayant épié les Bœufs du Laboureur, ſe mit à les délier, & les chaſſa devant ſoy. A ſon retour le Laboureur bien étonné de voir qu'on les luy avoit dérobés, commença de s'abandonner aux cris

& aux plaintes. A ce bruict, la Femme accourut à luy : Et le voyant ainſi lamenter : Quoy luy, dit-elle, tu pleures encore. Je pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'eſt tout de bon. J'en fay de meſme, conclud Eſope, & ce n'eſt pas ſans raiſon: Car m'eſtant ſauvé cy-devant de pluſieurs dangers, je ne voy point qu'il y ait moyen de me tirer de celuy-cy, & n'attens d'aucun lieu la délivrance de mon mal.

CHAPITRE XXX.



La Mort d'Eſope.

CEs choſes s'eſtant ainſi paſſées, les Delphiens s'en allerent trouver Eſope, & le tirerent de la priſon, pour le traiſner en quelque lieu haut élevé, d'où ils le peuſſent precipiter. Comme on le menoit ainſi à la mort, il leur diſoit en s'y en allant. Au temps que les beſtes parloient, le Rat ayant fait amitié avec la Grenoüille, luy voulut donner à ſouper, & l'amena au Cellier d'un riche hom-

Digitized by Google

homme, où il y avoit quantité de viandes, l'invitant à ſe ſaouler par ces mots qu'il luy reïteroit; *Mange, m'amie Grenoüille.* Ayant donc fait bonne chere, elle voulut traitter le Rat à ſon tour; Suy-moy ſeulement, luy dit-elle, & n'aye point de peur; car j'attacheray ton pied au mien avec un filet bien deſlié, afin qu'en nageant tu ne coures non plus de hazard que moy-meſme, Cette concluſion priſe, elle ſauta dans l'Eſtang, où tandis qu'elle n'ageoit entre deux eaux, le pauvre Rat étouffoit à force de boire. Helas! dit-il alors, méchante Grenoüille, tu me fais mourir, mais un plus Grand que toy me vangera. En effet, il advint ainſi. Car aprés que le Rat fut mort, comme il flottoit au deſſus de l'eau, voilà qu'une Aigle qui vint à paſſer par là, s'en alla fondre ſur luy, & attira par méme moyen la Grenoüille, qui eſtoit attachée au filet; tellement que par ce moyen elle les devora tous deux. Il en eſt de meſme de moy, reprit Eſope: vous me traiſnez injuſtement à la mort: mais cela vous couſtera cher, pource que Babylone & toute la Grece me vangeront. Ils ne luy pardonnerent pas neantmoins, quelques raiſons qu'il leur alleguaſt. Ce qui l'obligea de ſe refugier au Temple d'Appollon, pour y jouir du droit des Aſyles. Mais il n'y fut pas pluſtoſt entré, qu'ils l'en retirerent tous irritez, & le menerent au lieu de ſupplice, où auparavant qu'arriver, il leur conta cette Fable. Eſcoutez-moy, leur dit-il, hommes Delphiens. Il y avoit une fois un Lievre, qui ſe voyant tenu de prés par une Aigle, & ne ſçachant où ſe cacher, ſe retira dans la terriere de l'Eſcarbot, luy requerant d'avoir ſoin de ſa conſervation. L'Eſcarbot ſe mit alors à prier l'Aigle, de ne point tuër le pauvre ſuppliant,

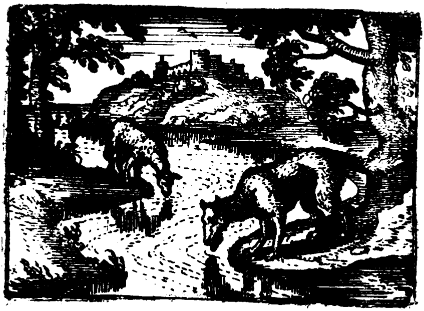
pliant, & la conjura par le grand Dieu Jupiter de ne dédaigner ſa petiteſſe : mais l'Aigle irritée donna un coup d'aiſle à l'Eſcarbot, puis il mit le Lievre en pieces, & le mangea. L'Eſcarbot offenſé de cette injure, s'envola avec l'Aigle, pour ſçavoir où elle faiſoit ſon nid ; & n'y fuſt pas pluſtoſt entré, que roulant ſes œufs du haut en bas, il les caſſa tous ; l'Aigle offenſée qu'il y euſt eu quelqu'un ſi hardy que d'oſer entreprendre cela, s'adviſa de faire ſon nid plus haut : mais l'Eſcarbot s'y en retourna; & jetta pour la deuxiéme fois ſes œufs en bas. Ne ſçachant donc plus quel conſeil prendre, elle s'envola vers Jupiter (car on tient qu'elle eſt en ſa protection) & mit à ſes genoux la troiſiéme portée de ſes œufs, qu'il luy recommanda, le priant de les avoir en ſa garde. Mais l'Eſcarbot ayant fait comme une pilule des ſiens, monta droit au Ciel, & les mit dant le ſein de Jupiter, qui ſe leva tout incontinent pour ſecoüer cette ordure: & ainſi ne ſe ſouvenant plus des œufs de ſon Oyſeau, il les laiſſa cheoir en bas & les caſſa. Depuis, comme il euſt appris de l'Eſcarbot, qu'il avoit fait cela exprés pour ſe vanger de l'Aigle, qui ne l'avoit pas ſeulement offenſé, mais commis une impieté manifeſte, contre luy-meſme, ayant mépriſé ce dont elle l'avoit inſtamment requis ; il luy en fit une reprimande à ſon retour, luy diſant que l'Eſcarbot avoit eu raiſon de la perſecuter ainſi. Jupiter donc ne voulant point que la race des Aigles défaillit ; fut d'avis que l'Eſcarbot ſe reconciliaſt avec l'Aigle : mais luy n'en voulut rien faire. Ce qui fut cauſe que Jupiter ordonna pour le mieux, que les Eſcarbots n'euſſent à paroiſtre durant tout le temps que les Aigles pondroient leurs œufs. Cela vous doit apprenprendre, Meſſieurs de Delphes, à ne mépriſer point ce Dieu, chez qui je me ſuis refugié, quoy que ſon Temple ſoit moindre qu'il ne luy appartient. Car aſſeurez-vous qu'il ne laiſſera jamais impunie l'impieté des Méchans.

Eſope tenoit ce langage aux Delphiens, qui luy témoignoient de s'en ſoucier ſi peu, qu'ils ne laiſſoient pas pour cela de le mener au ſupplice. Voyant donc qu'il ne les pouvoit fléchir en façon quelconque, il ſe mit à leur faire cét autre conte. Hommes cruels & meurtiers, reprit-il, donnez-vous la patience d'écouter ce que j'ay encor à vous dire. Il y euſt jadis un Laboureur, qui devenu vieux aux champs, pria ceux de ſon logis de le mener à la Ville, à quoy ſa curioſité le portoit pour n'y avoir jamais eſté. Ces gens attelerent incontinent des aſnes à un chariot, ſur lequel ils mirent le pauvre Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Voilà cependant qu'en paſſant chemin, l'air ſe couvrit tout à coup par la violence des pluyes & de l'orage. Ainſi l'obſcurité fut cauſe que les aſnes ſe fourvoyerent, & qu'ils jetterent dans une foſſé l'infortuné Vieillard, qui penſant à ſon mal-heur ; Helas ! Jupiter, diſoit-il, en quoy t'ay-je offenſé, pour eſtre ſi miſerablement mis à mort, non par des chevaux courageux, ny par de bons & forts mulets, mais par de mal-heureux aſnes? C'eſt de la meſme façon que je m'attriſte, pource que ce ne ſont pas des gens de courage & d'honneur qui me font mourir ; mais des hommes de peu, & qui ne peuvent eſtre pires qu'ils ſont. Cela dit, ſur le poinct qu'ils le vouloient precipiter, il leur raconta cette autre fable. Il advint un jour, qu'un Homme envoya ſa Femme aux champs, pource qu'eſtant amoureux de ſa Fille, le, il avoit envie d'en abuſer, comme en effect il n'y manqua pas. Et ce fut alors que cette pauvre Fille toute dolente ſe voyant priſe par force ; Helas ! dit-elle à ſon Pere, que tu fais là une choſe abominable ! Certes j'aymerois beaucoup mieux eſtre des-honorée de pluſieurs, que de toy qui m'as engendrée. Je vous fais aujourd'huy le meſme reproche, ô meſchans Delphiens, & vous proteſte qu'il n'eſt point de Scylle, & de Carybde, ny point de Syrtes en Afriqne, où je ne cherchaſſe à me perdre, pluſtoſt que de mourir indignement, & ſans cauſe. Je maudis voſtre pays, & appelle les Dieux à témoin de voſtre Injuſtice, bien aſſeuré que je ſuis qu'ils exauceront ma priere, & me vangeront. Il euſt à peine achevé de parler ainſi, qu'ils le precipiterent du haut d'un Rocher, & voilà quelle fut la fin de ſa vie. Quelque temps aprés, la Contagion s'eſtant miſe parmy eux, ils conſulterent l'Oracle, qui leur répondit, *Qu'il falloit expier la mort d'Eſope*. Sçachant donc bien qu'eux ſeulement en étoient coûpables, ils luy dreſſerent une Pyramide. Depuis les principaux d'entre les Grecs, & les plus ſçavans hommes de ce temps-là, eſtans advertis de la fin tragique d'Eſope, s'en allerent tous en Delphes, où s'eſtans enquis de ceux qui avoient eſté Autheurs de ſa mort, ils en firent la vengeance eux-meſmes.

à la condition d'eſtre liberal; ny derechef que la liberalité ſoit auſſi eſtimable que la valeur; ainſi nul ne voudroit aſſeurer que toutes ces vertus Morales enſemble, diſputaſſent l'honneur avec les Intellectuelles. D'où il eſt aiſé de voir, qu'Eſope a eu bonne grace en cette premiere Fable, de les repreſenter par la Pierre precieuſe, qui ſemble eſtre plus belle à nos ſens que toute autre choſe, & plus rare auſſi à noſtre rencontre. Quant au Coq, je penſe qu'il eſt pris pour l'homme voluptueux, qui met tout dans l'indifference, horſmis ſon ordure propre, repreſentée par le fumier. C'eſt là qu'il demeure attaché par ſes luxurieux appetits, qui ſont les ſeules delices de ſa vie. Que s'il arrive fortuitement qu'il rencontre l'occaſion d'acquerir de la Science, ou de pratiquer quelque vertu, cela ne le touche du tout point, & il en neglige l'occaſion avec tant de brutalité, qu'il ne laiſſe pas ſeulement naiſtre en ſoy-meſme le deſir de la poſſeder, ſoit qu'elle luy ſemble trop relevée, ſoit qu'il en puiſſe joüir trop facilement. Car les hommes d'aujourd'huy ſont d'un naturel ſi dépravé, qu'ils ſe portent plus volontiers à la convoitiſe d'un bien faux, s'il eſt de difficile conqueſte, qu'au deſir d'un veritable, qui ne leur devra gueres couſter.

Cecy nous confirme encore dans cette Maxime; qu'on ſe paſſe bien pluſtoſt des choſes ſuperfluës que des neceſſaires. D'où il paroiſt clairement, combien moins raiſonnables que le Coq de cette Fable ſe pourroient dire ces ambitieux Conquerans du Perou, l'Avarice deſquels ne faiſoit que s'irriter plus fort, tandis qu'à faute de grains à faire du pain, pour en ſuſtenter leur vie, ils la finiſſoient miſerablement dans l'abondance de l'Or, & des Pierreries.

FABLE II.



Du Loup & de l'Aigneau.

LE Loup beuvant à la ſource d'une fontaine, vit un Agneau qui beuvoit auſſi beaucoup plus bas. Il accourut à l'inſtant, & ſe mit à le tancer de ce qu'il avoit troublé ſon eau. Tout ce que pût faire alors le pauvre Aigneau, qui trembloit de peur, fut de le prier de pardonner à ſon innocence; luy remonſtrant qu'il beuvoit ſi loing de luy, qu'il ne pouvoit apparement troubler la Fontaine; joint qu'il n'en avoit pas meſme la volonté. Mais pour tout cela, le Loup ne laiſſant pas de crier plus fort; *En vain*, luy dit-il, *tu me fais toutes ces belles excuſes : c'eſt ta couſtume de m'eſtre nuiſible ; ce mal là te vient de race : car tes pere & mere , & tous les*

Digitized by Google

les tiens generalement, me haïſſent au mourir. Ne treuve donc pas eſtrange, ſi tu en portes la peine aujourd'huy.

DISCOVRS MORAL.

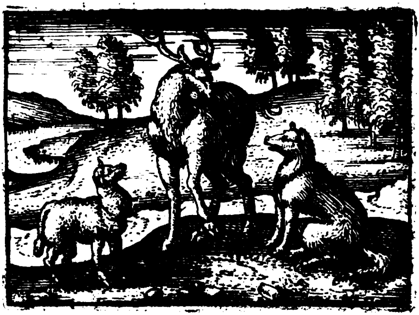
LE ſage Inventeur n'a voulu repreſenter autre choſe par cette ſeconde Fable, que l'oppreſſion des petits par les Grands, qui eſt ſi commune dans le commerce des hommes, qu'il n'y en a point de foible, ou de mal accommodé, qui ne ſoit ſous la domination de pluſieurs Tyrans. De cette façon, c'eſt une eſpece de crime, que d'eſtre pauvre, & une eſpece de juriſdiction pour le punir, que d'eſtre bien en ſes affaires. Or quoy que le procedé que tiennent ordinairement ceux qui veulent accabler l'Innocence, ſoit en tout temps deſagreable à Dieu & aux hommes ; ſi eſt-ce que les plus artificieux ont accouſtumé de le colorer d'un faux pretexte de Juſtice, imitant le Loup de cette Fable, qui impoſoit au mal-heureux Aigneau, d'avoir troublé l'eau de la fontaine, pendant qu'il beuvoit, quoy que la delicate bouche de cét Animal ne peuſt faire beaucoup d'agitation, eu égard à la diſtance qui eſtoit entre l'un & l'autre. C'eſt ainſi que la pluſpart des Riches d'aujourd'huy font accroire aux Pauvres, qu'ils ont manqué de reſpect envers eux, & choqué leur authorité, combien que leur ame toute ſimple ne ſoit nullement capable de malice, & qu'ils n'ayent failly au reſpect, qu'à faute de le bien connoiſtre. Ainſi, dis-je, Tybere & Neron ſe plaiſoient à ſuſciter des accuſateurs aux gens de bien, pour diminuer en cela le nombre de leurs ennemis, & s'enrichir de la dépoüille des Innocens. C'eſtoit un grand crime en ce temps-là d'avoir quelque choſe, ou d'eſtre en reputation de Vertueux. L'un & l'autre enflammoient également le courage du Souverain, & par la convoitiſe du gain, & par la haïne de ſon ennemy. Autant en arrivoit-il ſous le Regne de Denys & de Phalaris, qui formoient de fauſſes plaintes contre ceux qu'ils haïſſoient, & dont ils avoient pour ſuſpecte l'authorité. Mais pleuſt à Dieu, que telles impoſtures ne fuſſent point parvenuës juſques à noſtre âge, & qu'au deshonneur de la Religion Chreſtienne, nous ne fuſſions ſi méchans que de ſurpaſſer en injuſtice & en fraudes, les plus inſupportables Tyrans des ſiecles paſſez. La honte de nos jours eſt venuë à ce point d'extremité, qu'il n'eſt point de ſi petit Gentil-homme, ny de Bourgeois tant ſoit peu accommodé, qui n'exige injuſtement des courvées, des impoſts, & des ſujeɛtions chez les Païſans qui luy ſont inferieurs, ou qui relevent de ſon pouvoir. Que ſi d'avanture on reſiſte en quelque façon à leurs injuſtices, la Bile du Gentil-homme s'échauffe; il menace, il fait des Procez, il apoſte des faux Témoins, & perſecute l'Innocence, juſques à une entiere deſtruction. Cependant, ce n'eſt pas un ſeul particulier qui ſe voit reduit à ſouffrir ces violences; Elles paſſent d'un Chef de famille à toute une Race; & ainſi les moins coupables ſe trouvent ſouvent enveloppez dans les meſmes pieges que l'on dreſſe au mal-heureux de qui l'on veut ſe vanger. Alors ſi la perſecution l'anime à ſe plaindre, ou à reſiſter, on ne fait nulle difficulté de l'eſtendre ſur le quarreau, ſous pretexte d'avoir fait une partie contre la vie de ſon Seigneur, ou de ſon voiſin; & on ne met pas en oubly la raiſon qu'allegue le Loup d'Eſope, pour colorer ſa cruauté; à ſçavoir, que le pere, la mere, & tous les parens de l'Aigneau, eſtoient ſes mortels ennemis.

cte? Ce fut dequoy ſe trouverent fort mal autresfois tous ces peuples inſatiables & trop mauvais Politiques, qui ſe jetterent imprudemment, ou en la protection des Romains, ou dans le party de l'Orient. Car ces ambitieux au lieu de demeurer arbitres, comme ils en avoient eſté ſouvent requis, uſurperent les propres biens, dont ils ne devoient eſtre que les Juges. Ce qu'ils pratiquerent encore en la conqueſte que Ceſar fit de l'Egypte, & en une infinité d'autres exemples anciens, que je pourrois rapporter icy. Mais il eſt mieux de ne les alleguer pas pour ceſte heure, afin de venir aux modernes, & dire que la puiſſance du Turc en toutes les parties du monde, & particulierement en Europe, ne vient que de la diſcorde des Princes animez les uns contre les autres; ce qui montre aſſez combien eſt veritable ce dire du plus poly de nos Poëtes.

La diſcorde aux creins de couleuvres,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œuvres,
Qu'en la fin meſme des Eſtats, &c.

Combien de fois ſe repentit l'Empereur de Conſtantinople, d'avoir appellé au deçà de l'Helleſpont, ceux qui devoient pour jamais eſtre confinez dans les Mareſts de Scythie; Comment en prit-il à Demetrius, & à Thomas Paleologue, d'avoir fait Arbitre de leurs differens Mahomet II. & de s'eſtre entierement remis ſous ſa protection? Je laiſſe à part les autres exemples de la domination de Tamberlan, des troubles d'Italie, & de l'accroiſſement des maiſons d'Eſpagne & de France. Pour dire en paſſant quelque choſe des particuliers, Nous ne voyons gueres un Frere diviſé d'avec ſon Frere, qu'il ne donne occaſion à leur commun Ennemy de les ruiner par brigues, ou par procez. Jamais deux amis ne tombent en diſſention, qu'un tiers ne s'appreſte à joüir des advantages dont ils debattent.

FABLE IV.



Du Cerf, & de la Brebis.

LE Cerf accuſa la Brebis devant le Loup, luy demandant un muid de Froment. Or quoy qu'elle fut bien aſſeurée de ne luy rien devoir, ſi ne laiſſa-t'elle pas, à cauſe du Loup, qui eſtoit là preſent, de luy promettre qu'elle ſatisferoit à ſa demande. L'on prit donc jour pour le payement; qui fut à peine venu, que le Cerf en advertit la Brebis: mais elle nia la debte, & luy dit: *Que ſi elle luy avoit promis quelque choſe, elle l'avoit fait de peur du Loup; adjoûtant à cela, qu'on n'eſtoit pas obligé de tenir promeſſe à ceux qui l'avoient exigée par la force.*

Digitized by Google

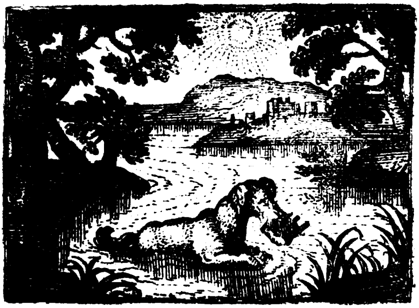
DISCOURS MORAL.

IL eſt icy queſtion de retirer ſa parole, quand on l'a donnée par force; en quoy certes il y a plus de mal-heur que de peché. Auſſi eſt-ce pour cela qu'Eſope baille cette cauſe à diſputer à la Brebis, qui eſt le plus innocent, mais le plus timide de tous les Animaux. Celle-cy ayant fait promeſſe au Cerf, en la preſence du Loup, de luy payer un muid de Froment, fut obligée de s'en dédire, à cauſe de ſa pauvreté, & de rejetter ſur la contrainte la fauſſe confeſſion qu'elle avoit faite de la debte. Or pour transferer aux hommes ce fabuleux exemple des Animaux, & tirer quelque advantage de l'Inſtruction de noſtre Phrygien; comme ce n'eſt pas le témoignage d'une Vertu heroïque, de ſigner une Impoſture contre ſoy-meſme, pour la crainte d'une violence, auſſi n'eſt-ce point une méchanceté que de s'en dédire, en alleguant la contrainte dont l'on a uſé, pour nous faire avoüer debiteurs. Pour le premier point, à ſçavoir que ce n'eſt pas un crime d'y conſentir, il ſuffit de s'en tenir à la Loy naturelle, qui porte tout le monde à ſa propre conſervation, non ſeulement au pris de dire un menſonge, mais encore de faire un homicide, ou quelque action plus tragique & plus extraordinaire. A cela l'on peut adjoûter, que par cét adveu contre ſon profit particulier, l'on ne fait tort ny à Dieu, ny aux hommes, ny à ſoy-méme: à Dieu, pource qu'en la diſtribution qu'il a faite des biens du monde, il ne nous a pas rendu poſſeſſeurs des richeſſes temporelles, & des autres commoditez dont nous joüiſſons; à condition de les maintenir au peril meſme de noſtre vie, qui eſt un bien infiniment plus cher qu'un heritage, ou qu'une dignité, qui n'en ſont que les acceſſoires. Que ſi nous ſommes obligez de hazarder la vie, ou la liberté, c'eſt pluſtôt pour la deffenſe des biens publics, que non pas des noſtres, principalement ſi on les a commis à noſtre charge, & qu'on nous en ait fait diſpenſateurs, & depoſitaires, comme des Fortereſſes, des Villes, & des poſſeſſions deſtinées au ſervice de Dieu (que nous appellons Benefices, & qu'on nommoit anciennement le *Territoire ſacré*;) Tels Dépoſts, & autres ſemblables, qui ſont des marques aſſeurées de la confiance qu'on met en nous, obligent nos ſoins d'en rendre compte. Sinon, noſtre fidelité deviendra ſuſpecte, & ce ſoupçon nous nourrira d'infamie. Mais quant à nos propres ſucceſſions, il eſt permis à qui que ce ſoit d'y renoncer, pluſtoſt qu'à ſa vie, voire meſme à ſa ſeureté, pource qu'en cela il n'y a rien qui offenſe la Majeſté Divine, non plus que les Hommes, qui n'ont aucune part à ce qui nous appartient, & qui pour cette raiſon ne ſe peuvent plaindre, de quelque façon que nous en uſions: De dire au reſte que ce ſoit nous faire tort à nous-meſmes, cela n'eſt pas croyable encore. Car qui a plus d'intereſt que nous à noſtre propre perſonne, & en quelle conſideration nous doit eſtre un peu de bien au pris de noſtre repos? Il reſte maintenant à faire voir, que ce n'eſt pas une injuſtice de redemander ce que nous avons accordé par violence.

Ce qui ſera bien aiſé à conclurre, ſi nous conſiderons ſeulement, que le vray don eſt incapable de la contrainte, pource qu'il n'y a rien de ſi volontaire que cette action, par laquelle on ſe deſſaiſſit de ſes propres commoditez, pour en obliger un autre, & cela ſeulement, à condition de faire paroiſtre à noſtre amy l'effet de noſtre bien-veillance. Ce qui eſtant hors de doute, ce ſeroit détruire la nature du Don que de le rendre forcé; & par conſequent il eſt permis d'inferer qu'une ceſſion contrainte n'eſt pas un preſent, & que la choſe ainſi cedée eſt encore de noſtre legitime poſſeſſion. Tellement que le droit de la Nature, & des Peuples, nous permet de le demander, & meſme il nous y convie.

Digitized by Google

FABLE V.



Du Chien, & de l'Ombre.

VN Chien traverſoit une Riviere à la nage, & portoit entre ſes dents une piece de chair, de qui l'Ombre, comme c'eſt l'ordinaire, paroiſſant dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut aller prendre avidamment, & ainſi la viande luy eſchappa. Il fut bien fâché d'abord, de ce que l'ayant perduë, il avoit perdu auſſi toute eſperance de la recouvrer. Mais enfin reprenant courage, il aboya je ne ſçay quoy de ſemblable. *Mal-heureux que tu és, de n'avoir usé de moderation en ta convoitiſe? Aſſeurément tu en avois de reſte n'aguere, ſi tu euſſes eſté ſage, mais maintenant tu as moins que rien, & ta folie en eſt cauſe.*

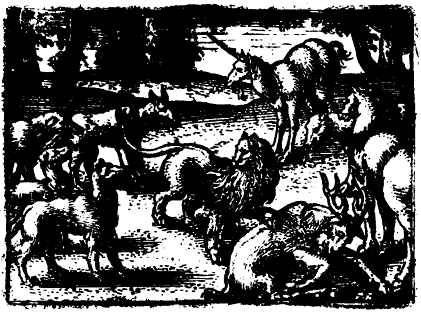
Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

CE Chien qui laiſſa tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'Ombre, peut ſervir d'inſtruction à quantité de perſonnes, & en general & en particulier. En general nous apprenons par là, que tout inſatiable deſir d'une poſſeſſion, non ſeulement reüſſit pour l'ordinaire à neant, pour ce qui eſt d'acquerir de nouveau; mais encore nous couſte bien ſouvent la perte de noſtre vray bien; Et en particulier, les Avares, les Amans, & les Ambitieux, peuvent rencontrer en cette Fable le preſage de leur avanture. Pour ce qui eſt des premiers, à ſçavoir de ceux qui veulent amonceler treſors ſur treſors, & adjouſter inceſſamment de l'acquis à leur heritage; ils ſe devroient ſouvenir. *Que la convoitiſe eſt la racine de tous les maux de la vie.* Cela leur eſt repreſenté par les Poëtes, qui feignent qu'au partage que Jupiter, Pluton, & Neptune firent du Monde, l'un prit le Ciel pour ſoy, l'autre la Terre, l'autre la Mer, chacun ſe contentant de ſa part; & qu'eux au contraire ſont poſſedez nuit & jour d'un inſatiable deſir des richeſſes? Combien en voyons-nous tous les jours qui s'enveloppant dans de grands partis, entreprennent des fermes publiques, & preſtent de l'argent aux Roys, le tout ſous l'eſpoir du grain démeſuré qu'ils s'y figurent; Et neantmoins à quelque temps de là, ils trouvent leur attente ridicule, & ſont en perte des biens qui n'aguere leur eſtoient propres & hereditaires, finiſſant leurs jours dans les Palais des Princes, où ils ſe ſont refugiez, avec un mépris des Domeſtiques, & un murmure continuel des Creanciers. Quant aux Amans, c'eſt preſque l'ordinaire de voir, que n'eſtans pas raſſaſiez de la poſſeſſion d'une Femme legitime, ou de la conqueſte d'une belle Maiſtreſſe, ils ſe jettent inconſiderement dans de nouvelles amours, où la connoiſſance qu'on a de leur legereté, empeſche le ſuccez de leur deſſein, & ne leur laiſſant attraper que l'ombre, les rend ſemblables au Chien d'Eſope, en leur faiſant perdre le vray morceau de chair qu'ils avoient en leur poſſeſſion. Pour le regard des Ambitieux, je ne voy point de plus frequent exemple que celuy-là, qui eſt de perdre une gloire bien acquiſe, par la precipitation d'en gagner une nouvelle. Ainſi en prit-il à Minutius, lors qu'aveuglé par le ſuccez d'une eſcarmouche, il s'attribua les honneurs qui eſtoient deus à Fabius Maximus, & brigua contre toute raiſon d'entrer en part avec luy au ſouverain commandement de l'Armée. Il en décheut toutesfois en la ſeconde attaque qu'il fit à Annibal, où il fuſt demeuré avec pluſieurs Citoyens Romains, ſans le genereux ſecours de celuy-meſme qu'il avoit offenſé. Je laiſſe à part les Hiſtoires de Pyrrhus, du meſme Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere; & finalement de la pluſpart des vaillans hommes du monde, qui ont bien ſouvent perdu la vie & l'honneur par un ambitieux deſir de gloire, dont ils eſtoient travaillez. Venons maintenant à reprendre encore une fois l'intereſt general des humains, & à leur remonſtrer, s'il eſt poſſible, comment ils perdent les biens eternels & ſolides, pour ſuivre une ombre de felicité. Quelques-uns mettent Dieu en arriere, pour les voluptez ſenſuelles: D'autres l'oublient, pour les grandeurs de ce monde: certains, pour un deſir de vengeance: d'autres, pour les biens periſſables & mortels; mais veritablement tous enſemble l'abandonnent pour une ombre qui s'échape en un inſtant de nous, & laiſſe au point de la mort tous ceux qui l'ont pourſuivie, privez de la vraye & de l'apparente Beatitude.

F. A.

FABLE VI.



Du Lion, & de quelques autres Beſtes.

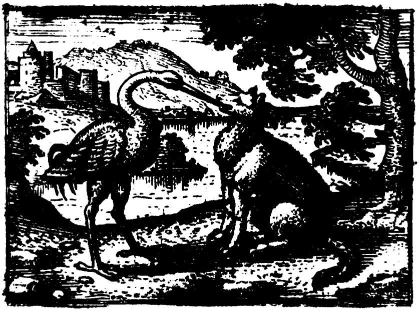
LE Lion, & la Brebis, avec quelques autres Animaux, eſtans demeurez d'accord d'aller à la chaſſe enſemble, & de poſſeder en commun tout ce qui en proviendroit, il arrivà qu'ils prirent un Cerf. Comme il fut donc queſtion de le partager, ainſi qu'il avoit eſté conclud entr'eux, chacun voulut emporter ce qui luy appartenoit. Mais le Lion, qui ne prenoit pas plaiſir à cela; *Tout beau*, leur dit-il en rugiſſant, *la premiere de ces parts eſt mienne, pource qu'il n'y a pas un de vous qui me vaille, la ſeconde l'eſt auſſi, à cauſe des grands advantages que ma force me donne pardeſſus vous; & la troiſiéme m'appartient encore, pour avoir plus travaillé que tous à prendre le Cerf.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

CE partage que fait le Lion aux Animaux ſes inferieurs, de la Venaiſon qu'ils ont priſe enſemble, repreſente les injuſtes avantages que les Riches prennent ſur les Pauvres, qu'ils ont accouſtumé de tromper, en retenant leurs ſalaires; comme encore de s'attribuer des honneurs immoderez, de rehauſſer l'excellence de leur protection, de rendre leur conduitte neceſſaire à l'appuy des affligez, & de ſe ſervir de toutes ces raiſons, pour uſurper injuſtement ce que la nature ou le hazard leur fait écheoir. Or contre ces marques de Tyrannie, il me ſemble que les pauvres n'ont point de remede, que la patience; parce que les aſſiſtances humaines venant à leur défaillir, ils doivent tirer leur ſatisfaction de la ſeule Vertu, & s'attendre à l'eſpoir d'une meilleure vie. Auſſi, à vray dire, ce n'eſt nullement en elles que conſiſte cette felicité perdurable qu'il faut que les hommes recherchent. Tous y aſpirent; mais peu y parviennent, à faute de la connoiſtre: les uns la mettent aux biens du corps; tels que ſont la beauté, la bonne mine, la force: les autres en la poſſeſſion des honneurs & des voluptez, & ainſi du reſte. Mais ils ne ſçavent pas que la connoiſſance de Dieu eſt la ſource de toute felicité. Noſtre Sauveur nous l'apprend ainſi, quand il dit: „ Que c'eſt „ la Vie Eternelle de l'ame, que de connoiſtre le „ vray Dieu, & ſon Fils Jeſus-Chriſt, qu'il a envoyé „ pour le ſalut du Monde. Tellement que pour eſtre heureux à jamais, il faut nous attacher à cette ſçience ſalutaire, qui nous montre à renoncer aux vanitez de la terre, pour nous acquerir les biens du Ciel, où la puiſſance, les richeſſes, & les autres commoditez temporelles n'ont point de part.

FABLE VII.



Du Loup, & de la Gruë.

LE Loup venoit de manger une Brebis, dont quelques os luy eſtoient demeurez dans la gueule, ce qui l'incommodoit fort. Il cherchoit de toutes parts, pour ſe les faire tirer, & imploroit le ſecours des uns & des autres, mais pas un ne le vouloit aſſiſter, & tous enſemble diſoient: Que ſon mal eſtoit une juſte recompenſe de ſa gourmandiſe. A la fin il ſceut ſi bien cajoler la Gruë, qu'à force de flatteries & de promeſſes, il luy perſuada de luy fourrer ſon bec dans la gueule, & meſme ſon col, pour arracher l'os qu'il avoit dedans. La Gruë l'ayant fait ainſi, luy demanda quelque recompenſe; mais le Loup ſe mocquant d'elle:

le: *Va t'en* (luy dit-il) *ſotte que tu es, & te retire bien loin d'icy, ne te doit-il pas ſuffire que tu vis encore? Car tu m'es aſſeurement redevable de la vie, pource qu'il n'a tenu qu'à moy que je ne t'ay arraché le col.*

DISCOURS MORAL.

EN la ſeptiéme invention de noſtre Phrygien, je trouve une excellente peinture de l'Ingratitude humaine, témoignée par le Loup infidele, qui frauda les eſperances de la Gruë. De là eſt, à mon advis, venuë la couſtume que nous avons, d'appeller Gruës ceux qui ſe laiſſent affiner par les méchans, aprés avoir donné leur peine & leur temps pour les obliger. Il eſt vray qu'il n'en paſſent pas tous à ſi bon marché que la Gruë d'Eſope. Car ils ſe trouvent d'ordinaire embroüillez dans les propres menées de ceux qu'ils ont ſervis, & ſont la pluſpart le triſte ſujet de leurs infidelitez. Je n'allegueray point icy l'exemple d'un Judas, qui tourna ſa malice envenimée contre l'Autheur de ſa vie, de ſon bien, & de ſa conſervation. Je laiſſeray à part le perfide Ganes, qui perdit les douze Pairs, à qui il avoit mille ſortes d'obligations, tant à cauſe de leurs bons offices, que de la parenté; & une infinité d'autres de l'Hiſtoire ancienne & de la moderne; qui non ſeulement ont ſceu peu de gré à leurs bien-faiteurs; mais encore ont procuré leur totale deſtruction. Ces hommes malins ſont comme le Lierre, qui ruine la muraille qui le ſouſtient; Et me font ſouvenir de Themiſtocles, qui ſe voyant maltraitté de ſes faux Amis: *Ie ſuis*, diſoit-il, *comme un puiſſant Arbre, où chacun ſe met à couvert en temps de pluye, & que chacun abandonne quand elle eſt paſſée.*

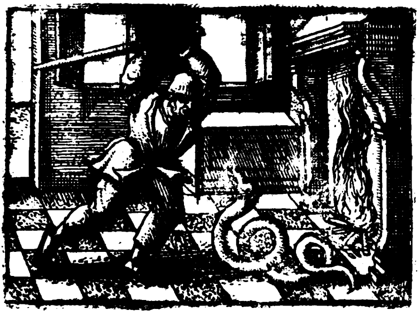
Digitized by Google

ſie. De moy, je trouve tels ingrats beaucoup plus cruels que le Loup de cette Fable qui ſe contente de faire perdre à la Gruë l'eſperance de ſon ſalaire, luy repreſentant plaiſamment qu'elle eſt encore trop heureuſe d'eſtre eſchappée de ſa gueule, pendant qu'elle avoit le bec dans le goſier du Loup. En effect, je penſe qu'elle avoit quelque ſujet de le remercier, de ce qu'ayant une nature ſi ſanguinaire, il luy avoit permis d'eſchapper ſaine & ſauve d'entre ſes dents, ce qui n'avoit jamais eſté veu qu'alors. Que celuy-là donc s'eſtime heureux avec la Gruë d'Eſope, qui eſtant engagé dans l'intriguë des meſchans, s'en peut demeſler, ſans reſſentir contre ſoy-meſme les effets de leur iniquité; & que cependant tout homme ſage ſe garde bien de leur rendre aucune ſorte de bons offices, ſi ce n'eſt d'avanture ceux qu'enſeigne la vraye Charité.

Au reſte, nous nous pouvons perſuader que toutes nos faveurs ſont perduës, ſi ce n'eſt que nous attendions la recompenſe d'en haut. Car outre que ce n'eſt pas le propre d'un genereux courage, de faire une courtoiſie avec l'eſpoir d'en eſtre payé, ce ſeroit de plus une choſe ridicule, de le penſer eſtre bien à propos par de méchans hommes. Car celuy qui a mis en arriere le ſouvenir de ce qu'il doit à Dieu & à ſoy-meſme, comment s'acquitera-t'il religieuſement de ce qu'il doit à un homme tout ſeul? Aprés avoir violé les loix qui obligent la creature au Createur, aprés avoir franchy toutes les regles de la Nature & de la Religion, eſt-il à croire que tels Ingrats obſervent les loix d'une ſimple amitié, & encore vaine & fauſſe, puis que ſelon le dire d'Ariſtote, il n'en eſt point de vraye, que celle dont la vertu eſt le fondement? Ce n'eſt donc pas avec intention d'eſtre recompenſé, qu'il faut obliger les méchans, mais ſeulement à deſſein de faire une bonne action, & de reſpecter en eux, le meſme Dieu qu'ils ont commun avec nous.

F. A-

FABLE VIII.



Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur ayant trouvé dans la Neige une Couleuvre preſque morte de froid, l'emporta en ſa maiſon, & la jetta prés du feu; mais un peu aprés, la Couleuvre ayant repris & ſa force & ſon venin, par le moyen de la chaleur; & n'en pouvant ſupporter la violence, infecta toute la loge par ſon ſifflement. Le Laboureur y accourut auſſi-toſt, & adjoûta les coups aux paroles, en ſe plaignant du tort qu'elle luy faiſoit. *Quoy? maudit Serpent*, dit-il, *eſt-ce le remerciement que tu me fais? Ingrat, tu me rends donc le mal pour le bien, & veux oſter la vie à celuy qui te l'a donnée?*

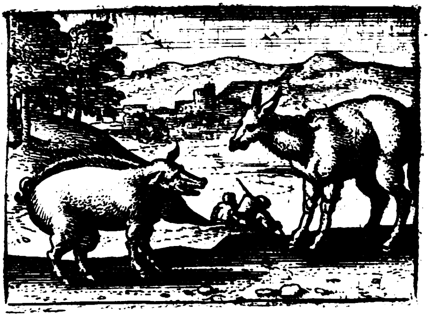
DISCOURS MORAL.

LE Serpent n'eſt pas touſiours le Hieroglyphe de la prudence, comme le requiert ce paſſage, où il dit: *Soyez prudens comme des Serpens.* La meſme Eſcriture nous apprend dés le commencement de la Geneſe, qu'il repreſente quelquesfois l'Ennemy de Dieu; Et aujourd'huy noſtre ſage Eſope, luy fait joüer un perſonnage auſſi mauvais que le precedent, à ſçavoir celuy d'un Ingrat. Car en effet, qu'y a-t'il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonſtance d'avoir eſté méconnoiſſans des biens-faits de la Divinité, qui les avoit créez ſi lumineux & ſi beaux? N'eſt-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon? N'eſt-ce pas ce qui aigrit & aggrava leur peché? Mais je ne m'apperçois pas que je laiſſe ma Fable en arriere, pour ſuivre des Myſteres trop hauts, & que je m'eſleve inconſiderement hors de la baſſeſſe du Mythologiſte. Venons donc au ſujet de noſtre Autheur, & voyons ce ſtupide Villageois, qui emporte un Serpent tranſi de froid auprés de ſon foyer propre, pour le ranimer. Où vas-tu, pauvre Idiot, avec cét infidelle Animal? Ne crains-tu pas d'avoir mis la mort dans ton ſein? Si tu as ouy dire que les Viperes eſtouffent leur mere dés la naiſſance, és tu ſi fol que d'eſperer un meilleur traittement de cét Animal? Crois tu d'avanture qu'Æſculape ſe ſoit derechef déguiſé en forme de Serpent, pour obliger ta famille? Tu verras bien-toſt, ô imprudent, la meſchanceté de celuy que tu vas ſauver. Il remplira toute ta cabane de trouble & de peril; il s'élancera contre toy-meſme; il fera peur à tes enfans, & tu ſeras à la fin contraint de le tuer de cette meſme main dont tu luy as dé-jà conſervé la vie.

Je m'eſtudierois dans ce diſcours, à faire une ample invective contre cette engeance de Perfides, qui rendent ordinairement le mal pour le bien, ſi l'on ne ſçavoit aſſez que toute la nature declame ſans ceſſe contre l'enormité de leur crime. Ils ont touſiours eu pour ennemis les peuples bien policez, & les Perſes entr'autres, qui en faiſoient une juſtice exemplaire. A quoy principalement les obligeoit cette forte conſideration; Que celuy qui manque de reconnoiſſance envers ſon Bien-faiteur, n'eſt pas capable d'en témoigner aucune à Dieu, à ſes parens, ny à ſa patrie. Auſſi liſons-nous à ce propos, qu'encore qu'Alexandre & Ceſar ſe fuſſent rendus recommandables à tout le monde par leur clemence, ſi eſt-ce qu'ils ne pardonnoient jamais à ceux qu'on avoit manifeſtement convaincus d'ingratitude. Ce qui me fait horreur, à vray dire, quand je me repreſente les advantures tragiques qu'elle a cauſées, depuis la creation du monde juſques à nos jours. Les Annales ſont toutes pleines de ſemblables cruautez. Je void des enfans qui s'oppoſent meſchamment à leurs Peres, & qui deſirent la mort de celuy qui les a mis au monde, voire-meſme qui les a comblez de bien-faits; comme Andronic Empereur de Conſtantinople, & le Fils aiſné de Bajazet. Je voy des Freres qui font inhumainement la Guerre à des Freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel; les enfans d'Iſaac à Benjamin; & une infinité d'autres, dont l'Hiſtoire meſme de noſtre France n'eſt pas exempte. Je voy des ſerviteurs revoltez contre leurs Maiſtres, comme le Xerif, qui uſurpa la Couronne de Maroc. Et de nos jours il s'en eſt executé, pour avoir conſpiré contre des Princes, à qui, outre le devoir de la naiſſance, ils avoient toutes ſortes d'obligations. Je laiſſe en arriere tous ces exemples, pour alleguer ſeulement celuy qui eſt arrivé à la perſonne de noſtre Autheur, & qui eſt eſcrit cy-devant en l'Hiſtoire de ſa vie; à ſçavoir, qu'Eſope eſtant dans Babylone à la Cour du Roy Lycerius, adopta pour fils un jeune homme, qui luy ſembla le plus aimable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna une entiere eſperance de ſes biens, & mit toute ſon affection en luy, comme s'il euſt eſté veritablement ſon enfant. Mais il arriva que celuy-cy, par une extreme ingratitude, fuſt cauſe de ſa condemnation, & le reduiſit à tel point, qu'il demeura long-temps enfermé dans un ſepulchre, à la maniere des morts, juſques à ce qu'on euſt encore beſoin de ſon ſçavoir, & que par ce moyen il fuſt tiré vivant hors du tombeau.

Ne ſemble-t'il pas que cette huitiéme Fable fut un preſage de ſa diſgrace, ſi tant eſt qu'il l'euſt écrite auparavant à la Cour du Roy des Lydiens? Jugeons par cecy de la foibleſſe de noſtre nature, puis qu'un homme tel qu'Eſope, ſi excellent en eſprit, & qui avoit ſi bien parlé de l'ingratitude, ne puſt s'empeſcher d'eſtre deceu au choix de ſon fils adoptif, & que ce perfide, qu'il avoit comme enchanté des promeſſes de ſon heritage, ne laiſſa pas de luy tendre un piege mortel, & de le traitter comme le pire de tous ſes ennemis. O vile & deplorable condition des hommes! ô engeance pire la pluſpart du temps que les beſtes brutes! Car quand nous ne regorgerions pas d'ingratitude les uns envers les autres, noſtre vie qu'eſt-elle autre choſe qu'une perpetuelle méconnoiſſance envers Dieu?

FABLE IX.



Du Sanglier, & de l'Aſne.

L'Aſne peſant & tardif ſe mocquoit un jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux; *Laſche animal*, luy dit-il, *ſi tu valois la peine d'eſtre battu, je ſçay que tu ne le merites que trop; mais ce me ſeroit une honte de te chaſtier. Mocque-toy donc tant que voudras, tu le peux faire impunement, car ta pareſſe & ta coüardiſe te ſauvent des coups, & te mettent en ſeureté.*

DISCOURS MORAL.

N'Attendons de ce Sanglier irrité que des paroles, au lieu de ſang. Son ennemy eſt trop peu digne de luy, pour entreprendre de le combatre. Il luy a dit luy-meſme ce qu'il falloit, pour l'aſſeurer, & luy a témoigné ſon meſpris par la moderation de ſa colere;

en cela ſemblables aux grands courages, qui n'aſpirent qu'aux vengeances mal-aiſées, & ne ſe reſolvent pas librement à tirer raiſon d'une perſonne laſche & mal eſtimée. C'eſt ce qui fit que Turnus parlant à Drances, témoigna d'avoir pour indifferentes ſes calomnies, à cauſe du démerite d'une ſi laſche perſonne. C'eſt ce qui fit qu'un genereux Empereur, nouvellement parvenu à cette Dignité Souveraine, rencontrant ſon Ennemy dans la ruë: *Tu és*, luy dit-il, *eſchappé de mes mains*, donnant à entendre par ces paroles, que la diſproportion de leurs qualitez, & les faciles moyens qu'il avoit de le perdre, luy en oſtoient pour jamais la reſolution. Semblable eſtoit le mépris d'Achille contre Therſite, & des plus excellens perſonnages d'Athenes, contre Hyperbolus. A cela ſe peut encore rapporter l'indifference d'Ariſtide, lors qu'un idiot de Villageois luy vint dire du mal de luy-meſme; Et la patience de Ceſar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les pourſuivoient, avec des livres diffamatoires, & des outrages publics.

Il me ſemble que ces grands perſonnages ne diſoient pas autrement à leurs envieux, que dit en cette Fable le genereux Sanglier. Tu peux me brocarder à ton aiſe, ô foible Ennemy que tu es: car ta laſcheté rend ta vie aſſeurée auprés de moy. En cecy il faut remarquer ſi ce glorieux mépris des foibles, qui nous oblige à ſouffrir patiemment leurs injures, vient de la ſeule raiſon, ou ſi l'inſtinct de la nature meſme eſt capable de nous y porter. J'eſtime pour moy, que les deux cauſes enſemble, & l'une ſans l'autre, & accompagnées, nous peuvent induire à cette magnanimité, quoy que la raiſon, comme plus noble, & plus relevée que toutes les choſes de cette vie, produiſe cét effet en nos ames avec plus de perfection.

Digitized by Google

ction. Afin donc de perſuader cette verité, je commenceray par la moins noble partie, & prouveray, ſi je puis, que la ſeule force de noſtre ſang, ou, pour m'expliquer en termes plus exprés, le ſeul inſtinct eſt capable de cette Action, au moins dans les temperamens vigoureux & delivrez de toute eſpece de crainte. Je me ſerviray pour cét effet & des exemples, & de la preuve, qui eſt telle. La pluſpart des choſes de la Nature, ont accouſtumé de s'irriter par leurs contraires, & de déployer toutes les forces, contre une reſiſtance preſque ſemblable à leur portée. Car ſi elle eſtoit exceſſive, au lieu d'un contract égal entre les deux Agents, ce ſeroit la ſoudaine deſtruction de l'un des deux: comme en un braſier allumé, ſi l'on n'y verſe qu'une petite goutte d'eau, cela n'eſt pas capable de renforcer la violence du feu, à cauſe de la petiteſſe du ſujet qu'on oppoſe à ſon activité. D'ailleurs, ſi l'on y en jette une grande quantité, la flamme en ſera bien-toſt eſteinte, au lieu de ſe réchauffer, n'eſtant pas capable de reſiſter à une ſi forte oppreſſion. Que ſi l'on verſe de l'eau en une quantité plus mediocre, & preſque auſſi grande que l'embraſement, alors le feu ſemblera tirer des forces de ſoymeſme, & s'aigrir contre ſon ennemy. Le meſme arrive ordinairement aux fievres, & aux intemperies des corps humains: car la fievre eſtant proprement un combat de la chaleur naturelle contre l'eſtrangere, nous voyons que ſi cette derniere ne ſurvient qu'avec ce peu de force & de malignité, noſtre vigueur naturelle ne ſe produira pas tout à fait pour la repouſſer, & ne cauſera point dans noſtre corps cette generale alteration, que nous voulons ſignifier par ce mot de *fievre*, qui ſe terminera par une migraine, par quelque douleur particuliere, ou tout au plus par une petite Ephemere, qui ne durera pas plus d'un jour.

Que ſi la chaleur allumée dans la perſonne par l'intemperie, rencontre une quantité de mauvaiſes humeurs, dont elle prenne ſa nourriture, & à l'ayde deſquelles elle s'augmente, & ſe multiplie ; alors toute la chaleur naturelle qui eſt en nous, ſera contrainte de s'émouvoir, pour repouſſer cét ennemy, venant comme au fort d'une Bataille ; Et c'eſt d'où procede cette agitation generale de toutes les parties, qui produit une laſſitude continuelle, & un fracas univerſel. Si donc cette experience eſt viſible, & au temperament de nos perſonnes, & en la nature du feu, n'aurons-nous pas raiſon de dire auſſi, qu'il en arrive de meſme en la vengeance des Animaux ; à ſçavoir, que le ſang leur boüillant autour du cœur, par le moyen de la colere, ne s'aigrit pas ſi aiſément pour une petite reſiſtance, que pour une grande, ny ne déploye pas toutes ſes forces naturelles contre un petit objet ; voire meſme le laiſſe aller bien ſouvent ſans le toucher, pource qu'une ſi chetive preſence n'eſt pas aſſez forte ſur ſa fantaiſie, pour l'émouvoir à courroux : à cela j'adjouſteray, comme je l'ay promis, les exemples des Beſtes brutes, qui ſçavent pardonner aux Ennemis leurs inferieurs, & principalement le Lion : car comme dit le Poëte,

C'eſt aſſez de victoire au Lion genereux,
De terraſſer les Corps, & de ſe voir ſur eux.

Le meſme effet de Nobleſſe ſe trouve en l'Ours, qui ne met jamais la dent ſur un corps mort, à cauſe, comme je croy, qu'il eſt incapable de reſiſtance.

Auſſi à vray dire, gagner l'advantage ſur ſon Ennemy, c'eſt choſe humaine, mais n'en uſer point à la vengeance, quand on le peut, c'eſt choſe divine ; A raiſon dequoy, diſoit un Ancien, nous n'eſtimons pas tant les Dieux immortels pour la punition qu'ils font, que pour leur miſericorde.

Par-

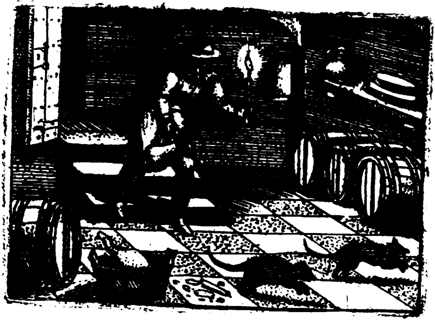
Digitized by Google

Pardonner aux ſujets, dompter les Orgueilleux,
C'eſt le devoir des Grands, & le propre des Dieux.

Ainſi en uſoit du temps de nos Peres, le grand Roy François, lors qu'ayant ſoûmis les Rebelles de ſa Rochelle : Je ſçay, dit-il, que je n'aurois pas moins de raiſon de me vanger d'eux, ſi je voulois, qu'en euſt l'Empereur Charles V. de punir, comme il fit, ceux de Gand ; mais ils ſont mes ſujets, & j'ayme mieux les conſerver que les perdre.

Il eſt temps maintenant de faire voir comment cette action procede de la raiſon, bien que toutesfois il me ſemble ſuperflu de le prouver, veu la prodigieuſe quantité d'exemples que nous voyons tous les jours de gens eſtimables & bien nays, qui donnent la vie à un ennemy abbatu, ou ne le conſidere pas, s'il eſt foible. Cela ſe fait donc à mon advis, par la naturelle amour que nous portons à la gloire, qui nous empeſche de nous arreſter à des actions faciles & ravalées, pource que la vraye nature de la gloire conſiſte en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de ſi aiſé que de ſurmonter un ennemy par trop inferieur à nos forces, nous venons à inferer que cela n'eſt pas honorable auſſi, & par conſequent nous nous départons de noſtre vengeance, puis que les combats des gens raiſonnables ne ſont entrepris ordinairement que pour la loüange. Mais c'eſt aſſez parler des cauſes de cette vertu : il faut finir, aprés avoir exhorté tous les hommes vindicatifs, de ne ſe laiſſer jamais porter à leur paſſion contre les foibles, & de ne s'arreſter point à leurs injures, non plus que les chevaux ne laiſſent pas de paſſer outre pour l'aboy des petits chiens.

FABLE X.



Du Rat de Ville, & de celuy du Village.

VN jour que le Rat de Ville s'eſtoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré fortuitement, s'aviſa de le convier à un feſtin, qui fut incontinent appreſté ; puis ils ſe mirent à ſouper enſemble. Le Rat de Village eſtala pour lors, tout ce qu'il avoit amaſſé pour ſon Hyver, & vuida ſes proviſions, afin de traitter ſplendidement un ſi grand Hoſte. Mais quelque bonne chere que fit le Rat de Ville, il ſe refrognoit neantmoins, & ſe plaignoit de la pauvreté des Villages, loüant au contraire l'abondance des Villes. Or pour faire éprouver en effet à ſon compagnon, ce de quoy il s'eſtoit vanté de parole, il le ramena quant & ſoy droit à la Ville, où il luy fit un magnifique banquet de tout ce qu'il y avoit de meilleur. Mais comme ils eſtoient à faire grand chere, ils ouïrent le bruit d'une clef, qui ouvroit une ſerrure. Alors dans le tremblement qui les ſaiſit, ce fut à qui s'enfuyroit pluſtôt, & à qui ſe cacheroit le premier; le Rat de Village ayant bien à peine pû trouver de la ſeureté dans un lieu dont il ne ſçavoit aucunement les adreſſes, joint qu'il n'eſtoit pas accouſtumé à de ſemblables alarmes. Un peu aprés, le Valet qui les avoit ainſi effrayez, s'eſtant retiré, le Rat de Ville ſe remit à manger, & appella ſon compagnon, qui revint à la fin tout épouvanté, ne ſe pouvant bien remettre de ſa frayeur. Comme il ſe revit avec ſon Hoſte, il luy demanda s'il eſtoit ſouvent en de ſemblables dangers? A quoy le Rat de Ville ayant fait reſponſe, qu'il y eſtoit tous les jours, ſans que neantmoins il s'en mit beaucoup en peine: *Tous les jours*, reſpondit l'autre, *ſi cela eſt, mon amy, ô que ton banquet a bien plus d'amertume que de douceur! Fay donc ſi bonne chere que tu voudras; pour moy, j'ayme mieux eſtre pauvre avec aſſeurance, qu'en avoir de reſte, & vivre touſiours dans ce chagrin.*

DISCOURS MORAL.

QUant au banquet des deux Rats, il eſt tout evident qu'il ne ſignifie autre choſe, que le parfait avantage qu'a une tranquille pauvreté ſur une richeſſe mal aſſeurée, telle qu'ordinairement elle ſe rencontre dans les Cours des Grands, & dans les affaires publiques: car outre l'importunité des uns & des autres, outre la peine d'acquerir, & le ſoucy de conſerver, outre la ſatisfaction generale qu'on doit à tous, il y a ſans doute extremement à craindre en la colere du Prince, & en la haine des particuliers. Il n'en eſt pas ainſi de la vie des champs: elle eſt toute pleine d'une innocente ſeureté, toute agreable & toute voluptueuſe. C'eſt là où depuis le ſoir juſques au matin, on hume l'air en la pureté de ſon eſtre. C'eſt là que l'on contemple à loiſir les merveilles de Dieu, & là meſme où l'on eſt delivré des contraintes qui geſnent les Courtiſans. La Santé au reſte, y eſt parfaitement conſervée, loin des diſſolutions des Cabarets, des fureurs d'Amour, & des contagieuſes maladies des mauvais lieux. Que s'il faut ceder quelque choſe au pouvoir de ce doux Tyran, & luy déferer quelqu'un des hommages que toute la Nature luy rend, ſans doute la Campagne eſt le lieu où il exerce ſon Empire avec plus de grace & de naifveté. On y vit à la maniere du Siecle d'or: l'Intereſt n'y a pas ſemé la Corruption dans les volontez. On ne s'y ayme que pour ſe plaire. Tantoſt on ſe divertit à la Chaſſe, où parmy l'exercice du Corps, l'Eſprit ne reçoit pas une petite ſatisfaction. Tantoſt la Peſche eſt le divertiſſement du Solitaire: quelquesfois il s'égaye autour des Rivieres; quelquesfois il charme ſa melancolie au ſon d'un chalumeau; Il eſt le Roy de ſon Village, ſans que per-

Digitized by Google

perſonne l'envie, pource qu'il n'eſt pas orgueilleux, & qu'il n'a point d'autre eſtude, que de bien faire à ſes voiſins. Toute l'eſtendüe du Ciel eſt à luy, toute la Campagne eſt ſienne : il allonge ſa vie en dormant peu : il la fortifie en repoſant avec tranquillité. Nul faſcheux demandeur ne vient à ſa porte : Nul Creancier ne l'importune : Les plus grands perſonnages de l'Antiquité luy tiennent compagnie dans les livres ; Et quelque part qu'il ſe tourne, il y trouve de quoy ſe divertir aprés le petit travail de ſon eſtude : Bref, il ne fait rien à regret, rien avec contrainte.

Que ſi l'on m'objecte que ſes delices ſont moins precieuſes, moins cheres, & plus mal aſſaiſonnées, je l'advoüeray ; mais auſſi ſont elles plus ſeures & plus naturelles. Les querelles ny les diviſions n'y déchirent pas la maiſon du Solitaire. Les aſſaſſinats, ny les imprecations ne luy battent point inceſſamment l'oreille. Les perfidies ne le tiennent pas en haleine ; Et dans le comble de cette felicité ; il peut à bon droit s'écrier avec Horace :

Heureux qui d'un Soc laboureur,
Loin de la civile fureur,
Avec ſes bœufs cultive
La paternelle rive.

Et avec Virgile,

O trop heureux payſans, s'ils connoiſſent leur bien !

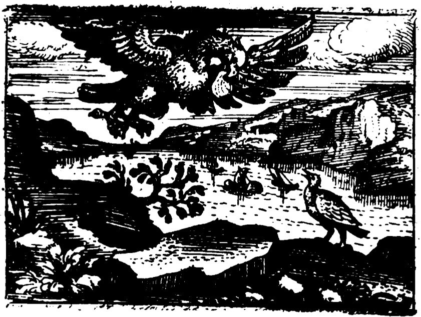
Une ſi douce vie agreoit ſi fort aux plus grands perſonnages de l'Antiquité, que Ciceron advoüe ne s'eſtre jamais tant pleu aux honneurs, qu'on luy deferoit dans Rome, qu'en la métairie Tuſculane. Cincinnatus fut tiré du Soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au Soc. Curius & Fabricius prefererent les delices de manger leurs Raves, à la gloire des Batailles qu'ils avoient gagnées. Virgile n'a celebré dans toutes ſes Eglogues, que les plaiſirs de la vie paſtorale; Et dans les Georgiques, il a pris le ſoin d'inſtruire les hommes au Labourage. Horace & Martial loüent à tout propos certaines maiſons de plaiſance de leurs amis, voire les leurs propres. En un mot, quelque part que je tourne les yeux, je voy les plus excellens perſonnages de l'Antiquité, qui ſe ſont divertis aux delices de la vie champeſtre. Mais les modernes meſmes n'ont pas à mépris cette honneſte paſſion; témoin Petrarque, qui loüe en divers lieux ſa voluptueuſe Retraite. Témoin Ronſard, Pybrac, Cardan en ſon livre de la Conſolation, & une infinité d'autres, pour ne pas nommer ceux qui ſont encore vivans, & ravis des meſmes douceurs de la Solitude. Elles charmerent de telle ſorte, dit Pline, le ſage Aglaus Pſophidius, que par elles-meſmes, il donna ſujet à l'Oracle de l'eſtimer heureux, pour n'eſtre jamais ſorty hors de l'enclos de ſa maiſon. Ce que le Poëte Claudian dit auſſi eſtre advenu à un certain Vieillard de ſon temps, qui n'eſtant qu'à un quart de lieüe de la ville de Veronne, n'eut jamais la curioſité de la voir.

Qui s'eſtonnera donc ſi Eſope donne de l'avantage au Rat villageois, & luy fait porter impatiemment le temps qu'il demeura dans cette Cave, où le Rat de ville luy avoit appreſté à manger? Cela monſtre bien que toute ſorte d'incertitude eſtant ennuyeuſe, il n'y a point de plaiſir qu'elle ne corrompe, pource qu'elle eſt mere de la Défiance. Car de flotter inceſſamment dans le doute, d'avoir de la peine pour ſon Maiſtre, pour ſes Ennemis, & pour ſes Amis; de ne voir point d'heure ny d'occaſion où le Danger ne ſe meſle, d'eſtre ſujet à rendre un ſevere compte de ſon Adminiſtration, de veiller ſans recompenſe pour les affaires publiques,

& de s'incommoder pour les querelles des particuliers. Ces miſeres où vivent les Gens de la Cour, ne ſont elles pas capables d'ennuyer les plus reſolus d'entr'eux, & de leur donner du tourment ? Et toutesfois, ô merveille ! la pluſpart des Gentilshommes ſont enchantez juſques là dans cette façon de vivre, que la ſeule penſée de la quitter leur eſt inſupportable. Rien ne flatte tant leur imagination, que de ſe figurer qu'ils y ſeront eternellement, & que leur ſubjection ne ſe tournera jamais en liberté. Avec cela neantmoins ils ne laiſſent pas d'en connoiſtre les infortunes, autrement leur ignorance pourroit paſſer pour felicité. Ils les connoiſſent donc, & les cheriſſent auſſi : ils ſe repentent à tout moment d'avoir choiſi cette condition, puis ils s'en dediſent. La felicité des hommes champeſtres leur touche quelquefois l'eſprit, s'il arrive qu'ils aillent à la chaſſe avec eux : Mais de briſer pour cela leurs chaines, & de ſe jetter à leur imitation dans le train d'une vie plus tranquille, c'eſt à quoy ils ne ſe peuvent reſoudre ; il faut que la Vieilleſſe ou la Pauvreté leur faſſe quitter le Peché, & Dieu ſçait avec quelle violence ; ſi ce n'eſt encore qu'une fin tragique les y ſurprenne, dont ils ne ſont pas moins menacez, que le Rat Bourgeois de noſtre Fable.

* * *

FABLE XI.



De l'Aigle, & de la Corneille.

L'Aigle ne pouvant, ny par ſon induſtrie, ny par ſa force, arracher un poiſſon hors d'une coquille qu'elle avoit trouvée, la Corneille vint là-deſſus; qui luy conſeilla de voler bien haut, & de laiſſer tomber la coquille ſur des caillous, diſant, que c'eſtoit le vray moyen de la rompre. Elle cependant demeura en bas pour en attendre l'iſſuë, qui fut telle, que l'Aigle ayant laiſſé cheoir ſa proye, la coquille ſe rompit: ce que voyant la Corneille, elle en déroba le poiſſon, & ainſi la mocquerie & la perte en demeurerent à l'Aigle.

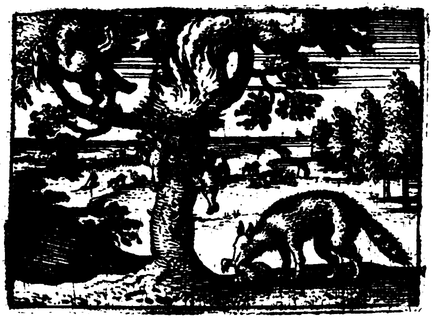
Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

LE noble & courageux Oyſeau de Jupiter, inſtruit aujourd'huy par ſon exemple les hommes, qui avec trop de franchiſe & de ſimplicité, ſe gouvernent par le conſeil des trompeurs; car ayant ſuivy celuy de la Corneille, il ſe trouva n'avoir eſté que le Cuiſinier de ce vil animal, & luy avoir appreſté en meſme temps, & à manger & à rire. Combien voyons-nous de pareilles advantures arriver tous les jours dans le monde! Combien d'ames, que leur probité rend trop credules, ſe laiſſent-elles piper aux perſuaſions d'autruy, & n'employent leur peine ou leur pouvoir, qu'à l'advantage de leurs faux amis! Ceux-cy trament des menées artificieuſes avec un but intereſſé; & ſur le point que leurs pratiques s'en vont éclorre, ils ſe tiennent aux aguets pour en voir l'iſſuë, & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes, avec leſquels ils ont fait une amitié de deſſein, & qui n'eſt ny noble ny vertueuſe: car comment pourroit eſtre pure & naturelle, l'inclination qui a le gain & l'avantage pour objets? Si l'amitié conſiſte en la parfaite union de deux ames, comment peuvent-elles ſe joindre enſemble, s'il y a quelque choſe de terreſtre d'un coſté? N'eſt-ce pas un aſſemblage entierement diſproportionné, & par conſequent impoſſible, que celuy de l'ame avec la matiere, du profit avec la bien-ſeance, & de l'intereſt avec la vertu? D'ailleurs, comment pourra travailler l'homme intereſſé, pour le contentement de celuy qu'il aime, ſi ſa reflexion va premierement à luy ſeul? N'eſt-ce pas détruire les fondemens de l'amitié, qui ſont d'eſtre touſiours officieux, & touſiours bien-faiſant, voire-meſme de vivre en la perſonne que l'on cherit.

Que cela ſuffiſe pour la preuve de cette verité, à ſçavoir que les bons amis ne ſont pas compatibles avec les deſſeins mercenaires; & que d'en admettre de cette ſorte en ſa frequentation, c'eſt courir la fortune de l'Aigle, qui ne gagna que de la honte dans le conſeil de la Corneille. Il eſt vray que c'eſt une honte bien ſupportable à une ame genereuſe, à cauſe qu'elle témoigne la candeur & la ſincerité dont elle eſt pleine. Ce fut pour cela qu'un ancien Roy, à qui l'on vint rapporter qu'il avoit eſté trompé d'une grande ſomme de deniers par un Cretois; voulant monſtrer à ce perfide, que ce mal luy eſtoit advenu par une laſcheté naturelle: *Il a fait le Cretois*, dit il, *& j'ay fait le Roy*. Auſſi noſtre Phrygien n'attribuë cette deception qu'au plus noble des Oyſeaux, & nous donne à entendre par là, que c'eſt le vice d'une belle ame, que la facilité. A quoy toutesfois il eſſaye d'apporter du remede par cette invention, & nous enſeigne de ne faire amitié qu'avec nos ſemblables. Mais il veut ſur tout que nous apprennions à diſcerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les conſeils qu'ils nous donnent; il veut, dis-je, que nous eſtudions avec ſoin, pour voir s'ils ne ſont point de ces Oyſeaux paſſagers, qui nous viennent voir en Eſté, quand toutes choſes nous rient, & nous abandonnent en Hyver, pour ſe garantir ſous un autre Climat, de la violence des Aquilons & de la froidure. Diſons encore que ces mercenaires imitent le Chien, qui ne cherit l'os, qu'entant qu'il y trouve de quoy ronger, & qui le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la ſubſtance. Ainſi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyran de Sicile, ils uſent de leurs amis, comme de la vaiſſelle de table. Car ils vuident les plats quand ils ſont pleins, & les rejettent, ſans en tenir compte, quand ils ſont vuides. D'où il faut conclure, qu'avant que de s'aſſeurer ſur l'amitié de quelqu'un, il eſt neceſſaire de l'avoir auparavant bien eſprouvé, par une longue & veritable connoiſſance.

FABLE XII.



De l'Aigle, & du Renard.

L'Aigle & le Renard ayant fait amitié enſemble, conclurent de demeurer l'un auprés de l'autre, s'imaginans qu'ils en vivroient en meilleure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur converſation mutuelle. L'Aigle bâtit donc ſon nid ſur un haut Arbre, auprés duquel le Renard fit ſa terriere, & mit ſes petits dedans. Mais un jour entre les autres, il arriva qu'eſtant ſorty pour leur chercher quelque proye, l'Aigle qui en avoit beſoin auſſi-bien que luy, vola droit au lieu où eſtoient les petits Renards, qu'elle ravit promptement, & en fit curée à ſes pouſſins. Le Renard ne fut pas pluſtôt de retour, qu'il reconnut le cruel carnage qui s'eſtoit fait en ſon abſence, & en fut extremement faſché. Mais d'autant que pour eſtre Quadrupede, & n'avoir point d'aiſles, afin de pourſuivre ſon ennemy, il jugeoit comme impoſſible de s'en vanger; s'aydant du commun remede, qui reſte ſeul aux miſerables, & à ceux qui ne peuvent faire ce qu'ils voudroient bien; il ſe mit à maudire l'Aigle, & ſouhaitta que toutes ſortes de maux luy advinſſent, tant a de pouvoir la haïne aprés une amitié violée. Comme en effet, il ne tarda gueres à eſtre vangé : car ſur le point qu'en ce meſme temps on faiſoit un Sacrifice de Chevres à la campagne, l'Aigle en ayant ravy un lopin, où eſtoient attachez quelques charbons encore flambans, porta le tout en ſon nid : Et d'autant qu'il eſtoit fait de foin, & de ſemblable matiere ſeiche & legere, joint qu'il faiſoit fort grand vent, le feu ne tarda gueres à s'y mettre, & le conſomma. Alors les pouſſins de l'Aigle, qui ne pouvoient encore voler, ſentans l'ardeur de la flamme, ſe laiſſerent cheoir à terre, où toutesfois ils ne furent pas longtemps: car le Renard, qui eſtoit en bas, ſe jetta ſur eux incontinent, & les engloutit en la preſence de leur mere.

DISCOURS MORAL.

CEtte douziéme Fable fait repreſenter à l'Aigle un perſonnage bien different du precedent, par une preuve evidente qu'elle donne de perfidie & de cruauté. Nous l'avons veüe il n'y a pas long-temps, joüer le rôlle d'un Prince genereux, mais trop confiant, qui ſe laiſſe decevoir aux conſeils d'autruy ; & nous la voyons maintenant tromper le Renard, avec qui elle avoit juré une eſtroitte confidence. D'où vient donc que le plus genereux de tous les Oyſeaux, ſe pervertit ſi ſoudainement ? Eſt-ce que noſtre Phrygien a voulu donner à entendre par cette Fable, la grande foibleſſe des Hommes, qui ne ſont jamais ſi bien confirmez en l'habitude d'une vertu qu'ils ne courent fortune de tomber le lendemain dans le vice contraire, & de deshonorer en un moment toute la gloire qu'ils s'eſtoient acquiſe ? Ou ſi c'eſt qu'en ſa naiſſance, l'Aigle fut un Animal genereux & noble, de qui la vertu s'abbaſtardit inſenſiblement en une Cour, depuis que ce Roy des Oyſeaux vint à eſtre le Favory de Jupiter, qu'il fut employé à porter ſes armes, & qu'il ſe meſla de l'infame miniſtere de ſes amours ? Ou bien, eſt-ce qu'Eſope a voulu monſtrer qu'on n'eſt point obligé de garder ſa parole aux Méchans en quelque temps qu'on la leur ait donnée, & qu'à cette occaſion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en luy raviſſant ſes petits, pour en repaiſtre les ſiens propres ?

Mais ſi c'eſtoit là ſon intention, je ne ſerois pas d'accord avec luy ; car j'eſtime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'un des deux, à ſçavoir à l'Homme de bien, ou au méchant ; il eſt preſque plus à propos que ce ſoit au premier, pour ce qu'il ce qu'il tire de ſi grandes ſatisfactions de ſa propre vertu, qu'il luy eſt aiſé de prendre patience en toute ſorte d'accidens, voire meſme de trouver des delices en ſa mauvaiſe fortune. D'aillieurs l'homme de bien eſtant d'ordinaire beaucoup plus traittable que le méchant, il eſt à croire qu'il prendra nos excuſes en meilleure part, & ſe laiſſera peu à peu gagner aux raiſons que nous aurons eües de luy manquer de parole. Que ſi nous ſommes dans une faute ſans deffenſe, il retiendra ſa colere avec plus de moderation que le vicieux, & ſe contentera tout au plus de nous priver de ſon amitié. Il n'en eſt pas ainſi des courages felons & malicieux. Comme ils ne ſont pas d'humeur de rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourberie; & quand meſme la tromperie ſeroit capable d'excuſe, c'eſt à quoy ils ne ſe connoiſſent point; mais ils ſe laiſſent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuſes: ils reclament la foy qu'on leur a promiſe: ils prennent à témoins les Dieux & les hommes: ils nomment l'imprudence, malice: & bref ils ſcandaliſent les vertueux, ſous le nom d'hypocrites.

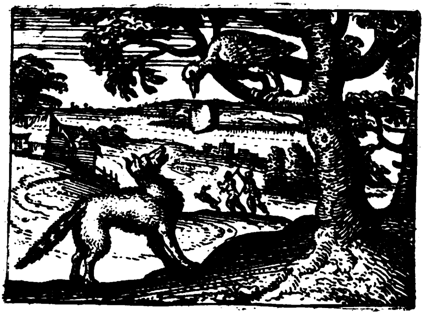
De cecy l'on peut conclure aiſement, qu'il eſt moins pernicieux de manquer de parole aux bons qu'aux meſchans, encore qu'à la verité ce ſoit une choſe indigne d'un homme bien né, de tomber en cét inconvenient envers qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt d'avanture qu'il y ait un avantage ſi grand en cela, qu'il ſoit hors de toute proportion; encore eſt-il neceſſaire, à mon opinion, qu'il ſe rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'utilité publique. Car s'il n'y va que de noſtre intereſt propre, il n'y a point de ſi grande laſcheté que de tromper & fauſſer ſa foy. La Fable nous l'apprend icy, quand elle dit que pour l'avoir violée à Mercure, Battus fut changé en pierre;

&

& l'Hiſtoire nous le confirme encore mieux, par l'exemple de Saladin, qui tout Infidele qu'il eſtoit, ayant fait ſon priſonnier de guerre à Damiette ſaint Loüis Roy de France, le relaſcha ſur ſa foy, dont il receut pour oſtage la Sainte Hoſtie.

Je pourrois alleguer icy l'exemple d'Attilius, qui courut à une mort certaine, pour s'acquitter de la promeſſe qu'il avoit faite à ſes ennemis, combien que les Sacrificateurs, & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent avec trop de raiſon. Mais je reviens à la Fable, qui m'apprend que l'Aigle ne fut point excuſable, pour avoir uſé de tromperie envers un Animal infidele, quand meſme il l'euſt eſté mille fois davantage. Que ſi elle rejette ſa faute ſur une extreme neceſſité, prenant pour pretexte de ſon action la charité paternelle, elle ne trouvera non plus d'excuſe avec nous, puis qu'elle devoit non ſeulement laiſſer perir ſes petits; mais encore mourir elle-meſme de faim, pluſtoſt que de joüer un ſi laſche tour à ſon Amy. Auſſi voyons-nous que la vengeance ſuit encore ſon peché, & que les cris du Renard émouvent la colere des Dieux. Car ils permettent que ſon nid propre ſoit embraſé, & que ſes petits, pour ſe ſauver de la flamme, tombent dans la gueule de leur Ennemy. Cela nous apprend que les meſchans qui fauſſent une amitié, reçoivent enfin la punition qui leur eſt deüe, voire meſme qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'il ont outragé. Il eſt arrivé de tout temps une infinité d'exemples de cette nature, dont je ne rapporteray que celuy de Saül envers David, en la puiſſance duquel il ſe trouva ſi bien reduit dans une Ciſterne, qu'il ſeroit ſans doute mort de ſa main, ſi le vertueux jeune homme n'euſt moderé ſon reſſentiment.

FABLE XIII.



Du Corbeau, & du Renard.

LE Corbeau ayant trouvé quelque proye, s'en réjouïſſoit, & faiſoit un merveilleux bruit ſur un Arbre; lors que le Renard, qui luy vid faire toutes ces mines, eſtant accouru à luy : *Bien te ſoit*, dit-il, *Monſieur le Corbeau : I'ay ſouvent oüy dire d'eſtranges choſes de toy, mais à ce que je vois maintenant, elles ſont bien fauſſes. Voilà pourquoy, comme j'ay paſſé par icy, t'ayant veu fortuitement perché ſur cét Arbre, je me ſuis adviſé de m'en approcher, pour rejetter cette calomnie. Car quelle apparence y a-t'il de ſouffrir qu'on die de toy, que tu es plus noir que de la poix, puis que mes yeux me font voir que tu ſurpaſſes la Neige en blancheur? Certes, ſ'il en* *faut croire mon jugement, je trouve que tu as de l'advantage pardeſſus les Cygnes, & que tu es plus beau que du lierre blanc. Que ſi ta voix eſtoit auſſi excellente que tes plumes, je ne croirois pas mentir, ſi je t'appellois le Roy des Oyſeaux.* Ces termes de flatterie allecherent ſi bien le Corbeau, qu'il luy prit envie de chanter; mais comme il s'appreſtoit pour cela, il laiſſa cheoir un fourmage qu'il avoit au bec, & le Renard s'en ſaiſit incontinent. Il s'éclata de rire pour lors, tandis que de ſon coſté le miſerable Corbeau demeura confus, & qu'il eut grande honte de ſa perte, & de ſon mal-heur.

DISCOURS MORAL.

L'Impertinente vanité du Corbeau ſert d'exemple à une infinité de gens, qui ſe laiſſent miſerablement affiner aux Flatteurs, en adherant ſans raiſon aux vaines loüanges qu'ils leur donnent. Comme en effet, pour tromper adroittement ceux qui ſont enclins à ſe laiſſer cajoler; les faux Amis n'ont point d'amorce plus propre que celle de la flatterie, qui eſt en effet le poiſon de l'amitié. Ces mal-heureux que ce charme enſorcele, à force d'eſtre enyvrez par les complaiſances de leurs enchanteurs, prennent une opinion ſi exceſſive de leurs propres merites, qu'il leur eſt fort mal-aiſé de ſe reconnoiſtre. C'eſt pour cela que Plutarque a beaucoup de raiſon de les appeller pires que des ennemis. En effet, ceux-cy ne tendent des pieges qu'à noſtre fortune, ou à noſtre vie,

&

& n'eſſayent à ruiner que le corps ; au lieu que le flatteur détruit entierement les vertus de l'ame, & ne craint rien tant au monde, que de voir le Prince à qui il s'adreſſe, vertueux, & bien conditionné. Car il ſe figure aſſez que la premiere action qu'il feroit en ce cas-là, ſeroit de le chaſſer d'auprés de luy, & d'appeller à ſa place un homme ſincere & veritable. Que ſi le premier precepte de la Sageſſe eſt de ſe bien connoiſtre, le Prince qui s'appliquera une fois à cette eſtude, quel eſtonnement recevra-t'il en voyant la difference qu'il y a de ce qu'il eſt, à ce qu'on luy a dit qu'il eſtoit ? Avec quelle ſatisfaction pourra-t'il confronter la verité de ſon eſtre, à la peinture du flatteur ? Quelle diſproportion trouvera-t'il du miroir fidele à l'artificiel ? Car ces gens-là ne ſe contentent pas, en clabaudant aux oreilles de leur Maiſtre, de faire paſſer un vice ſous le nom de la vertu qui luy eſt proche, comme d'appeller la prodigalité, une action liberale ; la Complaiſance, Timidité ; la Valeur, Precipitation, & ainſi de toutes les autres Vertus. Leur effronterie paſſe bien au delà de ces limites. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunement le titre de Bonté à ce qui eſt une pure Malice ; Semblables en cela au Renard de cette Fable, qui oſe bien dire au Corbeau qu'il eſt blanc, & démentir en luy l'experience de tout le monde.

Mais je ne m'eſtonne pas ſi fort des extravagantes flatteries de telles gens, comme de la ſtupidité de celuy qui les reçoit. Car quelle apparence y a-t'il de ſe rapporter à un tiers de ce que l'on eſt, & d'apprendre ces veritez de la perſonne d'autruy ? Les Grands ne peuvent-ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux, ne le ſont pas ſans raiſon, & que c'eſt ordinairement, ou pour l'amour d'eux-meſmes, ou pour le zele qu'ils ont du bien public, & de la Vertu? Quant à ce dernier point, il y a ſi peu d'hommes qui ſoient touchez d'une ſi juſte & ſi honeſte conſideration, qu'à peine s'en trouvera-t'il un ſeul parmy des milliers. Pour le premier, l'Experience fait voir aux Grands, qu'ils ſe trompent fort de croire qu'ils ſoient purement & veritablement aymez. Car ſi la diſproportion des qualitez empéche leur affection de deſcendre à nous, de crainte de ſe rabaiſſer par l'égalité neceſſaire entre les amis; dans les inclinations des petites gens, n'y a-t'il pas la meſme difficulté de s'élever juſques à eux, & de parvenir à ce point de juſteſſe, qui leur eſt à eux-meſmes ſi mal-aiſé? D'ailleurs, je trouve aſſez d'autres raiſons, pour prouver qu'il eſt mieux en la puiſſance d'un Prince de bien aymer un particulier, qu'en celle d'un particulier d'aymer bien un Prince. Car pour noſtre regard, il ſe peut faire que nous ſoyons éblouïs de ſa Majeſté, ou ſaiſis de la crainte de ſes jugemens, qui ſont deux conditions capables d'empeſcher l'amitié d'homme à homme, & qui ne ſont compatibles qu'avec l'amitié de l'homme à Dieu; au lieu que le Prince nous peut regarder, ſans eſtre frappé de peur, ny d'éblouïſſement. Il faut adjouſter à cela, qu'il eſt preſque impoſſible qu'une Amitié ſe conſerve toute pure dans les occaſions qu'il y a de la corrompre & de l'intereſſer. Nous pouvons eſperer tant de choſes des Grands, & ils ſont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il eſt mal-aiſé de n'eſtre pas mercenaire auprés d'eux, quand meſme nous y ſerions venus avec une intention libre de tout intereſt: car l'eſprit de l'homme ſe porte bien aiſément de l'honeſte & du delectable à l'utile, principalement ſi le profit qu'il pretend, eſt compatible avec la probité. C'eſt ce qui a fait dire

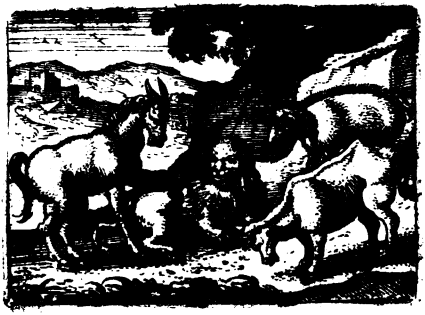
à Pla-

Digitized by Google

à Platon & à Ariſtote, que le Gain eſt une choſe bonne, & loüable de ſoy, en cas que les Loix le permettent. Or eſt-il qu'il falloit bien qu'ils jugeaſſent tres-licite celuy que l'on fait à la Cour des Princes, veu que l'un des deux devint riche auprés d'Alexandre, & l'autre auprés de Denys. De toutes ces choſes il eſt aiſé de conclure, que les Princes ne ſont que fort rarement aymez pour l'amour d'eux-meſmes, non plus que pour la conſideration de la vertu. Il s'enſuit donc, que la pluſpart des Courtiſans ſont intereſſez, & qu'ils ayment leur Maiſtre pour le ſeul advantage qu'ils en eſperent. Que ſi cela eſt, comment ſe peuvent-ils fier au rapport des perſonnes mercenaires, qui n'aſpirent veritablement qu'à baſtir leur fortune aux dépens meſmes de leur Seigneur ? Ne ſeroit-il pas plus à propos, qu'ils fiſſent une diligente enqueſte de leurs defauts parmy les eſcrits des Philoſophes, que de s'arreſter aux complaiſances des flatteurs ? Les Livres ſont des Amis qui ne trompent point : on y peut voir l'image de la Verité, que les hommes vivans ne nous tranſmettent qu'à travers des rideaux : c'eſt là qu'il eſt raiſonnable de s'exprimer, au lieu de faire comme le Corbeau, qui ſe perſuade non ſeulement d'eſtre blanc ; mais encore de bien chanter, & laiſſe tomber la proye en la gueule de ſon flatteur.

⁂

FABLE XIV.



Du Lyon affoibly de vieilleſſe.

LE Lyon, qui par un excez de cruauté s'eſtoit fait pluſieurs Ennemis en ſes jeunes années, en porta la peine en ſa vieilleſſe. Car durant cét âge debile, les autres Beſtes luy ſçeurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'aſſaillit donc de ſa dent, & le Taureau de ſes cornes. L'Aſne meſme fit le vaillant contre luy; & pour effacer ſon vieil nom de faineant & de laſche, il ſe mit à l'attaquer à coups de pieds & de langue. Cependant le pauvre Lyon bien affligé: *Helas*, diſoit-il en gemiſſant, *ceux que j'ay autresfois deſobligez, me font maintenant du mal, & je trouve qu'ils ont raiſon. Mais ce qui me faſche le plus, c'eſt que les autres à qui* *j'ay fait du plaiſir, au lieu de me rendre le ſemblable, me haïſſent ſans en avoir du ſujet. J'ay doncques eſté bien fol d'avoir fait tant d'Ennemis, & l'ay encore eſté davantage de m'eſtre fié à de faux Amis.*

DISCOURS MORAL.

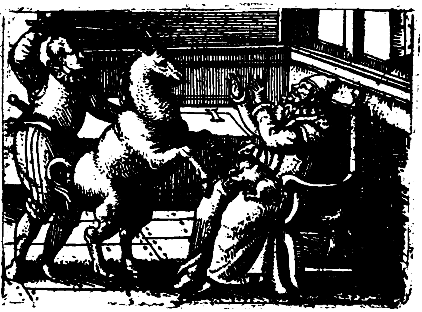
CE Lyon que nous voyons eſtendu à l'entrée de ſa Caverne, eſt un Tableau de la fin des méchans hommes. Car comme cét Animal ayant devoré une eſtrange quantité de Beſtes, ſe trouve accablé de vieilleſſe & de pauvreté, ſans avoir la force de ſe lever pour s'en aller à la chaſſe; Ainſi voyons-nous bien ſouvent que ceux qui ont appauvry les autres, & qui ſe ſont maintenus du ſang du peuple, ne laiſſent pas de ſe trouver au dernier periode de leur vie, dépourveus de toutes commoditez, languiſſans de faim & reduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous eſt propoſée. Car tous les Animaux que le Lyon avoit offenſez ſe mettent à l'aſſaillir, & prennent une cruelle vengeance de ſes affronts. Il n'eſt abandonné que de ceux qu'il a ſervis durant ſa vie. Les autres ne manquent pas d'eſtre auprés de luy, pour tirer raiſon des violences de ſa jeuneſſe. L'un luy redemande ſon pere qu'il a égorgé, l'autre ſa mere, & ceux qu'il a le plus cheris dans le monde. Cependant ſes premiers Amis qui le voyent affligé ne viennent aucunement à ſon ſecours: Au contraire ils ſe tiennent bien loin de luy, & ne daignent écouter ſes plaintes; En quoy il eſprouve veritable le dire du gentil Poëte.

L'on ne ſe ſouvient que du Mal,
L'Ingratitude regne au Monde;
L'Injure ſe grave en Metal,
Et le Bien-fait s'écrit en l'Onde.

Au lieu que s'il euſt mené une vie moins tyrannique envers ſes inferieurs, il ne recevroit pas maintenant le déplaiſir de les voir bandez contre luy ; Et quoy que poſſible ſes Amis ne luy ſeroient pas plus charitables durant ſa vie, ſi eſt-ce qu'en mourant il auroit du moins la ſatisfaction de ſa Probité, qui eſt la plus douce conſolation que nous ayons, & devant & aprés noſtre mort. Car tous les hommes qui ont fait eſtat de nous, pendant la verdeur de noſtre âge, & l'utilité de nos ſervices, nous quittent là froidement quand nous ſommes vieux, pource que nous ne pouvons plus rien contribuer à leur bonne fortune. Ce n'eſt donc pas de merveille, s'ils nous abandonnent ; Mais c'eſt bien une choſe execrable, & toutesfois tres-commune que nos Amis nous tournent le dos ſur le declin, & dans les diſgraces qui nous viennent de noſtre mauvais Deſtin. Alors nous reconnoiſſons, mais trop tard, que ceux que nous avons creu par le paſſé nous eſtre affectionnez veritablement, n'ont eu pour nous qu'une amitié fauſſe & déguiſée. Je paſſe bien plus avant, & dis qu'ils n'en ont point eu du tout, puis qu'en nos vieux jours & en noſtre extreme neceſſité, pas un d'eux ne s'eſt offert à nous ſecourir. Cette verité juſtifie celle-cy de Namertes, Ambaſſadeur des Lacedemoniens, à qui un Courtiſan ayant voulu perſuader un jour qu'il avoit beaucoup d'Amis ; *Ie n'en croy rien*, luy reſpondit-il, *& j'attends touſiours que l'adverſité me l'apprenne*. Auſſi n'y a-t'il qu'elle qui nous découvre que dans nos mal-heurs les mauvais Amis ſont les premiers à faire mention de nos fautes juſques à nous traitter inhumainement. Ce fut, ce me ſemble, le plus grand de tous les maux du bon Job, de ſe voir expoſé ſans ſujet aux railleries de ſes Familiers, qui ſembloient conſpirer contre luy, pour l'affliger davantage.

Digitized by Google

FABLE XV.



De l'Aſne, & du Chien.

LE Chien flattoit ſon Maiſtre, & tous ceux de la maiſon l'amadoüoient & le careſſoient de meſme. Ce que voyant l'Aſne, il en ſoûpira profondement, touché du ſouvenir de ſa miſerable condition. Car il croyoit n'y avoir point d'apparence qu'un petit Chien inutile fuſt agreable à tous, & nourry des viandes de ſon Maiſtre, bien que cependant il ne receut tout ce bien que par le plaiſir qu'il donnoit ſans avoir aucune peine. Luy tout au contraire à ce qu'il diſoit eſtoit chargé d'un peſant fardeau, jamais oiſif, touſiours battu, & en la diſgrace de tous; *Puis que cela va ainſi*, continüoit-il, *je ſuis d'advis de faire deſormais un ſi bon meſtier*

ſtier que celuy des flatteries & des carreſſes. Cette reſolution priſe, il arriva quelque temps aprés que voyant ſon Maiſtre de retour en la maiſon, il voulut voir quelle ſeroit l'iſſuë de ſon entrepriſe. S'en allant pour cét effet au devant de luy, il ſe jetta ſur ſes eſpaules, & le frappa rudement des pieds luy penſant faire de grandes careſſes. Le Maiſtre du logis s'eſtant à meſme temps mis à crier, voylà venir les Valets, qui traitterent le pauvre Aſne à coups de baſtons, pour recompenſe de ce qu'il croyoit faire le civil & l'honneſte.

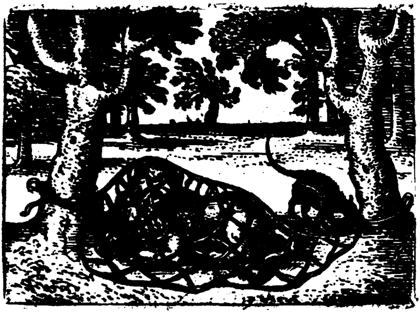
DISCOURS MORAL.

CE pauvre Aſne fait un tour de ſon meſtier dans cette Peinture, & entreprend de reüſſir en une choſe, où il ne gagnera que de la honte & de la confuſion. En effet, à quel propos veut-il forcer aujourd'huy ſa nature ſtupide, pour imiter les gentilleſſes du Chien, qui ſont entierement contraires à ſa lenteur? Il a poſſible oüy dire qu'un Philoſophe avoit entrepris d'enſeigner à un Animal de ſon eſpece la dance Pyrrhique dans le terme de dix ans, & qu'à ce deſſein il s'eſtoit obligé envers un Empereur; Ou poſſible a-t'il appris qu'en Egypte, ſelon le dire de Cardan en ſes ſubtilitez, par une certaine invention, l'on apprend aux Aſnes à trepigner à la cadance de quelque inſtrument, & reüſſir de fort bonne grace à plaire à tous les ſpectateurs. C'eſt ce qui l'enhardit de faire des careſſes à ſon Maiſtre, afin de gagner quelque place en ſon inclination par le moyen des ſauts & des flatteries. Mais, ô l'impertinente Aſnerie! ô la ſottiſe de cét animal! Il ne void pas que les choſes faites contre l'inclination reüſſiſſent preſque toutes à contre-temps, & rempliſſent leur Autheur de honte & de repentir. Ce qui eſtant prouvé tous les jours par l'experience, ne laiſſe pas de s'appuyer auſſi ſur quelque raiſon. Car la ſage Nature nous ayant tous produits également, compoſez de pieces ſubſtantielles, qui ſont le Corps & l'Ame; & derechef nous ayant fait participer aux facultez de tous les deux, n'a pas laiſſé de mettre quelque difference en la faculté de nos actions, & a doüé particulierement les uns d'une choſe, & les autres d'une autre; Comme par exemple, Milon le Crotonien & Ariſtote eſtoient également Hommes & également Individus de leur eſpece. Ils eſtoient compoſez d'Ame & de Corps, & derechef l'Ame & le Corps de tous les deux eſtoient doüiez de facultez naturelles. Et toutesfois ils ne les exerçoient pas avec la meſme perfection: Car la complexion de Milon le Crotoniate eſtoit plus robuſte quant au corps, & le rendoit par conſequent plus capable que tout autre, de la lutte, de l'eſcrime & de la courſe; au lieu que le temperament d'Ariſtote eſtoit plus ſubtil & plus delié; ſon ſang pur & aërien, & les ſieges de l'Entendement & de la Memoire plus favorablement organiſez en luy qu'en nul autre homme de ſon âge, pour vacquer à la contemplation des choſes de la Nature; Tellement que ſon Genie le portoit à mediter & à raiſonner; En quoy certes il a excellé de la façon que ſes Eſcrits le témoignent.

Cela eſtant, comme nul n'en doit douter, la conſequence que l'on en tire, eſt qu'il n'y a point d'Homme en qui la nature n'ait fait naiſtre l'action qui luy eſt la mieux ſeante & la plus utile. Ce qui ſe prouve premierement, pource que comme elle-meſme ne nous a donné aucun deſir ſans nous ouvrir le chemin à ſon effet; ainſi il n'y a point d'apparence qu'elle nous ait rendu tres-habiles en un effet, ſans nous y convier par le deſir & par l'inclination. D'ailleurs eſtant vray ce que dit Ariſtote, que nulle action naturelle n'eſt ſans volupté, il ſemble que là où nous reüſſiſſons le mieux, nous y prenions auſſi plus de plaiſir, & par conſequent que nous y ſommes portez avec plus d'envie. A ces raiſons j'en pourrois adjoûter quantité d'autres, ſi j'avois pluſtoſt deſſein de faire une diſpute Philoſophique, que l'Allegorie d'une Fable. Puis je ne croy pas qu'il ſoit neceſſaire d'en alleguer davantage, pour prouver une verité ſi receuë, à ſçavoir, que nous tenons de la naiſſance un certain Inſtinct, qui nous porte ordinairement aux actions où nous ſommes le plus propres, qui ſe fortifient par l'exercice & par le raiſonnement. Il eſt donc bon que nous ſuivions cet Inſtinct, ſi nous voulons reüſſir agreablement en nos actions; A quoy certes il eſt difficile que nous manquions, nous laiſſant conduire aux ſecrets mouvemens des choſes auſquelles l'ingenieuſe nature nous a fait naiſtre: Cette bonne Mere veut que ſes Enfans ne s'égarent point des traces qu'elle leur a marquées. Comme ils ont tous des talens particuliers; elle deſire auſſi que chacun d'eux s'y attache particulierement pour y exceller. Si l'homme donc ſe connoiſt propre à quelque profeſſion qu'il s'y applique hardiment, & il y reüſſira ſur tout en la Poëſie, qui n'eſt pas ſans ſujet appellée.

Vn feu Divin, un Don qui vient des Cieux.

FABLE XVI.



Du Lyon, & du Rat.

LE Lyon abatu de chaleur & de laſſitude, ſe repoſoit à l'ombre & ſur la verdure, lors que voylà ſurvenir une trouppe de Rats, qui ſe voulurent joüer ſur ſa croupe; Mais luy s'eſtant éveillé en ſaiſit une de ſa pate; qui ſe voyant pris, ſe mit à luy demander pardon, ſe diſant indigne de la colere d'un ſi genereux Animal. Comme en effet, le Lyon relaſcha ſon priſonnier, imputant à laſcheté de tuer une ſi petite beſte. Un peu aprés il arriva que lors qu'il couroit dans la Foreſt, il tomba fortuitement dans les filets des Chaſſeurs, où il pût bien rugir à loiſir, mais non pas s'en dévolopper. Le Rat ſurvint à ce bruit & reconnut par le ru-

Digitized by Google

rugiſſement que c'eſtoit le Lyon qu'on avoit pris. Il accourut donc pour le ſecourir, & ſceut ſi bien chercher les nœuds des cordages, que les ayant trouvez, il ſe mit à les ronger, & par ce moyen il delivra le Lyon.

DISCOURS MORAL.

QUant à la reconnoiſſance du Rat envers le Lyon, elle a eſté tres-ſagement inventée par Eſope, pour nous donner à entendre qu'il n'eſt point de ſi chetive perſonne de qui les Grands ne puiſſent avoir beſoin; & par conſequent qu'il eſt bon d'uſer de Clemence envers eux; ce qu'il ne faudroit pas laiſſer de faire, quand meſme on n'en devroit eſperer aucune ſorte de recompenſe. Car la vertu eſtant une choſe bonne de ſoy, il faut conclurre de neceſſité qu'elle eſt deſirable auſſi pour ſoy-meſme. Or de toutes les Vertus, ce n'eſt pas la moindre que la Clemence, ou la Miſericorde envers les foibles, tant pource qu'elle eſt meſlée de generoſité, qu'à cauſe que elle appartient à la Juſtice. Ainſi quand meſme elle ne ſeroit ſuivie d'aucun advantage temporel, nous ne laiſſerions pas d'eſtre obligez à la pratiquer en conſideration de ſa nobleſſe & de ſa dignité. Mais il ſemble que la bonté Divine, pour nous convier à cela plus puiſſamment, y a joint quantité de recompenſes, Car nous ne voyons gueres de perſonnes charitables, dont la fortune ne proſpere en cette vie, & ne ſoit ſuivie d'une bonne fin pour les mener en l'autre. Et à vray dire ſi cela n'eſtoit, dequoy ſerviroit aux vertueux de s'eſtudier ſi ardamment aux actions genereuſes, & d'oublier leurs intereſts propres, pour faire du bien à leur prochain? Quelle plus douce conſolation peuvent-ils avoir icy bas, que celle du fruit qu'ils en attendent d'en haut, & combien a-t'il vallu à quelques-uns d'avoir eſte courtois & officieux ?

Il faudroit alleguer des Volumes entiers pour la preuve de cette reconnoiſſance, qui ne me ſemble que trop commune d'homme à homme, puis qu'elle a paſſe juſques aux Animaux. Car nous liſons dans les Annales des Grecs, qu'un jeune homme ayant élevé un Dragon depuis ſa naiſſance, le dépoüilla ſi bien de ſa fierté naturelle, que durant pluſieurs années il ne luy fit aucun mal, ny à ceux de ſon logis. Mais enfin, ſoit qu'il euſt bleſſé quelqu'un des Citoyens, ſoit qu'il n'en euſt fait que la peur, tant y a que ſon Maiſtre euſt commandement de le chaſſer, ſur peine de punition corporelle, comme un animal monſtrueux, & par conſequent dommageable au public; Ce qu'il fit un peu aprés avec un extréme ſentiment de douleur, & l'emporta dans une Foreſt à quelques milles hors de la Ville. Il arriva depuis que paſſant en cette meſme Foreſt il vint à eſtre attaqué d'une trouppe de Voleurs, de la violence deſquels il ne penſoit pas ſe pouvoir deffendre, lors que ſon vieil hoſte accourut à luy par une eſtrange merveille, & le ſauva de la main de ces Brigands.

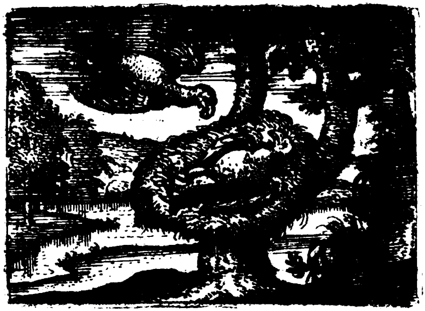
Voylà un exemple de la reconnoiſſance des Animaux, qui toutesfois ne la témoigne pas ſi bien que la memorable Hiſtoire d'Androde. Celuy-cy eſtant Eſclave d'un Seigneur Romain, en eſtoit ſi maltraitté, que pour ſe delivrer de ſa tyrannie il fut contraint de s'enfuïr en des lieux Deſerts, preferant toute ſorte de mauvaiſe rencontre à une ſi triſte condition. Il n'euſt pas cheminé long-temps dans une affreuſe Solitude, où il s'eſtoit lancé, qu'il vid venir à luy un Lyon d'exceſſive grandeur; mais ſi peu furieux, qu'au lieu de le menacer avec un terrible rugiſſe-

Digitized by Google

giſſement, il ſembloit tout au contraire luy faire des ſoûmiſſions, & le flatter doucement avec une action de ſuppliant, jettant de temps en temps de hauts cris, qui temoignoient apparemment une douleur exceſſive. Androde ayant apperceu que la cauſe en procedoit d'une longue eſpine que le pauvre Lyon avoit dans la pate, la luy tira fort adroitement, & fiſt ſuppurer l'apoſteme qui s'y eſtoit amaſſée. Pour reconnoiſſance de ce bon office, le Lyon le mena dans ſa Caverne où il fut long-temps à le nourrir de ſa chaſſe & de ce qu'il avoit de plus delicat. Mais enfin il arriva que le mal-heureux Androde fut reconnu & reconduit à ſon ancien Maiſtre, qui aprés pluſieurs inhumanitez exercées contre luy, le deſtina pour dernier ſupplice à ſervir au ſpectacle des Beſtes farouches. Or il advint de bonne fortune que le meſme Lyon, dont il avoit eſté le Medecin, luy fut preſenté à combattre, pour donner du paſſe-temps au peuple. Mais il n'y eut celuy de l'Aſſemblée qui ne fut ſaiſi d'un ſoudain eſtonnement, de voir l'action de ce genereux Animal; qui au lieu d'égorger l'Eſclave, comme il en avoit démembré dé-jà beaucoup d'autres, ſe proſterna tout à coup à ſes pieds, baiſſant la teſte, & luy applaudiſſant de la queuë.

Comme cét effet eſtoit extraordinaire, le peuple en voulut apprendre la cauſe de la bouche meſme de l'Eſclave; qui ſe mit à la raconter tout au long, encheriſſant avec des paroles exceſſives ſur la reconnoiſſance & la generoſité du Lyon. Dequoy les Romains ébahis & ſatisfaits tout enſemble, ils voulurent non ſeulement que l'Eſclave obtint la vie & la liberté; mais encore que luy meſme & le Lyon, fuſſent deffrayez aux dépens du Public, portant chacun une inſcription, avec ces mots: *Voicy le Lyon Hoſte de l'Homme, voicy l'Homme Medecin du Lyon.* Mais c'eſt aſſez prouvé par des exemples que la reconnoiſſance des bien-faits eſt commune aux Animaux.

FABLE XVII.



Du Milan malade.

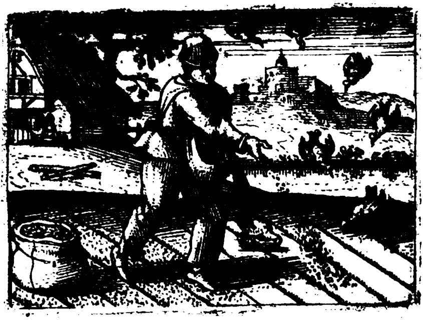
LE Milan ſe voyant malade en ſon lict, s'adviſa de dire à ſa Mere, *qu'elle s'en allaſt prier les Dieux pour luy*: mais elle luy répondit; *Il ne faut pas que tu eſperes aucune ſorte d'aſſiſtance des Dieux, toy qui as tant de fois pollué leurs Sacrifices & leurs Autels.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable monſtre clairement ce que dit un grand Docteur, qu'il arrive difficilement que celuy qui n'a fait autre choſe que vivre mal, ait l'advantage de bien mourir; il ne faut pas juſques là nous repoſer en cette haute Bonté, que nous n'ayons ſoin de nous en rendre dignes: car c'eſt en abuſer que de faire des fautes pour la requerir.

Digitized by Google

FABLE XVIII.



De l'Arondelle, & des autres Oyſeaux.

AU temps que l'on commençoit à ſemer le lin, l'Arondelle voulut conſeiller aux autres Oyſeaux d'empeſcher la ſemaille, diſant qu'on leur avoit dreſſé des embuſches; mais ils ſe gaufferent d'elle, & luy dirent qu'elle eſtoit une ſotte Devineresſe. Depuis quand le lin fut ſur le point de ſortir de terre & de reverdir, elle les adviſa derechef d'en arracher la ſemence; mais ils ne firent encore que s'en mocquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à meurir, elle leur donna conſeil de s'en aller piller les bleds; ce qu'ils ne voulurent faire, non plus que le reſte. Alors l'Arondelle quittant la compagnie de tous les autres

tres Oyſeaux, rechercha celle de l'Homme avec qui elle fait amitié; d'où vient qu'elle demeure maintenant avec luy & le réjoüit de ſon chant, au lieu que luy-meſme chaſſe les autres, & ſe ſert du lin pour faire des rets & des lacets à les prendre.

DISCOURS MORAL.

ICy la preyoyante Arondelle nous apprend combien importe à deſtourner les maux de la vie, un bon & ſage conſeil que les Hebreux n'appellent pas ſans ſujet *le fondement des grandes Actions*, ſans lequel toutes les entrepriſes s'en iroient en ruïne. A quoy s'accommode le ſentiment du Poëte Lyrique, quand il dit:

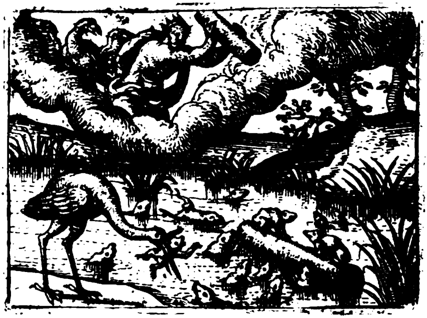
La force qui n'a point le Conſeil pour ſouſtien,
Se détruit d'elle-meſme, & ne vaut jamais rien.

De là vient auſſi que l'Homme prudent ne fait jamais rien ſans l'advis des Sages; pource que des diverſes opinions de pluſieurs, il en tire une reſolution qui ne luy peut eſtre que profitable: Mais le mal eſt que les fidelles Conſeillers ne rencontrent ſouvent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennent, encore qu'ils leur donnent de vrais & ſalutaires advertiſſements. Telle fut la Propheteſſe Caſſandre, qui ayant predit aux Troyens l'entiere deſtruction de leur Ville, s'ils ne faiſoient rendre Heleine à Menelas, eut le malheur de n'eſtre point creuë en tout ce qu'elle leur dit, & de voir arriver l'effet de ſa Prophetie, à faute de les avoir ſçeu perſuader. La meſme choſe ſe void preſque tous les jours dans les concurrences humaines, où la jeuneſſe emportée des tourbillons de ſon ardeur, mépriſe les ſages enſeignemens des Vieillards,

& ſe precipite inconſiderement en mille ſortes de perils, cauſez par ſon incredulité. Les Hiſtoires de cela ne ſe doivent point chercher ailleurs que parmy nous. Quant à la cauſe, elle provient de divers endroits: car quelquesfois elle procede de noſtre arrogance, qui nous fait imaginer tout autre ſens moindre que le noſtre; quelquesfois auſſi c'eſt un effet de noſtre impetuoſité, qui ne nous permet pas d'ouvrir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraiſne quant & ſoy nos appetits & noſtre raiſon, ſans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines perſonnes auſſi, qui par je ne ſçay quelle ſtupidité, ne reçoivent pas un bon conſeil; D'autres par une fauſſe impreſſion qu'ils ont conceuë contre leurs amis, les tenant ſuſpects d'envie, ou de malignité, & par conſequent jugeant tous leurs advis reprochables.

Mais de quelque ſource que naiſſe cette imprudence, ſoit de l'une de ces cauſes, ſoit de toutes enſemble, c'eſt touſiours un dangereux effect parmy les hommes, & qui ne leur laiſſe pour tout remede que ces paroles: *O que ſi je l'euſſe penſé!* Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire un bon amy qui nous conſeille fidelement, il en arrive ſouvent un autre plus conſiderable que celuy-là, à ſçavoir, que nous perdons preſque touſiours l'amitié de celuy qui entreprend de nous exhorter, à cauſe que ſe voyant ſi peu digne de creance envers nous, il ſe rebute ayſement de noſtre pratique, & ne peut ſouffrir la pluſpart du temps que nous le tenions pour ſuſpect en ſa veritable affection. Ce qu'Eſope a fort judicieuſement remarqué en l'Arondelle, qui voyant que les autres Oyſeaux mépriſoient les profitables enſeignemens qu'elle leur avoit donnez, changea de party contre leur eſperance; & ſe tournant du coſté de l'hõme, elle y trouva plus de ſatisfaction qu'avec ſes premiers compagnons. Cela nous apprend que ceux dont nous mépriſons les ſages avis, s'allienent ordinairement de nous, & ſe jettent la pluſpart du temps en des lieux plus avãtageux pour leur eſtime.

FABLE XIX.



Des Grenoüilles, & de leur Roy.

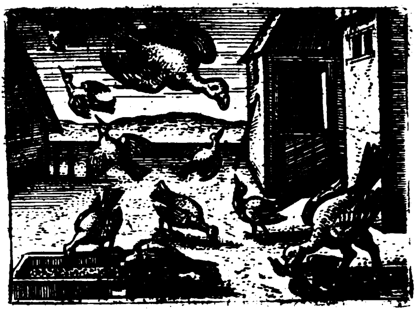
LEs Grenoüilles eſtans en pleine liberté, prierent Jupiter de leur donner un Roy ; Mais luy ſe mocqua d'une ſi ſotte demande : Ce refus neantmoins ne ſervit qu'à les rendre importunes ; de maniere que ſe voyant ſollicité de plus en plus, il fut contraint de leur accorder leur priere. Il leur jetta donc dans l'eau une groſſe Poutre, qui par ſa cheute & ſa peſanteur, fit trembler toute la Riviere. D'abord les Grenoüilles bien eſtonnées, s'impoſerent ſilence, & ſe mirent à ſalüer ce nouveau Prince, à luy faire honneur, & à s'approcher peu à peu de luy. Mais enfin, toute crainte laiſſée à part, elles s'apprivoiſerent ſi bien, que ce fuſt à qui ſauteroit la premiere ſur ce beau Roy, juſques à ſe mocquer ouvertement de luy, diſant qu'il n'avoit ny eſprit, ny mouvement. Ne pouvant donc le reconnoiſtre pour tel, elles importunerent Jupiter de leur en donner un autre qui fut vaillant. Jupiter leur donna la Cygogne, qui ſe pourmenant par les mareſcages, commença de témoigner ſa valeur aux Grenoüilles, & en engloutit autant qu'elle en rencontra en ſon chemin. Elles bien faſchées formerent une nouvelle plainte. Ce fut en vain toutesfois pource que Jupiter ne les voulut plus oüir; C'eſt pour cela qu'elles ſe plaignent encore aujourd'huy : car ſur le ſoir quand la Cygogne ſe va coucher, elles ſe tirent du Mareſt, & par leurs coaſſemens, murmurent je ne ſçay quoy d'effroyable. Mais elles ont beau ſe plaindre; Jupiter eſt ſourd à leurs cris, & veut abſolument qu'elles gemiſſent maintenant ſous la rigueur d'un Tyran, puis qu'elles n'ont pû ſouffrir un Roy debonnaire.

DISCOURS MORAL.

LEs Grenoüilles ſont accuſées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'avoir demandé un Roy, quand elles eſtoient libres. La ſeconde, d'avoir eſté mal ſatisfaites du premier qu'on leur envoya. Et la troiſiéme, de s'eſtre plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il ſemble qu'Eſope ait voulu blâmer la conduite des hommes, qui preferent la pluſpart du temps la Servitude à la Liberté; comme fit jadis le peuple Hebrieux. La nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien mal-heureux de la laiſſer perdre pour la ſeule diſpute du *tien & du mien*, & d'avoir eſté obligez de chercher à leur convoitiſe des moderateurs, dont ils n'auroient jamais eu beſoin, s'ils euſſent demeuré dans les ſacrées bornes de la mediocrité? Or ces Moderateurs ne furent eſleus au commencement, que pour retenir le peuple dans l'obſervation des Loix. Mais ayant pris gouſt à cette preéminence, ils eurent peur qu'on les en vouluſt quelque jour déplacer, & commencerent à loger dans des maiſons hautes & fortifiées, à s'environner de gardes, & aſſeurer la ſucceſſion à leurs enfans; à parer leur Dignité de precieuſes marques d'honneur, & pour le dire en un mot, à prendre le nom de Souverains. En ſuite de cela, ils degenererent pour la pluſpart, & commencerent d'ordonner les choſes, non pource qu'elles eſtoient bonnes & honeſtes, mais à cauſe que c'eſtoit leur volonté. Voylà donc comme les débordemens des hommes firent naiſtre leur ſervitude.

La ſeconde impertinence de ces Grenoüilles, eſt le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy, voulant donner à entendre par là, que dés qu'un Eſtat a affranchy les bornes de ſa liberté, il doit cherir tous les Roys qui luy ſont donnez de la main de Dieu, fuſſent-ils plus inſenſibles, ou plus ſtupides qu'une ſouche; Où il eſt à remarquer encore que par les coaſſemens & les cris de ces Animaux difformes, mutinez contre leur nouveau Maiſtre, nous eſt figurée l'inſupportable brutalité du vil populaire. Ce Monſtre à pluſieurs teſtes, cruel & ridicule tout enſemble, n'eſt jamais bien ſatisfait de ſes Princes. Quelque bon que ſoit leur Gouvernement, il y trouve touſiours à redire. De quoy toutes-fois il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'il eſt impoſſible (dit le plus moral de tous les Philoſophes) que celuy qui plaiſt à la Vertu puiſſe jamais plaire au peuple. Ce que n'ignoroient point auſſi Philippe de Macedoine, Alexandre, Phocion, & pluſieurs autres grands Princes, qui profitoient pluſtoſt qu'ils ne s'offenſoient du mépris & de la mediſance du vulgaire. Quant à la troiſiéme extravagance des Grenoüilles, fondée ſur les plaintes qu'elles firent de leur ſecond Roy, elle repreſente l'imparfaite condition de noſtre Nature, qui ne peut eſtre ſatisfaite dans un meſme eſtat, & aſpire inceſſamment à la nouveauté. Ce qui eſtant ordinaire en la pluſpart de nos actions, arrive ſur tout en matiere de Gouvernement, où ne jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait ſous le Ciel, nous trouvons extremes les moindres défauts des Princes, & en ſouhaittons de nouveaux; ſans conſiderer que tout changement ne fait que troubler & confondre l'ordre d'un Eſtat, quand meſme il ſeroit de bien en mieux, principalement ſi l'on introduit de nouvelles Loix. De toutes ces choſes on peut inferer, que c'eſt une pernicieuſe advanture pour un Peuple, de changer non ſeulement de forme, mais encore de Prince, à cauſe des tragiques evenemens qui ont accouſtumé de s'en enſuivre.

FABLE XX.



Des Colombes, & du Faucon leur Roy.

LEs Colombes ayant à faire la guerre au Milan afin de le vaincre plus facilement, éleurent le Faucon pour leur Souverain: mais luy ſe voyant declaré Roy, les gouvernoit comme Ennemy; & leur eſtant auſſi cruel que le Milan meſme, les raviſſoit, les mettoit en pieces, & les mangeoit. Elles ſe repentirent donc de leur ſottiſe, & dirent, *Qu'il leur euſt eſté beaucoup meilleur d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.*

DISCOURS MORAL.

LA vingtiéme Fable de noſtre Autheur a beaucoup de reſſemblance à celle qui la precede: car il introduit les Colombes, occupées aprés l'election d'un Faucon, pour les proteger contre les attaques du Milan. Puis il nous les figure pleines de repentir, pour avoir appellé à leur deffenſe un Prince plus cruel que leur Ennemy meſme. Quant à la premiere action qu'elles firent, à ſçavoir de ſe mettre volontairement à la protection du Faucon, nous avons veu cy-deſſus comment elle a ſon origine en la propre imperfection de ceux qui éliſent un Chef; n'eſtant pas croyable, que pluſieurs Juſtes, ou Gens de bien, qui logeroient enſemble dans une Iſle deſerte, s'aduiſaſſent jamais d'en choiſir un, la probité duquel leur ſeroit ſuſpecte. Car le propre du Sage, c'eſt de ne ſe laiſſer conduire qu'à la vertu. Auſſi la premiere fin de l'eſtabliſſement des Roys a eſté pour contenir les Peuples en l'obſervation de ce qui eſt honneſte & vertueux. D'où il s'enſuit, que les Gens de bien n'auroient jamais beſoin de Maiſtre, s'ils ne ſortoient hors des limites de leur devoir. Mais comme il n'y a celuy qui pour confirmé qu'il ſoit dans l'exercice des actions vertueuſes, n'y puiſſe faillir quelques fois; la pluſpart des hommes n'ayant que de foibles eſtincelles de probité, c'eſt aſſeurement un bien moindre mal pour eux d'eſtre gouvernez, que de ne l'eſtre pas, à cauſe de la grande facilité qu'ils auroient à chopper, s'ils n'eſtoient retenus par la crainte de quelque puiſſance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable, en éliſant leur Ennemy pour leur Roy; c'eſt à mon advis une faute inſupportable & digne de toute reprehenſion; cela ſoit dit ſeulement pour les Monarchies Electives.

Cette faute neantmoins en matiere d'Election, n'a pas laiſſé d'eſtre commune à divers Peuples du monde; comme aux Agrigentins, lors qu'ils mirent Phalaris en une condition eminente par deſſus eux, & porterent bien-toſt aprés la peine de leur imprudence ce, quand par ſes horribles cruautez il faillit à rendre ſa Ville deſerte de gens de bien, & la peupla preſque toute de cruels Aſſaſſins. Autant en prit-il en la meſme Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui ſous la conduite de leur General exercerent des cruautez inoüies. D'où l'on peut voir qu'il arrive aſſez ſouvent à des Peuples electifs, d'élever à la Domination des Roys depravez, qui vivans avec leur Peuple, comme s'il les devoit touſiours chaſſer, mettent le bien public dans l'indifference, & n'ont pour object que leur ſeureté particuliere. C'eſt alors que leurs Subjets inconſiderez repreſentent le perſonnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir à la maniere des Femmes, regrettant l'eſtat de leur premiere fortune, & ſouhaittans en vain d'y eſtre appellez.

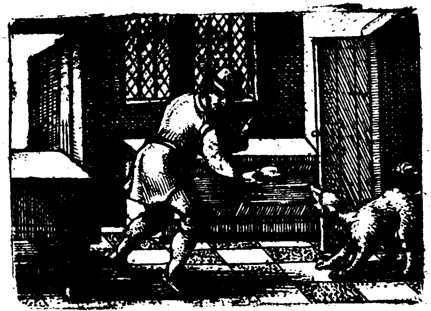
Mais comment ne porteroient ils point impatiemment cette deplorable condition, puis que meſme ils ne ſont pas ſatisfaits d'une bonne, & tendent touſiours au deſir de la nouveauté ? Cependant ils n'apperçoivent pas qu'elle ne peut eſtre que nuiſible, procedant comme elle fait d'une curioſité vicieuſe. A raiſon dequoy les Lacedemoniens l'avoient ſi en horreur, que pour ce ſeul ſujet ils condamnerent à mort un Soldat, pour avoir contre la couſtume enjolivé ſon Bouclier de pourpre. Ces eſprits volages accuſans ſans ceſſe la preſente Image des temps, trouvent à dire à des choſes neceſſaires, voire meſme à celles dont ils ont eſté la veritable cauſe ? Il eſt certes mal-aiſé de ſçavoir au vray, d'où procede en nous cette imperfection : car de l'imputer à un defaut d'eſprit, nous voyons d'ordinaire, que les plus habiles ſont les plus ſujets à l'amour des choſes naturelles, & qu'ils troublent ordinairement la tranquillité de leur Patrie. De dire auſſi que cela vien-

ne

Digitized by Google

ne de méchanteté, je n'y voy pas beaucoup d'apparence, puis que l'intention de la pluſpart de ces perſonnes eſt de bien faire, & de ſe garantir des preſentes calamitez par la force d'un Protecteur. Il vaut donc mieux en accuſer la foibleſſe de noſtre nature, qui ne ſe peut deſennuyer ſans la diverſité; & la recherche avec ſoin, non ſeulement dans les feſtins & dans les amours des Femmes; mais encore aux affaires publiques, & en la forme du Gouvernement. Or ces delices qu'on trouve à changer, viennent ſans doute, de ce que nous nous raſſaſions facilement d'une meſme action, ou d'un meſme object; & de ce que noſtre entendement ſe portant à tout connoiſtre, noſtre volonté de meſme ſe porte à tout éprouver; en quoy certes les Animaux ont de l'advantage par deſſus nous; car ils vivent dez le commencement du monde dans les meſmes regles, & relevent des mémes principes. Que s'ils n'ont pas la raiſon pour en tirer des conſequences & faire des argumens, ils ne l'ont pas auſſi pour s'ennuyer, pour pretendre aux nouveautez, pour inferer des fauſſetez ſur de vrais principes, pour trouver le deſordre en cherchant la perfection, pour rendre les actions libres moins heureuſes que les volontaires, & bref pour aſſervir la dignité de leur entendement, à l'incontinence & à l'ambition. Que ſi Eſope rend icy les Colombes capables de ces fautes, ce n'eſt pas que les Animaux le ſoient veritablement d'aucun crime, non plus qu'ils ne le ſont pas de la parole & du diſcours; mais il repreſente en leur perſonne la faute des hommes, & nous depart ainſi ſes enſeignemens.

FABLE XXI.



Du Larron, & du Chien.

LE Chien voyant qu'un Larron luy donnoit du Pain pour le faire taire; *Méchant*, luy dit-il, *je connois ta tromperie: tu m'offres du Pain, pour m'empécher d'aboyer: mais je n'ay que faire de ton preſent; car ſi je le prends, tu volleras tout dans cette maiſon.*

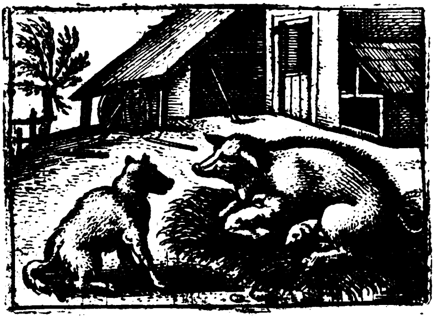
DISCOURS MORAL.

LA fidele prevoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons auſſi importantes qu'il y en puiſſe avoir au commerce de la vie. L'une eſt de l'incorruptibilité quant aux preſens, & l'autre de la ſage conjecture que nous devons faire de ceux qui ſont amis, ou ennemis, loyaux ou trompeurs, naïfs ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domeſtique n'écoutera jamais les propoſitions qui luy ſeront faites pour le ſeduire; ou s'il les écoute, il y repartira de la dent, ou de la pate, comme le fidele Chien d'Eſope. Car il faut qu'il ſe ſouvienne toûjours que la trahiſon eſt la pire de toutes les meſchancetez; celle-là principalement qui s'adreſſe du Serviteur au Maiſtre, à cauſe que la confiance y eſt plus neceſſaire. Auſſi eſt-ce pour cela que toutes les Loix la puniſſent rigoureuſement, quand meſme elle ne couſteroit qu'une perte fort legere au Seigneur de la maiſon.

Suivant cela, pour transferer cette queſtion des choſes petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui deffendent des Places pour les Roys, ne peuvent jamais trouver de grace auprés de leurs Maiſtres, ſi tant eſt qu'il les rendent pluſtôt qu'il ne leur eſt commandé; c'eſt à dire, en une extréme neceſſité, quand meſme ils n'auroient point de confidence avec l'Ennemy, & n'auroient failly que par la ſeule laſcheté, qui neantmoins de ſoy n'eſt pas puniſſable de mort, mais bien d'infamie. Au contraire ceux qui conſervent avec fidelité les Places qui leur ſont commiſes, acquierent un honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompenſe des charges & la propre ſatisfaction que leur donne la vertu. Or ce n'eſt pas la moindre attaque dont ils ayent à ſe parer que celle des dons où la reſiſtance eſt plus rare que contre la force. Il s'en trouve beaucoup qui ſurmontent la crainte de la mort; mais peu qui ne cedent au charme perſuaſif de la richeſſe. Ce fut elle qui corrompit la fidelité de Procris, qui juſques alors avoit eſté reputée la femme la plus chaſte de ſon âge; Elle qui fit retarder la courſe d'Atalante, & donna moyen à Hippomene de l'eſpouſer; Elle qui a tant fait perdre de Villes imprenables, & changer de Maiſtre aux plus floriſſans Royaumes; juſques là qu'un grand Prince avoit raiſon de dire : *Qu'il n'y avoit point de Place imprenable, s'il y pouvoit entrer un Mulet qui fut chargé d'or.* Cela eſtant, les genereux courages couronnent, à mon advis, leur reſiſtance, quand ils ſoûtiennent auſſi-bien l'attaque des preſents que celle des armes, comme fit le brave Vranocontes, pendant le Siege de Croie par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderberg, avec une vigilance & une valeur parfaite, fut convié par ce Prince à luy laiſſer cette Place de ſon bon gré, ſous les plus advantageuſes conditions qui ſe pouvoient faire à un homme de qualité ; à ſçavoir, de le rendre le plus grand de ſa Cour ; de luy donner à commander ſes Armées, & des poſſeſſions terriennes en abondance. Mais luy ne voulut pas ſeulement achever d'oüir les Ambaſſadeurs, & les renvoya ſans réponſe, pource qu'il jugea cette demande indigne d'une repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du meſme Caſtriot, Ameſe ſon Neveu, & Moyſe de Dibres. Quoy que d'ailleurs ils fuſſent grands Capitaines, ils ne laiſſerent pas toutesfois de faillir au principal & d'eſtre éblouïs des belles promeſſes du Sultan, qui leur firent abandonner leur Prince & tourner leurs Armes contre leur propre Patrie.

Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Eſope qu'on ne peut mieux appeller que Sagacité, qui conſiſte proprement à diſcerner la mauvaiſe intention d'avec la bonne, & le flatteur d'avec l'amy. Mais ne pouvant m'arreſter à deduire les moyens de reconnoiſtre l'un & l'autre, il vaut mieux que je vous renvoye aux Livres des Philoſophes, & particulierement au judicieux Traitté qu'en a fait Plutarque.

FABLE XXII.



Du Loup, & de la Truye.

LA Truye eſtant une fois en travail de ſes Cochons, le Loup luy promit de l'accoucher, & de luy bien garder ſa portée. Mais elle luy répondit: *Qu'elle n'avoit nullement beſoin de ſon ayde, & que le plus grand plaiſir qu'il luy pût faire, c'eſtoit de ſe retirer bien loin. Car*, adjoûta-elle, *tout le bon office qu'on peut attendre d'un Loup, vient de ſon éloignement & non pas de ſa preſence.*

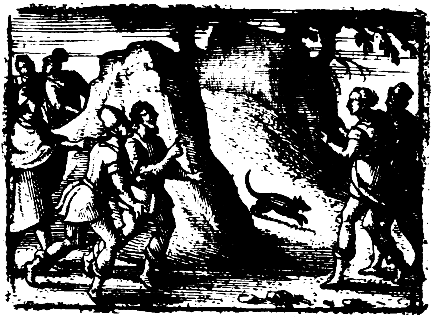
DISCOURS MORAL.

CEtte Beſte proche de ſon accouchement refuſe de fort bonne grace l'aſſiſtance du Loup, qui ne luy peut eſtre, ny agreable, ny utile; donnant à entendre que la meilleure ayde que nous pouvons tirer d'un meſchant, c'eſt de ne le point voir, quand meſme il nous pourroit eſtre profitable d'ailleurs. La raiſon eſt, pource qu'aprés tout il n'ayme jamais l'Homme de bien. Au contraire quelque mine qu'il luy faſſe, il le haït mortellement dans l'ame, à cauſe de ſa bonne vie qui ne peut s'accommoder à ſon impieté. Ainſi dans cette averſion ſecrette qu'a le vicieux contre celuy qui ne l'eſt point, quelle apparence y a-t'il que le vertueux ſe puiſſe prevaloir des offres d'un Ennemy clandeſtin ? Ne luy doivent-elles pas eſtre ſuſpectes ? Et meſme ne luy vaut-il pas mieux refuſer ſes preſens que les recevoir ? Qu'il l'apprenne ainſi de ce bon mot qui ne dit pas ſans raiſon :

Que de nos Ennemis, dans leur déguiſement,
Les dons ne ſont pas dons, à parler proprement.

Que le bon n'ait donc jamais de commerce avec le méchant, & qu'à la façon des Parthes, il le combatte en fuyant. Car encore que l'homme du monde qui a le plus d'habitude au vice, ne ſoit pas incapable d'une action vertueuſe, ſi eſt-ce qu'il deshonore en quelque façon les gens de bien, lors qu'il les approche pour les aſſiſter, à cauſe qu'il expoſe au ſoupçon leur probité, & qu'il ſemble la vouloir faire dependre de ſa malice. Ce fut pour cela que les Ephores de Sparte eurent jadis bonne grace, lors qu'en oyant un advis ſalutaire qui leur eſtoit propoſé par un méchant, ils s'adviſerent de le faire dire au peuple par un homme de bien, comme ne voulant pas que la conſervation de Lacedemone fuſt deuë à une perſonne indigne du nom de Sparte ; ny que cette Republique qui avoit pris ſa naiſſance dans la vraye & parfaite probité, receuſt aucun advantage de ſon contraire.

FABLE XXIII.



De l'Enfantement des Montagnes.

AU bruit qu'on fit courir autrefois qu'une Montagne devoit enfanter, tout le Peuple y accourut, & ſe mit à l'entour avec frayeur, croyant de-jà qu'il en deuſt ſortir quelque Monſtre horrible. Mais enfin il ſe trouva que la Montagne accoucha d'un Rat; ce qui les fit tout paſmer de rire.

DISCOURS MORAL.

IE doute au commencement de ce Diſcours, ſi je le dois rapporter aux promeſſes des Arrogants & des Preſomptueux, ou taxer generalement l'Orgueil & la Vanité des hommes qui cherchent à ſe rendre immortels par des baſtimens; qui mettent ſur pied des Armées, qui devorent les Provinces entieres des yeux

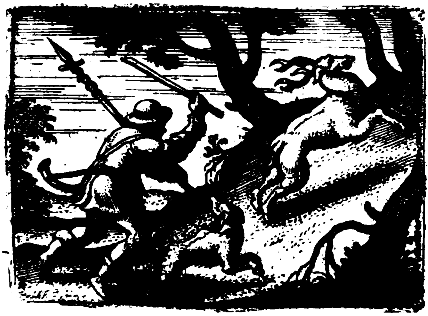
& du deſir ; & au partir de là, leur ambition n'aboutit qu'à un peu de fumée. C'eſt bien la commune interpretation de cette Fable, de l'appliquer aux grands Prometteurs, qui ne répondent pas aux eſperances qu'ils font naiſtre, ou aux Fanfarons qui ne mettent point en effet la centiéme partie de leurs menaces ; mais qui tremblent à la veuë du peril, aprés l'avoir mépriſé dans leurs maiſons. Tel fut le Trazon de la Comedie de Plaute : tels ſont les Capitans des forces Italiennes, & tels encore ces Rodomonts & ces Braves qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre, & ne les rencontrent jamais à la Campagne. Mon Dieu que ces gens-là me déplaiſent, & que leur preſomption eſt inſupportable ! l'amour propre les rend adorateurs des fauſſes loüanges qu'ils ſe donnent, & mortels ennemis des Vertueux, auſquels on en donne de veritables. Ils fulminent contr'eux à toute heure, pource que leur gloire les offuſque, & ſont comme ces peuples des Indes qui maudiſſent le Soleil, à cauſe de la foibleſſe de leurs yeux qui n'en peuvent ſouffrir la lumiere.

Mais laiſſons-là leurs foibleſſes, comme indignes de la cenſure d'un honneſte homme ; & venons à faire une plus haute application de ce ſujet ; à ſçavoir, à la vanité des plus grandes entrepriſes du monde. Elle eſt telle, ſans mentir, qu'elle ne pouvoit pas eſtre mieux comparée qu'à la groſſeſſe des Montagnes, & à la production d'un Rat. Car de grace, ces Conquerans qui béent aprés le poſſeſſion de la terre entiere, qu'engendrent-ils enfin que des vermiſſeaux ? Que deviennent-ils qu'un peu de pouſſiere & de cendre ? & encore cela n'arrive-t'il pas à la fin, mais au milieu de leurs conqueſtes ; comme il en prit à Pyrrhus, à Alexandre le Grand, à Attila, & tout nouvellement au Roy de Perſe, decedé paſſé quelques années au fort de ſes plus belles actions. Que s'il arrive à tels Conquerans de venir à bout de leurs entrepriſes, & de porter leurs deſirs juſques à l'extremité; ne les voyons-nous pas déchoir & ramollir dans les delices, terniſſant leurs belles actions par de trop vicieuſes voluptez; comme il arriva jadis à Lucule, & à Tamberlan, ce foudre des nations Aſiatiques. Ces ambitieux virent finir leur gloire avant leur mort, & trouverent qu'elle n'eſtoit pas meſme de la durée de leur âge. Autant en a-t'il pris à ceux qui ont fait des Baſtimens magnifiques, comme des Mauſolées, des Coloſſes, & quantité d'Ouvrages ſemblables. Car on a preſque toûjours veu finir le Seigneur, ou l'Ouvrier, avant que la beſongne fuſt achevée: comme ſi Dieu ſe joüoit à voir commencer tant de merveilles ſans les parfaire, & à deſtruire ſes temeraires imitateurs. Telle fut la confuſion de Babel, où cette monſtrueuſe & magnifique Architecture demeura imparfaite à la veüe de Nembrot, bien eſloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le détour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut achevé de perſonne; Et telle la grande Pyramide d'Egypte, où nul n'a ſceu mettre la derniere main. Le ſemblable auſſi n'arriva-t'il pas en l'entrepriſe du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'un homme, en la ſeparation de l'Iſthme de Corinthe, & en celuy de la Mer-Rouge? Ne ſemble-t'il point que la nature dédaigne nos plus hautaines reſolutions, & que elle deffende à des Pigmées d'outre-paſſer les bornes qu'elle s'eſt preſcripte? Que ſi nous voulons venir des Ouvrages des Roys à ceux des Particuliers; n'y en a-t'il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Autheur, entre leſquels il me ſuffira de nommer l'incomparable Eneïde; Combien d'admirables pourtraits d'Apelle, de Parrhaſe, & de Zeuxis; combien de Michel l'Ange & du Tician n'ont eſté que commencez, & par conſequent leur gloire eſt demeurée imparfaite.

Mais ſuppoſons qu'il ne manquaſt rien à toutes les entrepriſes mortelles, de tout ce qu'on y deſire pour les accomplir : l'iſſuë toutesfois n'en eſt-elle pas ridicule & vaine, comme en l'accouchement des Montagnes ; Si l'on aſpire à la Gloire, quel eſt ce bien pour qui l'on ſe peine tant, ſi ce n'eſt un bien fragile, & indigne de noſtre deſir ? Si l'on ne travaille que pour une belle œuvre, quel moyen a-t'on de la perpetuer ? Le Temps, à qui rien ne peut reſiſter, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faiſons, tant pour la production de l'eſprit, que pour les Ouvrages materiels ? C'eſt veritablement à une petite Soury qu'aboutiſſent nos hauts deſſeins : c'eſt d'une riſée que nous accouchons. O ſage, & mille fois eſtimable Democrite, qui paſſoit des jours entiers en la contemplation de noſtre baſſeſſe, & rioit de temps en temps des ſottes pretentions des Mortels ! Que le Lecteur ſe figure d'un coſté ce grand Perſonnage attaché à la diſſection des Animaux, pour obſerver le ſiege de la Bile, & juger par cette eſpreuve de la cauſe de nos guerres, de nos animoſitez & de nos diviſions ; Qu'on ſe le propoſe, dis-je, riant de nos vanitez, & que d'ailleurs on ſe repreſente Xerxes couvrant d'une Armée innombrable le Détroit de l'Helleſpont ; lequel des deux ſemblera plus ridicule ? Ce ſera ſans doute celuy qui par un excés d'ambition met dix-huit cens mille hommes ſur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de ſon Armée ; tandis que ce Philoſophe ſe rit de la vanité de ce temeraire, & qu'il condamne ſa preſomption, jugeant fort à propos avec Eſope, que c'eſt la groſſeſſe d'une Montagne, qui n'accouche que d'une Soury.

Digitized by Google

FABLE XXIV.



Du viell Chien, & de ſon Maiſtre.

VN Veneur encourageoit ſon Chien à la chaſſe; mais c'eſtoit en vain, pource que la peſanteur de ſes pieds tardifs ne luy permettoit pas d'aller viſte. Or quoy qu'il euſt pris la beſte, il ne pût neantmoins la retenir pour n'avoir aucunes dents. Son Maiſtre s'eſtant mis alors à le tancer aigrement, en adjoûtant les coups aux menaces, le pauvre Chien luy répondit: *Qu'il meritoit bien qu'on luy pardonnaſt, puis qu'il eſtoit devenu vieil, & qu'en ſa jeuneſſe il avoit eſté auſſi bon qu'un autre à la priſe; Mais je voy bien que c'eſt*, continua-t'il, *tu ne prends plaiſir à rien, s'il n'y a du profit: Je ne m'eſtonne donc point ſi m'ayant aymé tant que j'ay chaſſé, tu me veux* *mal maintenant que je n'ay aucunes dents, & ne puis courir. Mais ſi tu n'eſtois ingrat, comme tu m'as aymé jeune, à cauſe du profit, cette meſme conſideration devroit t'obliger à m'aymer auſſi en ma vieilleſſe.*

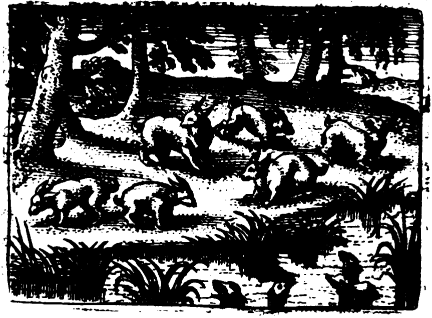
DISCOURS MORAL.

Que les grands Seigneurs ſe viennent inſtruire icy par la voix d'un pauvre Animal, qui reproche de bonne grace à ſon Maiſtre une exceſſive ingratitude. C'eſt ce Chien affoibly de vieilleſſe, qui n'eſtant plus bon aux exercices de la Chaſſe, reçoit des traittemens indignes de luy, & paſſe ſes vieux jours avec des mépris faſcheux, & des injures continuelles. Il en prend de meſme à la pluſpart de ces pauvres infortunez, qui s'obſtinent à ſuivre la Cour, où ils blanchiſſent avant que devenir libres, voire-meſme ils ne le deviennent jamais que par leur mort. Les miſerables languiſſent ſous la volonté d'autruy, ſans que la leur ſoit jamais miſe en exercice, & ſans conſiderer qu'ils ſont Hommes. Là les maladies les accueillent de toutes parts, outre les inquietudes & les défauts que donne à leur eſprit une perpetuelle contrainte. Diogene les compare à des Eſclaves qui ayment leurs chaines, à cauſe qu'ils s'imaginent qu'elles ſont d'or; mais quand elles le ſeroient, ils n'en tireroient pas vanité comme ils font, s'ils eſtoient dans le ſentiment de Seneque, qui parlant de leur ſervitude : *N'eſt-ce pas*, dit-il, *une grande ſottiſe que celle d'un Eſclave: qui cherit paſſionnement ſes fers, à cauſe qu'ils ſont dorez?* Ils en ſont Adorateurs neantmoins, & ſe plaiſent à les traîner jour & nuit dans les Palais des Princes.

Cependant quel regret n'ont-ils point en leur ame, de voir qu'ils ont miſerablement diſſipé leur bien, ſur l'eſperance de s'aggrandir, & de ſe voir comblez de threſors? Je les renvoye à Guevare, qui leur repreſente adroittement leur faute par ce plaiſant Apologue. L'Aſne, dit-il, quitta ſon herbage à la perſuaſion du Renard, & ſe mit à ſuivre la Cour du Roy Lyon. Il y fut le bien venu durant quelque temps: mais enfin on ſe ſaiſit de luy, & à force de le battre on l'eſtendit par terre tout roide mort. Le Roy en voulut avoir la cervelle, lors que le Renard qui l'avoit avalée, *Sire*, luy dit-il, *aſſeurez-vous qu'il n'en a point aprés ſa mort, non plus que durant ſa vie. Car s'il en avoit tant ſoit peu, il n'auroit jamais quitté ſon Pré pour venir à la Cour chercher ſon malheur, & ſa derniere ruine.* Mais de tous les maux qu'endurent les vieux Serviteurs, le plus grand & le plus deplorable, à mon advis, c'eſt le mépris qu'en fait la pluſpart du temps un mauvais Maiſtre, qui aprés avoir eu leur jeuneſſe, & tiré d'eux tous les ſervices dont ils ont eſté capables, ne les regarde ſur le declin de leur âge, que comme des creatures inutiles.

Or ce ne ſont pas les Maiſtres ſeuls qui tombent en cette prodigieuſe méconnoiſſance. Nous voyons que les Amis & les Dames deviennent auſſi quelquesfois de cette humeur pour nous, & meſme les Republiques, quoy qu'elles faſſent profeſſion d'une parfaite & judicieuſe conduite. Je n'en veux point d'autre exemple que celuy de Themiſtocles, de Coriolan, & de leurs ſemblables; qui aprés des ſervices immortels ont eſté cruellement bannis, voire quelquesfois mis à mort par l'ingratitude de leurs peuples.

FABLE XXV.



Des Lievres craignans ſans cauſe.

LA Foreſt battuë des vents, faiſoit plus de bruit que de couſtume: ce qui fut cauſe que les Lievres épouvantez ſe mirent incontinent en fuite. Mais comme ils fuïoient ils trouverent un Mareſt qui les empeſcha de paſſer outre. En ces extremitez ils ſe virent bien en peine, pource que le danger les enveloppoit devant & derriere. D'ailleurs les Grenoüilles les épouvantoient encore plus fort par le bruit qu'elles faiſoient en ſe jettant dans l'eau. Alors un des plus vieux & des plus eloquens de leur trouppe les voulant raſſeurer; *Pourquoy*, dit-il, *nous donnons-nous ainſi l'allarme mal à propos? que ne prenons nous courage? Certes, nous ſommes*

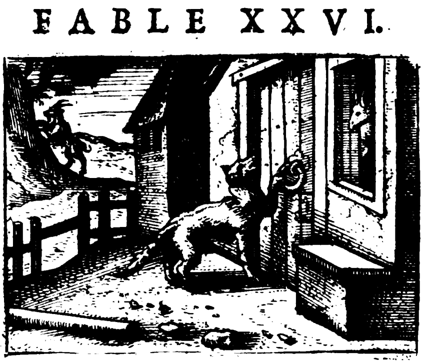
mes agiles de corps, mais lâches de cœur. Sus donc, ne nous enfuyons point pour du vent, & nous mocquons de ce danger, qui n'eſt nullement à craindre.

DISCOURS MORAL.

LA ſotte crainte des Lievres, qui s'alloient precipiter, pour ſe tirer de la peine où ils s'eſtoient mis, repreſente la foibleſſe de ceux qui meurent de peur de mourir, & s'abandonnent à des maux certains, pour n'eviter que l'effet de leurs ſoupçons. Quant à la ſage remonſtrance que leur fit le plus vieil d'entr'eux, par l'exemple des Grenoüilles, cela nous apprend que c'eſt une excellente conſolation à nos maux de les comparer à ceux d'autruy, quand ils ſont plus mal-heureux que nous. Ce que j'y trouve de pire, eſt que nous les croyons eſtre par deſſus tous ceux que la Fortune perſecute. A cecy ſe rapporte cét ingenieux Apologue de l'Aſne, qui voyant un Rouſſin bien panſé, ſe creut d'abord miſerable, à comparaiſon de luy. Mais quand il le vid à quelque temps de là chargé peſamment, picqué juſqu'au ſang & reduit à n'en pouvoir plus, il changea tout auſſi-toſt d'advis, & creut ſa condition meilleure que celle des autres. En effet, ce parallele des infortunes d'autruy, nous eſt une eſpece de conſolation bien grande, quand elles ſe trouvent moindres que les noſtres. Car il n'eſt point d'homme ſi deſeſperé qui ne ſe plaiſe à vivre, s'il jette les yeux ſur une infinité de Mendians, chargez d'âge & de maladies, qui toutesfois s'eſtudient à ſe conſerver, comme ſi leur vie eſtoit accompagnée de tout ce qu'on appelle bon-heur en ce monde.

Digitized by Google

FABLE XXVI.



Du Chevreau, & du Loup.

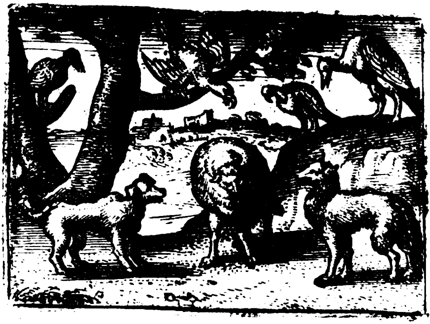
LA Chevre voulant aller paiſtre, enferma ſon Chevreau dans ſa loge, & luy commanda qu'il n'euſt à ouvrir à perſonne, juſqu'à ce qu'elle fuſt de retour. Mais aprés qu'elle s'en fuſt allée, le Loup qui l'avoit ouïe de loin, s'en vint heurter à la porte; & contre-faiſant la voix de la Chevre, commanda qu'on luy ouvrît. Alors le Chevreau connoiſſant ſa tromperie; *Je n'en feray rien,* dit-il, *car bien que ce ſoit la voix d'une Chevre, je voy neantmoins à travers les fentes que c'eſt un Loup.*

DISCOURS MORAL.

QUi n'eſtimera l'obeïſſance de cét Animal innocent ? Qui n'approuvera ſa bonne conduite ? Sa Mere luy deffend d'ouvrir la porte ſi ce n'eſt à elle-meſme ; & voylà qu'un moment aprés leur perfide Ennemy s'en vient pour decevoir le Chevreau, & luy perſuader d'une voix feinte qu'il ouvre, & que c'eſt veritablement la Chevre qui eſt à ſa porte. Mais luy bien adviſé ne ſe départ pas d'un ſeul point du commandement de ſa Mere. C'eſt ainſi qu'en doivent uſer tous les Enfans bien naïs, & aprés leur devoir envers Dieu, mettre le plus haut point de leur gloire, à ſe rendre touſiours ſouples à la volonté de ceux qui les ont mis au monde. Auſſi à vray dire les plus beaux fruits qu'ils puiſſent cueillir des inſtructions qu'on leur donne en leur bas âge, ſont ceux de l'Obeïſſance. Car s'il eſt vray, comme il n'en faut pas douter, que dans un Eſtat bien policé, il faut neceſſairement que le Prince obeïſſe à Dieu, le Magiſtrat au Prince, le Peuple aux Magiſtrats, & les Serviteurs aux Maiſtres ; N'eſt-il pas juſte de meſme qu'en une Famille bien reglée les Enfans obeïſſent à leurs Pere & Mere ; & ſe rendent ponctuels à l'obſervation de tout ce qui leur eſt ordonné par eux-meſmes ? Le Chevreau de cette Fable le leur apprend par les grandes precautions qu'il apporte à ne ſe laiſſer ſurprendre au Loup. Il regarde pour cét effet par les fentes de l'huis, ſi la taille de cét Impoſteur, qui ſe dit eſtre ce qu'il n'eſt pas, répond à ſa voix, marque tres-infaillible de la ſeureté, qui eſt inſeparable d'avec la Jeuneſſe, quand elle ſe repoſe ſur le conſeil des Judicieux. Comme au contraire il n'eſt rien de ſi hazardeux que les entrepriſes des jeunes gens, qui ne daignent ſuivre les advis des hommes ſages, & de ceux meſmes que la nature commet pour leur gouvernement. Ces Preſomptueux naiſſent avec tant d'amour propre : Ils s'eſtiment ſi grands & ſi excellens perſonnages, & ſont ſi charmez de leur bon ſens, que toute autre choſe leur ſemble ridicule, horſmis la production de leur eſprit. Ils croyent baſtardes toutes les Plantes, qui ne naiſſent point en leur terroir : Ils jugent de la conduite d'autruy par leurs ſentimens, & ne trouvent à propos que les choſes qu'ils ont dé-jà faites, ou à la pratique deſquelles ils ont quelque diſpoſition. Ce qui arrive, comme dit Ariſtote, plus aux jeunes gens qu'aux autres pour la chaleur de leur ſang, qui ne leur donne pas la patience de raiſonner afin de conclurre ; & pour le peu de pratique du monde, qui ne leur a point permis encore de connoiſtre les inégalitez de la Fortune, & les divers artifices des Hommes, au lieu que les Vieillards, à cauſe de la tiedeur, ou pluſtoſt de la froidure de leur ſang, raiſonnent lentement aux occurrences qui leur ſurviennent, & panchent touſiours devers la crainte, qui comme elle glace les temperamens, elle reſide auſſi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs, ils ont eſté ſi ſouvent deceus par les evenemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment de le devoir eſtre ; à cauſe dequoy ils ont toûjours l'œil au guet, & tournent inceſſamment la choſe en la pire partie.

⁂

FABLE XXVII.



Du Chien, & de la Brebis.

LE Chien ayant fait adjourner la Brebis, pour ſe voir condamner à luy payer un pain qu'il luy avoit preſté, elle nia de luy rien devoir ; mais le Milan, le Loup, & le Vautour en eſtans pris à témoins, dépoſerent contre elle, qui fut condamnée à rendre le pain, que le Loup luy oſta en meſme temps & le devora.

DISCOURS MORAL.

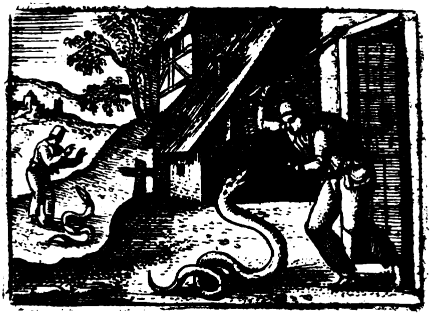
IE ne ſçay quel enſeignement donner aux Innocens, pour les mettre à couvert de l'oppreſſion des faux Témoins. Car j'en trouve les embuſches ſi dangereuſes, qu'il eſt impoſſible, à mon advis, de les eviter, ſi ce n'eſt d'avanture en ſe dérobant la plus qu'on peut à la frequentation des Hommes ; Encore arrive-t'il bien ſouvent que ceux-meſmes qui nous connoiſſent le mieux, dreſſent à noſtre honneur & à noſtre vie, des pieges ſi dangereux qu'il eſt preſque impoſſible d'en échapper. Ce qu'Eſope a fort bien donné à connoiſtre, en faiſant le Chien accuſateur de la Brebis, quoy que neantmoins il la deuſt proteger continuellement, étant deſtiné à cela par la Couſtume & par la Raiſon. Il nous enſeigne par cette Fable que ceux en qui nous devons avoir plus d'eſperance, ſont quelquesfois nos pires perſecuteurs ; & qu'afin de rendre noſtre calamité plus certaine, ils apoſtent de faux Témoins contre nous. Ces Impoſteurs qui ſont les pires de tous les Hommes, s'opiniaſtrent d'autant plus à ſoûtenir effrontement leurs fauſſes depoſitions, qu'ils n'ont pour l'ordinaire ny Religion, ny crainte de Dieu. Un Poëte l'aſſeure ainſi, quand il dit :

Celuy ne craint aucunement
D'atteſter les Dieux fauſſement ;
Par des ſermens épouventables ;
Qui ſe rit des foudres lancez
Deſſus la teſte des coupables,
Aprés qu'ils les ont offenſez.

Mais que doit-on eſperer de tels Impies, s'il eſt vray qu'ils ne ſe laiſſent toucher, ny aux Loix humaines, ny meſme aux menaces qui leur ſont faites dans les ſaintes Lettres, où il eſt dit en termes exprés : *Que le faux Témoin ne demeurera point impuny.* Il faut donc eſtre ſoigneux de ne voir, s'il eſt poſſible, que des gens de bien, & de fuïr le commerce des Méchans, quand meſme la proximité du ſang, ou l'habitude nous convieroit à les pratiquer.

Voylà ce que je puis conſeiller aux Vertueux, pour eviter l'oppreſſion de leur contraire. Mais quant aux faux Témoins & aux Calomniateurs, je leur repreſenteſenteray en paſſant l'impoſture de leur crime, par la comparaiſon des Demons. Il eſt en effet tellement hideux qu'il les rend plus execrables que les malins Eſprits : car encore que ce ſoit leur meſtier de mentir inceſſamment ; ſi eſt-ce qu'il y a des circonſtances où ils ſont forcez à dire la verité, & ne ſçauroient en ce cas là porter un faux témoignage, comme il arrive aux Adjurations & aux Exorciſmes. Les faux Témoins au contraire n'ont rien de ſacré, ny d'inviolable. Ils levent la main devant leur Juge ; ils appellent leur Createur à témoin, ils jurent meſme ſur l'Evangile, pour rendre croyables leurs impoſtures, & oſtent la vie ou le repos à l'innocent, qui n'a pas moyen de ſe garantir du tort qu'on luy fait, & n'en peut demander Juſtice qu'à Dieu ſeulement. D'ailleurs les Demons par la meſme raiſon qu'ils ſe font connoiſtre à nous, donnent dequoy nous méfier d'eux, au lieu que ceux-cy ébloüiſſent les Magiſtrats avec une feinte probité, & ſe ſervent de la foy humaine pour couper la gorge aux pauvres affligez, juſques à s'ayder du nom d'une vertu, pour authoriſer un crime. Avec cela les malins Eſprits ſont en quelque façon excuſables, à cauſe des peines qu'ils ſouffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra ſouffrir eternellement. Mais les faux Témoins n'ont point de ſujet de deſeſpoir, ny de plainte, contre la Bonté Divine, Dieu leur a donné preſque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les meſmes recompenſes qu'à eux, pourveu qu'ils ſe convertiſſent : bref il les a fait Freres de ceux qu'ils calomnient les conviant par là d'eſtre pluſtôt charitables que perſecuteurs. L'on ne peut donc accuſer Eſope d'avoir traitté trop rudement les faux Témoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puis que meſme ils ſont pires que les Demons.

FABLE XXVIII.



Du Laboureur, & du Serpent.

VN Laboureur faſché contre un Serpent qu'il nourriſſoit, prit une coignée en main,&ſe mit à le pourſuivre.Mais le Serpent échappa, non toutesfois ſans eſtre bleſſé. Il arriva depuis que le Laboureur eſtant devenu fort pauvre, & imputant la cauſe de ce mal-heur à l'offence qu'il avoit faite au Serpent, s'en alla vers luy, pour le prier de s'en revenir à ſon logis. *Pardonne-moy*, luy répondit le Serpent, *ſi je n'y puis retourner: car il n'eſt pas poſſible que je ſois jamais en ſeureté auec toy, tant que tu auras une telle cognée en ta maiſon. D'ailleurs, bien qu'il n'y ait plus de meurtriſſeure à ma playe, ſi eſt-ce que le ſouvenir m'en reſte encore.*

DIS-

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

C'Eſt bien à faire aux belles Ames de pardonner une injure ; mais c'eſt auſſi manquer de prudence, que de ſe fier derechef à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette verité, le ſubtil Eſope introduit en cette Fable le plus prudent des Animaux, ſçavoir le Serpent, qui ſe dépoüille bien veritablement de toute rancune contre le Laboureur qui l'a offenſé ; mais qui n'eſt plus reſolu de retourner en ſa maiſon. En effet ce ſeroit mal profiter des advertiſſemens de la Fortune, que de rentrer en la converſation de celuy qui nous auroit une fois trahis. Car de dire que la bonté que nous luy témoignerions à pardonner une offenſe, l'obligeroit à vivre plus fidelement avec nous, & à n'y retomber jamais, cela me ſemble extremement foible, puis qu'on peut alleguer auſſi, que l'impunité de ſa faute ſeroit un leurre pour l'y rappeller. Il faut donc du moins que les mauvais traittemens que nous recevons des hommes, nous laiſſent quelque ſorte d'inſtruction, & que nous tirions cét advantage de noſtre mal, d'avoir acquis le ſecret de n'y retomber jamais. Autrement ce ſeroit une choſe impertinente que le pardon, ſi en ſuite de cela il nous falloit tous les jours expoſer à nos déplaiſirs. Les Loix de la generoſité ne ſont pas ſi ſeveres, qu'elles exigent une choſe ſi dure & ſi hazardeuſe, que de nous r'engager avec les perfides, & nous remettre ſous la foy de ceux qui n'en ont point. Nous ſommes bien obligez d'uſer de courtoiſie & de charité envers nos Ennemis, s'ils nous en requierent, pourveu toutesfois que nous ne faſſions tort à une perſonne qui nous eſt plus chere & plus precieuſe qu'eux ; c'eſt à dire, à nous meſmes : car la nature nous a donné une juſte paſſion pour ce qui nous touche, & un legitime deſir de noſtre conſervation. Comme nous devons doncques à la Vertu ce charitable office de nous bien remettre avec nos Ennemis; nous devons auſſi ce droit à la nature de ne nous y plus fier à l'advenir, de peur d'uſer d'inhumanité, à meſme temps que nous uſerons de Clemence, & de joindre une ſottiſe à une belle action.

Que ſi quelqu'un me vient objecter que c'eſt avoir mal pardonné au perfide, que de ne vouloir plus entrer en grace avec luy, & qu'il ſe trouve encore quelque reſte d'animoſité dans cette retenuë; Je luy répondray qu'il n'y a ny plus ny moins de haine pour tout cela; mais beaucoup de precaution, & qu'à ce compte-là ce ſeroit avoir de l'animoſité contre un precipice, que de le fuïr aprés l'avoir découvert. Ce n'eſt pas vouloir mal à la perſonne des traiſtres que de s'en éloigner; mais c'eſt aimer raiſonnablement la noſtre, dequoy l'on ne ſçauroit nous reprendre ſans injuſtice. Au contraire nous ſerions blâmables d'aveuglement, de nous laiſſer cheoir derechef dans le meſme piege: car comme dit le gentil Bertaud:

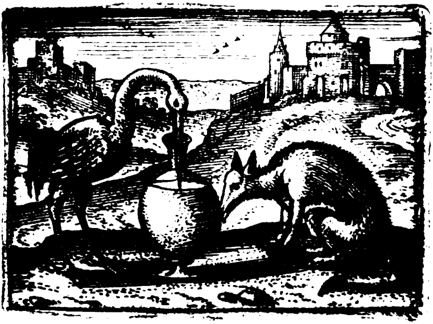
Celuy ſe plaint à tort de ſa calamité,
Qui contre un meſme roc fait un meſme naufrage.

C'eſt donc une choſe judicieuſe de ſe garantir d'une embuſche, en s'éloignant de la perſonne qui l'a faite. Que ſi le vicieux eſt de ſoy-meſme un object digne d'eſtre fuy, à plus forte raiſon le ſera-t'il à ceux qu'il aura trahis, non pour la premiere offenſe, mais pour le peril de la ſeconde. Aſſeurement il eſt bon de l'eviter, non comme Ennemy, mais comme Méchant, & encore comme un Méchant qui s'eſt fait connoiſtre à nous pour ce qu'il eſt; c'eſt à dire, de qui nous ne devons plus eſtre en doute.

FA-

Digitized by Google

FABLE XXIX.



Du Renard, & de la Cigongne.

LE Renard ayant invité la Cigongne à ſouper, verſa ſur la table tout ce qu'il avoit de viande; mais d'autant qu'elle eſtoit liquide, la Cigongne n'en pouvoit prendre avec ſon long bec: bien que le Renard la mangea toute. Elle cependant ſe retira honteuſe & ſâchée enſemble, de ſe voir ainſi trompée; Toutesfois pour en avoir ſa revanche, elle retourna quelques jours aprés, & convia ſon hoſte à diſner. Elle luy ſervit donc quantité de bonnes viandes dans un grand Bocal de verre; mais pource que l'entrée eſtoit fort eſtroitte, le Renard en eut ſeulement la veüe, & n'en pût jamais goûter: comme au contraire, il fut bien aiſé à la Cigongne de tout manger.

DISCOURS MORAL.

TE crois tu ſi remply de fineſſe, ô fallacieux Renard, que de pouvoir tromper impunement les gens accorts, ſans courir fortune d'eſtre toy-meſme affiné? Cét animal, qui n'eſt qu'une Gruë, te rend la pareille de fort bonne grace, & te fait porter la peine de ta mocquerie. Ne ſçais-tu pas que chacun a ſon defaut, & chacun ſon avantage, & que ſi elle n'a pû manger des choſes liquides ſur une aſſiette, elle t'empeſchera d'en manger de ſolides dans un Bocal. Tu ſers bien d'exemple à ces Artificieux, qui converſent parmy les hommes, pour leur apprendre que toutes les ruſes ont leur contre-ruſe, & qu'il eſt malaiſé de faire profeſſion de dupper tout le monde, ſans eſtre duppé de quelqu'un; ce qui eſt certes une choſe honteuſe aux maiſtres de ce meſtier. Ils ont beau faire ainſi que Lyſandre, le plus ruzé des Lacedemoniens & s'ayder, comme il diſoit, de la peau du Renard, quand celle du Lion ne ſuffit point à leurs fourberies; Ils ont beau déguiſer leur malice d'une ſpecieuſe monſtre de franchiſe; Ils ont beau recourir au menſonge, pour ne point rendre ſuſpecte leur mauvaiſe volonté; Si faut-il enfin qu'elle ſe découvre; car elle ne peut long-temps eſtre de miſe, non plus que la fauſſe monnoye, qui eſt une des plus grandes tromperies du monde. Le temps qui ne peut rien tenir caché, fait un monſtre publique de cette engeance de mocqueurs, lors qu'ils y penſent le moins, & les expoſe comme ils meritent, à la riſée de tout le monde. Pour preuve de cette verité, outre l'experience commune, il y a quantité de raiſons qui le perſuadent auſſi. Car il faut de neceſſité que ces Fourbes ſe mocquent en paroles, ou en effet, ou par les actions de ceux qu'ils jugent contemptibles & ridicules.

Si c'eſt en paroles, à ſçavoir en reprochant à un homme ſes imperfections, il eſt mal aiſé qu'on n'ait quelque priſe ſur eux, puis que nul n'eſt parfait en ce monde, & que chacun a un endroit par où il eſt ſenſible & defectueux, & par conſequent ſujet à la reprehenſion d'autruy. En quoy certes les grands Rieurs ont, comme je croy, moins d'avantage que les autres. Car encore qu'ils ſçachent donner un coup de bec fort à propos, & de bonne grace, à cauſe de l'habitude qu'ils y ont acquiſe, ſi eſt-ce qu'ils ne laiſſent pas d'eſtre plus examinez que les autres, pour le grand nombre de gens qu'ils obligent à cela, l'exercice deſquels n'eſt que d'éplucher leur vie, afin de trouver où mordre à leur tour, & rendre la pareille à l'Aggreſſeur. Auſſi voyons-nous d'ordinaire que telle eſpece de gens eſt extremement noircie en ſon eſtime, non ſeulement par de veritables remarques, mais par de fauſſes: Tellement qu'avec toutes leurs fineſſes il leur eſt comme impoſſible de ſe mettre à couvert d'une ruine inevitable. Telle fut autrefois celle des Atheniens, qui pour s'eſtre mocquez de Sylla, virent leur Ville pleine d'aſſaſſinats, & de meurtres. Car la colere de ceux qu'ils ont offenſez les oblige quelquesfois à controuver meſme des calomnies pour ſe vanger. Quel advantage donc eſt-ce aux Mocqueurs de s'expoſer, non ſeulement aux juſtes reproches; mais encore aux illegitimes, & d'attirer ſur eux le blaſme de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas? On les éclaire depuis le matin juſques au ſoir: on les étudie à l'Egliſe: on les épluche à la table: on prend garde à eux dans la maiſon: on les guette parmy les promenades: tout le monde leur eſt ſurveillant & ennemy. Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en revancher, &

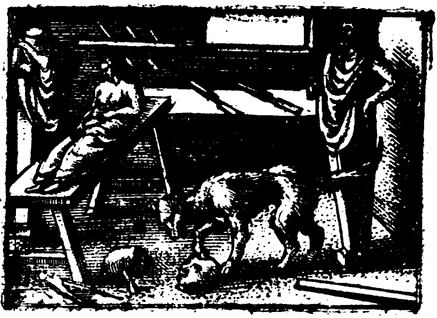
tel qu'ils ne connoiſſent pas, devient quelquesfois leur ennemy, par la ſeule apprehenſion qu'il ſe donne de leurs brocards. Au reſte, leurs amis meſmes vivent avec eux, comme s'ils devoient un jour eſtre leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux prémieres mocqueries, ou pour le moins à les aymer avec mediocrité.

Quant à l'autre maniere de ſe mocquer, à ſçavoir, en effet, & par de veritables actions, elle retombe tout de meſme au deſadvantage du Mocqueur. Ce qui procede, ſans doute, de ce que toutes les affaires du monde ayant deux faces; comme ces Ruſez peuvent decevoir par l'une ils peuvent auſſi eſtre deceus par l'autre; & cela d'autant plus aſſeurement, que les paroles ſont moins importantes que les effets. Car ceux qui ont eſté veritablement affinez en une choſe de conſequence, s'étudient tout de bon à prendre leur revanche, pour ſe conſoler de la perte qu'ils ont faite, & jetter dans la meſme fortune leur Ennemy. C'eſt dequoy nous avons des preuves irreprochables dans les Hiſtoires, où nous voyons par une infinité d'Exemples, que la Fraude tombe d'ordinaire ſur ſon Autheur, à cauſe qu'il ſe trouve tousjours quelque preſervatif contre ce poiſon, pour dangereux qu'il puiſſe eſtre. Souvenons-nous donc de ces belles paroles de Salomon; *Que l'homme de bien va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ſes pas à la Tromperie.* Il nous confirme le meſme en pluſieurs autres endroits, pour nous apprendre que les ſentiers détournez, par où les Trompeurs ſe croyent ſauver, les conduiſent inſenſiblement en des precipices. Ce qui monſtre aſſez, que c'eſt une choſe tout à fait indigne d'une bonne Ame, d'uſer de déguiſement en ces matieres, ſi ce n'eſt d'avanture que l'on y ſoit convié par les fourberies & les artifices d'autruy.

FABLE

Digitized by Google

FABLE XXX.



Du Loup, & de la Teſte peinte.

LE Loup ayant trouvé dans la boutique d'un Sculpteur une Teſte de relief, ſe mit à la tourner de tous coſtez; & bien étonné de voir veritablement qu'elle n'avoit point de ſens; *O la belle Teſte!* ſe mit-il à dire: *il y a ſans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'eſprit, ny de ſentiment.*

DISCOURS MORAL.

CEux-là s'abuſent extremement, qui n'entendent par le vray nom de Beauté, que la corporelle, à ſçavoir celle qui conſiſte en l'agréement du teinct, & en la juſte proportion des parties. Il y en a une autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de periſſable, ny d'imparfait; mais au contraire elle reſiſte à l'injure du Temps, & n'eſt ſuſceptiſceptible d'aucune tache, ny d'aucune defectuoſité. C'eſt auſſi par elle que nous ſommes ſemblables à Dieu, comme il eſt dit dans l'Eſcriture: *Faiſons l'Homme à noſtre reſſemblance.* Car de croire qu'il ait voulu entendre par là des traicts de viſage, & des proportions de Corps, ce ſeroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu eſt incapable de matiere & de lineamens. Il y a donc une eſpece de Beauté, par qui nous reſſemblons aucunement à Dieu, à ſçavoir la beauté de l'Ame. Or elle conſiſte à bien appliquer ſes deux principales facultez, à ſçavoir, l'Entendement & la Volonté: Et les bien appliquer n'eſt autre choſe que ſuivre plus droitement l'object de ces deux Puiſſances, qui ſont, Verité, & Bonté. Car l'entendement ne deſire rien connoiſtre que pour ce qu'il le croid vray; & la Volonté ne deſire rien aymer, qu'à cauſe qu'elle le croid Bon. Tellement que c'eſt avoir l'Ame plus belle, que de connoiſtre plus au vray les choſes, & d'aymer plus celles qui ſont veritablement bonnes. Connoiſtre plus au vray les choſes, eſt un advantage qui appartient aux perſonnes doüées d'un Eſprit vif, & ſubtil. Aymer plus les choſes aymables, c'eſt l'exercice & la condition des gens de bien, d'autant qu'ils ſe portent aux bons Objects, pour ſe transformer en eux, & pratiquent inceſſamment des actions de Vertu, pource qu'elle eſt la meilleure de toutes les choſes. D'où il eſt aiſé de conclurre, que celuy-là aura l'Ame plus belle, qui aura plus d'Eſprit & plus de Vertu.

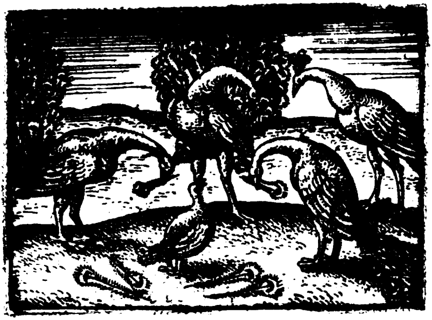
En effet, ne ſeroit-ce pas eſtre dépourveu de toutes les lumieres de la Raiſon, que de ne voir pas combien ſont grandes en l'Homme les excellences & les prerogatives de l'Eſprit? y a-t'il rien ſous le Ciel qu'il ne dompte, & qui ne cede à ſon induſtrie? Se peut-il imaginer quelque ſecret ou quelque Art dont l'invention ne luy ſoit deuë? Qu'y a-t'il de ſi caché qu'il ne découvre, & de ſi difficile dont il ne puiſſe venir à bout? Ses productions ne ſont-elles pas autant de chef-d'œuvres, & ces chef-d'œuvres autant de Prodiges, qui tiennent du Miracle; Témoin l'admirable Sphere d'Archimede: Témoins les fameux Dedales: Témoins les Portes de Vulcan, qui ſembloient ſe mouvoir; Et témoins les Statuës de Marbre, de Porphire, & de Bronze, qu'on eut dit eſtre animées. Tous ces effets de l'Eſprit humain, ont ſans doute je ne ſçay quoy de Divin, & particulierement quand la Vertu s'y trouve jointe. Car on ne peut nier que ce ne ſoit elle qui détachant l'Homme de la Terre, l'éleve au plus haut du Ciel, & le deifie par maniere de dire.

Il n'en eſt pas de meſme de la Beauté du Corps, qui conſiſte en certaine proportion de membres, animée d'une couleur vive & claire; ou pluſtoſt telle que la requierent les diverſes Inclinations. Toute charmante qu'elle eſt, il faut qu'elle cede aux qualitez de l'Eſprit, & à ſes hautes preéminences. D'examiner de poinct en poinct en quoy conſiſte cette Beauté, cela n'eſt pas de ma profeſſion; & voilà pourquoy j'en laiſſe tres-volontiers la decision aux Peintres, & aux Dames. Il me ſuffit maintenant de monſtrer en peu de paroles les advantages qu'emporte la Beauté de l'Ame par deſſus celle du Corps. Le premier eſt celuy que nous avons déjà touché, à ſçavoir, que l'une nous rend ſemblables à Dieu, l'autre, nous eſt commune avec les Beſtes. Quant à la reſſemblance de Dieu, outre l'authorité de l'Eſcriture, j'allegueray que l'Ame eſt ſeparée de la Matiere comme luy, quoy que non pas en ſi haut degré de perfection. A quoy j'adjouſteray le Raiſonnement, qui pour eſtre en nous tres imparfait, ne laiſſe pas toutesfois de contenir quelque choſe d'excellent & de grand par deſſus tout ce qui eſt dans le monde. Or que la Beauté du Corps nous rende ſemblables aux Animaux, cela ſe décovvre aſſez en ce que la leur conſiſte comme la noſtre, & en couleur, & en proportion; Et ne ſert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leur Corps ſemblables aux noſtres, puis qu'il eſt certain que nous ne leur reſſemblons pas, ny du viſage, ny de la ſtature. Ce qui doit ſuffire, ce me ſemble, pour ſouſtenir ce que j'ay dit cy-deſſus, à ſçavoir, qu'ils ont une Beauté corporelle comme nous, qui depend tout de meſme que la noſtre, de la juſteſſe des parties.

Voilà quant au premier advantage que la Beauté de l'Ame emporte ſur celle du Corps. Le ſecond conſiſte en la Nobleſſe, qui eſt d'autant plus ſublime en elle, que l'Ame eſt infiniment plus excellente que le Corps: Et le troiſieſme ſe remarque par la durée, car la Beauté du Corps n'ayant tout au plus que 12. ou 15. ans à paroiſtre en nos perſonnes: celle de l'Ame nous accompagne juſqu'au tombeau; voire meſme elle trouve des ſiecles infinis par delà, pendant leſquelles elle a mille fois plus de ſplendeur & de gloire que maintenant. Mais je manquerois pluſtoſt de loiſir, ou de temps, que de matiere, ſi je voulois rapporter au long toutes les préeminences de la Beauté de l'Ame par deſſus celles du Corps. Il vaut donc mieux ſe contenter de ce que nous en avons dit, & jetter les yeux ſur le Renard de cette Fable, qui ſe mocque agreablement, quand il dit: *ô la belle Teſte, ſi elle avoit un cerveau*! comme voulant monſtrer que la Beauté corporelle eſt touſjours moindre que celle de l'Eſprit, & que les excellens viſages ne doivent eſtre eſtimez qu'une chetive Sculpture, s'ils ne ſont animez par l'interieur, ou pour mieux parler, s'ils n'ont autant de gentilleſſe que de Beauté.

FABLE

FABLE XXXI.



Du Geay.

LE Geay s'eſtant veſtu des plumes du Paon, devint tout à coup ſi fort amoureux de ſa gentilleſſe, & de ſa beauté, qu'ennuyé de ſa premiere condition, il s'àlla meſler avec les autres Paons, qui reconnoiſſans ſa fourberie; le dénuerent de ſes plumes empruntées, & le battirent tres-bien.

DISCOURS MORAL.

L'Ambition extravagante de ces Preſomptueux, qui démentent leur naiſſance pour ſe jetter dans une volée trop haute, eſt icy tres-bien peinte par le ſage Eſope, en la perſonne du Geay. Cét Oyſeau portant envie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'un d'entr'eux, qui eſtoit de ſes amis: & cela fait, il s'àlla jetter inconſiderement parmy les autres,

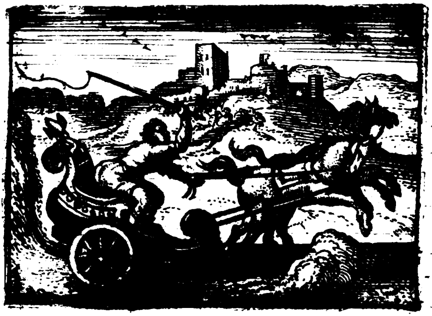
croyant

croyant les tromper, & les ébloüyr juſques-là, que de paſſer pour Camerade avec eux. Combien voit-on aujourd'huy de gens, qui pouſſez d'une aveugle preſomption, ſe jettent effrontement parmy les Grands, ſans y vouloir mettre la difference que l'Extraction & la Nourriture y ont miſe ? Ce qu'ils en font eſt par un vain eſpoir de s'acquerir de l'éclat en leur compagnie, & de jetter dans l'eſprit du peuple autant de reſpect, qu'il en a pour les plus qualifiez. Mais ô que cette eſperance eſt fole, & cette credulité ridicule ! Ne doivent-ils pas ſçavoir que ces hommes conſiderables, avec leſquels ils pretendent aller du pair, ne ſont pas gens à qui l'on en faſſe accroire ? Les peuvent-ils eſtimer aveugles juſqu'à ce poinct, que de ne voir pas, combien la Verité differe de l'Impoſture ? Ces Arrogans ſe parent de ſuperbes dépoüilles, comme le Geay de noſtre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands, c'eſt à dire, qu'ils prennent à credit des habillemens precieux. Ils s'endebtent de tous coſtez chez les Artiſans, & chez leurs amis : Ils font la roüe dans des étoffes empruntées. Bref, ils frequentent inceſſamment des gens de haute condition, ſans leur vouloir ceder en aucune choſe. Mais qu'arrive-t'il de cette imprudente façon de vivre ? Rien autre, certes, que ce que nous repreſente la Fable, à ſçavoir un becquetement general des vrays Paons contre le faux ; une riſée honteuſe, une fuitte pleine de deſeſpoir. Ces Ambitieux ſont à la fin découverts, pour n'eſtre pas hommes de condition, pour avoir diſſipé leurs moyens en dépenſes frivoles, & bref pour manquer tout à fait de jugement en la conduite de leur vie. Il n'eſt point de gens relevez, ny d'autres, qui ne leur donnent un coup de bec, & qui n'aſſaillent leur miſere avec des brocards. On les déchiffre plaiſamment depuis le pied juſques à la teſte : On compte leurs Predeceſſeurs: On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant leurs vanitez, eſt épluchée dans les meſmes Compagnies où ils avoient accouſtumé de frequenter. En un mot, ils éprouvent pour Indifferens ceux qu'ils avoient eus pour Approbateurs. Cependant les Creanciers, ou ne peuvent plus fournir à la dépenſe de ces Prodigues, ou ils en ſont dégouſtez par le mépris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande ſon lopin : Chacun veut avoir ſa piece, avec de grands profits. Il eſt queſtion à la fin de decreter tout le bien pour quelques haillons, & de laiſſer aller un heritage aſſez raiſonnable entre les mains des Perſecuteurs. Ce ſeroit une choſe extravagante de confirmer cette verité par des Hiſtoires. La Cour n'eſt que trop pleine de gens de cette ſorte. Nous voyons tous les jours le commencement, le progrez, & la fin de ces Preſomptueux, voire meſme nous prenons quelques-fois part à la dépenſe, & ſervons inconſiderement de ſoufflet à leurs vanitez.

Il faut donc laiſſer bien loin telles frequentations, & ſe dégager de ces pratiques. Car la confuſion qui ſuit les pompes de ces gens là, eſt partagée à ceux qui les ont cauſées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence : Et comme en matiere d'opinions, il ne faut pas ſe laiſſer charmer aux ſpecieuſes maximes, mais rechercher la ſolide Verité, & choiſir plûtoſt à dire les choſes vrayes, que les ſubtiles : De meſme aux amitiez que nous voulons établir, il ne faut pas tant donner à l'éclat & à la monſtre exterieure, qu'à la vraye & parfaite Vertu de l'Âme. Ces hommes falſifiez, qui n'ont ſoin que de la Beauté ſuperficielle; qui empruntent une qualité, un habit, un panache, une mine, une reputation, & qui meſme ne ſe contentent pas de leurs cheveux propres; Ces hommes, dis-je, doivent eſtre fuïs comme le fut le Cavallier Ponctuel, qui ſous le nom emprunté de Dom Jean de Tolede, vint à la Cour de Madrid, où il fut ſi mal-traitté, que ſa diſgrace doit ſervir d'exemple à ceux qui l'imitent.

Digitized by Google

FABLE XXXII.



De la Mouche, & du Chariot.

VNe Mouche s'eſtant arreſtée ſur le Chariot de ceux qui couroient dans une lice, où la pouſſiere eſtoit grande, tant à cauſe des Chevaux qui l'émouvoient de leurs pieds, que du roulement des roües; *O que je fay lever de poudre!* s'écria-t'elle.

DISCOURS MORAL.

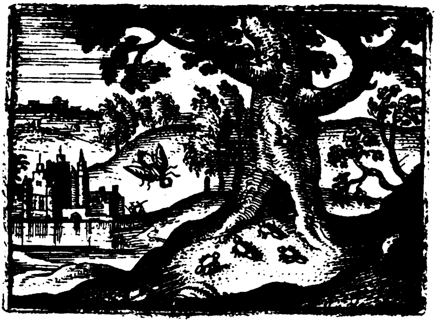
NOus avons en butte en cette Fable ceux qui s'attribuënt la gloire des actions d'autruy, quoy que de leur nature ils ſoient ſtupides & impuiſſans. Or encore que ce blâme touche generalement les Hommes, & qu'ils s'attribuënt l'honneur de toutes leurs entrepriſes, au lieu de le donner à Dieu, qui eſt la vraye ſource, & la legitime cauſe de tout ce qu'il y a de bien & d'honneſte dans le monde; encore

Digitized by Google

core dis-je, qu'ils ſoient taſchez preſque tous de cette orgueilleuſe eſpece d'ingratitude; ſi eſt-ce qu'il y en a qui s'y portent d'une inclination particuliere, & dérobent artificieuſement l'eſtime des autres pour ſe la transferer. Les exemples de cela ſont ordinaires dans les Eſtats, autant de fois qu'il ſe fait une action guerriere & advantageuſe à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, ont accouſtumé de briguer ſous main l'honneur entier de l'advanture, & de rendre de mauvais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs ſerviteurs, & leurs alliez. Ils ſe ſervent meſme de la bouche des femmes, pour publier leur propre loüange. Mais ce vice là ne paroiſt pas ſeulement aux entrepriſes Martiales: Il triomphe bien ſouvent de ceux qui ſe plaiſent le moins à la guerre. Auſſi voyons nous que le Juge s'attribüe la gloire de l'autre Juge, & que le Medecin ſe vante de la cure qu'un plus ſçavant que luy a le premier advancée. Les Poëtes meſmes & les Eſcrivains, ſe parent des depoüilles d'autruy, & tranſportent des feüillets entiers dans leurs ouvrages, juſques à s'accommoder des inventions des Morts, afin que de ces lumieres qui ſemblent éteintes, & qui toutes-fois ne les ſont pas, leurs Eſcrits en reçoivent plus de vigueur & de vie.

Je laiſſe à part les Larcins qui ſe font de noſtre temps, & me contente pour cette fois de changer les Exemples en Raiſons, pour confondre la vanité de ceux qui ne la puiſent que chez autruy. Vien-ça donc ô eſprit trop affamé de reputation, & conſidere à quel point d'imprudence aboutiſſent tes fantaiſies. Si tu as à dérober quelque choſe aux autres, pourquoy t'arreſtes-tu à une fumée de vaine gloire? Pourquoy ne t'occupes tu à la pourſuite d'un bien plus ſolide, afin de juſtifier ton emulation? Croy-moy, ne t'amuſe pas à ce qui ſuit la Vertu, mais derobe la Vertu meſme. Car en ce faiſant, non ſeulement tu auras la poſſeſſion d'un vray bien, mais auſſi l'ombre que tu pourchaſſes, c'eſt à dire, que la reputation te ſera parfaitement acquiſe. Si ton Compagnon en la conduite d'une Armée, ou d'une charge publique, a merité de la gloire, ne la luy dérobe pas avec une envieuſe malignité; mais dérobe luy, ſi tu peux, la vertueuſe habitude avec laquelle il l'a meritée; en ce faiſant, tu auras auſſi la méme gloire. C'eſt le vray moyen de participer à l'eſtime d'un autre, que de prendre part à ſa Vertu; autrement toute l'entrepriſe que l'on ſçauroit faire pour devenir conſiderable, ne tourne qu'à honte & à confuſion. La gloire ne ſe rapiece, ny ne ſe rallonge pas, cõme les habits dérobez. Il ſe faut rendre de la méme ſtature de celuy à qui l'on veut ſucceder en cette poſſeſſion; c'eſt à dire, qu'il faut faire d'auſſi belles choſes que luy-meſme. Quand on n'en uſe pas ainſi, on redouble ſa honte, au lieu de groſſir ſon eſtime: on ſert de riſée à ceux qu'on demande pour Admirateurs: bref, on paſſe pour plus impertinent que la Mouche d'Eſope, qui ſe vante d'avoir fait toute la pouſſiere de la Lice. Je ne trouve, ce me ſemble, rien plus à propos dans tout l'ouvrage de noſtre Phrygien, que cette comparaiſon du Preſomptueux à la Mouche. Car il n'eſt pas à croire combien grande eſt la foibleſſe de cette ſorte d'Eſprits. Ils ſont pleins de faſte, & volages comme elle; ils ſont foibles & bourdonnent comme elle; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils diſent, & merité la gloire qu'ils s'attribüent, touſiours n'auroient ils excité que de la pouſſiere.

FABLE XXXIII.



De la Fourmy, & de la Mouche.

LA Mouche, & la Fourmy eurent un jour broüillerie enſemble. L'une ſe vantoit d'eſtre Noble, & de voler comme les Oiſeaux; de frequenter chez les Roys, d'eſtre touſiours en feſtin, & de n'avoir rien à faire; au lieu que l'autre eſtoit de baſſe naiſſance, ne faiſoit que ramper à terre, ne ſe nourriſſoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuvoit rien que de l'eau, & ſe tenoit tout le jour cachée dans les Cavernes. Mais pour réponſe à ces objections, la Fourmy diſoit, *Que pour ſon particulier elle ſe contentoit fort de ſon extraction, qui n'eſtoit pas ſi vile que la Mouche la faiſoit; qu'une demeure arreſtée luy plaiſoit autant,*

tant, qu'à elle une façon de vivre inconſtante, & mal aſſeurée; que les grains de bled dont elle ſe nourriſſoit, & l'eau des fontaines luy ſembloient d'auſſi bon gouſt, qu'à ſon ennemie ſes Paſtez & ſes Vins delicieux; qu'au reſte elle jouiſſoit de tous ces biens par un honneſte travail, & non par une infame pareſſe. Avec cela, *elle ſe diſoit eſtre touſiours joyeuſe & en ſeureté, aymée de tous, & le modele du vray travail: qu'au contraire, la Mouche eſtoit en un perpetuel danger, odieuſe à un chaſcun, & finalement l'exemple de la faineantiſe.* Elle adjouſtoit pour concluſion, *Que le ſouvenir de l'Hyver l'obligeoit à faire ſes proviſions en Eſté, au lieu que la Mouche vivoit du jour au lendemain, & qu'ainſi il falloit neceſſairement qu'elle mourut de faim, ou de froid.*

DISCOURS MORAL.

LA diſpute qui ſurvient entre la Mouche & la Fourmy, à cauſe de leur Nobleſſe, & de l'excellence de leur condition, reſſemble aucunement à celle que nous avons déjà remarquée du Rat domeſtique, & du Rat champeſtre. Elles aboutiſſent toutes deux, à conclure qu'une honneſte Mediocrité jointe au repos & à l'aſſeurance, eſt preferable aux pompes & aux richeſſes mal eſtablies. C'eſt de là qu'ont pris leur origine ces façons de parler ordinaires? *Qu'il fait bon nager auprés de terre, & ſe pourmener auprés de l'eau; que la voye du milieu eſt la plus aſſeurée, & que tout excez ſe tourne en vice.*

La ſage Nature nous l'enſeigne ainſi par l'exemple du Nil, qui apporte la famine en Egypte, s'il ſe deborde trop, ou trop peu, c'eſt à ſçavoir ſelon Pline, moins de douze coudées, ou plus de dix-huit. De cette meſme façon, ſi la Fortune eſt trop favorable, ou trop contraire aux hommes, elle leur nuit, ou par abondance, en les faiſant méconnoiſtre, ou par indigence, en les portant dans le Vice pour ſe guarantir de la faim : d'où il ſe voit manifeſtement combien eſt veritable le dire du plus heroïque de nos Poëtes:

La Mediocrité fait la perſonne heureuſe,
Le haut degré d'honneur eſt choſe dangereuſe.

Auſſi eſt elle la ſeule choſe que le Sage demande à Dieu par ces paroles; N*e me faites point Seigneur, ny pauvre, ny riche, & me donnez ſeulement les choſes qui ſont neceſſaires à la vie.*

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que le bon-heur de celuy qui ſe contente d'une mediocre Fortune nous eſt repreſenté dans cette Fable. D'un coſté la Mouche y plaide la cauſe des gens de Cour, & de ces Ambitieux qui ne vivent que pour l'orgueil ou pour le Luxe, & ſongent tant ſeulement à faire voir leur magnificence à leurs ſemblables. Elle allegue la ſublimité de ſon vol, & mépriſe au contraire les routes que la Fourmy fait ſur la terre, repreſentant la grandeur de ſa race, & les hauts tiltres dont elle eſt de long-temps illuſtre. Puis, elle ſe vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne ſe cacher que dans les Cavernes. En un mot, elle étale toutes ſes delices, & ſe mocque du travail perpetuel où eſt la Fourmy, pour gagner bien petitement ſa vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire en faveur des perſonnes vaines, qui ne conſiſte à mon advis, qu'en certaines choſes extremement foibles, & fort peu conſiderables.

Voyons maintenant ſi la Fourmy n'a rien à répondre, ny objecter. Premierement elle s'advoüe moins noble à l'opinion du monde, que n'eſt la Mouche. Mais elle ne l'eſt pas moins à la ſienne, puis qu'elle eſt contente. Car la vraye & parfaite Nobleſſe procedant de la Vertu, & derechef toute Vertu conſiſtant en la moderation, celuy-là ſans doute aura plus de Nobleſſe, qui ſera le plus moderé. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribüe, celle-cy l'impute à legereté, donnant à entendre par là, que les hommes qui vont dans le grand air, c'eſt à dire, qui ſe jettent dans la haute volée, ſont pour l'ordinaire ſujets à l'inſtance. La raiſon n'en eſt pas difficile à concevoir : car eſtans obligez de ſe plier ſelon la volonté des Souverains, il faut de neceſſité qu'ils renonçent ſouvent à la leur, & par conſequent qu'ils joüent à meſme temps divers perſonnages.

Pour ce qui eſt des delices, dont ſe vante l'impertinente Mouche, qui ſont les beaux & ſpacieux logemens, les viandes exquiſes & delicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs qui accompagnent la vie des perſonnes relevées en condition ; la ſage & prevoyante Fourmy a beaucoup de choſes à y répondre, principalement qu'elle n'eſt point au deſſous d'elle en cela, puis qu'elle ne l'envie pas. Car c'eſt une maxime receüe parmy tous les gens d'eſprit, que l'homme qui ne deſire point une choſe, n'eſt pas moins heureux, que celuy qui la poſſede. De plus, elle compte auſſi les delices de la ſobrieté : elle allegue la pureté de ſes fontaines, & le gouſt naturel de ſes grains, par où il ſemble qu'elle nous apprend, que la vraye volupté ne conſiſte pas dans le trop mais dans le mediocre ; & que ceux-là ſont bien plus heureux, qui ſçavent en tout temps ſe guarantir des excés que ces autres qui en peuvent touſiours faire. Au ſur plus elle ſe vante à bon droit d'eſtre joyeuſe & tranquille, au lieu que la Mouche n'eſt jamais que dans une impatience tumulutaire, & ne ceſſe de ſe plaindre ; en cela ſemblable à la pluſpart des Courtiſans, & des hommes intemperez qui clabaudent ſans fin contre les Grands, & les accuſent d'ingratitude.

En ſuite de tout cecy, la Fourmy étale la petite proviſion qu'elle fait en Eſté avec un travail honneſte, qui n'eſt accompagné de violence, ny de chagrin. Au contraire, elle reproche à ſon Ennemie, qu'elle fait meſtier d'écornifler, que ſa pareſſe la reduit à la mercy d'autruy, & à vivre comme l'on dit, du jour à la journée, ſans donner ordre à s'empécher de mourir de faim en temps d'hyver. En quoy certes, elle preſage le deſtin de ces infortunez Courtiſans, qui ſe trouvent n'avoir rien amaſſé pendant leurs belles années, pour ſoulager l'incommodité de la Vieilleſſe, & ſont contraints de ſouhaitter la mort, pour terminer les calamitez de leur vie. Finalent la Fourmy allegue le meilleur de tous ſes advantages, à ſçavoir la ſeureté. Car dit-elle, je ne ſuis point ſujette à eſtre chaſſée, ou miſe à mort dans les Palais. Je n'achepte point ſi cher une chetive volupté comme la tienne : ma vie eſt eſloignée de toute ſorte de troubles & de perils: Dans ma maiſon je ne meurs que d'une vieilleſſe tranquille, & qui eſt exempte de crime & de pauvreté. Voila la fin de leurs diſputes, qui nous fait voir clairement combien les raiſons de l'une ſont preferables à celles de l'autre. Ce que meſmes ne deſadvoüeront pas les Courtiſans, ny les hommes engagez dans les plus importantes affaires d'un Eſtat, du moins ſi les corruptions où ils ſont tous les jours enveloppez, leur laiſſent aſſez de

Vertu dans l'ame, pour dire au vray leurs ſentimens. Auſſi voyons nous que les grands hommes, qui ont pris le plus de part aux choſes importantes & mal-aiſées, ſont ceux-meſmes qui ont auſſi plus eſtimé la vie tranquille, & qui l'ont miſe dans leurs écrits à un plus haut point de loüange & d'approbation. J'en appelle à témoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & une infinité de Poëtes & de Philoſophes, qui n'ont jamais eu tant d'eloquence, ny tant de charmes, qu'en écrivant les delices de la vie retirée. Il eſt vray que je ne ſçaurois aſſeurer s'ils en parloient de cette ſorte, ou pour aucun veritable ſentiment qu'ils en euſſent, ou pour monſtrer combien ils le ſçavoient dire agreablement, ou pluſtoſt par un caprice ordinaire aux eſprits des hommes, qui eſt de n'eſtre jamais ſatisfaits de leur profeſſion; ce qu'Horace a fort bien ſçeu remarquer par ſes Vers.

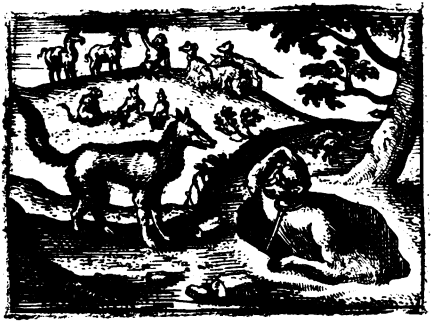
D'où vient, cher Mecenas, que nul n'eſt ſatisfait
De ce genre de vie,
Que le ſort a voulu que la raiſon ayt fait,
Ou meſme ſon envie?

Je ne ſçay donc point quelle peut eſtre la cauſe du mécontentement de ces grands hommes. Mais je ſuis bien aſſeuré qu'ils envient, ou qu'ils feignent d'envier les delices d'une vie particuliere, au lieu que les perſonnes retirées & ſolitaires ignorent pour la pluſpart, & veulent conſtamment ignorer les delices des grands Seigneurs.

FA-

Digitized by Google

FABLE XXXIV.



Du Singe, & du Renard.

EN une aſſemblée que firent jadis les Beſtes ſauvages, le Singe ſauta ſi joliment, qu'il fut creé Roy, preſque par le conſentement de toute la compagnie. Mais le Renard envieux de cette nouvelle dignité, s'adviſa de le mener en une foſſe, où il venoit de remarquer un lopin de chair, attaché à des lacs; Comme il le vid tout aprés; *Tu ſçais bien* luy dit-il, *que les Threſors appartiennent aux Roys. Puis donc que tu és noſtre Roy, prends toy-meſme le Threſor qui eſt caché la-dedans.* Le Singe, ſans marchander davantage; creut le Renard; & entra folement dans la foſſe, où il tomba auſſi-toſt dans les pieges. Comme il ſe ſentit pris, & trompé ſi vilainement, il ſe mit fort en colere, & en imputa toute la faute au Renard, qui ſans s'émouvoir autrement de ſes paroles: *O Pauvre Fol*, luy dit-il de fort bonne grace, *qu'avec peu de raiſon tu a creu meriter un Empire ſur autruy, puis que tu n'a ſçeu commander à toy-meſme!*

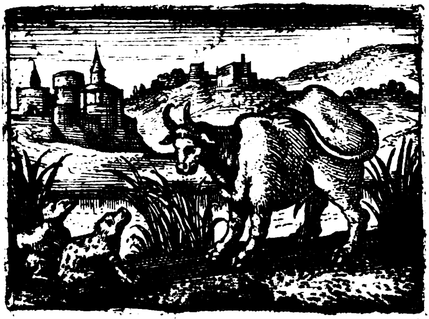
DISCOURS MORAL.

IE ne rapporteray pas tant l'Allegorie de cette Fable, à l'envie & à la malignité du Renard, qu'à l'impertinence des autres Animaux, tant pource que aux Diſcours precedens j'ay aſſez parlé contre les perſonnes envieuſes du bien d'autruy, qu'à cauſe qu'il me ſemble veritablement qu'Eſope luy fait joüer icy le perſonnage d'un Homme ſage & conſideré, pluſtoſt que d'un Méchant; & qu'au contraire il repreſente en la ſottiſe des autres animaux, celle que commettent fort ſouvent les hommes, à ſçavoir de donner les grandes charges aux mal-habiles. Je ne ſçay pourtant leſquels des deux ſont plus à blâmer, ou ceux qui les donnent à la volée, ou ceux qui les acceptent ſans les meriter. Les uns témoignent peu de ſageſſe en leur election; les autres beaucoup de folie en la trop bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes; Et tous enſemble une manifeſte nonchalance à s'interreſſer dans les fortunes publiques. Mais les derniers principalement donnent à connoiſtre par leur Convoitiſe; qu'ils viſent plûtoſt à leur profit particulier, qu'à celuy des Peuples qu'ils entreprennent de gouverner. L'ingenieux Eſope blâme donc icy en la perſonne du Singe les Ignorans, qui s'entremettent dans l'adminiſtration des affaires. Or encore que cecy touche auſſi bien les Dignitez ſubalternes, que les ſouveraines, & qu'aux Eſtats ſucceſſifs, comme le noſtre, le ſens myſtique de cette Fable n'ait lieu que pour les Charges inferieures à la perſonne du Monarque ; ſi eſt-ce que nous prendrons pour cette heure le diſcours au pied de la lettre, & ne nous arreſterons qu'à l'election des Roys, puis que noſtre Autheur ne parle que d'eux en ſa narration.

Il feint donc que le Singe eſt creé Roy par les autres Animaux, à cauſe de la gentilleſſe de ſes gambades : puis il aſſujettit ce nouveau Roy aux malicieuſes fineſſes du Renard, qui le fait le joüet de tout ſon Peuple. Je me ſouviens à ce propos d'avoir leu, qu'au commencement des choſes, quand il fut queſtion d'établir en châque lieu une forme de Gouvernement, les Peuples jetterent d'abord leurs yeux ſur les belles perſonnes, pource qu'elles frappent ordinairement avec éclat, l'imagination de ceux qui les conſiderent. Quand donc les Peuples eſtoient encore groſſiers, & mal policez, ils déferoient la Couronne à la ſeule Beauté corporelle, comme inſenſible aux charmes de l'autre, ou pluſtoſt pource que la Beauté de l'Ame n'eſtoit pas encore en ſon luſtre, à cauſe de l'ignorance des Hommes, & de leur raiſonnement. Mais la revolution des temps fit qu'ils ſe détromperent enfin, quant à l'excellence du Corps, & trouverent qu'il y avoit une plus noble & plus loüable qualité en nous, à ſçavoir la connoiſſance des choſes, & la veritable force de l'Ame. Qu'au reſte, cette derniere Faculté n'alloit pas tousjours conjoinctement avec les graces corporelles ; mais qu'on voyoit d'ordinaire les belles perſonnes foibles & ſtupides ; & au contraire quantité de Corps monſtrueux, doüez d'un entendement extraordinaire. Toutesfois ces hommes n'avoient pas encore aſſez fait de progrez dans le diſcours ; Ils ne s'eſtoient pas encore portez aſſez avant dans l'eſtude des Arts, pour occuper le ſouverain Commandement par prudence, plûtoſt

toſt que par une autre raiſon. Et neantmoins ils ne laiſſoient pas de trouver je ne ſçay quoy de contemptible en la Beauté corporelle. Il écheut donc aux plus forts d'oſter la poſſeſſion des choſes aux beaux hommes, & de ſe faire Roys eux-meſmes, par une maniere de Tyrannie. Mais le monde ſe rafinant peu à peu, commença d'avoir en haine ceux qui regnoient par la force, comme il avoit auparavant mépriſé les autres, qui ne regnoient que par la Beauté ; de façon que les hommes ſages, c'eſt à dire, ceux qui parvindrent à une plus haute connoiſſance des choſes, conſpirerent à debuſquer les Forts, & à les jetter dans des pieges, d'où toutes leurs fougues, ny toutes leurs violences ne les ſçeurent jamais tirer. Or de ces Sages, qui avoient atteint plus que tous les autres à la perfection humaine, qui eſt le Raiſonnement, les uns mirent la forme de leur Gouvernement entre les mains de pluſieurs, & les autres s'attribuerent à eux tous ſeuls le pouvoir de commander, & ces derniers ſe nommerent Monarques, ou Roys. Quant à ceux qui communiquerent à beaucoup de perſonnes l'authorité des Affaires, les uns eurent égard aux plus gens de bien, & aux plus vertueux, & formerent l'Ariſtocratie. Les autres ſe donnerent plus de ſoin de la multitude, & voulurent prevenir les murmures de la populace, qu'ils trouvoient tumultuaire & violente, de façon qu'ils conſtituërent l'Eſtat Democratique. Or de dire maintenant en quoy conſiſte chacune de ces Republiques, cela n'eſt ny de noſtre loiſir, ny de noſtre inſtitution. Il ſuffit d'avoir monſtré l'intention du ſage Eſope, à ſçavoir que les gens bien adviſez n'ont jamais creu que la Souveraineté ſe peut acquerir par le ſeul merite du Corps ; mais qu'au contraire, elle eſtoit deuë aux excellentes parties de l'Ame.

FABLE XXXV.



De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille avoit un ſi grand deſir de devenir auſſi groſſe que le Bœuf, qu'elle faiſoit un eſtrange effort, & ſe roidiſſoit en tous ſes membres: de quoy ſon fils s'eſtant apperçeu, *Ma Mere*, luy dit-il, *quittez-moy la cette entrepriſe; il n'y a nulle comparaiſon d'une Grenoüille à un Bœuf.* Elle toutes-fois n'en voulut rien croire, & s'enfla derechef plus qu'auparavant: ce qui fit peur à ſon fils, qui pour ne la perdre; *Ma Mere*, luy cria-t'il derechef, *vous creverez pluſtoſt que de ſurmonter le Bœuf*: Comme en effet, elle ne tarda guere à crever, aprés qu'elle eut fait un troiſiéme effort.

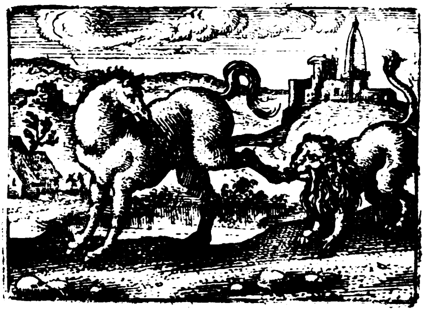
DIS-

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

CE que nous avons dit cy-deſſus de l'impertinence du Geay, pourroit eſtre rapporté à cette trente cinquiéme Fable, où la Grenoüille pretend d'entrer en comparaiſon avec le Bœuf, touchant la groſſeur & la force. Je croy que la vraye Mythologie de cette Fable, c'eſt l'exemple des gens de peu, qui ſe veulent rendre égaux en dépenſe & en mine, à ceux de haute condition. Ces preſomptueux imitent Icare; en ce qu'ils prennent un vol trop haut; & voylà pourquoy, comme Icare auſſi, pour n'avoir que des aiſles de cire, qui fondent comme au Soleil auprés de la perſonne des Grands; où ils tombent dans le precipice, où ils demeurent au milieu de leur entrepriſe, & crevent comme la Grenoüille de dépit, ou d'impuiſſance.

FABLE XXXVI.



Du Cheval, & du Lion.

LE Lion s'en alla trouver le Cheval, à deſſein de le manger; Mais pource qu'il n'en pouvoit pas venir à bout ſi facilement, à cauſe que la vieilleſſe avoit beaucoup diminué de ſes forces, il s'adviſa d'un plaiſant moyen pour executer ſon entrepriſe. C'eſt qu'il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir le Cheval de divers diſcours. Mais luy, qui reconnut cette fraude, trouva moyen de luy en oppoſer une autre. Il feignit donc, que paſſant n'aguere à travers des ronces, il s'eſtoit fourré bien avant dans le pied une groſſe épine, & pria ce nouveau Medecin de la luy arracher. Le Lion en demeura d'accord, & meſme il ſe mit en de-

voir

voir de le faire ; mais le Cheval luy fit quitter bien viſte cette beſogne : car il le frappa droit au front de toute ſa force, & s'enfuit à meſme temps. Le Lion, qui de ce coup étoit preſque demeuré ſur la place, eſtant à la fin revenu à ſoy ; *Malheureux que je ſuis*, dit-il, *que je porte à bon droit la peine de ma ſottiſe ! & qu'à bon droit auſſi le Cheval s'eſt échappé, car il a vangé la fraude par la fraude meſme.*

DISCOURS MORAL.

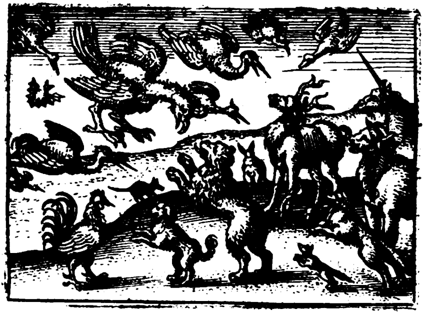
COmme la Fable precedente contient la meſme Allegorie qu'une de celles que nous avons déja traittées ; auſſi pouvons nous dire, que celle-cy a quelque reſſemblance avec la Fable du Renard & de la Cigogne, en laquelle la ruſe fut payée par la ruſe. Il eſt vray neanmoins qu'elle contient je ne ſçay quoy de plus important que l'autre, qui ne touche que la Mocquerie, au lieu que celle-cy a pour objects les perfides attentats de nos Ennemis. Ce n'eſt point une affaire de jeu, que l'entrepriſe de ce vieil Lion. Il a reſolu d'égorger le Cheval, & de ſe repaiſtre de ſon ſang. Mais comme la force vient à luy manquer, à cauſe de ſon extraordinaire vieilleſſe, il veut s'ayder de la ruſe, & oublier pour quelque temps qu'il eſt Lion, c'eſt à dire, le plus genereux de tous les Animaux. Ce qui nous apprend que les perſonnes les plus vigoureuſes, deviennent apprehenſives par l'âge, à cauſe comme nous avons dit cy-deſſus, du refroidiſſement de leur ſang. De plus, nous pouvons remarquer par là, que ceux qui en leur jeuneſſe ont aymé la cruauté, ſont plus que jamais travaillez de la ſoif du ſang hu-

humain, quand ils viennent au decours de leur âge, à cauſe de l'eſtrange accroiſſement que prennent en eux peu à peu, les apprehenſions & les méfiances.

Mais revenons à noſtre Allegorie. Par le deguiſement du Lion en Medecin, nous eſt donnée une ſage inſtruction, de prendre garde aux aguets de nos Ennemis, & nous méfier principalement des perſonnes qui empruntent contre leur ordinaire, le maſque de leur feinte pieté. Ce que fit fort adroitement le Cheval de noſtre Autheur, quand il rencontra ſon ſalut dans la propre ruſe de ſon Ennemy, qui fut une choſe tellement juſte & adroite, que le Lion meſme ne trouva point d'occaſion de l'en blâmer, & ne ſe plaignit que de ſoy-meſme en ſon inconvenient. Nous voyons par là que les méchans ſont d'ordinaire enveloppez dans leurs propres menées, & portent preſque touſiours le dommage qu'ils veulent faire tomber ſur autruy. Témoin ce Comte mal-adviſé, qui perdit la vie & l'honneur en l'execrable trahiſon qu'il avoit tramée contre la Ducheſſe de Savoye : témoin la factieuſe ligue de Zegris, contre les Abenſerages dans le Royaume de Grenade, d'où ils eurent bien l'advantage de chaſſer cette genereuſe Nobleſſe ; mais auſſi furent ils mis à une entiere deſtruction, quand la Ville de Grenade fut ſaccagée : témoin encore la fin du Traiſtre Ganes, & une infinité d'autres exemples, qu'il eſt à propos d'oublier icy, de peur d'ennuyer le Lecteur par la repetition d'une ſeconde lecture.

* * *

FABLE XXXVII.



Des Oyſeaux, & des Beſtes à quatre pieds.

Les Oyſeaux, & les Animaux terreſtres avoient enſemble une fort cruelle guerre, ou l'Eſperance, la Crainte, & le Danger, balançoient des deux coſtez. La Chauve-ſouris fut la ſeule qui abandonna ſes Compagnons, pour ſe jetter dans le party des Ennemis. Toutesfois elle en porta bien-toſt la punition : car les Oyſeaux ayans gagné la Victoire, ſous les Auſpices de l'Aigle, la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne ſe point meſler parmy eux à l'advenir, & à ne voler jamais de jour. Voilà pourquoy l'on ne la void d'ordinaire que lors qu'il eſt preſque nuict.

DISCOURS MORAL.

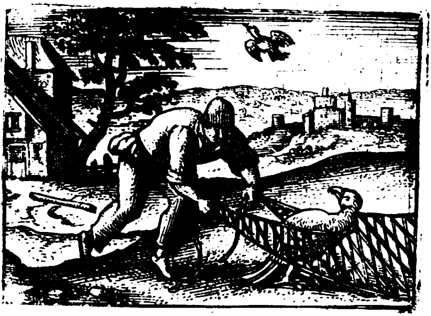
QUant à la trahiſon de la Chauve-ſouris, il me ſemble qu'elle eſt avec raiſon punie par les autres Oyſeaux qu'elle avoit abandonnez en leur adverſité. Car celuy ne merite pas d'avoir part à l'heureuſe Fortune de ſes Amis, qui ne l'a voulu prendre à leur diſgrace. Autrement ce ſeroit recompenſer de meſme ſorte les Méchans & les gens de bien, & donner à la Trahiſon les meſmes advantages qu'à la Probité. Mais à moins que de ſe rendre Criminel, pourroit-on authoriſer le plus lâche de tous les Crimes, & la plus contagieuſe de toutes les Peſtes? N'eſt-ce pas le nom qu'il faut donner à la Perfidie, puis que ſous un beau-ſemblant d'amitié, de paix, & de ſervice, elle fait que les Traiſtres trompent les plus gens de bien, par des embuſches ſecrettes, & par des ſurpriſes ineſperées. Ainſi arriva-t'il en la fameuſe journée de Cannes, où cinq cens Numides, ſous pretexte de vouloir ſervir les Romains, allerent fondre ſur eux, & en firent un ſanglant maſſacre. Si quelqu'un nous abandonne pendant noſtre querelle, il le fait, ſans doute, pource que la cauſe de noſtre Ennemy luy ſemble plus juſte, ou plus aſſeurée que la ſienne. Mais quoy qu'il en ſoit, s'il la trouve plus juſte, il offenſe dés-là noſtre Probité: Si plus aſſeurée, il fait tort à noſtre bonne conduite, & en tous les deux ſens, il témoigne une manifeſte poltronnerie, jointe à une plus grande legereté. Tellement que par la maxime que nous avons dit cy-deſſus en la Fable du Serpent & du Laboureur, c'eſt bien une Action charitable de luy pardonner; mais elle ſeroit imprudente de le reprendre en amitié, puis que de ſoy il n'eſt ny amy, ny homme de valeur & de fermeté.

Il le faut bien pluſtoſt avoir en horreur, puiſque comme Traiſtre, il eſt indigne que le Soleil l'éclaire, que les Elemens le nourriſſent, & que la Terre ſur tout le ſouffre dans ſa vaſte eſtenduë, non plus qu'elle fait le Serpent, aprés qu'il a bleſſé l'Homme.

Or bien qu'en toutes les Republiques bien policées il y ait tousjours eu des Supplices pour les Traiſtres; principalement en celle d'Athenes, où ils eſtoient jettez à la voirie, & toute leur Race declarée infame; ſi eſt-ce qu'Eſope en adoucit icy le Châtiment avec beaucoup de prudence. Car il ne feint point que l'Aigle victorieuſe des Animaux terreſtres, ſe ſoit employée à tirer une ſanglante vengeance de l'infidele Chauve-ſouris, comme voulant dire qu'une Ame noble & genereuſe, ou ne ſe vange point, ou ne ſe vange qu'avec peril. Ce ſeroit une entrepriſe indigne de ce magnanime Oyſeau, de ſonger à la deſtruction d'un ſi foible ennemy, & d'ailleurs, quand il en auroit premedité la vengeance, le haut point de proſperité, où il ſe trouve maintenant, luy fait pardonner aiſément à ceux qui l'ont offenſé, pour gagner en meſme temps une double victoire, & contre ſon ennemy, & contre ſoy-meſme. Ainſi en ont uſé les plus grands perſonnages de l'Antiquité, principalement Ceſar & Alexandre, à l'imitation deſquels, ou pluſtoſt par un inſtinct naturel, la pluſpart de nos Roys ont tousjours couronné leur Valeur d'une Clemence heroïque. C'eſt doncques bien à propos que noſtre Phrygien ne met pas la Victoire de l'Aigle à luy faire déchirer avec les ongles la traiſtreſſe Chauve-ſouris; Mais auſſi ne feint-il point qu'il la reprenne en grace, ny qu'il deshonore ſa Royale Cour de la preſence de cette perfide. Elle la condamne ſeulement à ne ſe trouver plus avec les autres Oyſeaux, & à ne paroiſtre jamais en plein jour, comme ſi elle eut raiſonné de cette ſorte. Si la faute que tu as faite provient de haïne contre moy, ô infidele & chetive Chauve-ſouris! n'attends pas que je te faſſe l'honneur de m'en-vanger. Comme au contraire, ſi elle vient de ta lâcheté, c'eſt une action qui ne merite pas la Mort, mais une infamie perpetuelle: ſi bien que pour la meſme raiſon je te condamne à ne voler que de nuict, & à ne te point trouver en la compagnie de ces victorieux Oyſeaux que je commande.

Cela s'accorde, ſans doute, aux Loix de pluſieurs grands Politiques, qui n'ont pas jugé qu'il y euſt d'autres punitions contre les Lâches, que l'infamie & la honte de leur foibleſſe. Car d'y proceder plus rigoureuſement, ce ſeroit violenter un mal-heureux, & luy faire porter la penitence des defauts de ſa nature. Que ſi l'on m'objecte à cela, que le Vice de Lâcheté eſtant pernicieux à l'Eſtat; quand il ne meriteroit point de ſoy-meſme un rigoureux chaſtiment, ſi eſt-ce qu'à cauſe de la conſequence, il y faudroit proceder le plus ſeverement qu'il ſeroit poſſible, pour empeſcher à l'advenir tous les jeunes hommes de tomber en pareil inconvenient; A cela je réponds, qu'un Poltron executé à mort, eſt enlevé hors de la preſence des Vivans, & ne ſert point d'un ſi bel exemple, pour détourner la jeuneſſe d'une pareille faute, que quand il demeure parmy nous chargé d'opprobres & d'infamie; Car alors il réveille inceſſamment la memoire de ſon ſupplice, & prend en horreur l'action qui le luy a peu cauſer. Voilà donc ce perfide Animal puny ſelon ſon démerite, & chaſſé non ſeulement de la compagnie des Oyſeaux, mais encore de celle des Animaux terreſtres. Ceux-cy l'ont en auſſi grande horreur, que le peuvent avoir les autres, encore qu'il ſe ſoit jetté dans leur party, donnant à entendre par là combien eſt vray ce Proverbe: *Que la Trahiſon accommode, mais que les Traiſtres ſont odieux.*

FABLE XXXVIII.



De l'Eſprevier & de la Colombe.

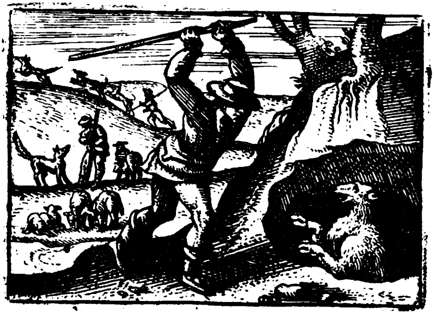
L'Eſprevier pourſuivoit une Colombe, lors qu'il arriva que s'abattant dans une grange, il fut pris par un Payſan. Comme il ſe vid en ſes mains, pour eſſayer de s'en retirer, il ſe mit à le flatter, & eut recours aux prieres, luy diſant qu'il ne croyoit pas l'avoir offenſé. *Tu as raiſon,* luy répondit le Payſan, *mais la Colombe que tu pourſuivois n'aguere, ne t'avoit point offenſé non plus.*

DISCOURS MORAL.

C'Eſt une mauvaiſe perſuaſion à l'Eſprevier, pour obtenir ſa liberté du Payſan, de dire qu'il ne l'a point offenſé. Car l'Homme, le plus noble des Animaux, & qui a de l'empire ſur eux, vange la querelle des Petits contre les Grands, & nous apprend par cét exemple, qu'il faut que nous ſoyons protecteurs de l'Innocence, quand la Fortune nous en donne le pouvoir & l'authorité. Mais ſuppoſons que le Payſan n'en eut point ſur l'Eſprevier, & qu'il agiſt en cela, non comme Protecteur de l'un, mais comme cruel & injuſte Perſecuteur de l'autre: ſi eſt-ce qu'Eſope n'auroit pas feint cette Fable ſans ſujet, puis que nous voyons d'ordinaire dans le monde, que les Méchans ſont punis, & les gens de bien vangez par d'autres Méchans.

Pour prouver à plein cette verité, jettons les yeux depuis le commencement juſques à la fin, ſur toutes les choſes du monde, & nous trouverons qu'une Nation uſurpatrice, a touſjours eſté chaſtiée par une autre, de meſme, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vangerent-ils pas les peuples d'Orient de la Tyrannie Aſſirienne? & les Perſes ne firent-ils point raiſon à l'Univers, de l'uſurpation des Medes? Le grand Alexandre ne porta-t'il pas les armes des Grecs juſques chez les meſmes Perſes, & les Romains ne vangerent-ils point le Monde de la Domination des Grecs? Tout cela neantmoins ſe fit ſans forme & ſans apparence de Juſtice. Car on eſtabliſſoit Juge ſur un autre, celuy qui avoit la force à la main, & qui n'eſtoit pas moins Uſurpateur, ny moins blaſmable que luy. Que ſi nous voulions tranſporter cette induction des choſes grandes aux petites, ne pourrions nous pas remarquer tous les jours dans le ſuccés de cette vie, qu'un Meurtrier paye la peine de ſes actions par la main d'un autre Meurtrier? Qu'un autre Adultere ſouffre le meſme déplaiſir qu'il a fait aux autres par un pareil crime; qu'un Larron eſt dérobé par un autre Larron, & qu'un Méchant eſt chaſtié de quelque tort, par un plus Méchant que luy; Voilà ce qu'Eſope nous a voulu repreſenter en cette Fable: paſſons maintenant à la trente-neufviéme.

FABLE XXXIX.



Du Loup, & du Renard.

LE Loup ayant fait des proviſions pour un aſſez long-temps, menoit une vie oyſive, quand le Renard qui s'en apperçeut, le fut viſiter, & luy demanda la cauſe de ſon repos. Le Loup ſe douta tout auſſi-toſt, qu'il avoit envie de luy joüer quelque tour de ſoupleſſe, & qu'il n'en vouloit qu'à la mangeaille; de maniere que pour le renvoyer, il feignit qu'il ſe trouvoit mal,& que c'eſtoit la cauſe qu'il ſe repoſoit; luy diſant au reſte, *Qu'il l'obligeroit fort de s'en aller prier les Dieux pour ſa ſanté.* Ce procedé du Loup déplût au Renard, qui bien faché de n'eſtre venu à bout de ſes intentions, s'addreſſa finement à un Berger, & luy conſeilla de s'en aller à la taniere du Loup, l'aſſeurant qu'il luy ſeroit facile d'accabler cét Ennemy, pource qu'il ne ſe doutoit de rien, & ne ſe tenoit point ſur ſes gardes. Le Berger s'en alla donc aſſaillir le Loup, & fit ſi bien qu'il le tua; tellement que par cette mort le Renard demeura Maiſtre, & de la taniere, & de la proye. Toutesfois comme ſa Perfidie eſtoit grande, la joye qu'il en receut ne fut pas auſſi de longue durée: car un peu aprés le meſme Berger le prit, & le tua.

DISCOURS MORAL.

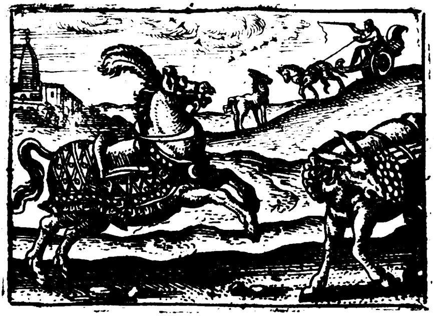
DE toutes les Paſſions qui ont accouſtumé de ronger l'Eſprit des Hommes, il n'y en a point de plus deteſtable que celle de l'envie. Cette Furie fatale aux Peuples & aux Familles arma Caïn contre Abel, Etheocle contre Polynice, & Romulus contre Remus, encore que la Nature les eut liés pour jamais des ſacrez intereſts du parentage. C'eſt elle-meſme qui a mis mal le pere avec les enfans, la fille avec la mere, & bref qui a comblé tout l'Univers de miſere & d'inconveniens. Or quoy qu'elle ſoit extremement execrable & hydeuſe de ſa nature, ſi a-t'elle une choſe excellente en ſoy, à ſçavoir la punition tres-juſte du Peché meſme qu'elle fait commettre. Car toutes les autres paſſions illicites flattent l'Eſprit d'une douce Imagination, ou par l'eſpoir de poſſeder ce qu'il deſire, ou par le ſouvenir d'en avoir joüy. L'amour, quelque amertume qu'il ait, nous conduit toutesfois par des chemins aſſez agreables, & joüit le plus ſouvent de l'Objet auquel il eſt addreſſé. Que s'il meſle des épines à ſes roſes ; s'il apporte de l'Impatience avant la poſſeſſion, & de la Jalouſie ou du dégouſt aprés ; Si, dis-je, il n'a point de bien qui ne ſoit meſlé de pluſieurs maux, pour le moins nous donne-t'il ce contentement d'eſtre quelquesfois à noſtre aiſe, & de ne nous plaindre pas tousjours de luy. Quant à la Haïne, n'eſt-elle point elle meſme voluptueuſe ? N'y a-t'il pas du plaiſir à ſe promettre qu'on ſe vangera, & de la douceur à l'executer ? l'Eſperance n'eſt-elle point de ſoy capable de conſoler, & de faire vivre ? La Joye n'a t'elle pas de merveilleux charmes? Le Deſeſpoir meſme, & la Douleur, n'ont-ils point je ne ſçay quoy de doux, qui ſe meſle à leurs plus ſenſibles amertumes ?

Mais quant à l'Envie, elle eſt la ſeule choſe du monde qui n'eſt ſuſceptible d'aucun repos, ny d'aucune conſolation. Elle naiſt en meſme temps que les plaiſirs des autres, & ſe tourne en rage, à meſure qu'ils prennent accroiſſement : Elle ne ceſſe pas pourtant, quand ils deviennent calamiteux, pource que nous avons tousjours peur que ceux que nous envions, ne ſe relevent aprés leur cheute, à cauſe des changemens ordinaires de la Fortune. Que ſi elle les a mis en un eſtat ſi déplorable, qu'ils ſoient ſans eſperance de reſſource, encore ne nous arreſtons-nous pas là : Ce n'eſt pas un ſujet de conſolation pour nous ; car à meſme temps cette Peſte que nous couvons dans l'Ame, cherche de nouveaux Objećts pour ſe nourrir, & s'addreſſe aux proſperitez des autres hommes. C'eſt une Hydre renaïſſante de ſoy-meſme, Elle s'attaque ſans ceſſe à ceux qu'elle connoiſt vertueux, ou bien fortunez, & ſubſiſte opiniatrement juſques à la mort. Bref, il n'y a point, comme dit Horace, de pire bourreau que celuy-là. Les Tyrans de Sicile n'ont jamais inventé de tourmens ſemblables à ceux qu'elle nous donna ; De ſorte que le Poëte Martial en conſeillant à ſes Envieux de s'aller pendre, ſembloit uſer d'un charitable advis envers eux, pource qu'il n'y a point de mort plus cruelle que la violence de cette Peſte: Auſſi a-t'elle tousjours eſté ſi fort en horreur aux honneſtes gens, qu'à peine trouverons nous un Autheur qui ne l'ait peinte ſi odieuſe, que Tiſiphone meſme paroiſtroit aymable auprés d'elle.

Mais les Poëtes ſur tout ont fort bonne grace, quand pour nous la faire haïr, ils s'étudient à la décrire. Ils la font paſle, & tremblante comme la Faim, meurtriere comme la Parque, maigre comme la Phtiſie, affreuſe comme la Mort, injuſte comme l'Ambition, & ſurveillante comme l'Avarice: Bref, ils luy donnent à elle ſeule tous les defauts & toutes les laideurs que pourroient avoir les autres peſtes miſes enſemble. Au reſte, ils tiennent que ſes entrailles ſont à demy rongées, & que toutesfois elles renaiſſent tousjours: Par où ils donnent à entendre l'eſtrange opiniaſtreté de ce Tourment, qu'ils nous figurent par le ſupplice du Geant Titius, à qui un Vautour ronge ſans ceſſe le cœur. Or ce qu'ils nous repreſentent ce Corps enorme & prodigieux, de l'étenduë de neuf arpents de terre, c'eſt afin de nous donner à connoiſtre le grand pouvoir que cette Fureur a dans le monde, & combien elle y eſt amplement eſtablie. Que ſi l'on vouloit comparer enſemble l'Envie, & le Remords de la Conſcience, l'on trouveroit aſſeurement que celuy-cy eſt mille fois plus deſirable que celle-là. Car eſtant veritable que le Remords ſuit ordinairement le Peché, l'on peut dire auſſi, ſans mentir, qu'il eſt preſque tousjours Avant-coureur de la Punition. L'Envie au contraire eſt le Peché meſme, voire le pire de tous les pechez; veu qu'elle en ameine aprés ſoy une infinité d'autres, qui font horreur à mon imagination. Combien de fois, ô bon Droit ! a-t'elle renverſé des Royaumes floriſſans ? combien de fois a-t'elle envenimé les Familles des Potentats ? quels crimes n'a-t'elle pas commis ! & quels maux ne luy verra t'on point faire ! Elle a pourtant cela de remarquable, que de ſa propre Ignominie dont elle eſt Mere, s'engendre bien ſouvent le bon-heur d'autruy. Car en effet, ſans elle Iſaac n'euſt jamais eſté ſi riche, ny Joſeph ſi grand, ny Abel couronné du Martyre, ny tout le monde ſauvé par le Sang precieux du Meſſie. Mais pendant que je m'égare aprés ces vaines exclamations, je laiſſe en arriere noſtre Autheur, qui nous veut monſtrer par la méchanceté du Renard, que les perſonnes atteintes de cette maladie contagieuſe, n'ont jamais de repos en leur ame, qu'elles n'ayent braſſé quelque embuſche à ceux qu'ils envient. Tels furent les déportemens du perfide Ganes, qui voyant fleurir en gloire & en vertu les onze Pairs ſes Compagnons, veilla jour & nuict à leur commune ruine, & fit amitié avec les Roys Sarraſins, tout de meſme comme le Renard la fait icy avec un Berger, pour l'obliger à ſurprendre le Loup qu'il envioit. Toutesfois ce Traiſtre ne porta pas loin la peine de ſon forfaict, non plus que l'infidele Renard ; Car il fut puny de la façon qu'il le meritoit, & ſe trouva Compagnon de la diſgrace qu'il avoit procurée.

* * *

FABLE XL.



De l'Aſne, & du Cheval.

LE Cheval richement harnâché, s'en alloit courant par les ruës, & faiſoit retentir l'air de hanniſſemens; lors que rencontrant un Aſne chargé, qui nuiſoit à ſa courſe, il s'enflamma de colere; & s'étant mis à ronger ſon frein tout plein d'écume; *Lâche & pareſſeux Animal* (luy dit-il) *es tu bien ſi hardy, que de ſervir d'obſtacle au Cheval? Va-t'en bien viſte d'icy, autrement je te fouleray aux pieds.* Ces paroles effrayerent l'Aſne, & l'effrayerent ſi bien, que n'oſant ouvrir la gueule pour braire; il ſe retira, & luy fit place tout doucement. Cependant le Cheval ſe remit à courir, & fit un ſi grand effort qu'il s'ouvrit l'ayne. Alors n'eſtant plus propre à la courſe ny à la parade, il fut dépoüillé de ſon riche harnois, & vendu à un Chartier. Le lendemain l'Aſne l'ayant rencontré, comme il traiſnoit la Charette; *Et quoy Compagnon*, dit-il, *en quel equipage te voila? où eſt ta ſelle dorée? où tes belles bardes? où ton mords ſi reluiſant? Certainement, mon Amy, il ne t'en pouvoit pas prendre autrement, à cauſe de ton orgueil.*

DISCOURS MORAL.

Ce ne ſont pas les plus hautes inſtructions des Philoſophes, qui diſpoſent au mépris de la mort, & à la ſouffrance des calamitez. Il y en a bien d'autres plus relevées & plus difficiles à prattiquer, à ſçavoir celles de ne s'élever point dans la proſperité. C'eſt où le pas de la moderation à l'extremité eſt touſiours gliſſant, & où la Vertu a grandement à combattre. Car comme il eſt plus aiſé de pouſſer un Cheval à toute bride, que de le retenir au milieu de la carriere; il eſt de meſme bien plus difficile de dégourdir noſtre Ame contre les miſeres, & la porter dans le chemin de la conſolation, que d'arreſter tout à coup ſes mouvemens, quand la bonne Fortune l'emporte avec violence au delà de ſes limites. Et comme ceux qui navigent à pleines voiles, avec un vent frais & favorable, courent plus d'hazard d'échoüer contre une coſte, que ces autres qui vont à contre-vent, & à l'ayde de la Bouline; ainſi les hommes du monde, à qui la Fortune rit de toutes parts, ſont bien moins à couvert du danger, que ces eſprits conſtans, mais infortunez, qui luttent ſans ceſſe contre la calamité.

Digitized by Google

La principale raiſon que je puis alleguer de cela, c'eſt que ces derniers ont pluſieurs Conſolateurs, qui par leurs fortes perſuaſions, leur aydent à ſurmonter l'ennuy qui les attaque, & les divertiſſent le mieux qu'ils peuvent; comme au contraire, ces courages audacieux qui ſont en un eſtat de proſperité, attirent ſur eux de tous coſtez le Peril, l'Envie, & la Hayne, à cauſe qu'ils n'ont perſonne qui reprime leur humeur altiere, & qui les faſſe ſouvenir de leur condition. Ils ne ſont pas ſi heureux que les Roys d'Egypte, qu'on alloit advertir tous les matins de la fragilité de leur nature, en portant une teſte de mort dans leur chambre. Ils ne ſont pas ſi prevoyans qu'Agathocles, qui ſe faiſoit ſervir en vaiſſelle de terre, pour apprendre à n'oublier que ſon Pere la faiſoit, & par conſequent à ne s'enfler jamais outre meſure des proſperitez qui luy ſurvenoient. Au contraire d'avoir toutes ces aydes pour devenir honneſtes gens, il arrive la pluſpart du temps que nous avons des parens ou des amis, qui pour mieux participer à noſtre Fortune, nous conſeillent follement de la porter au delà de l'impoſſible, au lieu que s'ils nous aymoient veritablement, ils nous précheroient ſans ceſſe la Moderation, & taſcheroient de retenir nos Ames dans les limites de la modeſtie.

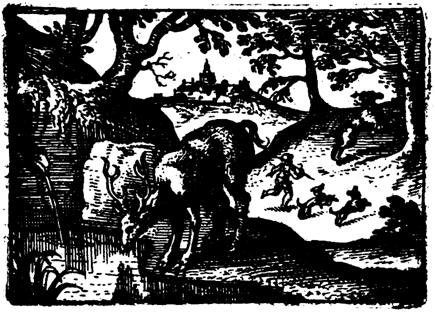
Il y a encore une autre raiſon, pour laquelle il eſt plus aiſé de demeurer vertueux dans l'adverſité que dans le bien eſtre. C'eſt que la pluſpart des afflictions, ou nous envoyent à la mort, ou nous en approchent, ou du moins elles nous en font reſouvenir, & repreſentent aſſez bien ſon image à noſtre penſée. Or eſt-il que ce n'eſt pas une choſe beaucoup difficile de ſe ſouvenir de cette derniere fin, à raiſon de la peur qu'on a des peines & des recompenſes qui la ſuivent. Ce qui arrive non ſeulement aux Chreſtiens, mais encore

Digitized by Google

core à ceux des autres Religions, pource qu'elles promettent toutes des felicitez ou des ſupplices aprés cette vie. Mais quant à la bonne Fortune, elle a cela de mauvais, qu'eſtant ordinairement accompagnée de la ſanté, elle nous fait conſiderer les malheurs de ſi loin, que nous les jugeons petits & hors de meſure, pour nous pouvoir approcher.

L'on peut adjouſter à cela une troiſiéme cauſe, qui eſt tirée de noſtre volonté propre. Car cette meſme nature aymant ſa conſervation & ſon bien eſtre, arme nos deſirs contre les traverſes qui nous attaquent, & nous fait ſouhaitter ardemment de nous en voir bientoſt garantis. Ce qui eſtant une fois conclud, preſque toutes les operations de noſtre entendement nous conduiſent à la voye d'une mediocrité, c'eſt à dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment viſiblement noſtre volonté, & la font noyer & perdre dans leurs delices, ſur le point qu'elle en deſire l'accroiſſement. Cõme il eſt donc mal aiſé de reprimer un excés de joye, il eſt plus facile auſſi de ſe detraquer de la Vertu au milieu des proſperitez, que dans les contraires evenemens de la Fortune. Pour remedier de bonne heure à toutes ces choſes, propoſons nous ſans ceſſe devant les yeux l'exemple de la Mort, la fragilité de nos jours, & l'inconſtance de la Fortune, qui n'a jamais ſi bien favoriſé quelqu'un, qu'il ne luy ayt donné le change bien-toſt aprés. Voyons à ce propos la honteuſe fin de Polycrates Samien, qui ayant eu toutes choſes à ſouhait, juſques à trouver dans le ventre d'un Poiſſon un Anneau qu'il avoit expreſſement jetté dans la Mer, afin qu'il euſt ſujet de s'en attriſter, fut à la fin pendu en public par le commandement d'un Satrape du Roy de perſe. Voyons Creſus, ce puiſſant Roy de Lydie, attaché ſur un bucher, aprés avoir vécu plus heureuſement que tous les hommes de ſon âge. Conſiderons les orgueilleuſes pompes de Darius, abattuës par la bonne Fortune d'Alexandre, & les richeſſes du grand Roy Porus, tombées en la puiſſance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre meſme en l'âge de 33. ans empoiſonné par un de ſes Favoris, dans le comble de ſes victoires, & de ſes glorieuſes conqueſtes. Que ſi cela ne ſuffit, tournons la Medaille, & nous en verrons encore des preuves en la perſonne de Jugurtha, de Perſée, de Mithridates Roy de 22. Royaumes, & de pluſieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes ſervirent anciennement de marques d'honneur à l'Empire Romain. Dont pluſieurs eurent à peine aprés leur mort autant de lieu qu'il leur en falloit pour leur ſepulture, aprés avoir voulu conquerir toute la terre. Mais ſi laiſſant à part toutes ces Hiſtoires, qui ſont ſi fameuſes dans l'antiquité, nous en voulons alleguer de plus recentes ? Où trouvera-t'on de Fortune plus diverſement meſlée de bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Solyman, de François I. de Charles V. & de pluſieurs autres ? Bref, où eſt le Prince ou le Particulier, qui n'éprouve conſecutivement le bon & le mauvais ſort, & ne voye ſucceder la pluye au beau temps, ou le calme à la tempeſte ? Cela nous apprend à ſouffrir patiemment nos afflictions, par l'eſpoir d'une future proſperité ; & à n'eſtre ſi altiers par la joüiſſance des biens preſens, que de n'apprehender pas les maux à venir. C'eſt à quoy nous convie le ſage Eſope, par l'exemple de ce Cheval temeraire & preſomptueux, qui dez le lendemain de ſon triomphe fut attaché à la Charruë, & aſſujetty aux riſées de l'Aſne, qu'il avoit ſi fort mépriſé le jour precedent.

FABLE XLI.



Du Cerf, & du Chaſſeur.

LE Cerf ſe mirant dans une claire Fontaine, prenoit plaiſir à loüer ſes grandes Cornes; comme au contraire il ſe vouloit mal d'avoir les jambes ſi greſles & ſi deliées. Mais pendant qu'il s'amuſoit ainſi à ſe contempler, & à faire ce jugement de ſoy-meſme, il ſurvint un Veneur qui luy fit prendre la fuite plus viſte que le vent. Se voyant à méme temps pourſuivy des chiens, il ſe jetta dans une foreſt épaiſſe, où ſes Cornes ſe prirent aux branches d'un arbre; & ce fut alors que ſe dédiſant de ſon opinion, il ſe mit à loüer ſes jambes, & à blâmer ſes Cornes, qui avoient eſté cauſe de ſa priſe.

DIS-

DISCOURS MORAL.

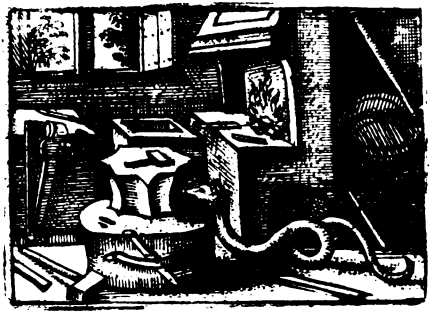
CE n'eſt point de la hauteur de tes Cornes que tu dois faire tant de vanité, ô Animal inconſideré! Le principal advantage que t'a donné la Nature ne conſiſte pas en cela : C'en eſt bien un plus grand pour toy, d'avoir la legereté de tes jambes. Tu verras bientoſt à quel point ſont empeſchans ces grands Andouillers dont tu te vantes, & par meſme moyen tu donneras une belle Inſtruction aux Hommes, de ne mettre leur advantage en la vaine monſtre de la grandeur periſſable : & toutesfois il arrive aſſez ſouvent qu'il n'eſt point de ſi petit homme, qui ne ſouſpire ardamment apres elle. Guichardin rapporte plaiſamment à ce propos qu'un miſerable Grimaud de Gennes en eſtoit ſi paſſionnement amoureux, que par un caprice bien eſtrange, il ne vouloit hanter que les Grands, ny parler non plus que de choſes grandes; Il vouloit dis-je n'avoir rien du tout, ou avoir tout grand; comme par exemple, grand logis, grande Femme à grand nez, grands Valets, grandes Servantes, grands Chiens, grands Meubles, & ainſi de toute autre choſe : A quoy l'Hiſtorien adjouſte, que pour mieux faire valoir ſes grandeurs capricieuſes, quand il parloit à quelqu'un il ſe hauſſoit ſur la pointe des pieds, le plus qu'il pouvoit, pour en paroiſtre plus grand; Mais je laiſſe à part la folie de cè Viſionnaire, pour dire ſerieuſement en expliquant mon Autheur, que ce n'eſt ny la grandeur du Corps ny celle des choſes d'icy-bas, qui fait la felicité des Hommes. Au contraire, ce qu'ils deſirent le plus, eſt quelquesfois ce qu'ils devroient apprehender davantage. Cette eminence de Fortune, dont ils ſe picquent ſi fort, n'eſt que trop ſouvent la pire de leurs Ennemis, à cauſe des Envieux qu'elle leur ſuſcite. Que cela ne ſoit, tous ces Roys que nous avons nommez dans le diſcours precedent, n'auroient jamais receus de diſgrace par les mains de leurs Ennemis, ſi leur Grandeur n'euſt attiré leur ruine. L'avarice n'euſt pas infecté de ſon venin le Royaume de Mexique & du Perou, ſi leurs habitans n'euſſent eu de l'or & de l'argent en une prodigieuſe abondance. Le pays de Chile, des Sauvages, de la Floride, & des Patagons, n'a point eſté déchiré de troubles, pource qu'ils n'eſtoient point opulens; Nous ne voyons pas en aucune Hiſtoire, qu'Itacque ait oncques eſté aſſaillie, à cauſe qu'elle eſtoit ſterile; Et au contraire, nous ſçavons que l'Iſle de Chipre, ~~la Sicile~~, ~~la Troade~~, & tous les plus ~~fertiles contrées~~ de la Grece, n'ont jamais eu que des troubles. Ce qui a fait deſcendre des Pays du Nort ces deluges innombrables de Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Avares, ça eſté la douceur de noſtre Climat; au lieu que jamais nous ne nous ſommes rencontrez devers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Eſtats de ces Peuples éloignez de nous, pour en avoir eſté détournez par la rigueur d'un Hyver perpetuel.

Ce qui ſe dit des Exemples generaux, doit, à mon jugement, eſtre entendu des particuliers: Car les embuſches que nos Envieux nous tendent, & les factions que les Méchans trament contre nous, viennent de noſtre ſeule Proſperité: Ceux qui vivent dans une mediocre Fortune n'attirent point contr'eux la Calomnie, ny l'Uſurpation, non plus que les broſſailles ne ſont pas ſi ſujettes aux coups de coignée que les grands arbres. Ne mettons donc point en compte, ſi nous ſommes ſages, noſtre Puiſſance, ny noſtre Bien, comme la vraye & parfaite Felicité, mais faiſons la pluſtoſt dependre de l'Innocence de la Vie.

FA-

Digitized by Google

FABLE XLII



Du Serpent, & de la Lime.

LE Serpent voulut ronger une Lime qu'il trouva dans une Forge. Mais elle s'eſtant miſe à rire; *Sotte Beſte*, luy dit-elle, *qu'eſt-ce que tu fais? ne vois tu point que tu te briſeras toutes les dents, avant que de me pouvoir conſommer, & qu'avec les miennes j'ay accouſtumé de mordre le fer, quelque dur qu'il ſoit?*

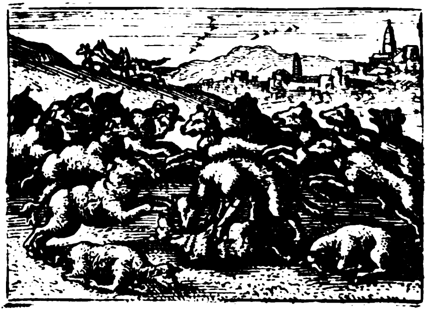
DISCOURS MORAL.

QUant à la vaine entrepriſe du Serpent, qui s'efforce de ronger une Lime, elle nous enſeigne à ne nous point joüer aux Grands, de peur que noſtre foibleſſe ne nous ſoit enfin un faſcheux ſujet de confuſion & de ruïne. C'eſt dequoy nous advertit un ancien Poëte, dans une Epigramme que j'ay ainſi traduite.

A moins que de manquer de ſens,
L'on ne peut chocquer les Puiſſans,
Qui ſont les Maiſtres de la Terre;
Leurs bras ſont longs & dangereux;
Et noſtre foibleſſe auprés d'eux,
Qu'eſt-elle que paille, & que verre.

Tout le dommage qu'on pretend faire à un Ennemy de cette nature-là, retombe ſur celuy qui l'attaque. C'eſt crâcher contre le Ciel, c'eſt ronger une Lime, c'eſt ſapper un Baſtiment qui nous accablera : bref, c'eſt s'expoſer à un mal aſſeuré, pour n'en faire à ſon Ennemy qu'un leger & un incertain.

FABLE XLIII.



Des Loups, & des Brebis.

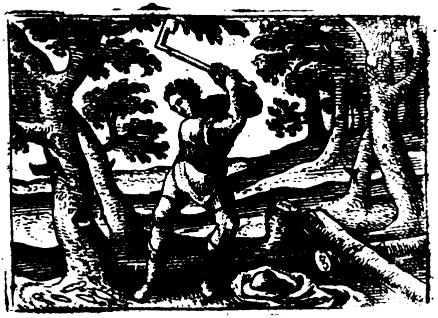
COmbien que les Loups & les Brebis ayent touſjours eu guerre enſemble, il advint neantmoins qu'ils firent tréve une fois, & que pour oſtages de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens. Mais pendant que les Brebis eſtoient en repos, & qu'elles paiſſoient à leur aiſe, il ſe fit une émotion du coſté des Louveteaux, qui ſe mirent à hurler bien fort, & à demander leurs meres. Les Loups ſortirent incontinent; & ſous pretexte qu'on leur avoit fauſſé la foy, & rompu la tréve, ils ſe jetterent ſur les pauvres Brebis, qu'ils mirent en pieces bien aiſement; pource qu'elles n'avoient plus leur garde ordinaire.

DISCOURS MORAL.

L'On peut apprendre deux choſes dans la Fable des Loups & des Brebis. La premiere, qu'il ne faut pas inconſiderément ſe fier à un Ennemy reconcilié. Ce qui ne doit s'entendre pourtant que d'une feinte reconciliation, dont les courages lâches ne ſe ſervent que trop ſouvent, pour en mieux tromper ceux avec leſquels ils font ſemblant de s'eſtre bien remis; d'où il ne s'enſuit pas neantmoins qu'il ne ſe faille reconcilier veritablement. La ſeconde obſervation eſt, qu'il ne coûte rien aux Méchans de ſuppoſer un faux pretexte, pour envahir & perdre leurs Ennemis. Nous avons de ſi bonnes preuves de tous les deux, & par les Raiſons, & par les Exemples, que ce ſeroit une choſe ſuperfluë de s'étendre beaucoup là-deſſus. Je diray ſeulement, que celuy qui ſe confie à ſon Ennemy, monſtre qu'il ne luy veut point de bien luy-meſme, puis que c'eſt un acte d'une veritable hoſtilité contre quelqu'un, de ſe jetter confidemment dans le Party qui luy eſt contraire. D'ailleurs, comment pouvons-nous eſtre aſſeurez qu'il a mis en oubly toute ſa haine, puis qu'il y en a pluſieurs qui la perpetuënt juſqu'au tombeau? S'il nous veut du mal ſans raiſon, c'eſt un prejugé d'une tres-mauvaiſe nature, & par conſequent de la durée de ſa haine. Et c'eſt une eſpece de raiſon en une choſe qui n'en a point, que de pourſuivre une animoſité, pour cela ſeulement, parce qu'on l'a cõmencée; Et ſi au contraire il a eu ſujet de nous haïr, nous ne l'avons pas de nous y fier beaucoup, à cauſe que nous l'avons aigry. Pour ce qui eſt de l'autre point, dont cette Fable nous peut inſtruire, à ſçavoir que les Ennemis reconciliez à faux, ne demandent qu'un pretexte pour nous attaquer, c'eſt une queſtion de faict, qui a plus beſoin d'exemples que de raiſons.

Digitized by Google

FABLE XLIV.



De la Foreſt, & du Payſan.

AU temps que les Arbres parloient, un Payſan s'en alla dans une Foreſt, & la pria qu'il luy fût permis de prendre autant de bois qu'il luy en falloit pour faire un manche à ſa Coignée ; ce que la Foreſt luy accorda tres-volontiers. Mais comme elle vid qu'eſtant emmanchée, il s'en ſervoit à couper les Arbres, elle ſe repentit alors, bien qu'il n'en fût plus temps, de ſa trop grande facilité, & ſe fâcha contre ſoy-meſme d'avoir eſté cauſe de ſa ruine.

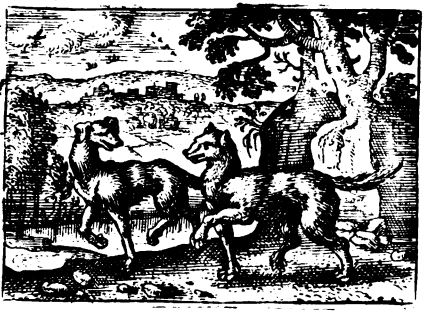
DISCOURS MORAL.

LEs hommes ont tort de ſe plaindre des mal-heurs qui leur arrivent, & d'accuſer la Fortune des diſgraces dont ils ſont eux-meſmes la ſeule cauſe. Cette proportion n'a pas beſoin de grandes preuves, puis qu'elle ſe verifie preſque par l'induction de toutes les choſes du monde. Le Payſan baille luy-meſme l'argent dont le Soldat ſon Ennemy luy fait la guerre; & le ſineere Amy fournit à l'Amy diſſimulé des advantages qui luy ſont avoir priſe ſur ſa perſonne. Il luy declare ſes imperfections : il luy compte ſes advantures : il luy communique ſes ſecrets, & toutes ſes choſes enſemble ſont, à parler proprement, les inſtrumens de ſa perte. Ainſi voyons-nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans pendant la fougue de leur jeuneſſe, travaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les diſſolutions & les débauches qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celuy qui les a mis au monde. La meſme choſe arrive entre les Chicaneurs qui ſe ſurprennent les uns les autres par les papiers qu'ils ſe preſtent, & obligent quelques-fois les perſonnes ignorantes en ce meſtier, à ſigner des actes contre leur propre cauſe, ſans ſçavoir le dommage qu'ils ſe font. C'eſt pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien qui nous puiſſe nuire, principalement ſi nous avons à traitter avec des perſonnes ſuſpectes. Cette precaution eſt un effet veritable de la Prudence, qui eſt, diſoit Bias, comme l'œil à tout le corps, & comme le Pilote à tout le Navire. Tellement que ce n'eſt pas un petit ſecret de la ſçavoir employer à la conduite de noſtre vie pour détourner les malheurs & les ruines qui nous menacent. Car bien que toutes nos adverſitez ſoient dures à ſupporter, celle-là neantmoins l'eſt plus que les autres, qui nous vient par noſtre imprudence, pource qu'avec l'amertume de ſa douleur, elle nous cauſe encore celle de noſtre repentir.

FA-

Digitized by Google

FABLE XLV.



Du Loup, & du Chien.

LE Loup ayant trouvé fortuitement un Chien dans un Bois, environ le poinct du jour, ſe mit à le ſaluër, ſe rejoüiſſant d'une ſi bonne rencontre. Aprés cela, il fut curieux de ſçavoir de luy, *pourquoy il eſtoit ſi net & ſi poly. Si je le ſuis*, reſpondit le Chien, *le ſoin de mon Maiſtre en eſt cauſe. Car il m'amadouë quand je le flatte, & me traitte luy-meſme des viandes de ſa table, qui ſont fort delicieuſes: Avec cela, je ne dors jamais à découvert, & n'eſt pas à croire combien je ſuis agréable à tous ceux de la maiſon. O Chien mon amy*, reprit le Loup, *que tu és heureux d'avoir rencontré un Maiſtre ſi doux, & ſi debonnaire! Que je ſerois content, ſi j'en trouvois un ſemblable!*

Si cela m'advenoit ; je ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres Beſtes. Le Chien voyant l'extreme deſir qu'avoit le Loup de changer de condition, luy promit de faire en ſorte envers ſon Maiſtre, qu'il luy donneroit quelque charge dans ſa maiſon, pourveu qu'il vouluſt retrancher un peu de ſa felonie accouſtumée, & s'addonner à le bien ſervir. Cette concluſion priſe, ils paſſerent outre, & eurent enſemble pluſieurs diſcours fort plaiſans. Mais comme il fut jour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'adviſa de luy en demander la cauſe. *Tu dois ſçavoir*, répondit le Chien, *qu'au commencement je ne faiſois qu'aboyer aux Eſtrangers, & meſme à ceux de connoiſſance, ſans que ma dent eſpargnaſt non plus les uns que les autres. Mais d'autant que cela ne plaiſoit pas à mon Maiſtre, il joüa ſi bien du bâton ſur moy, qu'il me fit perdre cette couſtume, me commandant ſur toutes choſes, de n'attaquer jamais que les Voleurs, & les Loups. Je me ſuis corrigé par ce moyen, & ſuis devenu plus doux que de couſtume, à force d'eſtre battu ; neantmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'eſt tousjours reſtée depuis, pour une marque de ce que je ſuis hargneux naturellement.* Le Loup l'ayant oüy parler ainſi ; *Eſt-ce donc cela ?* luy dit-il, *certes je n'achepte pas ſi cherement l'amitié*

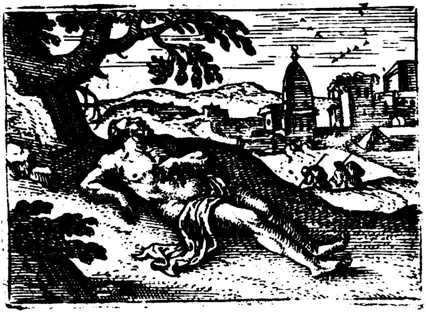
tié de ton Maiſtre. Adieu, compagnon, avec ta ſervitude; pour moy j'ayme beaucoup mieux joüir de ma liberté tout à mon aiſe.

DISCOURS MORAL.

Nous pouvons bien croire Eſope ſur la douceur de la Liberté, pour avoir depuis ſon Enfance, juſques à la moitié de ſon âge, éprouvé tousjours le peſant joug de la Servitude, ſans le pouvoir ſecoüer durant ce temps-là, quoy qu'il employaſt pour cét effet toute la ſubtilité de ſon eſprit, & toute la gentilleſſe & la promptitude de ſes réponſes. Auſſi eſt-ce pour cela qu'il en parle icy avec des advantages extremes, la preferant à la plus delicieuſe vie du monde, ſi elle eſt accompagnée de ſujection. Or n'entendons-nous pas icy par ce nom de Liberté toute ſorte d'Affranchiſſement, veu qu'il ne ſe trouve perſonne dans le monde qui n'y ſoit avec quelque dependance, voire meſme avec pluſieurs. Car pour laiſſer à part les juſtes & agreables ſoûmiſſions que nous devons à Dieu, il y en a encore d'autres dont il eſt impoſſible de nous garantir. Il n'eſt celuy d'entre nous qui ne ſoit ſujet à quelque Paſſion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun releve des Loix de la Nature, & des Couſtumes du Pays qu'il habite; la Mort exerce ſon Empire ſur tout le Monde. De ces choſes il eſt aiſé à conclurre, que pas un de nous n'eſt exempt de Servitude, & que meſme ce ſeroit une Impieté de le deſirer; auſſi n'eſt-ce point de la façon que noſtre ſage Eſope entend de nous perſuader l'amour de la Liberté. Ce n'eſt pas toute nature de ſujection qu'il condamne. Car pour celle qui eſt compatible avec la Juſtice & la Magnanimité, non ſeulement il la ſouffre, mais il l'approuve. Ce que nous monſtre evidemment toute la ſuitte de ſes Fables, par où il nous a declaré la pluſpart de ſes ſentimens. La fin de ſa vie eſt encore une preuve bien apparente, veu qu'aprés avoir eſté affranchy par le commandement des Samiens, il ne fit tout le reſte de ſes jours que voyager dans la Cour des Princes du Levant, comme en celle de Licerus & de Nectenabo; ce qui ne ſe pouvoit faire aſſeurément, ſans quelque eſpece de dependance. Il ne s'arreſte non plus à blâmer la Servitude forcée, pourveu qu'on mette en pratique tous les moyens raiſonnables pour en ſortir, ou pour n'y entrer pas. Car comme nous enſeigne la Loy naturelle, il n'y a point de blâme ny de honte aux actions neceſſitées. Son intention n'eſt donc autre, que de reprendre les perſonnes, qui pouvans demeurer libres en une petite Maiſon, avec innocence & ſeureté, ſans dependre d'autres Loix que de celles où la Nature nous lie neceſſairement, vont détruire par leur propre élection toute leur vraye felicité, s'abandonnent mal-heureuſement au pouvoir d'autruy, aux brocards des Courtiſans, à la cenſure des Envieux, & à toutes les gehennes d'une ſervile & deshonorable complaiſance.

Or que telle maniere de Servitude ſoit à blâmer, il y a quantité de raiſons qui le perſuadent. En voicy quelques-unes. Celuy-là, comme je croy, n'eſt pas digne d'un Bien, ou d'un Privilege par deſſus les autres, qui le laiſſe perir, ou diminuër par ſa propre faute, d'autant que la ſoigneuſe conſervation d'une choſe, eſt un merite en la perſonne qui la conſerve; ſi bien que par conſequent c'eſt une eſpece de démerite, de la laiſſer décheoir ou avilir par ſa nonchalance. A cette occaſion nous diſons à fort bon droict, que celuy n'eſt pas digne de la ſanté, qui en abuſe trop imprudemment, & que les richeſſes ſont mal deuës à l'homme qui en eſt prodigue, ou qui n'en fait part à perſonne. Or c'eſt perdre les principaux advantages de l'homme, me, que de rechercher la ſervitude. Car, comme les Chreſtiens & les Payens meſmes l'aſſeurent, ce qui fait differer l'homme des Animaux, & qui luy donne de l'advantage par deſſus eux, c'eſt la Liberté de vouloir, & d'agir, cauſée par le Raiſonnement & par la Volonté. A quoy déroge autant qu'il luy eſt poſſible celuy qui s'aſſervit, à cauſe qu'il ſe laiſſe guider par la volonté d'autruy, & perd en beaucoup de choſes l'advantage d'operer de ſon chef. D'ailleurs, tandis que ſon Entendement eſt preſque tousjours occupé à raiſonner ſur les intentions des autres, à concevoir leurs Commandemens, & à digerer les moyens de les mettre en execution : il ſe dérobe le loiſir d'entretenir ſes propres penſées, & ceſſe par conſequent d'eſtre veritablement homme. De plus, encore que le débordement des Vicieux, & la correction des Sages, ayent reduit les Communautez à certain eſtat qui déroge à l'égalité naturelle, ſi eſt-ce que de rendre la diſproportion entre les hommes plus grande qu'ils ne l'ont faite, on ne peut nier que cela ne ſoit une action injuſte & mépriſable. Ce qui arrive neceſſairement à ceux qui prennent d'autres devoirs à rendre, que ceux de la Nature & des Loix : Avec cela, l'on peut dire que c'eſt eſtre cruel à ſoy-meſme, que de s'aſtreindre à trop déferer à autruy. Que ſi l'on m'objecte à cette raiſon, qu'il n'eſt point de ſerviteur qui ne doive aymer ſes chaines, pourveu qu'elles ſoient dorées; Je réponds à cela, qu'un homme libre, qui a les choſes neceſſaires, ſe fait tort de ſe rendre Eſclave, pour avoir les ſuperfluës, & concluds avec Eſope; Qu'il vaut beaucoup mieux s'en paſſer, que les achepter à ſi haut prix, approuvant extremement que le Loup retourne en ſa Caverne, pluſtoſt que de s'aller faire mettre un colier chez le Laboureur.

FABLE XLVI.



Du Ventre, & des autres Membres.

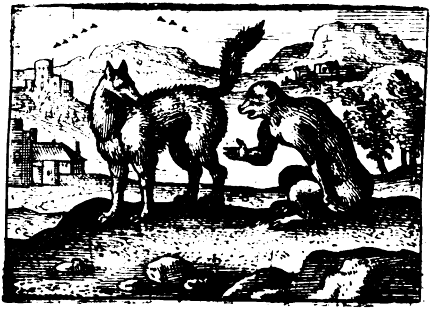
LA Main & le Pied formerent autres-fois une plainte contre le Ventre, alleguans que par ſa pareſſe il engloutiſſoit tout le gain qu'ils pouvoient faire : Ils vouloient donc, ou qu'il travaillaſt, ou qu'il ne demandaſt point à eſtre nourry. Mais luy les ayant prié deux ou trois fois de l'aſſiſter d'alimens, la Main luy en fit refus; de ſorte que ſe trouvant par ce moyen attenué de faim, tous les autres Membres commencerent à défaillir. La Main les voulut doncques ſervir alors; mais ce fut trop tard, pource que le Ventre affoibly, pour avoir eſté trop long-temps vuide, n'euſt pas moyen de faire ſa fonction, & rejetta la Viande, d'où il advint qu'il ne pût perir que toutes les autres parties du Corps ne periſſent, & tel fut l'effet de l'envie qu'elles luy portoient.

DISCOURS MORAL.

QUand le ſens de cette Fable ne ſeroit pas clair, & appliquable de ſoy-meſme, nous en trouverions toute l'Allegorie expreſſement declarée dans l'Hiſtoire Romaine de Tite-Live. Car il dit, qu'en la revolte du Peuple contre le Senat, comme il s'eſtoit retiré au Mont Aventin, avec une ferme reſolution de n'entrer plus en meſme Corps que le Senat, on deputa vers luy Menenius Agrippa, qui eſtoit pour lors le plus ſage & le plus authoriſé de tous les Romains. Celuy-cy ne ſe mit point autrement en peine de deployer envers ces petites gens les hautes raiſons que luy pouvoit fournir ſon eloquence; mais il leur conta mot à mot toute cette Fable, & leur fit voir par l'exemple du Ventre, & des parties du Corps humain, la mutuelle dependance qu'a le Senat avec la Populace. Car, diſoit-il, mes Amis, ne penſez pas que les Senateurs, quoy qu'ils ſoient oiſifs aux operations mutuelles, & qu'ils employent le Peuple aux labeurs mechaniques, ſoient pour cela moins neceſſaires à voſtre conſervation. Ce ſont eux qui vous départent la chaleur qui opere & diſtribüe le bon ſuc par toutes les parties de la Cité; eux, dis-je, pour qui vous travaillez, mais qui travaillent bien plus pour vous-meſmes. Ne vueillez donc pas, mes amis, affoiblir cette partie de telle ſorte, par vos factieuſes mutineries, qu'elle ſoit incapable de vous ſervir. Car à quelque temps d'icy la neceſſité vous contraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne ſera plus à propos de le faire. Vos ſeditions & vos coleres les auront obligez à prendre un autre party, & cependant vous demeurerez là ſans deffenſe, dépourveus de conſeil & d'appuy, ſans richeſſes, ſans authorité, & pour dire en un mot, la proye de vos Voiſins. Ces paroles prononcées avec authorité, eurent tant de pouvoir ſur ces Mutins, qu'elles les rappellerent à leurs Maiſons. D'où l'on peut juger facilement combien l'union mutuelle de tous les Membres eſt neceſſaire à la conſervation du Corps, ſoit naturel, ſoit politique. En effet il n'eſt pas poſſible que l'un ny l'autre ſubſiſtent jamais que par la concorde. Elle eſt la chaine qui les lie enſemble ; la Deité qui les anime, & la haute intelligence qui les fait mouvoir avec juſteſſe: Elle ſeule, dit à ſes Enfans le ſage Micipſa Roy de Numidie, donne vigueur & accroiſſement aux choſes du monde ; comme au contraire il eſt bien certain que ſans ſon ayde, elles iroient toutes en decadence, & ſe verroient expoſées à leur derniere ruïne. Que s'il eſt permis d'authoriſer la verité par des Fables ; je n'ay qu'à rapporter icy à ſa loüange celle de l'ancien Geryon, qu'on a feint avoir trois corps ſous une teſte ; pour ce qu'il vécut avec ſes deux freres en ſi bonne intelligence, qu'ils n'avoient tous trois qu'un nom, & n'eſtoient pris que pour un ſeul homme. Tellement que ce n'eſt pas merveille, ſi pour nous faire haïr les partialitez & les diviſions, Eſope nous propoſe icy la Fable du Ventre & des autres Membres. Je ne penſe pas qu'elle ayt beſoin d'autre application, puis qu'un ſi grand perſonnage que Mennius Agrippa l'a faite pour nous, & meſme en une ſi importante occaſion.

Digitized by Google

FABLE XLVII.



Du Singe & du Renard.

LE Singe voulant perſuader au Renard de luy donner une partie de ſa queüe, pour en couvrir ſon derriere, luy fit entendre que cela l'incommodoit par trop, au lieu que pour ſon regard il en tireroit enſemble de l'honneur & du profit. Mais le Renard luy dit pour réponſe, *Qu'il n'en avoit pas plus qu'il ne luy en falloit, & qu'il aymoit beaucoup mieux balayer la terre de ſa queüe, qu'en couvrir les feſſes d'un Singe.*

DIS-

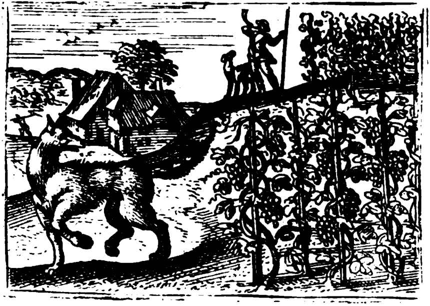
DISCOURS MORAL.

Quant au refus que le Renard fait au Singe de la moitié de ſa queuë, on le peut interpreter en deux façons, à bien, & à mal, & de toutes les deux il eſt aiſé d'en tirer de l'inſtruction. La premiere s'entend de la chicheté des Riches, qui font gloire de refuſer aux perſonnes incommodées, les choſes meſmes qu'ils ont avec ſuperfluité ; ce qui doit apprendre aux Pauvres, qu'ils n'ont guere à eſperer des grands Seigneurs, mais que le meilleur pour eux, c'eſt de s'attendre à un honneſte labeur, & tirer de là le ſouſtien de leurs familles. L'autre ſens qu'on peut donner à la Fable, c'eſt la reprehenſion des demandeurs impertinents, qui exigent de leurs amis beaucoup de choſes indiſcretement, quoy qu'à la verité il n'y en euſt pas une d'elles qui les peut accommoder, & puis n'incommodaſt extremement le donneur. En ce ſens là, certes, je trouve fort loüable le refus de cét Animal, qui juge avec raiſon, qu'il ne ſe peut défaire de ſa queuë ſans une douleur extreme, ny l'appliquer à l'uſage du Singe, quand elle ſera défaite.

◆

Digitized by Google

FABLE XLVIII.



Du Renard, & des Raiſins.

LE Renard ayant découvert quelques Grapes des Raiſins, qui commençoient à meurir; euſt envie d'en manger, & fit ſon poſſible pour en avoir. Mais quand il vid ſa peine perduë, & qu'il ne pouvoit ſatisfaire ſon deſir, tournant ſa triſteſſe en joye; *Je ne veux point de ces Raiſins*, dit-il, *ils ſont encore trop aigres.*

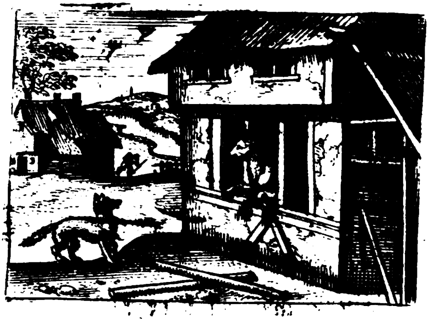
DISCOURS MORAL.

LA Diſſimulation eſt quelquesfois un Vice, & quelquesfois une Vertu. Elle eſt un Vice, lors que nous cachons nos deſſeins, ou aux perſonnes à qui nous les devons dire, comme à un Amy parfait; ou quand nous les cachons hors de ſaiſon, & avec une mauvaiſe intention. Ceux qui en uſent de la ſorte, dit

Ciceron, ſont grandement à blâmer, pource qu'à moins que d'eſtre malicieux au dernier poinct, ils ne peuvent faire le contraire de ce qu'ils diſent. Ces hommes à deux viſages & touſiours maſquez, ſont des Prothées qui prennent toute ſorte de formes. Ils parlent de Dieu, en Hypocrites, & vivent ſelon le monde. Leur malice à déguiſer la verité, les fait déroger à leur honneur propre, & les rend odieux à tout le monde. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi tant de grands hommes de l'antiquité les ont en horreur; ſi Homere les appelle des Demons que l'Enfer a produits; ſi Pline dit d'eux qu'ils tiennent du pain en l'une de leurs mains, & une pierre en l'autre, pour en frapper ceux qu'ils veulent perdre; ſi Caton les compare à des eaux dormantes, plus dangereuſes que les vagues de la Mer irritée; & ſi le Prince de l'eloquence Latine leur reproche, que par leurs déguiſemens ils ſont les *Fleaux de la Verité*, pource qu'ils empéchent qu'on ne la puiſſe diſcerner. Voilà quelle eſt la diſſimulation, conſiderée comme vice. Mais elle eſt une Vertu, quand il ne s'y trouve point aucune de ces circonſtances, & qu'au contraire nous voulons nous deffendre des ruſes d'autruy par noſtre propre déguiſement; & c'eſtoit ainſi que l'entendoit Tacite, quand il diſoit, *Qui ne ſçait diſſimuler, ne ſçait pas regner,* bien que toutes-fois ce ne fut pas en ce ſens-là, que Louys XI. avoit accouſtumé d'uſer de cette maxime.

Il y a de plus une autre ſorte de diſſimulation, qui ne nuit à perſonne, mais qui ſert en quelque choſe au Diſſimulateur, à ſçavoir, lors que nous nions d'avoir eu une entrepriſe, aprés que nous la voyons inutile. C'eſt la feinte qu'Eſope attribuë à ſon Renard, qui ne pouvant manger des Raiſins, diſoit qu'ils n'eſtoient pas encore meures. D'où nous apprenons, qu'il faut accortement rejetter ſon impuiſſance ſur l'imperfection de la choſe que l'on deſire, quand on a regret de n'avoir pas reüſſi.

FABLE XLIX.



De la Belette, & du Renard.

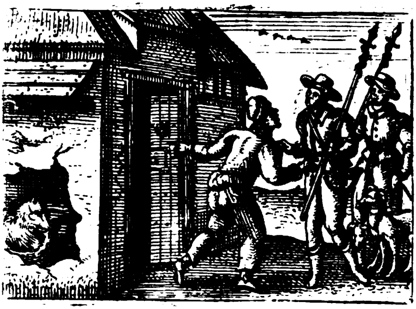
LE Renard tout amaigry de faim, entra fortuitement dans un clos à Bled, par une ouverture ſort eſtroitte, d'où penſant ſortir aprés s'eſtre bien ſoulé, il ne le put faire, à cauſe que ſon Ventre l'en empeſcha, pour eſtre un peu trop enflé. Cependant la Belette l'ayant apperçeu de loin, comme il faiſoit cét effort, y accourut pour le ſecourir; Et aprés pluſieurs diſcours, luy conſeilla de retourner en ſa terriere, auſſi maigre qu'il en eſtoit ſorty.

DISCOURS MORAL.

QUelques-uns rapporteront le ſujet de cette Fable aux richeſſes, qui rendent chagrins & embroüillez les eſprits de ceux qui les ont acquiſes, au lieu qu'auparavant-ils eſtoient contens & libres. Et à vray dire ce n'eſt pas ſans ſujet qu'un Ancien les appelle à ce propos *Impedimenta*, pource que dans l'embarras qu'elles apportent aux actions vertueuſes, il eſt d'elles comme du bagage d'une Armée, qui tout commode qu'il eſt, ne laiſſe pas de l'incommoder. Les ſuperbes habillemens, tous chargez d'or & de pierreries, dont elles couvrent ceux qui les poſſedent, leur parent le corps ſans doute; mais il eſt indubitable auſſi, que leur ame s'enlaidit & ſe défigure par ces orgueilleuſes monſtres de Vanité. Or bien que ce ſens-là ne ſoit pas mal convenable à noſtre Allegorie; Il me ſemble meilleur neantmoins de l'appliquer à l'eſtude des Lettres, & à la volupté tout enſemble. Car ce Renard qui entre fort aiſement par l'ouverture d'une cloiſon, quand il a le corps déchargé de graiſſe, que peut-il ſignifier plus à propos, ſi ce n'eſt que l'acquiſition de la Science n'eſt pas mal-aiſée aux perſonnes deliées, & dépriſes de toutes voluptez ſuperflües?

Au contraire, pour revenir à la ſeconde partie de la Fable, le Renard dés qu'il s'eſt enflé le ventre, ne peut repaſſer par la meſme ouverture, par où il avoit paſſé auparavant; nous enſeignant par là, qu'auſſitoſt que nos eſprits ſont abeſtis par les voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excez des convoitiſes corporelles, avec ce que tous leurs mouvemens ſont retardez, leur vivacité ſe diminuë, & ſe tourne en une importune peſanteur. Ce que connoiſſoient fort bien les Stoïques, & les Peripateticiens, quand ils inferoient l'ignorance d'Epicure par la voluptueuſe conduite de ſa vie. Car, diſoient-ils, comment pourroit s'exercer aux hautes & ſublimes meditations un homme abruty dans l'oiſiveté qui ne s'eſtudie qu'à contenter les ſens corporels, & ne donne rien aux operations de l'Ame ? Pour cette meſme raiſon Jules Ceſar diſoit d'ordinaire, qu'il n'apprehendoit point les hommes gras comme Craſſus, mais les décharnez, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit monſtrer ſans doute, que la magnanime penſée d'affranchir l'Eſtat de ſa ſubjection, ne pouvoit pas tomber dans un corps enflé de delices, & aſſouvy de voluptez ; mais que telle entrepriſe n'appartenoit qu'aux perſonnes ſubtiles & Philoſophiques. En effet la pluſpart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la Tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres; Témoin le Philoſophe Dion, qui aprés avoir paſſé les plus beaux jours de ſa vie en l'Eſcole Academique, n'entreprit la genereuſe action qu'il executa, que bien avant ſur le declin de ſon âge. Traſibule tout de meſme avoit fort bien eſtudié;& le Corinthien Timoleon ayant acquis la liberté à ſa Patrie, par la mort de ſon propre frere, demeura juſqu'à l'âge de quarante cinq ans hors la Ville de Corinthe, à vacquer inceſſamment à l'eſtude, en attendant que l'occaſion de delivrer la Sicile le tiraſt derechef de ſon repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'homme de ſa nation euſt jamais executées. Mais je m'égare ſans m'en appercevoir hors de mon ſujet, & n'ayant entrepris, que de monſtrer combien la volupté nuit à l'eſtude des Sciences, je fais voir inſenſiblement par ces Hiſtoires, que les ſçavans hommes ſont capables des plus hautes entrepriſes, & de la parfaite Vertu, qui ne conſiſte pas moins à exterminer les Uſurpateurs, qu'à bien ſervir les Roys legitimes.

FABLE L.



Du Loup, & des Chaſſeurs.

LE Loup fuyoit les Chaſſeurs, & n'en pouvoit plus de laſſitude, à force d'avoir couru par les Bois; lors que rencontrant de bonne fortune un Bucheron, il le pria de le mettre en ſeureté en ſa maiſon. Le Bucheron luy monſtra donc ſa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en un coin. Cependant voilà venir les Chaſſeurs qui demanderent au Bucheron s'il n'avoit point veu le Loup. Il leur répondit que nenny, & toutesfois leur faiſant ſigne de la main, il leur monſtra l'endroit où il eſtoit caché; mais eux ne l'y trouvant pas s'en allerent incontinent. Le Loup ſortit en meſme temps du logis ſans rien dire au Bu-

Digitized by Google

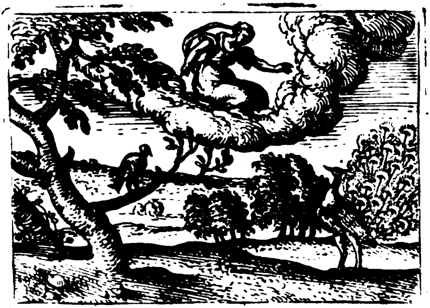
cheron, qui le blâma de cette incivilité, luy reprochant qu'il luy avoit ſauvé la vie, & que neantmoins il s'en alloit, & ne l'en remercioit point. Mais le Loup qui l'oüit, luy répondit de fort bonne grace en ſe retournant; *Hola, mon amy, je n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis; ſans te remercier, ſi ta main, tes actions, tes mœurs & ta vie, euſſent eſté ſemblables à tes paroles.*

DISCOURS MORAL.

LA cinquantiéme Fable de cét ouvrage eſt toute pleine de judicieux advertiſſemens. Par la fuite du Loup en la Loge du Bucheron, nous ſommes advertis de ne chercher jamais noſtre Aſyle dans les maiſons ſuſpectes. Car il ſe trouve peu de gens qui ayent aſſez de Vertu pour nous garder le droit d'Hoſpitalité contre leur intereſt propre. Ce Droit pourtant doit bien eſtre inviolablement obſervé, puis que les Anciens l'avoient en ſi grande recommandation, qu'ils tenoient pour infame, & condamnoient à une groſſe amende quiconque le violoit, en la perſonne de celuy qu'ils refuſoient d'avoir pour Hoſte; aujourd'huy meſme cette loüable couſtume de loger les paſſans, & les autres eſtrangers, paſſe chez les Turcs pour une de leurs plus hautes Vertus. Ils ont pour cét effet quantité d'Hoſpitaux d'ancienne fondation, & quelques-uns deſquels ont à ce que l'on eſtime plus de ſoixante mille Ducats de rente. A quoy j'adjouſte, que leur Charité s'étend meſmes juſques aux Beſtes, auſquelles ils donnent le couvert & la nourriture quand elles ſont vieilles; couſtume qui ſe pratique encore en quelques contrées des Indes Orientales. Ce que je ne me repreſente jamais que je ne m'eſtonne de quelques Princes, qui ont peché lâchement contre l'obſervation de ce Droit ſacré. Témoin Pruſias, Roy de Bythinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains, contre la parole qu'il luy avoit donnée ſur le ſimple commandement qu'il en receut de la part du Senat. La meſme choſe eſt arrivée en pluſieurs Hiſtoires, & particulierement en celle de Maſſiniſſa, qui viola non ſeulement l'Hoſpitalité, mais encore les Loix du Mariage, en la perſonne de Sophonisbe, qui avoit parole de luy d'une entiere amour, & d'une parfaite aſſeurance de ſa vie. Or quoy que les exemples de perfidie ſoient ordinaires en cette occaſion; ſi eſt-ce qu'il s'eſt rencontré des perſonnes aſſez genereuſes pour garder leur foy, au hazard de la puiſſance ennemie, voire meſme d'un deshonneur tout evident, comme il arriva n'aguere en un Meurtre que fit dans Tolede un Gentil-homme inconnu. Celluy-cy courant fortune d'eſtre pris, à cauſe de la ſoudaine émotion du Peuple, ſe jetta dans une ruë, auprés de celle où eſtoit arrivé le combat, & ſe lança teſte baiſſée dans la premiere porte qu'il pût rencontrer, où aprés avoir monté le degré, & paſſé par deux ou trois Anti-chambres de plein pied, il vint à la fin en celle d'une Dame qu'il trouva pour l'heure au lict, à cauſe de quelque indiſpoſition. Ce pauvre homme tout effrayé ſe jetta d'abord aux pieds de cette perſonne, & la pria tres-inſtamment de luy ſauver la vie; ce que la Dame luy ayant accordé, elle luy donna la clef d'un Cabinet pour ſe cacher dedans, en attendant qu'il peuſt échapper à la faveur des tenebres. Mais à peine euſt-elle enfermé dans cét azyle ce miſerable Eſtranger, qu'elle oüyt des gemiſſemens dans la Baſſe-court, & vit un peu aprés entrer le corps mort de ſon Fils, qu'on apporportoit en la chambre. Elle euſt toutesfois tant de vertu, qu'elle garda la parole au Meurtrier de ſon propre Fils quoy qu'elle fut accablée d'une ſecrette & demeſurée triſteſſe, & qu'on peut dire d'ailleurs, qu'une ſi mauvaiſe action s'eſtoit faite de ſon conſentement, pour avoir retiré chez elle l'autheur de ce Meurtre. Mais la crainte d'une eternelle infamie, & le naturel reſſentiment de ſa perte, ne la ſçeurent contraindre à ſe démentir. Elle attendit donc que l'obſcurité de la nuit donna moyen au Meurtrier de s'échapper de ce lieu, & luy ouvrant elle meſme la porte, *Va* luy dit-elle, *ô miſerable, contre qui j'ay plus de haine que contre tous les hommes du monde, jouy à ton aiſe des fruits de ma loyauté.* Il ſe trouve peu d'exemples pareils à celluy-cy, que j'ay bien voulu alleguer pour ſa rareté.

Mais retournons à noſtre Fable. Par la mégarde des Chaſſeurs qui n'apperçeurent point les ſignes de l'infidele Bucheron, nous eſt monſtré combien vainement on travaille quelques-fois à la ruine des hommes, & qu'ils échappent ordinairement des plus viſibles dangers du monde, lors qu'ils ſont ſous la protection du Ciel. Quant au Bucheron, qui blâme le Loup d'ingratitude, il nous apprend que telle perſonne nous a mortellement offenſez, qui demande aprés des complimens & du retour. Mais cét Animal bien adviſé luy reproche ſa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'eſt point de trahiſon ſi couverte & ſi bien conduite, qu'à la fin le hazard, ou la providence ne permette qu'elle éclatte. C'eſt ce que nous verifient toutes les Hiſtoires, ce que l'experience journaliere nous monſtre, & ce que la raiſon nous perſuade viſiblement. Car quelle apparence y auroit il, qu'une méchante action demeuraſt cachée, puis que Dieu a donné pour une punition du crime, l'execration univerſelle des gens de bien.

FABLE LI.



Du Paon, & du Roſſignol.

LE Paon ſe plaignoit à Junon, Sœur & Femme de Jupiter, de ce que le Roſſignol chantoit doucement; au lieu que pour ſon regard il eſtoit mocqué de tous les autres Oyſeaux, à cauſe de ſa voix déplaiſante. *Mon Amy*, luy répondit Junon, *les Dieux ont differemment partagé les dons aux Hommes; le Roſſignol te ſurmonte à chanter, & tu le ſurpaſſez par la beauté du plumage; il faut donc que chacun ſe contente de ſa condition.*

DISCOURS MORAL.

O L'eſtrange humeur où nous porte noſtre ambition! Elle nous inſpire à tout moment de nouveaux deſirs de nous plaindre, & ne peut ſouffrir que nous ſoyons jamais contens de noſtre Fortune. Ce vice ſi ordinaire aux hommes nous eſt ingenieuſement repreſenté par un plaiſant Apologue, que je ſuis d'advis de rapporter icy, pour la conformité qu'il me ſemble avoir avec la Fable de noſtre Autheur. Un Couſteau ſe voulut faire une Manche luy-meſme; ſans attendre, comme ſes Compagnons, que ſon rang fut venu. Pour cét effet, il s'en alla dans un Bois, où il en coupa pluſieurs de toutes ſortes, ſans qu'il s'en trouva un ſeul qui l'accommodaſt. Mais le pire fut qu'à force de travailler il s'ébrécha en divers endroits, & que penſant ſe refaire, il s'alla frotter à une pierre à éguiſer, où il ſe conſuma de moitié. Il euſt pourtant un Manche à la fin, lors qu'il n'avoit plus de beſoin; au lieu que s'il ſe fut contenté de celuy qui luy pouvoit écheoir, il fut demeuré en ſon entier.

Mais pour paſſer de cét Apologue à celuy de noſtre Autheur, diſons que ce n'eſt pas aſſez à quelques-uns d'eſtre abondamment partagez des dons de la Naiſſance & de la Fortune; il faut qu'ils ſe plaignent de ne les poſſeder pas tous enſemble, & que là-deſſus ils accuſent le Ciel d'injuſtice, comme ſi le grand Diſtributeur des choſes ne ſçavoit point auſſi bien qu'eux ce qui leur eſt propre; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez à châcun de joüer le roole qui luy eſt ordonné ſur le Theatre du Monde. Ces importuns ne tombent-ils point dans l'imprudence du Paon, qui ſe plaint de n'avoir pas le chant du Roſſignol; & ne conſidere point que le don de Beauté ſeroit capable de rendre heureux un Animal moins arrogant que luy? Certes, il ſemble que la ſage nature ayt doüé châque perſonne de ce que luy doit écheoir, avec tant de proportion & de juſteſſe, que les qualitez qu'elle n'a point miſes en quelqu'un, y ſeroient ſans doute mal-ſeantes, ou meſme elles n'y pourroient eſtre ſans miracle. Ce qui

Digitized by Google

ne ſera pas mal-aiſé à croire, ſi nous conſiderons que le cours des choſes ne peut eſtre outre-paſſé que miraculeuſement,& que toutes-fois il faudroit de neceſſité conclure qu'il le ſeroit,ſi eſtant produit de tels parens que nous, & de tels temperamens; nourris ſous tel climat,de telle main, & de telle ſorte; ſi dis-je, les meſmes circonſtances y eſtant obſervées de point en point, nous n'eſtions pas ce que nous ſommes. Or ne croy-je pas qu'aucun hõme raiſonnable voulut contre-dire cette verité, autrement il faudroit advoüer que l'eſtat de maintenant ne pourroit pas étre appellé naturel; ce qui ſeroit un miracle auſſi biẽ que le reſte.

Voyez donc je vous prie l'extravagante plainte de ceux qui voudroient avoir part à toutes les bonnes qualitez des autres. Ils ſont fâchez de ce que Dieu ne fait pas un miracle pour eux ſeuls. Je me ſouviens à ce propos d'avoir oüy une excellente imagination de Socrate, quand il diſcouroit du partage de la Nature. Tout le monde diſoit-il, eſt ſi bien aſſorty de ce qu'il luy faut pendant le cours de cette vie, que ſi nous avions mis enſemble nos bonnes & nos mauvaiſes fortunes, afin de refaire le partage plus à propos, aprés avoir tout veu & tout conſideré, nous rapporterions châcun nos biens & nos maux au logis; ne jugeant rien de plus ſortable à noſtre perſonne, que ce que la naiſſance ou le deſtin nous auroit envoyé. J'ay honte qu'un Payen ſe ſoit contenté juſques-là de la Providence du Ciel, & qu'on entende tous les jours parmy nous ces paroles pleines d'impatience. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'eſprit que mon Compagnon! que n'ay-je auſſi bonne mine que celuy-cy!

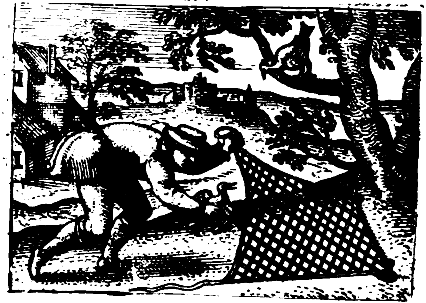
A ce vice eſt oppoſée une pire extremité, à ſçavoir, de blaſmer inceſſamment les imperfections des autres, defaut qui eſt certes beaucoup moins ſupportable que le premier. Car, de grace, croyons nous que

Digitized by Google

le Stupide & le Contrefait ſoit de tout point maltraitté de la nature, & qu'elle ne luy ayt pas donné dequoy ſe ſatisfaire? Certes, ſi elle nous a eſté bonne mere, nous avons tort de penſer qu'elle leur ayt eſté Maraſtre. En vertu de quoy ſerions-nous ſi bien avec elle, que nous euſſions des Privileges qu'ils n'ont pas? N'eſt-elle point juſte & raiſonnable Diſpenſatrice; & pour le dire en un mot, n'eſt-elle pas également nature à tout le monde? Cela eſt tellement vray, que ſi l'on prend la peine d'examiner les defauts de ceux qui ſont apparemment defectueux, pour faire le contre-poids de leurs imperfections, l'on ne s'y trompera guere, ce me ſemble. Car il ſe void d'ordinaire, qu'un homme extremement laid ſera doüé d'un eſprit excellent, & s'il eſt ſtupide ou hydeux tout enſemble, il aura une tranquillité d'humeur, preferable à tous les agréemens du monde. Ce que les Poëtes nous ont tres-bien repreſenté dans la Fable de Tyreſias, auquel ils feignent que Jupiter redoubla la clarté de l'ame, à meſme temps que Junon luy oſta celle des yeux. De maniere que non ſeulement ſon défaut luy fut advantageux, mais encore tres-honorable, pource qu'il connoiſſoit l'advenir & le paſſé, tenant en cela de la Nature Divine, au lieu qu'il ne tenoit auparavant que de l'humaine. Par où il nous eſt enſeigné, que la diviſion des Biens eſt faite avec beaucoup d'égalité, & que la Nature recompenſe un défaut par un autre advantage plus conſiderable; Ce qui doit aſſeurement obliger les hommes, non ſeulement à ne point mépriſer ceux qui ſemblent imparfaits, mais encore à eſtre contens de leur condition, & à remercier Dieu des biens qu'ils poſſedent, au lieu de ſe plaindre de ceux qu'ils n'ont pas.

Digitized by Google

FABLE LII.



De l'Oyſeleur, & du Merle.

LE Merle ayant apperçeu de loin un Oyſeleur, qui avoit tendu ſes rets, pour prendre des Oyſeaux; *Que fais-tu là?* luy demanda-t'il? *Ie baſtis une Ville*, luy répondit l'Oyſeleur; & en meſme temps s'en allant un peu plus loin, il ſe cacha. Cependant le Merle adjoûtant foy à ſes paroles, s'approcha de la mangeaille qui eſtoit auprés des rets. L'Oyſeleur accourut à l'heure meſme; & le pauvre Merle bien étonné de ſe voir entre ſes mains; *O homme*, luy dit-il, *ſi tu baſtis touſiours de ſemblables Villes, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

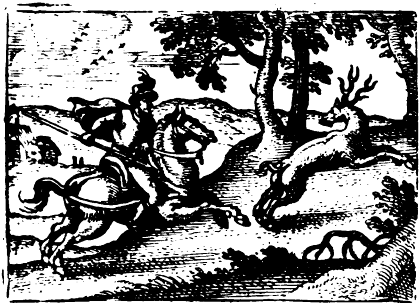
PAr les paroles de cét Animal captif, nous apprennons que la bonne Foy eſt entierement requiſe à l'accroiſſement des Republiques.

Numa-Pompilius le volut ainſi donner à connoiſtre par le premier Temple qu'il fit baſtir à Rome, qui fut celuy de la Fidelité, & du Dieu *Terminus* Conſervateur de la Paix, & de la Juſtice, comme s'il euſt voulu dire.

Qu'en moiſſonnant ſes Champs, il ſe faut retrancher,
Et qu'aux Bornes d'autruy l'on ne doit point toucher.

Les Anciens repreſentoient la bonne Foy par la Figure Hieroglyphique de deux mains jointes enſemble; & faiſoient jurer les Magiſtrats par le Dieu *Fidius*, par eux appellé Conſervateur de la Foy publique, ſans laquelle ils ne croyoient pas que les Eſtats peuſſent jamais ſubſiſter. Ce qui eſt tellement vray, que nulle autre propoſition ne l'eſt davantage, & cela pour beaucoup de raiſons. Premierement, pource que la Famille eſtant une communauté compoſée de pluſieurs perſonnes, & la Republique une communauté compoſée de beaucoup de Familles, il faut neceſſairement conclurre que cette eſpece de Republique ſera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaiſon d'une Famille, c'eſt à dire, celle dont les habitans ſe garderont plus de foy & de ſincerité les uns aux autres. Et partant le Merle d'Eſope avoit raiſon de dire à l'Oyſeleur, *qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faiſoit baſtir une Ville pleine de pieges.*

FABLE LIII.



Du Cerf, & du Cheval.

LE Cheval faiſoit la guerre au Cerf, qui plus agile que luy au combat, le fit ſortir de ſes paſturages. Le pauvre Cheval ainſi repouſſé, implora le ſecours de l'Homme, qui luy montant deſſus, partit auſſi-toſt, & aſſaillit rudement le Cerf. Le Vaincu fut alors Victorieux, bien que toutes-fois cela n'ait peu empeſcher depuis qu'il n'ait eſté deſtiné pour ſervir tousjours à l'homme, qu'il porte ſur ſon dos, & qui luy met un frain à la bouche.

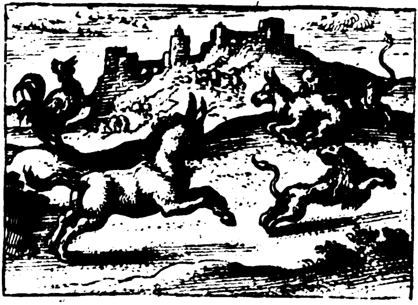
DISCOURS MORAL.

L'On peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'une Politique, & l'autre Morale; comme de dire que le Riche devenu Pauvre, ſe rend tellement Eſclave des Biens du monde, qu'il eſt éperonné d'une perpetuelle Avarice, rétenu par la bride de la Chicheté, interdit de la poſſeſſion d'une choſe qui luy appartient, & reduit enfin au meſme deſtin de ce Cheval, qui reçoit bien le plaiſir de voir abbatu ſon Ennemy; mais il y perd la Liberté, & trouve que toute ſa victoire ſe tourne au profit de celuy qui le monte. L'autre eſpece d'application que cette Fable peut recevoir eſt Politique, & nous apprend que pluſieurs Eſtats ont eſté ſouvent mis en ſubjection, pour avoir demandé ſecours à quelque puiſſant Voiſin, contre un ancien & dangereux Ennemy. Cela ſe verifie par l'exemple de quelques grandes Monarchies, qui n'ont pris leur accroiſſement que d'avoir eſté appellées au ſecours des querellans. Je n'allegueray que la plus moderne, à ſçavoir celle des Ottomans, qui ont oſté la Natholie à tous les Princes, qui la penſoient partager entr'eux.

Ce n'eſt donc pas eſtre bien conſeillé, que de mandier le ſecours d'un puiſſant Prince, & particulierement lors que les Eſtats de celuy qui le requiert ſont à ſa bien-ſeance; ſi ce n'eſt qu'on le tienne de longtemps pour ſi vertueux, ou qu'on ait éprouvé ſi peu de nouveaux deſſeins en la Nation dont il eſt Chef, que l'on puiſſe apparemment prendre là-deſſus une juſte & parfaite confiance. Mais d'en venir là ſans quelque ſujet extraordinaire, c'eſt acquerir deux Ennemis au lieu d'un; & attirer le Loup dans ſon Berçail, pour ſe faire manger à luy. Que s'il eſt bon ou mauvais de ſe conſerver par cét autre moyen, qui eſt de tenir les deux Puiſſances en jalouſie, & noüer une intelligence tantoſt avec l'une & tantoſt avec l'autre, c'eſt dequoy je laiſſe la deciſion aux Politiques, & ſuis d'advis cependant de paſſer à la Fable ſuivante.

Digitized by Google

FABLE LIV.



De l'Aſne, & du Lion.

LE Coq paſſoit un jour avec l'Aſne, que le Lion attaqua; mais il s'enfuit bien viſte, pource qu'il oüit le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Aſne cependant s'alla imaginer que c'eſtoit à cauſe de luy qu'il fuïoit; & perſuadé par cette bonne opinion de ſoy-meſme, ſe mit à courir aprés; Mais comme il l'euſt pourſuivy ſi loin, que le Lion ne devoit plus craindre le chant du Coq, ne pouvant l'oüir; cét Ennemy, qui fuïoit n'aguere, retourna ſur ſes pas, & le devora. *Miſerable & inſenſé que je ſuis!* s'écria l'Aſne, avant que de mourir, *à quel propos ay-je voulu faire le vaillant, & me hazarder à un combat, moy qui n'ay point pris naiſſance de parens aguerris?*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

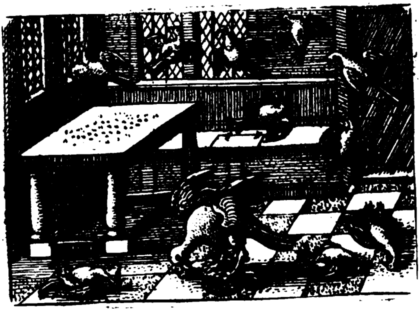
IL y a trois choſes à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere, c'eſt la crainte que le Lion a du Coq, marque irreprochable que rien n'eſt ſi aſſeuré, ny ſi accomply de ſa nature, qui n'ait ſon écueil, ou ſon ſujet d'achopement & de honte. Nous ne manquerons pas d'exemples pour confirmer cette verité, ſi nous repreſentant devant les yeux les plus excellens hommes des ſiecles paſſez, nous ſçavons conſiderer leurs meurs, leur façon de vivre, & leurs habitudes. Le grand Caton eſtoit yvrogne, & Ceſar adultere; Scipion épouſa ſa Chambriere: Socrate fut vain; Alexandre altier, colere, & yvrogne. Ariſtote ſacrifia en public à la Courtiſane Hermie: Ciceron manqua de cœur en ſa vie, & Seneque en ſa mort. Quoy plus? Les Atheniens blâmoient Simonides de parler trop haut. Les Thebains reprochoient à Paniculus qu'il crachoit ſouvent. Les Laconiens trouvoient mauvais que Licurgue allaſt la teſte baiſſée. Les Romains diſoient de Scipion, qu'il ronfloit trop en dormant; de Pompée, qu'il ne ſe grattoit que d'un doigt: & du plus habile de leurs Empereurs, qu'il portoit mal ſa Ceinture. Bref, il n'y a point de ſi grand Homme dont les Actions n'ayent eſté ſoüillées de quelque tache difforme. Ce que l'ingenieux Eſope nous repreſente accortement par la Fable du Lion, qui eſtant Roy abſolu ſur tous les Animaux, comme le plus vaillant qu'il eſt, & plus courageux, reçoit neantmoins la honte de s'enfuïr, en oyant chanter un ſimple Coq. La ſeconde choſe que je conſidere en cette Fable, c'eſt l'orgueil de l'Aſne, qui pour voir fuir le Lion devant luy, vient à tel poinct de ſtupidité, que de croire que ce ſoit à ſon occaſion. Telle eſpece d'Orgueil eſt fort ordinaire à ceux qui vivent familierement auprés de la perſonne des Princes, ou des gens extremement qualifiez. Car eſtans honorez pour la plus grande part, à cauſe de leurs Seigneurs, ils n'ont pas l'eſprit de mettre une difference entr'eux & leurs livrées; c'eſt à dire, qu'ils ne ſçavent pas adjuger le reſpect à qui il eſt deu, mais ils s'enflent hors de raiſon, comme l'Aſne de la Déeſſe Iſis, ou comme celuy de noſtre Fable. Ce qui ne procede que d'une certaine vanité, qui n'eſt pas moins ſtupide que ridicule. Pour la meſme raiſon, tant Alciat qu'Eſope, ont fort judicieuſement attribué cette Action au groſſier Animal d'Arcadie, pour nous donner à entendre qu'une faute ſi lourde que celle-cy, ne peut provenir que d'une extreme ignorance. Ce que l'Experience ne nous prouve pas moins bien que l'explication de la Fable, puis que tous les jours nous voyons tomber en pareille preſomption la pluſpart de ceux qui ſe picquent, ou d'Eſprit, ou de Courage.

Quant à la troiſieſme conſideration que je tire de cette Fable, c'eſt l'extravagance des Fanfarons; qui s'éloignant du lieu de leur Azyle, ou par mégarde, ou ſous eſperance de trouver un ennemy fuyant, ou d'eſtre ſeparez en leur combat, ſuccombent laſchement ſous l'effort de celuy qu'ils ont mal traitté, & ſe laiſſent battre ſans deffence. Or de ces gens là il y en a une ſi grande quantité, qu'à peine en trouvera-t'on un ſeul qui ne participe de cette humeur. L'on en void tous les jours tant d'exemples, que je ſerois querelleux moy meſme de les alleguer, pource que je choquerois pluſieurs Faſcheux, qui s'interreſſeroient dans cette cauſe. Laiſſons-les donc joüir à leur aiſe de la fauſſe gloire qu'ils penſent avoir acquiſe; & deteſtons en noſtre ame, non ſeulement cette vaine & trompeuſe apparence de Valeur, mais encore toutes diſputes & contentions.

F A-

Digitized by Google

FABLE LV.



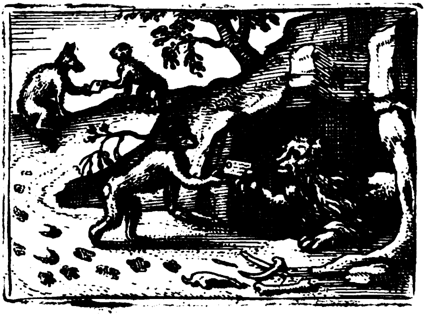
Du Vautour, & des autres Oyſeaux.

LE Vautour feignant de vouloir payer ſa Feſte, & ſolemniſer le jour de ſa naiſſance, invita les petits Oyſeaux à un banquet, où ils ſe rendirent preſque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils eſtoient les bien-venus, & leur fit un fort bon accueil; mais quand ils furent entrez, il les mit en pieces.

DISCOURS MORAL.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes dénaturez, qui ſous l'apparence d'une courtoiſie empruntée, rendent de pernicieux offices aux Innocens, & font mourir quelquesfois ceux qui ſe fieroient en eux de leur propre vie. La trahiſon de ces courages felons va juſqu'à ce poinct, qu'il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ſe ſont ſervis d'un feſtin, pour empoiſonner leurs hoſtes, violans méchamment le droict d'Hoſpitalité, qui eſt la choſe du monde la moins violable. Cette perfidie eſt une marque viſible, non ſeulement de haine, mais encore de laſcheté. Car ſi c'eſt une demonſtration de peur, que de faire mourir ſon Ennemy, quand on a dequoy luy nuire, à cauſe qu'on témoigne par là de le craindre, en le laiſſant vivre; à plus forte raiſon devons-nous imputer à poltronnerie l'action de ceux qui ſurprennent leurs Ennemis, ſous le maſque de leurs careſſes, puis qu'on peut conclure par là, qu'ils en apprehendent le courroux. Mais ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on peut appeller proprement un crime contre Nature, & inſupportable aux gens de bien, c'eſt l'infame profanation des careſſes & des témoignages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu, que des hommes créez ſociables par la Nature, & ſuſceptibles de bien-veillance, ſe ſervent des actions les plus humaines en apparence, pour executer des cruautez inoüyes, & les plus tragiques effets de leur vengeance! Quelle abomination de voir que ce noble Animal, à qui l'excellence de ſon eſtre, a fait donner le titre de Raiſonnable, invente tous les jours de nouveaux appas, pour tromper ſes Ennemis, careſſant pluſtoſt ceux qu'il veut perdre, que ceux qu'il ayme veritablement! Certes, les Animaux qui n'ont pas le don de connoiſtre le Bien & le Mal, ſont capables de faire pluſieurs actes de cruauté, & meſme de ſupercherie, bien qu'à n'en point mentir, cela leur arrive peu ſouvent, qu'en l'extremité de la faim, ou de la colere; mais du moins ils ne s'aydent point du bon ſemblant pour la ruine d'autruy, & ne font jamais perir ceux qu'ils haïſſent, en les attirant par de feints embraſſemens, & par des viſages déguiſez; ny encore moins ſervir de complice à leur vengeance un amour diſſimulé.

FABLE LVI.



Du Lion, & du Renard.

LE Lion devint malade une fois, & fut viſité de toutes les autres Beſtes, horſmis du Renard. Il luy envoya donc un Meſſager, avec une lettre, par laquelle il l'adviſoit, qu'il l'obligeroit extremement de le venir voir, & que ſa preſence ſeule luy ſeroit plus agreable, que celle de tous les autres. Il adjouſtoit à cela, *Qu'il ne devoit point entrer en défiance de luy, qu'ils avoient eſté bons Amis de tout temps, & que pour ce ſujet il deſiroit fort de l'entretenir*; outre qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'eſtant malade dans un lict, il luy peut faire aucun mal, quand meſme il en auroit la volonté, qu'il n'avoit pas neantmoins. A tous ces termes de compliment, le Renard ne fit point d'autre réponſe, ſinon qu'il luy ſouhaittoit un recouvrement de ſanté, & que pour cét effet, il prieroit les Dieux immortels; Mais que pour le demeurant, il luy eſtoit impoſſible de l'aller trouver; *Pource*, diſoit-il, *que je ne puis voir qu'à regret les traces des Animaux qui t'ont viſité; Car il ne s'y en remarque pas une qui ſoit tournée en arriere, & qui ne regarde ta Caverne. Ce qui me fait croire que pluſieurs Beſtes y ſont voirement entrées; mais je ne ſçay ſi elles en ſont ſorties.*

DISCOURS MORAL.

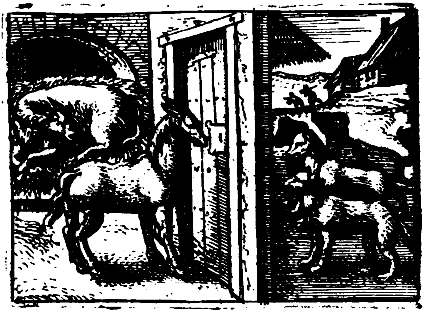
CEt Animal, qui eſt touſjours travaillé de la fiévre, ne la peut ſurmonter aujourd'huy. Il faut qu'il cede pour cette fois à ſa violence, & qu'il demeure arreſté dans ſa Caverne. C'eſt là que les autres Beſtes le vont viſiter, afin de le conſoler en ſa langueur. Mais leurs conſolations ne ſont que trop charitables, & la franchiſe en eſt extraordinaire, puis que pour le ſoulager ils y vont laiſſer la vie, & qu'ils ſe rendent eux-meſmes la Medicine de ſon mal. Il n'y a que le ſeul Renard de ſage: il n'y a que luy de judicieux. Le ſuperbe Roy des Animaux trouve mauvais qu'il ne le vienne point voir, & le convie à cela courtoiſement; mais luy s'excuſe fort à propos ſur la trace des autres Beſtes, nous enſeignant à tenir touſjours en haleine noſtre conjecture, en matiere d'occaſions ſuſpectes de tromperie. Or d'autant que cela depend de la Prudence, & que cette Vertu n'a pas touſjours des regles certaines, joint que dans les diviſions de la Morale, on ne peut donner des Inſtructions pour ce qui eſt d'examiner.

ner les Fourberies ; il me ſemble que pour les éviter, il doit ſuffire à l'Homme bien adviſé, de prendre ſoigneuſement garde aux actions de ceux qu'il ſoupçonne, y procedant de telle ſorte qu'à la maniere du Renard, il s'embaraſſe avec eux le moins qu'il pourra, principalement en viſites, & en complimens.

Mais le mal-heur eſt, qu'il n'eſt point d'Animal ſi ruzé, qui ne trouve bien ſouvent ſon Maiſtre en matiere de Fourberie. Le Renard meſme, qui ſe garantit icy de la malice du Lion, ne peut s'échapper ailleurs de la malice du Coq, comme il ſe void dans cette autre Fable, rapportée par Guichardin en ſes heures de Recreation. Le Chien & le Coq, dit-il, entreprirent un voyage enſemble. Le ſoir venu, le Coq ſe juſcha ſur le haut d'un Arbre, & le Chien au pied. Mais à quelque temps de là, s'eſtant mis à chanter à ſon accouſtumée, il attira le Renard, qui luy dit d'abord, que s'il vouloit deſcendre, il luy apprendroit une fort belle Chanſon. Le Coq à l'heure meſme ſe doutant bien de la tromperie ; Je m'y en vay, luy reſpondit-il ; mais éveille un peu mon Compagnon, qui dort là bas, afin qu'il l'apprenne auſſi. Le Renard bien-aiſe, penſant que ce fut encore un Coq, éveilla le Chien, qui ſe jetta ſur luy tout auſſi-toſt, & le mit au bout de ſes fineſſes.

FABLE

FABLE LVII.



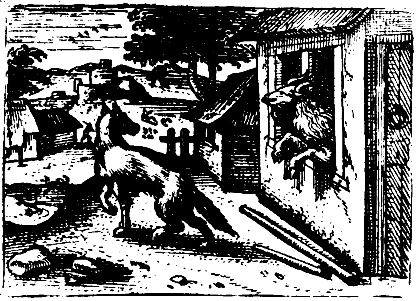
De l'Aſne malade, & des Loups.

L'Aſne étoit malade en ſon lict, & le bruit couroit par tout qu'il mourroit bientoſt. Alors les Loups & les Chiens l'eſtans allé viſiter, & voyant ſon fils à travers la fente de la porte; *Comment ſe porte ton Pere?* luy demanderent-ils; *Mieux que vous ne voudriez*, leur répondit l'Aſnon.

DISCOURS MORAL.

IE doute ſi un ſubtil & aviſé Philoſophe pourroit avoir plus judicieuſement parlé. Mais d'autant que cette Fable d'Eſope approche fort du ſujet de la precedente, & qu'elle contient par conſequent les meſmes Inſtructions, il ſeroit hors de propos, ce me ſemble, que je m'arreſtaſſe à la moraliſer.

FABLE LVIII.



Du Chévreau, & du Loup.

LE Chévreau voyant d'une feneſtre paſſer le Loup, ſe mocquoit de luy, & oſoit bien le pourſuivre à force d'outrages. Mais le Loup, ſans s'émouvoir autrement; *Mechant*, luy dit-il, *ce n'eſt point toy qui m'injuries, mais bien l'advantage du lieu, qui te fait ainſi parler.*

DISCOURS MORAL.

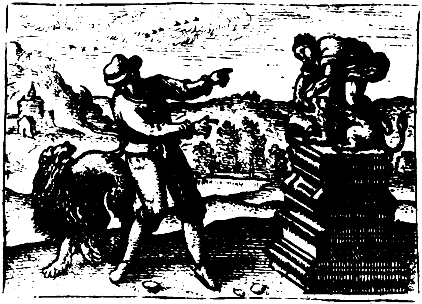
VOicy un exemple du peu de generoſité d'un foible Animal, comparable à la coûtume des Femmes & des Poltrons, qui ont recours aux injures & aux pouïlles meſmes, quand ils ſont en lieu de ſeureté; mais s'ils ſe trouvent quelquesfois en pleine campagne, ils oublient alors le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux ſupplications.

tions. Tel ſe pouvoit dire cét ancien Ariſtogiton, qui dans ſes Diſcours ordinaires eſtoit auſſi fanfaron que le Traſon de Terence ; mais ſi lâche de cœur, qu'il ſe paſmoit au moindre bruit de quelque Trompette ; Et tel encore ce Lycus, qui n'oyoit jamais parler d'Hercule, qu'il ne tombaſt comme demy mort. Cela procede, à mon advis, de ce que leur temperament eſtant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur ſeureté, pource qu'ils ne ſe propoſent jamais la crainte des perils. Comme ils ſe voyent donc la force à la main, à cauſe de ceux qui les aſſiſtent, ou dans un enclos de murailles capable de les deffendre, ils repriment tout à coup leurs ordinaires apprehenſions, & ne ſongent pour cette heure-là qu'à ſe vanger. Car quoy qu'extremement portez à la timidité, ils ne ſont pas toutesfois dépourveus de l'amour de la Vengeance, qui eſt plus ordinaire à ces Ames baſſes, qu'aux genereuſes. Il faut donc que pour ſe contenter ils ſe vengent, & qu'ils cherchent pour cét effet le moyen le plus ſortable à leur méchant naturel. Ils ne prennent pas celuy des coups, d'autant qu'ils n'ayment point à frapper, & que c'eſt une choſe extraordinaire à leur humeur, quand meſme elle ſeroit à leur advantage. Car ils haïſſent extremement toute effuſion de ſang, & ne ſe reſolvent pas ſouvent à un aſſaſſinat, à cauſe qu'il faut avoir quelque eſpece de courage pour l'executer. Quelle eſt donc la voye qui leur reſte pour ſe vanger de leur Ennemy ? C'eſt aſſeurement celle des injures & des reproches. Voilà le moyen dont ils ſe ſervent pour ſatisfaire à leur animoſité, qui n'eſt toutesfois pas moindre interieurement, que celle des autres hommes. Mais elle a les bras liez : pource qu'eſtant logée en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en ayder, pour mettre en execution ſes mauvais deſſeins. Ainſi, bien que cette engeance de Poltrons ſoit toute embraſée de haine, elle ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre glacée de crainte; Que ſi elle modere en quelque façon les témoignages de ſon reſſentiment, ce n'eſt point par un effet de Vertu, mais par une violence qui naiſt de la peur. Voilà donc le moyen & la cauſe d'où procede la couſtume des peureux, d'injurier quand ils ſont en ſeureté.

Il y en a encore une autre qui n'eſt pas moindre, à ſçavoir la paſſion d'acquerir de la loüange, qui leur eſt commune avec les Vaillans, mais qui agit plus foiblement, & plus vicieuſement en eux. Ils en ſont doncques touchez à la maniere des autres hommes, & n'ayant pas aſſez de force pour en venir aux effets, qui ſont les vrays moyens de s'acquerir de l'eſtime, ils s'aydent pour cela des paroles, eſperant d'éblouïr les Eſprits foibles, & de ſe debiter pour Hardis par la ſeule invention des injures. C'eſt cela meſme qui les rend querelleux en compagnie, pource qu'ils veulent imprimer une opinion de leur fierté, & prevenir les Eſprits des hommes avec le ſon des paroles hardies; ce qu'ils ne font neantmoins que lors qu'ils ſe voyent en eſtat d'eſtre empeſchez, ou ſeparez, ſi d'advanture des outrages il en faloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui reconnoiſſent parfaitement les défauts de ces Ames foibles, ne daignent s'en émouvoir, à cauſe que le mépris qu'ils font de ſi lâches Ennemis, eſt un frein à leur reſſentiment. Que s'ils leur répondent, c'eſt en termes pleins de froideur, ſans ſe laiſſer emporter à la paſſion; Ce que remarque fort bien Eſope dans la repartie du Loup: Car il ne luy fait point repouſſer les outrages par les outrages, mais l'introduit ſeulement avec une voix poſée, tançant ſes Ennemis de l'aſſeurance qu'ils ont dans l'enclos de leurs murailles.

F A-

FABLE LIX.



Du Lyon, & de l'Homme.

LE Lion & l'Homme voyageoient enſemble, & comme ils deviſoient en paſſant chemin, c'eſtoit à qui ſe priſeroit davantage. Voylà cependant qu'ils rencontrerent certaines colomnes de marbre, & un pied-eſtail, où ſe voyoit en relief un Homme qui eſtouffoit un Lyon. Alors l'Homme ſe tournant vers ſon compagnon; *Aſſeurement*, luy dit-il, *tu peux bien voir par cecy, que les Hommes ſont beaucoup plus forts que les Lyons, & que toutes les autres Beſtes. Cela n'eſt pas mal imaginé*, luy répondit le Lyon; *Mais ſi les Lyons avoient des Sculpteurs & des Peintres, comme les Hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plus*

Digitized by Google

plus d'Hommes eſtouffez par des Lyons, que tu ne verrois de Lyons eſtouffez par des Hommes.

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cette cinquante neufiéme Fable, va ce me ſemble, à reprendre la vanité des Sculptures, & particulierement de celles qui contiennent plus de flaterie que de verité. Ce qui arrive certes ſi ſouvent parmy les Hommes, qu'en voyant ces ſuperbes marques de noſtre orgueil, l'on peut demander avec baucoup de raiſon, pour combien d'argent on a corrompu les Artiſans qui les ont élevées? Or ce que je dis des Sculpteurs, il le faut auſſi entendre des Poëtes; comme encore des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le ſoin de l'eternité des Actions. Bon Dieu que d'Actions Chimeriques, que de Vertus imaginaires, & que de fauſſes marques ſe voyent pompeuſement étalées dans les Poëmes des uns, & dans les Peintures des autres! Dequoy toutesfois on ne s'eſtonnera pas beaucoup, ſi l'on conſidere avec le Poëte.

Qu'à tels Ouvriers, pour ſe faire priſer,
Il eſt permis de tout oſer.

Mais ce ne ſont pas tant ſeulement ces gens-là que la corruption du ſiecle a gagnez, pour mentir, ou pour amplifier les veritez. Les Hiſtoriens meſmes, qui font profeſſion d'une entiere foy, flatent preſque touſiours les Grands, ou les perſonnes qui leur ſont amies, ſoit pour l'eſperance du gain, ſoit par une maniere de complaiſance lâche & ſervile. Ce qui eſt tellement vray, qu'à peine parmy tant de milliers de Croniques, s'en trouvera-t'il une ſeule, où l'impoſture n'ayt autant de part que la verité. Cela ſe peut verifier aiſément par le diſcord que les Hiſtoriens ont les uns contre les autres ; ce qui eſt une marque infaillible de Menſonge. Car toute verité eſtant une, & par tout ſemblable à ſoy meſme; il faut neceſſairement qu'en une queſtion de fait, de deux diverſes opinions il y en ayt touſiours une de fauſſe, & que bien ſouvent toutes les deux le ſoient enſemble.

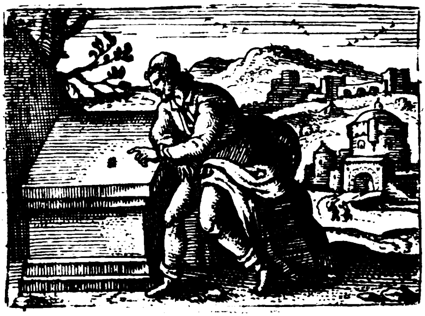
D'ailleurs, ceux qui écrivent l'Hiſtoire, le font, ou du temps meſme des evenemens qu'ils repreſentent, ou aprés. Si c'eſt du temps meſme, ils ſont ou Amis, ou Ennemis, ou indifferens aux Roys & aux Peuples, dont ils font mention. Eſtans amis, ils nous ſeront quant & quant ſuſpects de complaiſance, & feront pluſtoſt des diſcours Panegyriques, que de veritables Relations. C'eſt ainſi que l'Hiſtorien Tite-Live loüe perpetuellement les Romains en tout ſon ouvrage, ſi ce n'eſt de hazard, quand leurs fautes ſont trop viſibles pour les taire ; encore s'étudie-t'il alors à les paſlier avec tant d'art, qu'il eſt aiſé de connoiſtre que la pure flaterie parle dans ſes eſcrits. Que s'il trouve une occaſion de faire comparaiſon du peuple Romain avec un autre, il luy cede à l'inſtant la préeminence, & s'étend ſi bien là-deſſus, qu'oubliant preſque ſon métier d'Hiſtorien, il ſemble s'eſtre perſuadé qu'il eſt Orateur. Je n'en veux point d'autre preuve que l'Hiſtoire de Papirius, qui vivoit au temps du grand Alexandre. Il fait une diſgreſſion ſur la fortune de cét excellent Homme, & conclud, que ſi de hazard il eut tourné ſes armes contre les Romains, ceux qui vivoient pour lors dans la Republique, & nommément Papirius Curſor, euſſent eſté capables d'arreſter ſes conqueſtes, & de mettre un obſtacle à la proſperité de ſes Armes. Ce qui eſt à mon advis, ſi plein d'extravagance, & de flaterie, que les Romains dont il parle n'auroient peu ſe l'imaginer. En effet, Plutarque

que au Traicté qu'il a fait de leur Fortune, compare pluſtoſt Alexandre à un Foudre, ou à un Tourbillon, qu'à toute autre choſe ; & conclud, qu'il n'y eut jamais de ſi impetueuſes conqueſtes que les ſiennes. Tellement que de luy oppoſer un petit Papirius, ou quelques autres Capitaines de ce temps-là, c'eſt non ſeulement oſter à la Fortune du Macedonien tout le pouvoir qu'elle a d'ordinaire dans les combats ; mais auſſi c'eſt beaucoup déroger à ſa Vertu.

La meſme conſequence que l'on tire, pour rendre l'Hiſtoire ſuſpecte de flaterie, quand on parle de ſes Amis, ou de ſa Nation, la peut auſſi faire accuſer de malignité, quand on met en jeu les Ennemis de ſa patrie, ou meſme les ſiens propres. Car il eſt fort malaiſé qu'un homme ne donne à ſon ancre la teinture de ſes paſſions, & ne tranſmette à ſon ouvrage les maladies dont il eſt entaché ; tout de meſme qu'en la conception, les enfans retiennent tousjours quelque choſe de l'indiſpoſition de leurs Peres, dont les maladies leur ſont comme hereditaires. Il eut eſté donc bien difficile à un Grec d'écrire à l'advantage des Perſes, quand Xerxes couvrit de Vaiſſeaux tout l'Helleſpont, & mit des Rivieres à ſec par le grand nombre de ſes Soldats. Pour cette meſme raiſon l'on pouvoit à fort bon droit ſoupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient à traitter de la Vertu des Carthaginois, ou de celle des Thebains, quand ils mettoient par écrit les guerres continuelles qu'ils avoient contre la Republique d'Athenes ; D'où l'on peut inferer, que ſoit qu'un Hiſtorien écrive en faveur d'un Amy, ou bien au deſadvantage d'un Ennemy, il eſt preſque impoſſible qu'il ne ſe rende ſuſpect d'infidelité, à cauſe de l'intereſt de ſa paſſion. Il faut donc, s'il veut dire le vray, qu'il s'adonne à raconter des choſes indifferentes.

Digitized by Google

FABLE LX.



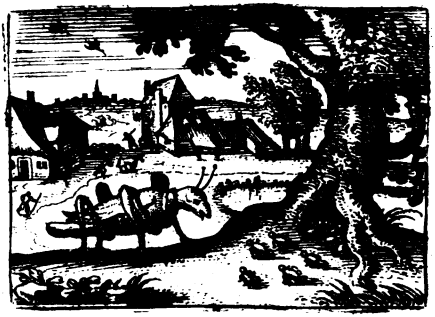
De la Puce, & de l'Homme.

VN Homme ſe ſentant mordre par une Puce; *Qu'eſt-ce qui me picque icy*, dit-il, & la prit en meſme temps. Elle voulut s'excuſer alors, alleguant qu'elle eſtoit de ce genre d'animaux que la Nature avoit deſtinez à vivre comme elle; Sur quoy le priant tres-inſtamment de la laiſſer, puis qu'auſſi-bien elle ne pouvoit luy faire beaucoup de mal. *Tu t'abuſes*, luy répondit l'Homme en ſoûriant; *& c'eſt pour cela meſme que j'ay ſujet de te vouloir tuer, pource qu'il ne faut offencer perſonne, ny peu, ny prou.*

DISCOURS MORAL.

C'Eſt une mauvaiſe excuſe pour les Méchans, que d'alleguer leur foibleſſe, quand ils ſe veulent garantir de la juſte punition de leurs fautes. Ce n'eſt pas une raiſon capable, ny de les juſtifier, ny encore moins de les faire declarer abſous de la malice qu'ils couvent ſecrettement. Car pour ne meriter point de pardon, ç'eſt aſſez qu'on ait donné des marques d'une pernicieuſe volonté, quand meſme elle ne ſeroit pas ſuivie d'un mal extraordinairement grand, ou qui auroit eſté diverty par quelque accident inopiné. L'on peut adjouſter à tout cecy, que l'on eſt encore plus méchant d'entreprendre une choſe vicieuſe, lors qu'il y a moins d'eſpoir d'en éviter la punition. Ainſi le ſage Phrygien a eu beaucoup de raiſon de faire dire à l'Homme de cette Fable, que plus l'Animal eſtoit petit, moins il luy falloit pardonner, pour eſtre digne de plus grand blâme, & capable de moindre reſiſtance. C'eſt pourquoy nous voyons tous les jours par épreuve, que les petits qui ſe trouvent coupables, ſervent d'exemple au reſte du peuple, afin de le détourner de méchantes actions, pource qu'en leur mort il y a peu de gens intereſſez, & que l'execution de leur arreſt n'eſt pas d'ordinaire beaucoup difficile. A quoy ſemble avoir quelque rapport ce bon mot de cét Ancien, qui parlant des Loix, qu'il comparoit à des Toiles d'Araignée, diſoit, que les petites Mouches y demeuroient priſes bien plus ſouvent que les groſſes.

FABLE LXI.



De la Fourmy, & de la Cigale.

LA Cigale voyant la Fourmy, qui ſur la fin de l'Automne faiſoit un amas de bled dans ſa petite grange, s'approcha d'elle auſſi-toſt, & luy en demanda un grain. *Que ne fais-tu comme moy*, luy répondit la Fourmy, *& que n'amonceles-tu tout ce que tu peux amaſſer en Eſté, pour t'en ſervir en Hyver? Je paſſe*, dit la Cigale, *fort joyeuſement tout ce temps-là, & ne fais rien que chanter. Puis que cela eſt*, repartit le Fourmy en ſoûriant, *& que tu n'as point plus de prevoyance, tu merites bien maintenant de mourir de faim.*

DIS-

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

COmme il n'y a rien de plus fâcheux qu'une Vieilleſſe accompagnée de Pauvreté, auſſi n'y a-t'il rien de ſi bien-ſeant au monde qu'une laborieuſe Jeuneſſe. Eſope nous repreſente fort bien cela par le moyen de la Fourmy, qui durant l'Eſté ne fait autre choſe qu'aſſembler des grains, pour ſe nourir en Hyver, au lieu que l'imprudente Cigale conſomme vainement ſes beaux jours à chanter, & ſe trouve reduite à la fin à mandier ſa vie, pendant la rigueur de l'Hyver; ce qui luy eſt d'autant plus inſupportable, qu'elle y eſt moins accouſtumée. Cette Allegorie ſert d'un bel exemple à l'Homme faineant & voluptueux; Car d'avoir employé preſque tout ſon âge dans la molleſſe, & dans l'oyſiveté; de s'eſtre gorgé de delices, d'avoir perdu l'uſage de ſes mains, & engourdy juſques-là ſa perſonne, qu'elle demeure incapable des fonctions les plus vigoureuſes; puis de ſe voir reduite, non ſeulement à queſter ſa vie; mais encore à la gagner avec difficulté, parmy les affronts du mépris & de la honte; c'eſt, à mon advis, une choſe hors de toute conſolation. Que ſi ſortir d'un mal pour entrer dans l'autre, eſt une peine tres-difficile à ſupporter; Que ne ſera-ce point de paſſer du Bien à l'extremité de toute miſere? S'il ne reſte aux Vieillards pour le ſoulagement de leurs chagrins, que le repos & le reſpect dont la Jeuneſſe eſt obligée de leur donner des témoignages continuels; n'eſt-ce pas une matiere de deſeſpoir à ces pauvres gens, de ſe voir accueillis d'une inquietude neceſſiteuſe, & abandonnez au mépris de tous les autres hommes? Ce ſont aſſeurement des miſeres qu'une perſonne vulgaire, ny d'entendement mediocre, ne ſçauroit endurer avec patience. Il faudroit avoir pour cela l'éminente vertu d'un Homere, qu'on appelloit anciennement *le Veillard Meonien.*

Ce Prince des Poëtes ayant pris naiſſance de parens inconnus, & paſſé toute ſa vie en l'étude des lettres hors de ſa Province, avec ce déplaiſir, auquel peu d'autres diſgraces ſont comparables, d'eſtre privé du plus agreable de nos ſens, à ſçavoir de la veuë; ſe trouva ſur le declin de ſon âge, accueilly d'une pauvreté ſi grande, qu'il eſtoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouver du pain, & ne mangeoit que ce qui luy eſtoit charitablement donné. Toutesfois en cette extraordinaire calamité, jointe à un aveuglement perpetuel, il poſſeda ſi bien le repos de ſon Eſprit; il s'occupa à de ſi hautes penſées, & compoſa des ouvrages ſi Divins, qu'on luy donna depuis à bon droict le titre de *Pere des Lettres*; & à bon droict auſſi ſept Villes fameuſes debattirent entr'elles apres ſa mort, l'honneur de ſa naiſſance, & conſacrerent des honneurs Divins à celuy qu'ils n'avoient daigné regarder durant ſa vie. Nous liſons preſque la meſme choſe de Diogene, à ſçavoir, qu'ayant mépriſé toute ſa vie le ſoin d'acquerir des richeſſes, voire juſques-là, que de refuſer les preſens du plus grand Monarque de la terre, il fut attrapé ſur ſes vieux jours d'une extréme neceſſité; de ſorte qu'il s'exerçoit le long d'un porche à demander l'aumoſne aux ſtatuës, afin, diſoit-il, d'apprendre à n'avoir point de honte de mendier. Il ſupporta toutesfois cette incommodité avec une merveilleuſe reſolution, & ne perdit pour cela, ny ſa belle humeur, ny la raillerie à l'heure de ſa mort, quoy qu'il rendit l'eſprit ſous un Arbre, à faute d'avoir une mal-heureuſe retraitte pour ſe loger. Voilà l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'Eſprit aſſez fort, pour ſouffrir en patience une pauvre & con-

Digitized by Google

temptible Vieilleſſe. Mais, certes, ils eſtoient doüez d'une ſi éminente Vertu, que je ne conſeille à qui que ce ſoit de les imiter, ny d'expoſer ſon vieil âge à tant de miſeres, ſous l'eſperance de les endurer auſſi conſtamment qu'eux; puis qu'au temps où nous ſommes, & meſme dans la memoire de tous les ſiecles paſſez, il ſeroit bien mal-aiſé de trouver des courages ſi fortifiez contre toute miſere, que furent les leurs, ny ſi capables de cette haute Philoſophie, qui nous inſtruit à la Patience. Ils eurent encore un grand advantage ſur les autres, en ce que la plus épineuſe de toutes les circonſtances en telle nature d'accidens, eſtant celle qui nous fait tomber de la vie pareſſeuſe à la penible, ces excellens Hommes n'y trouverent point cette difficulté. Car ils paſſerent preſque leur vie entiere en une perpetuelle meditation, & s'abſtinrent vertueuſement de toute ſorte d'excés, & de ſuperfluitez nuiſibles. La principale fin qu'ils ſe propoſerent en attendant la Mort, fut de vivre dans une mediocrité bien reglée. Voilà pourquoy ce qu'ils publioient utilement, & par écrit, & de vive voix; ils l'enſeignoient encore avec plus d'efficace par leur Exemple Car il ſuffiſoit luy ſeul, pour apprendre à tout le Monde, que l'Abſtinence eſt une des plus eſſentielles Vertus du Sage; Qu'autant que les Débauchez ayment le Luxe; autant il le deteſte en ſon Ame, & qu'en effet ce n'eſt pas la moindre de ſes felicitez que cette Verité reduite en pratique.

De peu de biens Nature ſe contente.

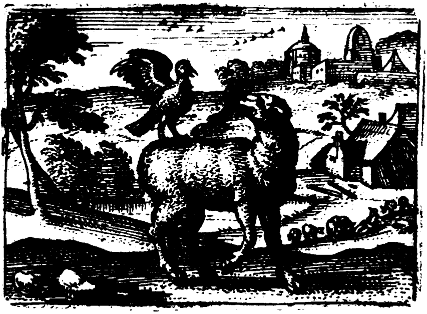
De cette façon la Vieilleſſe ne fit jamais déchoir ces grands Hommes d'un eſtat proſpere à une condition penible & traverſée. La Pauvreté ne leur ſembla point nouvelle en leurs vieux jours: ils ſe l'étoient renduë trop familiere, pour en eſtre incommodez,

Digitized by Google

& la fin de leur âge ne leur fut point ſi fâcheuſe, que l'on pourroit ſe l'imaginer; pource qu'elle ne leur apporta que des rides, & des cheveux blancs. Voilà combien peu les toucherent les delices & les molleſſes des Riches; au lieu que ſi apres une vie faineante & voluptueuſe, nous nous voyons d'avanture dépourveus de commoditez, cela nous ſeroit moins ſupportable, que la pluſpart des maux qui nous pourroient aſſaillir d'ailleurs.

Empéchons-nous donc, avec ſoin, de tomber en un ſi fâcheux inconvenient; ſi ce n'eſt que par les raiſons d'une puiſſante Philoſophie, nous voulions nous exercer à rendre noſtre Pauvreté moins contemptible. C'eſt ce que firent à vive force de Patience & de Vertu, les deux Perſonnages que j'ay nommez, & ce que font encore aujourd'huy tous les bons Religieux; l'inſtitution deſquels eſt d'autant plus vertueuſe, qu'ayant pour but la gloire de Dieu, ils s'aſſujettiſſent à ſon imitation à une Pauvreté volontaire. Ce qu'ils font aſſeurément d'un pur zele, & non par aucune conſideration humaine, comme gens qui ne mendient que pour l'amour de Ieſus Chriſt, & qui rejettent bien loin cette Honte, dont Cardan veut qu'ils ne ſoient affranchis, qu'à cauſe du general conſentement des hommes. Mais au defaut d'une Profeſſion ſaincte & Chreſtienne, comme celle-là, prenons garde, s'il eſt poſſible, de n'eſtre reduits à la Mendicité ſur nos vieux jours; Imitons pluſtoſt l'exemple de la ſage Fourmy, qui recueille pendant l'Hyver les fruicts de ſon laborieux Eſté. Il eſt vray que ce ſeroit une choſe meſſeante à nous, de luy reſſembler en cette eſpece d'inhumanité, qu'elle témoigne envers la Cigale. Car c'eſt une choſe toûjours loüable, de faire part de nos biens à toute maniere de Neceſſiteux, quand meſme ils le ſeroient par leur mauvaiſe conduite.

FABLE LXII.



De la Brebis, & de la Corneille.

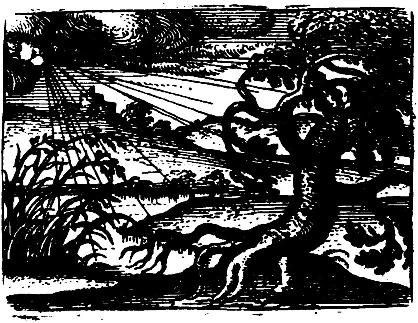
LA Corneille ſe débattoit ſur le dos d'une Brebis, qui ne pouvant ſe deffendre; *Aſſeurement*, luy dit-elle, *ſi tu en faiſois autant à quelque Chien, il t'en arriveroit du malheur. Cela ſeroit bon*: luy répondit la Corneille, *ſi je ne ſçavois bien à qui je me jouë; car je ſuis mauvaiſe aux Bons, & Bonne aux Méchans.*

DISCOURS MORAL.

IE ne trouve point de plus naïve peinture de la Couſtume du ſiecle en toutes les autres Fables du Phrygien, que je fais en celle-cy, où il monſtre par l'exemple de la Brebis, que l'Innocence attire toûjours ſur ſoy les outrages, & que plus elle eſt humble, plus elle eſt perſecutée. Cela ne procede que du peu de generoſité des mal-faiſans, qui pour aſſener leurs coups ſans peril, cherchent d'ordinaire une foible & nuë Simplicité; pource que s'ils attaquoient des égaux en force & en reſiſtance, ils courroient plus de la moitié de la Fortune, & ſuccomberoient poſſible ſous la deffence de leurs Ennemis. C'eſt pour cela meſme que les Seigneurs gourmandent ſouvent les petits ſubjets; que les forts & vigoureux Soldats volent en chemin une foible Femme, & que les Chicaneurs fins & bien apparentez, dreſſent toûjours quelques pieges & quelques aguets aux biens de la Vefue & de l'Orphelin. En un mot, c'eſt par là que les groſſes Republiques traittent la pluſpart du temps avec injuſtice leurs foibles Voiſins.

Nous avons dit, ce me ſemble, en peu de paroles, quelle eſt la cauſe, & quelle l'experience de ce mal. Venons maintenant au remede qu'il y a aux uns pour s'empécher de nuire; & aux autres pour ſouffrir patiemment leur oppreſſion. Premierement les Hommes puiſſans & injurieux ſe peuvent repreſenter qu'ils ne tiennent leur Force que de Dieu, qui ne la leur donne point à deſſein d'affliger les Foibles, mais pluſtoſt pour leur faire du bien, & les ſecourir. Car eſtant de la nature tout Bon, il eſt hors de propos de s'imaginer qu'il fourniſſe des Armes pour détruire la Bonté. Tellement que c'eſt une choſe deteſtable devant luy, d'uſer mal à propos de l'Authorité qu'il nous tranſmet, & que nous avons pluſtoſt par emprunt, que par proprieté. D'ailleurs, quelqu'un de ces gens-là peut raiſonner de cette ſorte, & raiſonner veritablement. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui ſuis ſans merite & ſans vertù, que de m'elever à la grandeur, & au commandement où je me voy ſi hautement elevé par deſſus les autres, n'eſt-il pas juſte que je les traitte avec douceur, & ſans uſer envers eux d'aucune inhumanité? Par meſme moyen il pourra conſiderer, que la perſonne qu'il perſecute, eſt quelquefois plus éminente que luy quoy qu'elle paroiſſe plus abjecte. Car ce ne ſont pas les grandeurs de la terre, qui établiſſent noſtre condition devant Dieu, mais pluſtoſt c'eſt la ſeule Vertu; & celuy-là eſt le plus conſiderable en ſa Cour, qui eſt le moins vicieux. En un mot, qu'il jette les yeux ſur la lâcheté de ſon action, qui n'eſt digne d'aucune ſorte de loüange, pource qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur eſt-ce à un homme riche & bien qualifié, de venir à bout d'un petit Ennemy, qui n'a non plus de force qu'un vermiſſeau, & qui ſuccombe au premier coup qu'on luy porte? Telles & autres meditations peuvent rappeller un Homme de l'Injuſtice, & le rendre non ſeulement moins rude, mais encore tres-miſericordieux envers les petits. Que ſi pour toutes ces raiſons les Foibles ne laiſſent point d'eſtre en butte à la perſecution des plus puiſſans; en tel cas, pour les reduire à la Patience, il leur faut repreſenter la courte durée de nos jours, la juſtice de Dieu, qui ne laiſſe rien ſans payement, l'égalité des conditions dans la tombe; & bref la bonne Fortune que ce leur eſt, de trouver une occaſion de meriter le Ciel, & d'eſtre Imitateurs de la Patience de leur Maiſtre.

FABLE LXIII.



De l'Arbre, & du Roſeau.

L'Arbre & le Roſeau diſputoient enſemble, touchant leur force & leur fermeté. En ce contraſte, l'Arbre injurioit le Roſeau, & luy reprochoit d'eſtre inconſtant, & variable à tous vents. A cela le foible Roſeau ne ſçavoit que répondre: auſſi ne diſoit-il mot, ſe promettant qu'il ne tarderoit guere à eſtre vangé. Comme en effet, eſtant ſurvenu quelque temps apres un ſi grand orage, que toute la Foreſt en eſtoit ébranlée; le Roſeau, qui n'eſtoit pas loin de là, ſe rendoit ſouple aux ſecouſſes du vent, qui l'agitoit ſans luy nuire; Mais l'Arbre au contraire, voulant s'oppoſer à ſa violence, fut arraché par le pied.

DIS-

Digitized by Google

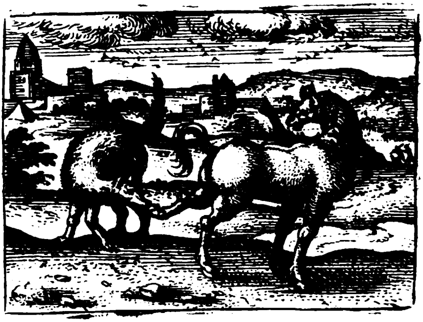
DISCOURS MORAL.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquesfois gloire de ceder au Temps, & qu'il ne s'oppoſe pas toûjours orgueilleuſement à la violence des plus Forts; autrement celà s'appelleroit un deſeſpoir meſlé d'Orgueil, qui ſeroit poſſible auſſi blamable que la Laſcheté. Cette verité eſt ſi connuë de tous les hommes, qu'ayant paſſé en Proverbe parmy nous, elle contient le plus grand ſecret de la Prudence, à ſçavoir, *de s'accommoder au Temps*. A quoy toutesfois les contre-diſans auroient moyen d'objecter la mort de Caton, & alleguer que les grands Courages ayment beaucoup mieux mourir, que de tant ſoit peu démordre d'une forte & loüable propoſition, quand ils l'ont faite une fois. Ils pourroient dire encore, Que l'action du Vertueux eſtant poſée entre les deux extrémes, il eſt impoſſible de ceder & de fléchir d'un coſté, ſans ſe détourner du milieu, qui eſt le juſte poinct de la Mediocrité, & par conſequent le ſiege de la Vertu; Qu'au reſte, plus on eſt ferme, plus on eſt ſage, & que c'eſt une proprieté preſque Divine, d'eſtre conſtant & inébranlable en toute ſorte d'évenemens.

Mais il ne nous ſera pas mal-aiſé de répondre à tout cela, pourveu que nous diſtinguions deux choſes, à ſçavoir les déportemens du Sage, eu égard à ſoy-meſme, & pareillement ſa façon de vivre, entant qu'elle ſe rapporte à d'autres perſonnes. En ſuite dequoy, il faut que nous le conſiderions en qualité d'Homme officieux, qui s'eſtime non ſeulement nay pour ſoy-meſme; mais pour autruy, & qui a deſſein auſſi de faire quelque choſe pour le commerce du Monde, comme ont fait autresfois pluſieurs hommes extraordinaires, qui ont eſté dans le perpetuel employ des affaires ; tels que furent jadis Zoroaſte, Triſmegiſte, Platon, Ariſtote, Plutarque, & une infinité d'autres, à qui étoient commiſes les plus importantes charges des grands Eſtats. Quant au Sage conſideré en particulier, c'eſt proprement celuy qui détaché de tous les intereſts mondains, demande pluſtoſt d'en eſtre Spectateur que Partie ; comme l'étoient anciennement un Anacharſis, un Crates, un Diogene, & ainſi de leurs ſemblables, ou comme le ſont encore aujourd'huy nos Religieux, mais avec une perfection incomparablement plus grande, & plus noble.

Ces diſtinctions eſtans ſuppoſées pour la clarté de ce Diſcours, je dis que par l'Allegorie de noſtre Fable, Eſope n'a pas entendu cette derniere eſpece de Sages, & qu'il n'a non plus voulu parler du Sage conſideré ſelon ſoy-meſme, mais pluſtoſt à l'égard des autres Hommes, Car il eſt vray que tous les Vertueux doivent établir une égalité dans leur ame, qui ne s'ebranle par aucuns orages, & ne cede à pas une adverſité. Mais quant aux hommes d'Eſtat, & d'affaires, deſquels Platon a voulu parler, lors qu'il a dit, *Que cette Republique eſtoit bien policée, où les Philoſophes regnoient, & où les Roys philoſophoient*, il n'y a point de doute que le devoir de leur Charge les oblige à ſuivre un autre genre de vie. Ce ſont eux que Plutarque appelle au Gouvernement des Eſtats, & qui par conſequent doivent apprendre à s'accommoder à toutes les deux Fortunes, plus pour le reſpect de la multitude, qui eſt remiſe ſous leur Conduite, que pour leur intereſt propre. Si quelqu'un d'eux eſt veritablement Sage, la plus terrible des choſes humaines, qui eſt la Mort, paſſera en ſon endroit pour indifferente, & meſme pour mépriſable. Que s'il a le ſoin de la conſervation de tout un Peuple, & ſi l'innocente Multitude releve de ſes conſeils, comment ne donnera-t'il point quelque choſe au Temps, pour le ſalut de la Republique? Comment ne calera-t'il point quelquefois la Voile, au lieu de la déployer, & d'entreprendre comme l'on dit, d'aller hazardeuſement contre vent & marée? Quand Phocion conſeilloit aux Atheniens de ne ſe pas roidir ouvertement contre Alexandre; mais de ceder à la violence de ſes Conqueſtes, en eſtoit-il pour cela moins vertueux, ou moins reſolu? Pouvoit-on dire que ce grand Homme eut fléchy ſous l'apprehenſion d'une guerre, ou qu'il eut décheu de ſon ordinaire égalité? Eſtoit-il blâmable du vice des Lâches, luy qui ſouffrit la mort avec tant de mépris? qui ſe mocqua de toutes les injures, & qui fut invincible à corruption des preſens? Certainement il me ſemble, que c'euſt eſté aux Atheniens une grande injuſtice, que de luy faire ce reproche, & à luy-meſme une extréme imprudence, ou bien une expreſſe malignité de leur conſeiller qu'ils euſſent à ſe roidir, & à tenir ferme. L'on peut voir par là, de quelle ſorte le Sage doit s'accommoder à l'occaſion, ſans décheoir toutesfois de l'égalité de ſon Eſprit, à l'imitation de noſtre Roſeau, qui ploye veritablement ſous l'effort de la Tempeſte; mais qui conſerve ſes racines fermes & durables: au lieu que cét arbre orgueilleux, pour s'eſtre roidy contre les coups de l'orage, ſe trouve entierement déplacé de ſon aſſiete, voire meſme enveloppé de ſes propres ruines. Sa cheute apprend donc aux Hommes d'affaires à ne s'ahurter jamais contre un puiſſant Ennemy; mais à gauchir & eſquiver adroitement ſes attaques, s'ils veulent que leurs deſſeins ayent un heureux ſuccez.

FABLE LXIV.



Du Mulet, & du Loup.

LE Mulet paſſant ſur un Buiſſon, ſe mit une épine au pied, & vid à meſme temps un Loup, à qui s'addreſſant; *Helas! mon amy*, dit-il, *je meurs de douleur & d'angoiſſe. Puis qu'il faut donc que je ſois ta proye, ou celle des Vautours & des Corbeaux, faites-moy du moins un plaiſir, tandis que je ſuis en vie; arrache-moy une épine que j'ay au pied, afin que j'en meure plus doucement.* Le Loup ſe mit incontinent à luy rendre ce bon office; mais il eut à peine arraché l'épine, que le Mulet ne ſentant plus de douleur, luy donna un ſi grand coup de ſon pied, qui eſtoit ferré, qu'il luy rompit le front, le muſeau, & les dents, puis il s'échappa bien viſte. Le pauvre Loup

Digitized by Google

Loup ſe voyant ainſi trompé, & s'en prenant à ſoy-méme; *Cela m'eſt bien deu*, dit-il, *car à quel propos ay-je voulu maintenant eſtre Chirurgien, moy qui n'ay jamais eſté qu'un Boucher?*

DISCOURS MORAL.

ESope ſe mocque à bon droit en cette Fable, de ceux qui ſe veulent meſler d'un métier qui ne leur eſt pas ordinaire, ny propre, & laiſſent pour cét effet leur vray & naturel Exercice; Choſe, ce me ſemble, la plus digne de reprehenſion qu'on puiſſe faire, pour ce que, non ſeulement on hazarde en cela ſa Reputation, mais auſſi on y ruine ſes Affaires, & celles d'autruy; ce qui ne peut proceder que d'une exceſſive Vanité, jointe à une foibleſſe d'Eſprit encore plus grande. Ce que n'ignoroient pas les Carthaginois, qui par une Couſtume univerſellement receüe entr'eux, faiſoient preſenter devant le Senat les jeunes Hommes nouvellement mariez, pour y declarer quelle profeſſion, ou quelle Charge, fut de Religion, de Guerre, de Navigation, de Marchandiſe, & ainſi des autres, ils pretendoient exercer; Tellement qu'ils demeuroient obligez délors de continuer toute leur vie dans la vacation qu'ils avoient éleüe ce jour-là; & de n'en point prendre d'autre. En quoy veritablement ils ne paroiſſoient pas moins prevoyans que judicieux, eſtant comme impoſſible qu'un Homme qui change ſi ſouvent de meſtier, ne s'expoſe à une Pauvreté ruineuſe, & en ſuite à la riſée publique. D'où il ſe void combien doit eſtre recommandable le Conſeil que donne là-deſſus le Sieur de Pybrac.

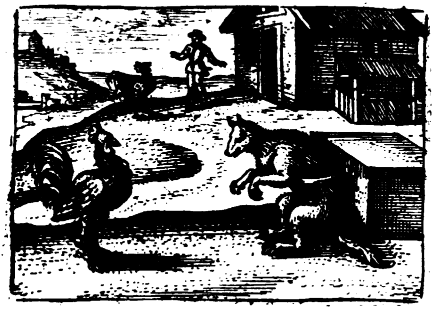
D'un Art ſans plus ſoigneuſement t'acquitte.
Et du Meſtier d'autruy ne t'empéchant,
Va dans le tien le parfait recherchant,
Car exceller, n'eſt pas gloire petite.

Avec tout cela neantmoins, il eſt ſi ord'naire au ſiecle où nous ſommes, de pratiquer le contraire, que meſme les ſimples Femmes veulent paſſer pour ſçavantes; Et n'eſt pas juſqu'aux moindres Artiſans qui ne parlent publiquement de la Guerre, & des Affaires d'Eſtat. Bref, il n'y a celuy qui pour paroiſtre univerſel en la connoiſſance des choſes, ne mette effrontément ſur le tapis des queſtions ſur des matieres où il n'eſt aucunement verſé, & où meſme, quand il auroit beaucoup d'étude, ſon naturel l'empécheroit de profiter. Il faudroit dire à telles gens ce que dit autresfois Apelles à un Cordonnier, qui ſe meſloit de reprendre quelque choſe en un viſage de ſa façon; *Mon amy, ne juge que de ta Pantoufle.* Ainſi pourroit-on bien renvoyer à leur métier beaucoup d'hommes impertinens, ſans ſe donner la peine d'ouyr les extravagances qu'ils nous étallent. Mais quand ils ne ſe contentent pas de diſcourir des affaires qui leur ſont inconnuës, & qu'en ſuite des paroles, ils ſe jettent dans une profeſſion éloignée de la leur, c'eſt une choſe pitoyable de les voir faire. Car au lieu qu'en diſcours ils n'ont merité que des riſées, en de ſemblables actions, ils ſont dignes de recevoir des coups de pied, comme le Loup de cette Fable.

◆

Digitized by Google

FABLE LXV.



Du Renard, trahy par le Coq.

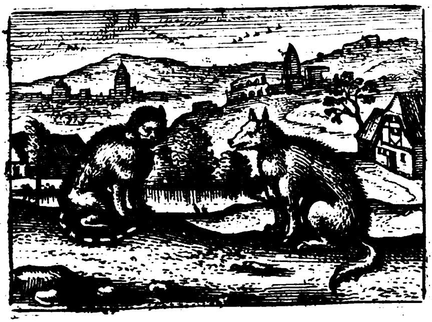
LE Renard avoit tué beaucoup de Poules à un Païſant, qui pour ſe vanger tendit des lacs, & le prit. Or dautant que le Coq avoit eſté le ſeul témoin de cette priſe, il le ſupplia tres-inſtamment, ou de luy apporter un couſteau pour couper ſes lacs, ou de n'en dire rien à ſon Maiſtre, juſqu'à ce qu'il les eut rompus à belles dents. Le Coq luy promit tous les deux, bien que toutesfois il ne fût nullement en volonté de luy tenir ſa promeſſe. Comme en effet, il courut droit à ſon Maiſtre, & luy dit, que le Renard eſtoit pris. Le Payſan s'arma en meſme temps d'une maſſuë, pour en aſſommer ſon Ennemy, qui le voyant venir de loin. *Mal-heureux que je ſuis!* s'écria-t'il, *n'ay-je pas eſté bien fol de croire que* *le* *le Coq me ſeroit fidele, aprés luy avoir tué tant de femmes?*

DISCOURS MORAL.

IL ne faut jamais ſe promettre aucun bon office des perſonnes que nous avons deſobligées, comme dit fort à propos le Renard dont il eſt queſtion. En effet, ſi c'eſt preſque une foibleſſe d'eſperer un vray ſervice de ceux qui ſe diſent nos Amis, veu la grande tromperie qui ſe trouve d'ordinaire parmy les Hommes; n'eſt-ce pas une eſpece de manie d'en attendre de nos Ennemis, ou pour le moins de ceux qui le devroient eſtre? Eſt-il poſſible que nous ayons oublié nos actions juſques-là, que de ne nous ſouvenir plus du ſujet que nous pouvons avoir donné à un Homme, de ſe plaindre de nous? Si nous avons eu aſſez de malice pour l'offenſer, à quel propos luy voudrons-nous imputer aſſez de probité pour n'en tirer ſa revenche? Certes, il n'y a point de Vertu qui ſoit ſi grande, que de rendre le bien pour le mal. Elle eſt dés-long temps bannie du Monde par un deſir inſatiable de ſe venger, qui eſt naturel à la pluſpart des Hommes. Mais quand meſme il y auroit des Hommes aſſez heroïques pour une ſemblable Action, nous ne pourrions les employer, ſans choquer la bien-ſeance. Car nous devons avoir en l'ame un ſecret ſouvenir du tort que nous leur avons fait, qui nous deffend de nous en ſervir, de peur de les aigrir davantage, & de leur remettre en memoire les déplaiſirs du paſſé. D'ailleurs, c'eſt une action toute pleine d'inconſtance, & de fauſſe conduite, & cela s'appelle proprement traitter en amis ceux à qui nous avons donné ſujet de ne le plus eſtre, puiſque, ſelon Seneque, celuy-là oblige le plus, qui donne auſſi le plus de moyen à l'autre de l'obliger.

Digitized by Google

FABLE LXVI.



Du Renard, & du Chat.

LE Renard deviſant avec le Chat, ſe vantoit d'eſtre ſi fin, qu'il avoit, diſoit-il, une pleine beſace de tromperies. A quoy le Chat répondit; *qu'il n'en avoit qu'une ſeule, mais qu'il s'en tenoit bien aſſeuré.* Comme ils en eſtoient ſur ce diſcours, ils oüirent aboyer des Chiens, qui s'en vinrent tout droit à eux. Alors le Chat monta viſtement ſur un arbre; ce que le Renard ne pouvant faire, il fut à l'inſtant aſſiegé des Chiens, qui le prirent.

DISCOURS MORAL.

LE deſſein de noſtre Autheur en cette Fable, eſt de nous apprendre que la naïfve Prudence eſt plus pure en toutes choſes, qu'une Conduite pleine d'ar-

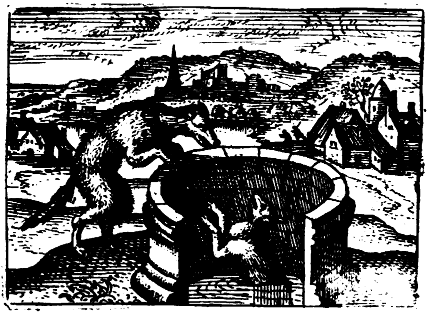
ti-

Digitized by Google

tifices, & de captieuſes ſubtilitez. Ce qui ſera mal-aiſé à perſuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les fineſſes, & repute Bien-heureux ceux qui en ſçavent abondamment inventer. Mais ces autres qui ſont veritablement ſages & genereux, ſe tiennent au deſſus de cette methode ; & mettant la vraye addreſſe en une diſcrete Sincerité, en uſent accortement, & y convient tout le monde par leur exemple. Or que ce chemin-là ſoit le plus vertueux, c'eſt une choſe ſi manifeſte, qu'elle n'a beſoin de preuve, ny d'experience. Il faut ſeulement ſçavoir, s'il eſt le plus aſſeuré ; en quoy je diray avec Eſope qu'il l'eſt en effect, & que les Ruſes ne font qu'avancer la ruine de leur Autheur, ſi ce n'eſt d'avanture quand il eſt queſtion de s'oppoſer aux pieges d'un Ennemy, & de chercher ſon ſalut dans la contre fineſſe. Car comme un chemin couvert de broſſailles, & de buiſſons, eſt à bon droict plus ſuſpect au Voyageur, qu'une voye toute pleine & unie ; ainſi un procedé plein d'embuſches traiſtreſſes, & dangereuſes, eſt incomparablemēt plus à craindre qu'une ſuite d'actions vertueuſes.

La principale raiſon eſt tirée de la multiplicité. Car à foüiller dans l'obſcurité des Affaires, il n'y a point d'homme ſi aveugle, à qui l'on oppoſe une fineſſe, qui ne trouve preſque toûjours le moyen de s'échapper par une autre ; Et cela, comme nous avons dit ailleurs, pource que toutes propoſitions ont deux faces. De plus, celuy qui s'engage dans les ruſes, s'égare le plus ſouvent dans un labyrinthe, tout de meſme qu'on ne peut quitter le grand chemin, pour broſſer à travers la campagne parmy les haliers & les eſpines, ſans ſe perdre, ou du moins ſans s'éloigner du lieu où l'on deſire arriver. Auſſi eſt-il fort mal-aiſé de diſcerner ce qui ſemble vray, d'avec ce qui l'eſt veritablement, & de reconnoiſtre une realité parmy pluſieurs apparences adroittement colorées, ſur tout, quand on eſt préoccupé d'une violente inclination d'en venir à la prattique. Or s'égarer du chemin de la Verité, c'eſt proprement s'éloigner de la voye la moins dangereuſe, & la plus honneſte. Ces raiſons accompagnées de pluſieurs autres, que je paſſeray ſous ſilence, à cauſe de la briefveté que j'affecte, peuvent encore eſtre fortifiées de l'Experience, tant particuliere que publique. Voyons quelles Republiques ont eſté plus fleuriſſantes, ou celles qui ont fait métier de tromper, ou ces autres qui ont ſuivy une vraye & ſincere Vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'advantage ſur la Carthaginoiſe, ſoit en la durée de ſa grandeur, ſoit en la proſperité de ſes Armes; & toutesfois les Citoyens de Rome eſtoient ſi pleins de probité, qu'ils alloient volontairement juſques à Carthage, pour y mourir en gardant leur parole, comme fit Attilius; Et les autres tout au contraire, vivoient ſi fallacieuſement, que leur couſtume eſtoit paſſée en Proverbe: de ſorte que pour encherir ſur la perfidie d'un homme, on luy reprochoit *d'avoir une foy Punique*, c'eſt à dire Carthaginoiſe. Y eut-il jamais des gens ſi fideles que les Lacedemoniens, ny des Hommes ſi fallacieux que les Cretois? & neantmoins les derniers ont eu fort peu de nom & de durée; au lieu que les autres ont porté leur gloire par deſſus toutes les Nations de leur temps. Les Scythes, qui ſuivent la loy naturelle, & qui tiennent une ſorte de Gouvernement éloigné de toute ruſe & ſupercherie, n'ont jamais pû eſtre ſurmontez, ny par Cyrus, ny par le grand Roy Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cauſe de leurs fineſſes, ſe ſont premierement diviſez eux-meſmes, puis ils ont eſté la proye de leurs Ennemis.

FABLE LXVII.



Du Renard, & du Loup.

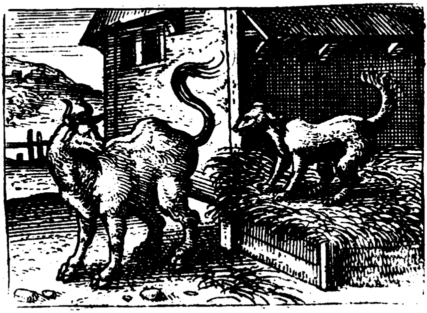
LE Renard tombé dans un puits, en danger d'eſtre noyé, pria le Loup qui étoit enhaut, de luy jetter une corde, pour le retirer de ce peril. *Pauvre mal-heureux !* luy répondit le Loup, *comment t'es tu laiſſé choir ? Ce n'eſt pas maintenant le temps de jaſer*, repliqua le Renard : *quand tu m'auras tiré d'icy, je te raconteray le tout par ordre.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Allegorie n'a pas beſoin d'explication, pour eſtre aſſez claire de ſoy-meſme. Car qu'y a-t'il de ſi extravagant, ou de ſi hors de ſaiſon, que de faire à ſon Amy des demandes ſuperflües, ſur le point d'une preſſante neceſſité ? Et pour cela nous paſſerons à un autre Diſcours.

Digitized by Google

FABLE LXVIII.



Du Chien envieux, & du Bœuf.

LE Chien eſtoit couché dans une Creche toute pleine de foin, où le Bœuf voulut venir repaiſtre ; mais le Chien ſe leva pour l'en empécher. Ce que voyant le Bœuf; *Malheur t'advienne*, luy dit-il, *puis que tu és ſi Envieux, que tu ne veux ny manger du foin, ny permettre que j'en mange.*

DISCOURS MORAL.

ICy l'on blâme l'envieuſe malignité de quelques-uns, qui ne peuvent pretendre à une bonne Fortune, & s'oppoſent toutesfois à la pretenſion d'un autre Homme, non pour aucune haine qu'ils ayent conceuë contre luy ; mais ſeulement par une envieuſe qualité, qui les empéche de conſentir à l'advancement du Prochain ; Eſtrange, certes, & déloyale ma-

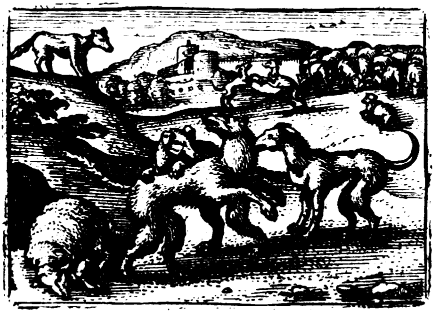
maxime, de ſe plaire à détourner par artifices & par intrigues, le bon-heur d'une perſonne, que ſes Vertus en rendent digne; de faire dependre ſon contentement de l'ennuy des autres, & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna jamais ſujet! O que telles Ames ſont bien eſloignées de la vraye Franchiſe! puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occaſions d'obliger, elles ſe divertiſſent au contraire à faire du mal, & rendent à leurs Prochains des déplaiſirs qu'ils ne pourront jamais reparer. Il me ſemble que nous avons cy-deſſus aſſez amplement parlé de l'Envie, qui conſiſte en la douleur que nous concevons du Bien & de la proſperité d'autruy. Sans qu'il ſoit donc neceſſaire de dire aucune choſe de ſes cauſes, ou de ſa definition, il ſuffira de conclure, qu'il n'y a point de crime au monde ſi pernicieux, ny ſi des-agreable à Dieu, que celuy-cy. Car, à le bien conſiderer il n'eſt fondé, ny ſur aucun plaiſir des Sens, ny ſur aucune eſperance de Fortune, ou de Gloire. C'eſt pluſtoſt une infame & vile paſſion, qui ne s'enrichit jamais des dépoüilles qu'elle oſte, & ne trouve point d'autre profit en ſa malignité, que celuy de ſe ſatisfaire.

Or pource que pluſieurs perſonnes en ſont atteintes, il ne ſera pas hors de propos de leur choiſir un conſeil ſalutaire pour s'en delivrer. Ce qu'il faut faire en toutes façons, s'il eſt poſſible, à cauſe que cette peine eſtant de ſa nature fort ennuyeuſe, elle eſt en cela pire que toutes les autres, qu'elle ne peut ſervir de ſatisfaction à nos crimes, pource qu'elle en eſt elle-meſme un inſupportable. Il faut donc que l'homme qui ſe ſentira enclin à l'Envie, s'exerce ardamment à loüer, & à bien faire, en des ſujets meſmes qui ſont inſignes de l'un & de l'autre. Il faut dis-je qu'il ſe mortifie à tel point, que d'étouffer juſques

ques aux moindres penſées qu'il pourroit avoir de nuire à quelque perſonne que ce ſoit. A quoy il ne s'eſtudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitude, & ſe détracquer par ce moyen de ſa naturelle imperfection. Mais ſur toutes choſes, il ſe donnera le ſoin d'étendre ſes bons offices juſques aux perſonnes meſmes qu'il envie, puis qu'il eſt certain que nous aymons d'ordinaire plus que les autres, ceux à qui nous avons fait plaiſir, & que cela nous oblige à les conſiderer comme un ouvrage de noſtre main. De plus, il ſe propoſera mille fois devant les yeux l'extreme impertinence de cette façon de vivre, qui ne nous ſçauroit apporter, non pas meſme temporellement aucune ſorte de gloire, ny de profit. Car elle eſt ſi laide, & ſi infame de ſoy, que tous les gens de bien l'ont en horreur; & n'eſt pas juſques aux mechans, qui ne feignent du moins de la deteſter. Quant à la genereuſe emulation des Vertus, non ſeulement je l'approuve fort, mais auſſi je la conſeille aux perſonnes qui ſe ſentent d'une nature envieuſe & maligne, afin d'occuper à cela leur ambition, & la repaiſtre d'une contentieuſe amour de gloire. Ce que les anciens Sages ſceurent remarquer fort judicieuſement, lors qu'ils eſtablirent des Jeux publics, pour émouvoir les jeunes gens aux belles actions, par une honneſte jalouſie de leurs ſemblables. De cette nature eſtoient les jeux Olympiques & Neméens, les courſes de l'Hypodrome, la Danſe Pyrrhique; les Batailles Navales, & telles autres gentilleſſes, où touſiours le delectable ſe trouvoit joint à l'utile, de la façon que les plus fameux Autheurs les ont décrites, & particulierement Virgile, au cinquiéme de ſon Eneide. Voilà comment ſe doivent exercer les Envieux, & s'enflammer de plus en plus à l'amour de la vraye gloire, qui ne pouvant compatir avec l'envie, ne s'attache ordinairement qu'à une emulation vertueuſe.

Digitized by Google

FABLE LXIX.



Du Loup, & des Chiens.

LE Loup contemploit du haut d'un Rocher deux Chiens, qui au lieu de ſe tenir en paix prés du troupeau qu'ils avoient en garde, s'entrebattoient, & ſe déchiroient à belles dents. Cette guerre inteſtine entre ſes deux Ennemis, luy fit eſperer qu'il luy ſeroit bien-aiſé de s'en aller aſſaillir les Brebis, ſans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en ravit une des plus graſſes du troupeau, puis il ſe mit à prendre la fuite. A quoy les Chiens prenans garde, ils laiſſerent leur querelle particuliere, & ſçeurent ſi bien courir apres luy, que l'ayant atteint, ils faillirent à le tuer, à force de morſures qu'ils luy firent. Depuis, comme il s'en retournoit, il rencontra fortuitement un de ſes Compagnons, qui luy demanda, comment il avoit oſé luy ſeul aſſaillir un Troupeau, où il y avoit tant de valeureux Guerriers? *Je l'ay fait*, répondit le Loup, *pour m'eſtre laiſſé tromper à leur different particulier.*

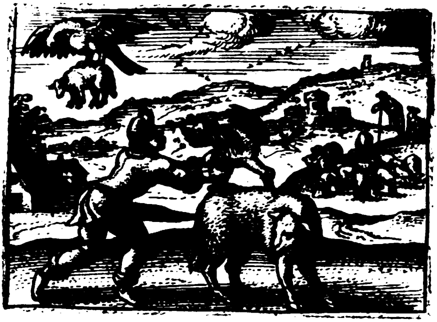
DISCOURS MORAL.

CE Loup avoit beaucoup de raiſon de juger de la perte du Trouppeau par la diviſion des Chiens, puis qu'il n'eſt point d'inteſtine Partialité qui ne ſoit capable de ruiner une fortune, quelque floriſſante qu'elle puiſſe eſtre. Témoin Rome, qui n'a pû jamais perir que par les Diſcordes Civiles, & qui ayant vaincu toutes les Nations, eſt morte à la fin par ſa propre force: Témoin Athenes, qui ne perdit la liberté qu'aprés que les infideles Orateurs l'eurent preſque toute diviſée, & que chacun d'eux eut attiré une portion de la Ville au party où il eſtoit le plus enclin. Témoin encore la riche ſucceſſion d'Alexandre, qui ſe défit par le partage des Heritiers. C'eſt ce qui nous eſt enſeigné par les ſaintes Lettres, où il eſt dit, *Que tout Royaume en ſoy diviſé ſera deſolé*; & ce que le Roy Silurus recommanda tres-expreſſement à ſes Enfans, lors que ſe voyant à l'article de la mort, il les aſſeura que le vray moyen de ſe maintenir longtemps invincibles contre leurs Ennemis, eſtoit d'obſerver une inviolable union entr'eux.

En effet, jamais les Turcs n'euſſent pû venir à bout de l'Empire Grec, ſans la diviſion d'Andronic Paleologue avec ſon fils; & jamais la Maiſon d'Auſtriche ne ſe fut renduë ſi forte, ſans la parfaite intelligence de tous ceux qui en portent le nom, tant en la haute & baſſe Allemagne, qu'en Eſpagne meſme. Nous avons veu au dernier ſiecle, combien nous ont eſté cherement venduës les factions de la Ligue; dont la ſeule penſée peut faire horreur à quiconque en examine ſerieuſement les evenemens tragiques & lamentables. Comme au contraire, nous voyons tous les jours avec quel accroiſſement de bonne fortune ſe maintiennent les Provinces des Pays-Bas, à cauſe de leur parfaite Union. Mais tous ces exemples ne ſont que la centiéme partie de ceux que l'on pourroit alleguer pour preuve de cette verité, où toutesfois il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup ſe trouva trompé dans l'eſperance qu'il eut d'abord de profiter en la diviſion des Chiens.

Cela veut dire, qu'il arrive quelquesfois que les Divorces inteſtins ceſſent tout à coup à la veuë des Armes eſtrangeres, & que les Citoyens d'un meſme Eſtat ſe reüniſſent les uns avec les autres, pour ſe maintenir en liberté. Il en prit ainſi aux Grecs partialiſez enſemble, qui neantmoins ſe réjoignirent enfin avec une parfaite concorde, quand il fut queſtion de repouſſer la redoutable Armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'ayde de leur bonne intelligence, qui fut le plus puiſſant reſſort qu'ils eurent, pour faire agir leurs Armes. Le ſemblable preſque fut veu en l'entrepriſe que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellez à la Conqueſte de ces Pays-là, par les communes diviſions de leurs habitans, ils y envoyerent, avant le Regne de Jules Ceſar, deux ou trois Capitaines fort aguerris, qui toutesfois n'en pûrent venir à bout, & s'accorderent enſemble contre leur Ennemy commun. Cette reſiſtance dura depuis juſqu'à ce que le Grand Ceſar les reduiſit à main Armée, ſoit que l'honneur de cette entrepriſe luy fut fatalement deû, ſoit qu'il trouvaſt moyen de les diviſer derechef, ou que toutes les deux cauſes enſemble contribuaſſent à la ſubjettion des Gaulois.

FABLE LXX.



De l'Aigle, & du Corbeau.

L'Aigle vola du haut d'un Rocher deſſus le dos d'un Aigneau; ce que le Corbeau voyant de loin, il en voulut faire autant, & s'alla jetter ſur la toiſon du Mouton, où il s'enveloppa ſi bien, qu'il ne pût s'en retirer, tellement qu'il fut pris, & donné aux Enfans pour s'en joüer.

DISCOURS MORAL.

CEtte Fable ſoixante & dixiéme contient quelque choſe de plus, que le blâme de l'ordinaire Temerité. Car c'eſt bien veritablement un effet de preſomption au Corbeau, que de faire les meſmes entrepriſes de l'Aigle, & de vouloir aſpirer aux choſes, où elle eſt toute ſeule capable de reüſſir. Cela neantmoins ne ſe doit, ny ſimplement, ny abſolument

ment appeller Temerité , à cauſe que ce nom eſt general à cette Imperfection, & à d'autres de meſme nature , mais qui ſont diverſement ſpecifiées ; Et peut-on bien dire que ce vice eſt comme un troiſiéme genre aux entrepriſes abſolument temeraires, & à celle-cy, qui l'eſt conditionellement, à ſçavoir par imitation. En ce dernier rang ſe doit mettre l'entrepriſe de noſtre Corbeau, qui ne s'enhardit pas tant d'enlever le Mouton, par un deſir qui le portaſt naturellement à le faire, comme pour ſembler égal à l'Aigle, & ne devoir rien ceder aux genereuſes entrepriſes de cét Oyſeau. Cette maniere de preſomption a eſté remarquée par Eſope, comme la plus commune de celles qui tombent d'ordinaire en pratique parmy les hommes. La foibleſſe qu'ils témoignent avoir à executer ce qu'ils entreprennent trop temerairement de mener à bout, eſt un preſage de leur ruine future, comme une laſſitude ſans cauſe en eſt un autre d'une maladie prochaine. Et toutesfois, ſans s'arreſter à cela, comme ils ſont preſque tous naturellement enclins à l'émulation, auſſi aſpirent-ils à de meſmes deſſeins que les autres, ſans meſurer leurs forces avec celles de leurs Rivaux.

Les Poëtes nous ont fait une peinture de ce vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils ont repreſenté ſi temeraire, que d'avoir entrepris d'imiter les foudres de Jupiter, pour s'attribuer des honneurs Divins, & ſe rendre digne de l'immortalité parmy les mortels. Mais combien de veritables Salmonées ont eu les ſiecles paſſez ! Alexandre le Grand n'en fut-il pas un, lors qu'il ſuborna des Preſtres Afriquains, pour ſe faire declarer fils de Jupiter Ammon, par les réponſes d'un faux Oracle ? L'Empereur Commodus ne ſe fit-il point adorer dans Rome, ſous le nom & l'habillement de quelques Dieux ? Et l'impoſteur

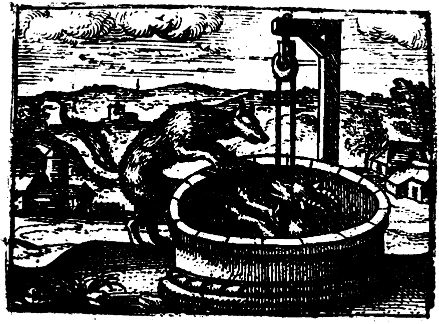
Mahomet ne fut-il point le Salmonée de Jesus-Christ, c'eſt à dire, le faux Imitateur de ſes divines & fructueuſes actions ? Mais noſtre Seigneur n'a-t'il pas un Singe perpetuel dans les Enfers, qui n'aſpire qu'à le contre-faire, & à gagner les Ames à ſoy par l'infame adoration qu'il en exige ? J'en appelle à témoins tous les noirs myſteres de la Magie, où ce méchant ſe fait dreſſer des Autels, faire des Invocations, tracer des figures, & murmurer des paroles ſpecieuſes & ambiguës, pour éblouïr de plus en plus l'humaine foibleſſe, par la reſſemblance des noms & du culte Divin. Par meſme moyen, avec ce qu'il pratique les Encenſemens & les Sacrifices, comme ils ſont décrits en la vieille Loy, il a bien encore l'effronterie de profaner les ſacrez Myſteres du Nouveau Teſtament, & ſe ſervir d'étoles & d'eau beniſte. Il paſſe juſqu'à ce point d'execration, que de ſeduire réellement des Preſtres, à qui Dieu donne l'authorité de le conſacrer, & dés qu'il en a attiré quelqu'un à ſon damnable party, il le convie à celebrer la Meſſe au milieu de ſes Sabats, & ainſi du Caractere divin il en fait un inſtrument à ſes abominations. O inſupportable ſacrilege ! ô execrable impieté !

Or pour adoucir aucunement noſtre Diſcours, & paſſer des choſes extremes aux moyennes, toute eſpece d'imitation ſemblable ne s'addreſſe pas à la Divinité. La diſproportion eſt ſi haute d'elle à nous, qu'il n'y a eu que les hommes extremement grands & ambitieux, qui ayent voulu ſe rendre Salmonées, c'eſt à dire, imitateurs du haut Jupiter. Mais il y en a un nombre preſque infiny d'autres, qui ſe meſlent de contre-faire les plus relevez de condition, pou imprimer en l'ame des peuples une pareille opinio de leur credit & de leur puiſſance. A quoy neantmoins Ils eſſayent de monter par divers degrez plus ou moins hauts, ſelon que la portée de leur eſprit eſt auſſi plus ou moins relevée. Ainſi voyons-nous que les Artiſans aſpirent à l'imitation des Bourgeois, & les Bourgeois à celle des Gentils-hommes, qui la pluſpart du temps joüent le roolle des Gouverneurs de Province. De là viennent tant de deſordres que nous voyons en public, & dans nos maiſons: De là les diſſentions & les meurtres, qui deſolent miſerablement les Eſtats, & font porter aux petits la penitence de l'ambition des Grands. A quoy ils obvieroient, ſans doute, s'ils ſe repreſentoient inceſſamment le ſage conſeil de l'Oracle de Delphe, qui les met judicieuſement dans le vray chemin du devoir, quand il les exhorte à ſe connoiſtre. Car quelque imparfait que ſoit un Homme, il n'y a point d'eſtude où il ſe rende ſi ſçavant, qu'en la connoiſſance de ſoy-meſme. Par elle les Ambitieux ſe preſcrivent des limites; les Voluptueux moderent leurs appetits; les Vindicatifs appaiſent la ſoif qu'ils ont du ſang de leurs ennemis; les Coleriques ſurmontent leur paſſion, & les Avares domptent l'immoderé deſir des richeſſes. Bref, cette juſte & vertueuſe reflection eſt le fondement de toute Sageſſe. Ce que témoigne fort à propos l'Imitateur du grand de Montagne, qui ne forme ſon Sage que ſur ce modele, & ne luy fait point de preſent plus ſpecieux que le miroir de ſoy-meſme.

Mais pour revenir à noſtre Corbeau, qui fut comme un joüet entre les mains des Enfans; il nous apprend que ſi la fole imitation des perſonnes relevées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins cauſe-t'elle touſiours de la riſée. Ce que l'experience nous apprend ſi bien, qu'elle ſeule nous en fournit tous les jours une infinité d'inſtructions & d'exemples, en la perſonne des Salmonées, dont j'ay parlé cy-devant. Or cela ne doit pas s'entendre ſeulement de l'humaine vanité, mais auſſi de l'adreſſe que chacun pretend avoir en la pratique des Arts, & en toute ſorte d'actions, ſoit de l'intelligence, ſoit de la main. En quoy le Preſomptueux, qui s'imagine folement de pouvoir égaler les grands & excellens Hommes, attire preſque touſiours ſur ſoy-meſme une generale riſée. A cela ſont ſujets entre les autres les mauvais Poëtes, qui recitent leurs Poëmes, aprés ceux dont ils ne ſont qu'apprentifs: Les ignorans Peintres, qui oppoſent leurs peintures à celles de Michel l'Ange, ou du Titian : Les inutiles Autheurs, qui n'ont pour but que la vaine gloire, & une infinité d'autres Eſprits que la bonne opinion d'eux-meſmes met quelquesfois auſſi bas, qu'ils ſe croyent bien hautement élevez. L'advanture de ces Temeraires ne peut eſtre mieux comparée qu'a celle du Corbeau, qui pour avoir imité l'Aigle, ſouffre la perſecution des Enfans, & meurt dans une eſpece de deſeſpoir. Eux tout de meſme, aprés avoir veu leurs ouvrages baffoüez, leurs tableaux effacez, & leurs pieces de ſculpture abatuës, deviennent enfin le rebut des Compagnies, & ſont contraints la pluſpart du temps d'aller chez les Eſtrangers, pour chercher à debiter leurs impertinences.

◆

FABLE LXXI.



Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc ayans grande ſoif, deſcendirent dans un Puits, où quand ils eurent bien beu, il ne fut plus queſtion que de s'en tirer. Le Bouc en eſtoit dés-ja fort en peine, & regardoit de tous coſtez, lors que le Renard luy dit; *Prends courage, mon bon amy, je vien de m'adviſer d'une invention, par le moyen de laquelle nous pourrons tous deux ſortir d'icy. C'eſt, qu'il te faut tenir debout, & t'appuyer contre le mur de tes deux pieds de devant; puis joignant le menton à ta poictrine, tu baiſſeras un peu tes cornes où je monteray le long de ton échine, & ainſi m'eſtant ſauvé; je te mettray dehors par apres.* Le Bouc creut ce conſeil, & executa de poinct en

poinct

Digitized by Google

poinɛ̃t tout ce que luy dit ſon Compagnon, ſi bien que par ce moyen le Renard ſortit. Mais comme il fut dehors, d'aiſe qu'il en eut, il ſe mit à dancer ſur le bord du Puits, ne ſe ſouciant plus de ſon Compagnon, qui ne s'en pût vanger autrement, qu'en luy reprochant ſa perfidie & ſa lâcheté. Alors le Renard ſe mocquant de luy: *ô pauvre Bouc*, luy dit-il, *ſi tu avois autant de ſens dans la teſte, que tu as de barbe au menton, tu ne fuſſes jamais deſcendu dans le Puits, que tu n'euſſes premierement bien penſé aux moyens d'en ſortir.*

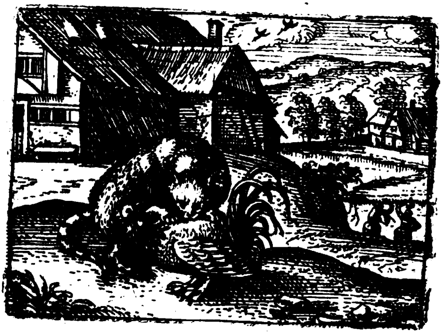
DISCOURS MORAL.

Voicy la peinture de ceux qui ſe jettent imprudemment dans une affaire, avant que d'avoir conſideré quelle en ſera l'iſſuë; En quoy, certes, ils reſſemblent proprement à ce Bouc mal adviſé, qui pour boire une ſeule fois dans un Puits, ſe met au hazard de ſe deſalterer pour jamais. Il en arrive de meſme à pluſieurs, qui charmez d'un petit plaiſir, ſe lancent teſte baiſſée dans des difficultez bien étranges, & d'où ils ne ſortent quelquefois qu'en ſortant du monde. Ainſi les Amans, à qui toute entrepriſe ſemble facile, s'expoſent aſſez ſouvent à la haine des grands Seigneurs, & s'embroüillent dans les troubles d'une puiſſante Maiſon, juſques à faire des actions indignes de leur naiſſance; Et tout cela pour une volupté d'auſſi courte durée que celle d'un ſimple breuvage; Tout cela, dis-je, pour paſſer une fantaiſie, ou pour appaiſer une ſoif, & amortir une flamme qui ſe rallume quelquesfois plus fort, quand ils la croyent eſteinte. Il en eſt encore de meſme des Avares, qui conteſtent le bien d'autruy, avec peu ou point de droict, & s'attachent indifferemment aux grands procez, aux voyages, & aux querelles, ſous l'eſperance qu'ils ont de quelque ſucceſſion.

Mais plus que tous ces gens-là, les Ambitieux s'obſtinent à de pernicieuſes entrepriſes, qui n'aboutiſſent enfin qu'à leur confuſion. Un Ancien ne dit pas mal à propos, que par les trompeurs evenemens qu'ils en attendent, ils ſe rendent en partie odieux, & en partie miſerables. Ridicules, en ce qu'ils aſpirent la pluſpart du temps à des choſes, qui ſont au deſſus de leur puiſſance; Odieux, pource qu'ordinairement ils baſtiſſent leur fortune ſur la ruine d'autruy; Et miſerables enſuite, à cauſe que ce ſont eux à qui la ſoif extraordinaire des grandeurs, fait hazarder la vie, dédaigner les precipices, trouver toutes choſes moindres que leur eſperance; & bref, perdre l'honneur & la liberté dans une priſon, d'où ils ne ſortent ordinairement que pour eſtre conduits au ſupplice. L'Hiſtoire des ſiecles paſſez n'eſt pas plus frequente en exemples, que celle du noſtre, où nos yeux ont veu des choſes, qu'il n'eſt nullement beſoin de renouveller en noſtre memoire, puis qu'elles y ſont aſſez avant imprimées, & que le ſouvenir nous en doit eſtre deteſtable. Or ce ne ſont pas toûjours des hommes bruſques & extravagans, qui ſe precipitent dans ces dangers; Il y en a de ſages & de bien conſiderez, de ceux-là meſmes que nous tenons pour grands Perſonnages, & à qui l'âge doit avoir meury le jugement par deſſus la jeuneſſe. De telle nature fut à mon advis Ciceron, homme de grand eſprit, & de petit cœur, qui changea deux ou trois fois de party, pendant les Guerres Civiles de Rome, non par le zele du bien public, mais pour ſatisfaire ſon ambition demeſurée. Ce fut par imprudence pluſtoſt que par generoſité qu'il s'oppoſa aux deſſeins d'Antoine, ſans y voir aucun moyen d'en échapper. Car de dire que ce fut une haute reſolution d'aymer mieux mourir que ſouffrir un Tyran, c'eſt ce qu'on ne peut alleguer pour ſa deffenſe, veu que s'il avoit à ſe precipiter à une mort certaine, pour ne voir le peuple Romain en ſubjection, il le pouvoit faire beaucoup mieux du temps de Ceſar, au lieu de changer foiblement de party, & ſe laiſſer conduire à la bonne fortune du vainqueur. D'ailleurs, toutes les autres actions de ſa vie avoient eſté ſi pleines de cruauté, qu'on doit imputer cette derniere entrepriſe qu'il fit de chocquer Antoine, pluſtoſt à une extreme ambition, qu'à une vraye grandeur de courage. Tel encore, mais moins judicieux, fut ſon ennemy Catilina, dont la conjuration eſtant faite pour la ruine de Rome, ne perdit toutesfois que luy ſeulement, & ſes miſerables complices. A ces experiences & ces exemples j'en pourrois joindre une infinité d'autres ſemblables, ſi mon deſſein eſtoit de faire un recueil d'Hiſtoires, pluſtoſt que des diſcours abregez. Contentons nous donc pour cette fois du conſeil d'Eſope, qui nous deffend d'entreprendre une choſe, ſans eſtre aſſeurez de l'évenement.

⁂

FABLE LXXII.



Du Chat, & du Coq.

LE Chat s'étant jetté ſur le Coq, & n'ayant pas autrement ſujet de le traitter mal, ne ſçeut que luy reprocher, ſinon qu'il étoit un Importun, qui par ſon chant il éveilloit les Hommes, & les empéchoit de repoſer. *Ce que j'en fais*, répondit le Coq en s'excuſant, *eſt pour leur profit, afin qu'ils ſe levent pour s'en aller travailler. Tu as beau dire*, reprit le Chat, *cela n'empéche pas que tu ne ſois méchant, & vilain, juſques à ce poinct, que pour aſſouvir ta lubricité, tu as à faire à ta Mere, & n'épargnes pas meſmes tes ſœurs.* Le Coq voulut encore chercher des excuſes à cecy; mais le Chat ne daigna les entendre, & s'irritant plus fort qu'auparavant; *C'eſt* *trop cajolé*, dit-il, *tu ne m'eſchapperas point aujourd'huy.*

DISCOURS MORAL.

IL eſt bien aiſé de trouver un pretexte apparent, quand on a conclud la mort de l'Innocent. Il a beau dire des raiſons valables; Il a beau s'excuſer ſur ſon Innocence, & alleguer tout ce qu'il faut pour une perſuaſion qui ſoit raiſonnable; On ne laiſſe pas de s'obſtiner à le pourſuivre. On luy fait touſiours accroire qu'il a failly, & meſme on impute à crime des actions fort vulgaires, dont ſes Accuſateurs, ny ſes Juges, ne ſont nullement exempts, non plus que luy. Car comme il n'eſt point d'homme ſi vertueux dans le monde; en la vie duquel il n'y ait touſiours quelque choſe à dire: auſſi n'en eſt-il point de ſi abandonné, qui ne trouve un pretexte à ſes malices, & ne colore ſes actions par une aſſez ſpecieuſe apparence. Céla procede en effet, de ce que toute Vertu a touſiours deux vices qui la coſtoyent, ſi bien qu'étant aſſiſe entre l'un & l'autre, elle donne moyen aux Méchans, ou de luy impoſer le nom des Vices, ou de leur donner le ſien propre, pour colorer une méchante action. Ainſi nous appellons ſouvent l'Avarice un tres-bon Ménage; & derechef nous confondons quelquesfois le bon Ménage avec une ſordide & honteuſe eſpargne. Ainſi, dis-je, s'il arrive que les Grands veüillent faire mourir quelqu'un, aprés avoir parlé genereuſement pour le bien de la Patrie, il ne ſe trouvera que trop de Complaiſans prés de leur perſonne, qui pour en haſter la punition, luy impoſeront incontinent le crime de Calomniateur, de Seditieux, & de Boute-feu. De cette meſme façon, ſi pour la juſte deffence de ſa vie quelqu'autre a mis

l'épée

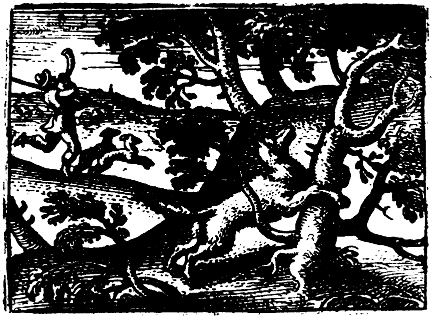
Digitized by Google

l'épée à la main contre un qui ſoit un peu en faveur, ou en credit, à cauſe de ſa Nobleſſe, ou de ſon argent, on alleguera ſimplement l'action, & là deſſus on le fera ſervir d'Exemple, quoy qu'en effet il en ſerve tres-innocemment. Mais la Juſtice de Dieu, qui ne peut ſouffrir de déguiſement, & qui eſt le vray Soleil, dont les rayons touſiours éclattans, percent les plus obſcures tenebres, ſçait bien diſcerner au vray les innocens d'avec les coupables, & ne ſçait point de choix quant à la punition des grands ou des petits; car elle ne veut point de pretexte pour chaſtier, ny de preuve pour convaincre. Auſſi eſt-ce devant elle que les puiſſans ſont foibles, & mal-armez, que les malins ne produiſent aucuns faux témoins; que les Nobles n'alleguent point d'alliance, que les Innocens ne craignent plus d'oppreſſion, que les Vertueux pretendent des recompenſes, & devant qui finalement la difference des Hommes ne ſe fait que par les Vertus, ou par les Vices qu'ils ont acquis. Cela doit faire trembler les perſonnes de condition, & les détourner pour jamais de la cruauté, principalement de celle qui ſe figure un charitable pretexte du bien public, pour conclure la mort des Innocens avec la ſatisfaction des peuples.

◆

FABLE

FABLE LXXIII.



Du Renard, & du Buiſſon.

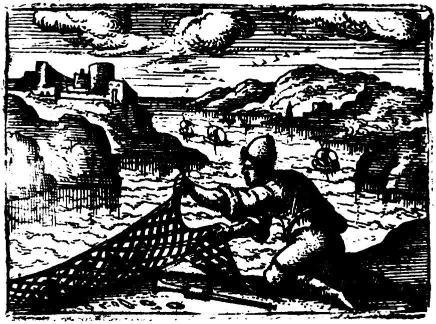
LE Renard ſe voulant ſauver du danger qui le menaçoit, ſauta ſur une haye, qu'il prit à belles pattes, avec tant de malheur, qu'il ſe les perça d'épines. Comme il ſe vid ainſi bleſſé, tout ſon ſecours fût aux plaintes. *Perfide Buiſſon*, dit-il, *je m'eſtois retiré vers toy, penſant que tu m'ayderois; mais au lieu de le faire, tu as rendu mon mal pire qu'il n'eſtoit. Tu t'abuſe*, luy répondit le Buiſſon, *car c'eſt toy-meſme, à qui rien n'échape, qui m'as voulu prendre par les meſmes ruſes que tu pratiques envers les autres.*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

A Quoy penſois-tu, ô mal-adviſé Renard, de happer imprudemment avec tes ongles un Buiſſon tout heriſſé d'épines? ou pluſtoſt à quoy penſes-tu maintenant de t'en plaindre? Ne ſçais-tu pas qu'en certaines choſes il faut uſer d'une conduite toute differente des autres, & n'avoir pas moins d'adreſſe que de jugement pour s'en démeſler? Aurions-nous bonne grace nous-meſmes, d'aborder imprudemment un Criminel & un Innocent, ſans mettre quelque difference entre l'un & l'autre? Ne ſeroit-ce pas une grande ſtupidité de frequenter un Méchant, ainſi qu'un homme de Bien? Certes, il s'en faut beaucoup que telles choſes doivent eſtre également faites, & de la meſme methode: Car en la frequentation des Bons, nous devons avoir le cœur, par maniere de dire, ſur les levres, & la parole libre & nuë, les actions irreprochables, & les ſurpaſſer eux-meſmes, s'il eſt poſſible, en ſincerité. Mais quant aux autres, nous ne ſçaurions jamais eſtre, ny trop couverts, ny trop retenus, pource qu'il eſt veritable, *Que le cœur du Méchant veille inceſſamment pour nous ſurprendre.* D'ailleurs, nous devons encore faire de la diſtinction quant à nos pratiques, & vivre tout autrement avec les Grands qu'avec les Petits, eſtant bien certain que les Hommes de haute condition ayment beaucoup le reſpect, & que l'on ſe trompe de s'arreſter à leurs complimens. C'eſt donc leur plaire, que de leur deferer quelque choſe au delà du devoir, & de ſe feindre ſaiſi de la crainte de leur preſence. Quant à leurs affaires particulieres, il me ſemble que c'eſt une action de Prudence, de ne s'y entre-mettre pas aiſement; mais de ſe ſervir d'une honeſte excuſe, & en jetter le refus ſur ſon incapacité. Pour cela meſme je trouve qu'un ancien Philoſophe eut fort bonne grace, lors que ſollicité par le Roy Antigonus de luy dire quelle choſe il deſiroit de luy ? *Tout ce qu'il te plaira*, luy répondit-il, *horſmis ton ſecret*. Par où il vouloit donner à entendre, que c'eſt une choſe tres-dangereuſe d'eſtre bien avant meſlé dans les intrigues d'un Prince : Ce que d'autres ont auſſi exprimé par cette ſentence ; ***Avec le Prince, comme avec le Feu*** ; Voulant dire, que pour en reſſentir raiſonnablement les biens-faits, il n'en faut eſtre, ny trop proche, ny trop loin. Auſſi eſt-il vray que par l'éloignement, la lueur du bien que nous eſperons, ſe répand ſur nous avec moins de force ; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait, ſi nous en ſommes trop proches, & trop ardents à l'importuner. J'obmets pluſieurs autres differences, touchant la maniere de converſer avec les Hommes, à cauſe qu'il me ſemble fort difficile de les exprimer, veu que le nombre n'en eſt pas moins grand que des conditions, & des humeurs des perſonnes. Comme par exemple, il n'y a point de doute que nous devons vivre tout autrement avec les vieux, qu'avec les jeunes ; avec les eſtrangers, qu'avec les citoyens ; avec les Soldats, qu'avec les Religieux ; avec les malades, qu'avec les ſains. Mais d'autant que ce ſeroit une choſe trop ennuyeuſe de s'arreſter ſur la diverſité de ces conditions, il nous ſuffira pour cette fois d'avoir touché les plus importantes diſtinctions, à ſçavoir la methode de hanter les Méchans, & celle de ſe comporter avec les grands Seigneurs. Laiſſons donc le reſte à la prudence du Lecteur, & voyons un nouveau ſujet de moraliſer.

FABLE LXXIV.



Du Peſcheur.

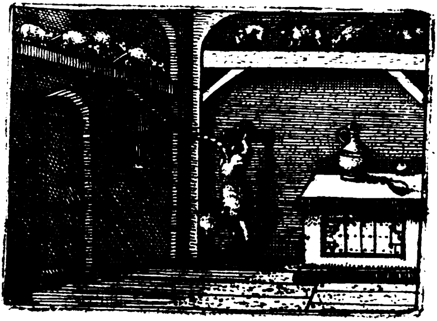
VN Peſcheur, qui ne ſçavoit guere bien ſon meſtier, ayant pris ſa fluſte & ſes filets, s'approcha du rivage de la Mer, & s'aſſid ſur une pierre pour faire ſa peſche. Or auparavant il ſe mit à joüer de la fluſte, s'imaginant que par cette belle Muſique il en prendroit bien plus de poiſſon. Mais comme il vid que cela ne luy ſervoit de rien, il jetta ſes rets dans la Mer, & en prit pluſieurs: Et dautant qu'en les tirant de ſon filé, ils ne ceſſoient de ſauter; *Sottes Creatures*, leur dit-il, *vous n'avez jamais voulu danſer, tantoſt; quand j'ay joüé de ma fluſte, & maintenant que je n'en joüe plus, vous ne faites que caprioler.*

DISCOURS MORAL.

COmme il n'y a pas beaucoup à s'eſtendre ſur le ſujet de ce Peſcheur ; auſſi n'en diray-je rien, ſinon que toutes choſes ont bonne grace faites en leur ſaiſon, & qu'au contraire elles ſont déplaiſantes, & importunes, quand on les tire de leur aſſiette naturelle, pour les transferer à d'autres uſages. Je n'allegueray en cela pour toute preuve que l'experience journaliere, ſans m'arreſter plus long-temps à cette matiere, tant pour en avoir touché quelque choſe en la cinquiéme Fable. que pour la matiere de celle-cy, qui ſemble pluſtoſt appartenir à la bienſeance exterieure, qu'à la ſolide ſcience des mœurs.

Digitized by Google

FABLE LXXV.



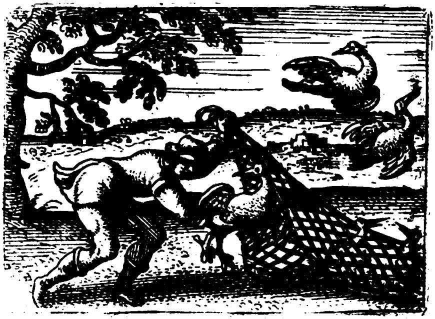
Du Chat, & des Rats.

LE Chat entré dans une maiſon, où il y avoit quantité de Rats, en prenoit un maintenant, & tantoſt un autre; de maniere qu'à force d'aller à cette chaſſe, il en tüa pluſieurs avec le temps. Les Rats cependant, voyant qu'il ne ſe paſſoit guere jour qu'il n'y euſt quelqu'un des leurs de mangé, firent une aſſemblée entr'eux, pour y conſulter de leur affaire. *Il ne faut plus*, diſoient-ils, *que nous deſcendions là bas, ſi nous ne voulons faire eſtat d'eſtre tous perdus; demeurons donc pluſtoſt en haut, où noſtre Ennemy ne peut monter.* Le Chat apprit ce deſſein des Rats; & ne l'eut pas pluſtoſt découvert, que faiſant le mort, il ſe pendit par les pieds de derriere à une perche, attachée à la muraille. Comme cela ſe paſſoit ainſi, il y eut un des Rats qui jettant ſa veuë en bas, connût tout de bon que c'étoit le Chat; Si bien que tout effrayé d'abord, *Hola mon amy* dit-il, *quand je te prendrois pour un ſoufflet, ou quand meſme je ſçaurois veritablement que tu ſerois tel, ſi ne pourrois-je pas me reſondre à deſcendre auprés de toy.*

DISCOURS MORAL.

CEtte Allegorie a eſté de meſme ſuffiſamment expliquée en quelqu'une des Fables precedentes, où nous avons dit, qu'il ne faut pas tomber pour la ſeconde fois entre les mains des Méchans; mais ſe méfier touſiours d'eux, & interpreter toutes leurs actions à mal, quand meſme elles ſeroient pleines d'une apparence de Pieté. Car comme le diable, qui eſt leur Prince, ſe déguiſe quelquesfois en Ange de lumiere, pour ſeduire les Hommes; il arrive tout de meſme que les Méchans ſe couvrent d'une fauſſe contrition de leurs malices, & témoignent un feint repentir, pour rattraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont une fois tenus. Mais qui ſera l'homme ſi ennemy de ſoy-meſme, que de ſe fier à leurs impoſtures, principalement ſi aprés en avoir porté la penitence; Et toutesfois il ſe void aſſez ſouvent que les plus gens de bien ne laiſſent pas de s'y fier, ſoit pour eſtre naturellement enclins au pardon, ſoit pour n'avoir pas l'eſprit aſſez fort contre les ſtratagemes & les mines ſecrettes que font joüer tels hommes contagieux à tous les Eſtats. Car en effet, ils le ſont de telle ſorte, que pour les ſeparer du commerce des gens de bien, ce ne fut pas ſans cauſe, qu'au rapport de Plutarque, Philippe Roy de Macedoine, fit amas une fois de ceux d'entre eux, qui eſtoient les moins ſupportables dans ſon Royaume, leſquels il relegua en un lieu, où ils baſtirent une Ville qui fut appellée *Poneropolis*, c'eſt à dire, *Ville des Méchans*. Ce qui nous doit remettre en memoire, qu'à la fin du monde il en ſera fait de meſme, comme le Roy des Roys nous l'aſſeure. „ Car alors les Anges ſepareront les Mé- „ chans d'avec les Bons, pour les envoyer en la four- „ naiſe de feu, où il n'y a que pleurs, & que grin- „ cemens de dents.

FABLE LXXVI.



Du Laboureur, & de la Cigogne.

LE Laboureur tendit aux champs ſes filets, pour prendre des Gruës & des Oyes ſauvages, qui luy mangeoient tous les jours le bled qu'il avoit ſemé. Il advint donc qu'il prit avec elles une Cigogne, qui ſe ſentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laiſſer aller, luy remonſtrant qu'elle n'eſtoit ny Gruë ny Oye, mais bien Cigogne, & par conſequent le plus debonnaire de tous les autres Oyſeaux, qui avoit accouſtumé de ſervir ſes parens pieuſement, ſans les abandonner jamais en leur vieilleſſe. Mais tant s'en faut que le Laboureur fut touché de ces paroles, qu'au contraire s'étant mis à ſoûrire; *Je ſçay tout cela*, luy dit il,

& connois aſſez qui tu és ; mais puis que te voila priſe avec ces autres Oyſeaux, il faut que tu meures auſſi avec eux.

DISCOURS MORAL.

IL appartient pluſtoſt aux Juriſconſultes, qu'aux Philoſophes moraux de vuider cette queſtion ; à ſçavoir ſi ceux qui ont eſté en la compagnie des Méchans, doivent porter la peine comme eux du crime qu'ils ont commis. Je ſçay que c'eſt une choſe ordinairement pratiquée parmy les Juges, de les tenir pour coupables, & par conſequent de leur faire preſque touſiours leur procez, comme aux Criminels. Mais quant aux Philoſophes, ils ne vont pas ſi viſte en beſogne, & avant que de donner à un Homme le nom de Méchant, ils examinent s'il en a fait les actions, & s'il les a reduites en habitude. En cette profonde conſideration ils trouvent que bien ſouvent les Bons s'accompagnent des Mauvais, bien qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur vice, ny aucune inclination à la prendre. En quoy toutesfois ils ne peuvent nullement s'excuſer de leur imprudence. Car s'ils ſont veritablement gens de probité, il faut de neceſſité conclure, qu'il n'y a rien qui leur ſoit plus inſupportable que la pratique des Méchans, tant pource que les contraires ont tous accouſtumé de ſe fuïr naturellement, qu'à cauſe qu'ils ſe fortifient à cela par une reflexion continuelle, & s'eſtudient à prendre le vice en horreur, avec des raiſons que la bonne conſcience leur inſpire ſecrettement. S'ils ont donc ſi peu de plaiſir en de ſemblables converſations, & s'ils voyent d'ailleurs combien elles ſont nuiſibles au commerce de leur vie, n'eſt-ce pas à eux une imprudenceprudence extraordinaire de ſe trouver en des compagnies honteuſes, & tout à fait inſupportables à leur humeur?

Ils peuvent répondre à cela, qu'ils y ſont conviez par la frequente importunité des autres; qu'ils les viennent voir à leur lever, les convient à diſner en leurs Maiſons, leur écrivent à tout propos, les tyranniſent à force de complimens, & pour le dire en un mot, qu'ils ne leur laiſſent pas un ſeul moment de repos, ſans pretendre à les entretenir; ſi bien que par une raiſon de civilité, pluſtoſt que de bienveüillance, ils ſe trouvent obligez à leur permettre un libre accez dans leur frequentation. Mais, ô trop foible, & trop imprudent jeune homme, ſi de hazard tu euſſes eſté du conſeil de Priam, & qu'Agamemnon & Menelas t'euſſent courtoiſement requis de permettre l'entrée en ſes murailles au Cheval de bois, remply d'une multitude de gens de Guerre, enſuite dequoy ils ſe fuſſent rendus maiſtres de la Ville, comme ils firent, la leur aurois-tu civilement & gracieuſement accordée? En quoy? peux-tu mettre en doute que les Vicieux ne te ſoient autant Ennemis que les Grecs l'eſtoient aux Troyens; & que leur converſation ne te ſoit auſſi fatale que l'entrée du Cheval de bois le fut à Troye la grande? Aſſeurement, mon amy, tu peux dire que c'eſt fait de toy, ſi les Méchans entrent à la fin trop familierement en ta Maiſon, quand meſme ils ſeroient chargez de careſſes & de preſens. Dit leur pluſtoſt comme cét adviſé Conſeiller, dans Virgile,

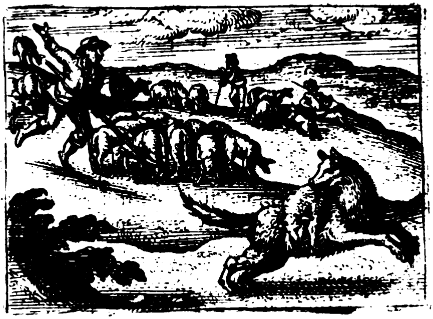
I'ay peur des Grecs, & meſme quand ils donnent.

Où as-tu appris qu'il faille achepter ſi cher la Civilité, que de l'obſerver à la ruine meſme des autres

Vertus ? Cette patience ne tient-elle pas de la baſſeſſe ? n'a-t'elle point quelque choſe de ſervile ? Y a-t'il des Loix ſi rigoureuſes dans la bien-ſeance, qu'elles nous obligent à voir ſans ceſſe nos Ennemis ? Puis qu'il n'en eſt point de pire que les Vicieux, que ne conſiderons-nous que ſi nous n'avons qu'un peu de Vertu acquiſe, tant moins aurons nous de reſiſtance contre leur malice ; Comme au contraire, ſi nous en avons beaucoup, la perte que nous en ferons parmy eux, en ſera, ſans doute, plus grande, & plus contagieuſe à noſtre Reputation. Cela eſtant, qu'une mauvaiſe honte, de celles que Plutarque nous dépeint, ne nous empeſche point de leur fermer noſtre porte, & de leur feindre des affaires, quand meſme ils ſçauroient que nous n'en aurions aucunes ; Fuyons-les comme une Peſte contagieuſe à noſtre ame, nous repreſentant touſiours, qu'avec eux nous ne ſçaurions eſtre que Malins, ny que Vertueux en la converſation des perſonnes qui ſont doüées d'une parfaite Vertu. Que s'ils ont quelque bon mouvement dans l'Ame, pour changer la condition de leur vie, il les faut éprouver auparavant que s'apprivoiſer avec eux, & les renvoyer aux gens d'âge & de profonde ſageſſe, pour leſquels je n'eſcris point ces inſtructions ; au contraire, je deſirerois prendre les leurs, & pour la conduite de ma vie, & pour l'ornement de mon Ouvrage.

⁂

FABLE LXXVII.



Du Berger, & des Laboureurs.

VN petit Berger faiſant paiſtre ſes Brebis ſur une coline, s'eſtoit mocqué trois ou quatre fois des Laboureurs d'alentour, qu'il appelloit à ſon ayde, en criant au Loup. Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le ſecours, ils le luy dénierent, le laiſſant crier tout à ſon aiſe: Tellement que ſes Brebis furent faites la proye des Loups.

DISCOURS MORAL.

A Force de mentir, ce petit Berger ſe rend indigne de foy, quand il crie tout de bon, & comme cela il perd une de ſes Brebis; ordinaire advanture de ceux qui mentent, auſquels on n'adjoûte point de creance, encore qu'ils diſent vray. Témoin ce Barbier dont Plutarque raconte l'Hiſtoire, qui eſtant tenu dans la Ville d'Athenes pour un homme extremement cauſeur & peu veritable, apprit par hazard ſur le port de Pirée, d'un Fuyard qui venoit d'aborder dans une chalouppe, que l'armée des Atheniens avoit eſté entierement defaite. Ce qu'il courut annoncer à la haſte dans la Ville, avec auſſi peu de jugement, que s'il euſt apporté la meilleure nouvelle du monde. Dequoy le menu peuple irrité, ſur la croyance qu'il eut que ce n'eſtoit qu'un menſonge, que cét indiſcret vouloit debiter à ſon ordinaire, on le ſaiſit auſſi-toſt, & le mena-t'on droit à la place publique, où ſur l'apparence qu'il avoit inventé une fourberie ſi pernicieuſe à l'Eſtat d'Athenes, il fut reſolu de l'executer à mort. Mais à meſme temps qu'il devoit perdre la vie, le bon-heur voulut pour luy qu'il vint un bruit ſur la place, qui juſtifia ſon caquet, & deſtourna par meſme moyen & ſes Bourreaux, & ſes Spectateurs qui ſe retirerent. Car le peuple intereſſé pour ſa perte particuliere, & generalement pour le dommage de tout l'Eſtat, ſe diſſipa çà & là par les maiſons, avec deſſein d'y pleurer à ſon aiſe un ſi faſcheux accident. Quant au Barbier, il fut laiſſé plus de quatre heures attaché au poteau, ſans que perſonne ſongeaſt à le deſlier, juſqu'à ce que ſur le ſoir il ſurvint quelqu'un qui en fit l'office, touché de la compaſſion qu'il en eut. Il ſe remarqua pour lors que la premiere parole que dit ce cauſeur, fut de s'enquerir ſi le Capitaine General n'avoit pas eſté tué ſur la place, tant cette maudite demangeſon de parler s'eſtoit emparée de ſon eſprit.

Cette Hiſtoire eſt la veritable Allegorie de cette Fable, puis que par une experience aſſeurée, elle prouve que c'eſt oſter entierement le credit à ſes paroles, que d'en donner ſouvent de fauſſes. Ariſtote

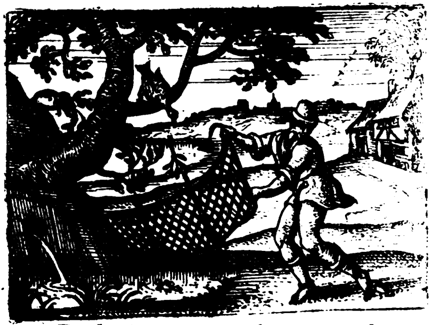
Digitized by Google

enquis à ce propos, *Que gagne le menteur*; *Il gagne cela*, répondit-il, *Que quand meſme il ne ment point on ne le croit pas.* A ce ſentiment s'accommode celuy du Prince de l'Eloquence Latine, quand il dit; Que qui a fait une fois banqueroute à la Verité, ne ſe ſoucie non plus de ſe parjurer que de mentir. Comme en effet, adjoûte-t'il, les Dieux ont ordonné meſme peine pour les menteurs que pour les parjures. En quoy il me ſemble que pour un vain plaiſir de mentir, l'on perd une choſe bien precieuſe, à ſçavoir la foy; Action certes d'un tres-mauvais meſnager, & d'un imprudent, puis qu'il n'y a rien de ſi commode en tout le commerce de la vie, que de paſſer pour veritable, autant pour ſervir ſes amis, que pour ſon intereſt propre. De là vient auſſi qu'Eſope n'attribuë cette ſottiſe qu'à un Enfant, jugeant indigne d'un Homme, de s'exercer à des menſonges nuiſibles, & hors de ſaiſon. Que ſi cela eſt, combien y a-t'il d'Enfans à la Cour, qui vont juſqu'aux cheveux gris, & qui toutesfois font gloire de s'exercer à des niaiſeries inutiles; de berner l'un, de ſe mocquer de l'autre, & d'employer tout leur loiſir à des comptes ſi peu profitables, que tout le fruit qu'ils en recueillent, n'eſt autre choſe que la perte de leur creance. Il faut donc s'eſtudier de tout ſon poſſible à dire la Verité, puis qu'elle eſt le ſeul objet de l'entendement, & que c'eſt oſter beaucoup à une ſi noble faculté, que de la repaiſtre de menſonge.

L'on pourra m'objecter là-deſſus, que je peche moy-meſme imprudemment contre l'advis que je donne aux autres, en ce que je n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables, & que je m'amuſe à gloſer deſſus choſes imaginaires. Mais pleuſt à Dieu que tous les menſonges du monde fuſſent auſſi ſolides, & auſſi utiles que ceux de ce Livre.

Digitized by Google

FABLE LXXVIII.



De la Fourmy, & de la Colombe.

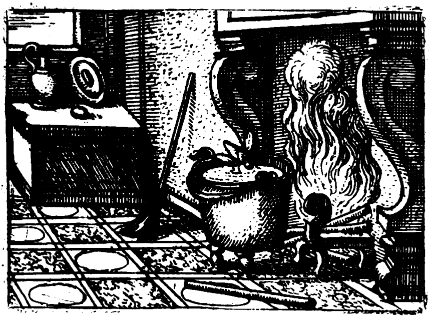
L'Extreme ſoif qu'avoit la Fourmy, la fit deſcendre dans une Fontaine, où quand elle voulut boire, elle y tomba par mal-heur. Alors une Colombe branchée fortuitement ſur un arbre, qui panchoit ſur l'eaù, voyant la pauvre Fourmy en danger de mort, rompit incontinent avecque ſon bec un rameau de l'arbre, qu'elle laiſſa cheoir dans la Fontaine; & ainſi la Fourmy qui l'aborda, ſe preſerva du danger d'eſtre noyée, & ſe mit en ſeureté. Sur ces entrefaites, voilà ſurvenir en ce meſme endroit, un cauteleux Oyſeleur, qui dreſſa ſes gluaux pour prendre la ſimple Colombe; Ce qu'appercevant la Fourmy, elle le mordit au pied ; de ſorte que l'Oyſeleur fut contraint de laiſſer aller ſes gluaux, ſurpris par la douleur que luy cauſa cette picqueure ; Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'envola ſoudain, & ainſi elle échappa du danger preſent.

DISCOURS MORAL.

IE ne mets aucune difference entre l'Allegorie de cette Fable, & celle de la ſeiziéme. C'eſt pourquoy je trouve à propos d'y renvoyer le Lecteur aprés l'avoir adverty que les beſtes meſmes ne ſont pas ingrates des biens-faits receus. Les hommes donc à plus forte raiſon ne doivent point l'eſtre, principalement s'ils conſiderent que noſtre Sauveur leur dit par la bouche de S. Paul ; *Qu'il y a plus d'heur incomparablement à donner qu'à recevoir* ; Ce que les Payens meſmes ſemblent avoir reconnu, & Pythagore entre autres, l'un des meilleurs mots duquel eſt celuy-cy, *Que le vray moyen de reſſembler à Dieu, c'eſt de faire du bien à tous generalement.* Auſſi n'eſt-il point de bon office qu'on puiſſe nommer perdu, ſoit qu'on en eſpere la reconnoiſſance ſur terre, ſoit qu'on l'attende infaillible du Ciel.

* * *

FABLE LXXIX.



De la Mouche.

VNe Mouche tomba dans une marmite pleine de chair, & voyant que le broüet l'étouffoit; *Voilà que c'eſt*, dit-elle à part ſoy, *j'ay tant beu & tant mangé; & me ſuis ſi bien plongée dans le pot, que je meurs ſaoule de potage.*

DISCOURS MORAL.

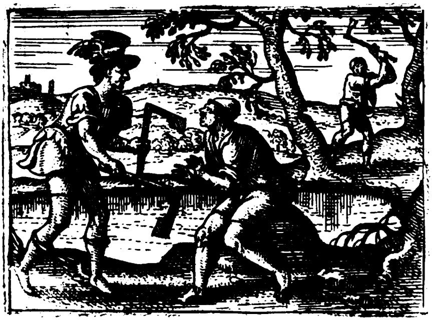
IE compareray la Moûche de cette Fable aux hommes voluptueux, qui ſe plongent ſi avant dans leurs delices, qu'ils y rencontrent leur fin avec celle de leurs inſatiables deſirs. Les voluptez leur ſont des amorces à tous maux; Et toutesfois ils ne laiſſent pas de s'y laiſſer prendre, comme les Poiſſons à l'hameçon. Mais on les peut encore plus proprement comparer à des Pourceaux, puis qu'ils laiſſent comme eux les belles fleurs en arriere, pour ſe veautrer parmy les ordures. Dequoy vray-ſemblablement ne peut

Digitized by Google

peut manquer de s'enſuivre la ruine inevitable de leur ame, auſſi-bien que celle de leur corps. Car il eſt bien mal-aiſé de s'accouſtumer à une vie molle, & de ne refuſer rien à ſes eſprits brutaux, ſans y trouver ſa fin avant l'âge. Quelqu'un de ces voluptueux peut bien dire avec ce foible animal; *Voicy j'ay tant beu, j'ay tant mangé, je me ſuis tant lavé, que je meurs ſaoul de ce broüet.* Il eſt vray que je voudrois oſter pour eux cette parole de ſaoul; car tels Epicuriens, comme dit le Poëte Reignier aprés Juvenal, ſe peuvent bien laſſer de leurs voluptez, mais ils ne s'en ſaoulent jamais. Car à meſme temps que la nature leur refuſe la joüiſſance de leurs brutales delices, la couſtume leur en augmente le deſir. De cette façon, ſemblables à Tantale, ils béent inceſſamment aprés la poſſeſſion de leurs Maiſtreſſes, & ne peuvent toutesfois accomplir les actions qu'elles leurs permettent, peine inſupportable à ces miſerables, qui par un effet de leur imagination bleſſée, entretiennent dans le cœur un braſier ardant, & ont tout le demeurant de la perſonne de glace.

Ainſi paſſa ſes vieux jours le grand Tamberlan, oublieux des belles actions qu'il avoit faites, tellement perdu aprés ſes infames deſirs, qu'il découploit par trouppes de jeunes gens de ſa Cour, ſur un tas de filles abandonnées, pour repaiſtre ſes yeux de ce brutal ſpectacle, au defaut d'y prendre part, comme les autres. O la belle & honorable fin d'un ſi grand homme! O mort bien digne de la vie de Tamberlan! Il ne penſoit qu'à prolonger cette derniere heure dans les débauches; au lieux que les Vertueux l'attendent impatiemment, pource qu'elle leur doit eſtre une entrée à des felicitez perdurables. Auſſi n'ont-ils pas une vieilleſſe travaillée de remords, ny de convoitiſes debordées. Ils ne meurent point comme cette Mouche, enſevelis dans le Broüet, c'eſt à dire, dans les voluptez charnelles.

FABLE LXXX.



Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

VN Charpentier coupoit du bois prés d'une riviere, conſacrée au Dieu Mercure, quand il arriva par mégarde, que ſa coignée tomba dedans. Alors bien affligé de cét accident, il s'aſſid ſur le bord du fleuve, pour ſe conſoler de cette perte. Durant ces choſes, voilà que Mercure émeu de pitié luy apparut, & s'enquit de la cauſe de ſa plainte ; qu'il n'eut pas pluſtoſt connuë, que luy monſtrant une coignée d'or, il luy demanda ſi c'eſtoit la ſienne : Le pauvre Homme ayant répondu franchement que ce ne l'eſtoit pas, Mercure luy en apporta une d'argent, qu'il confeſſa pareillement n'eſtre pas à luy. A la fin le meſme Dieu luy en fit voir

voir une emmanchée de bois, que le Charpentier reconnût pour celle qu'il avoit perduë. Alors Mercure jugeant de ſa probité par une ſi libre declaration, les luy donna toutes trois. Le Charpentier extrémement aiſe d'une ſi bonne Fortune, s'en alla trouver ſes Compagnons, & leur raconta par le menu tout ce qui s'eſtoit paſſé. Ce recit fit prendre fantaiſie à l'un d'entr'eux d'éprouver, s'il eſtoit poſſible, une pareille advanture. Il s'en alla donc pour cét effet prés de la meſme riviere, & jetta de ſon bon gré ſa coignée en l'eau, puis il s'aſſid ſur le bord, & fit ſemblant de pleurer. Mercure accourut incontinent avec une coignée d'or; & connoiſſant l'hypocriſie de ce galand, luy demanda ſi c'eſtoit la ſienne? *C'eſt elle-meſme*, luy répondit l'Impoſteur. Mais ce Dieu le voulant punir de ſon impudence, & de ſon menſonge, ne luy donna, ny la coignée d'or, ny celle que cét Attificieux avoit tout exprés jettée dans la riviere.

DISCOURS MORAL.

SI mon deſſein eſtoit d'examiner les Fables d'Eſope à la maniere des Humaniſtes, je m'arreſterois quelque temps à m'enquerir, pourquoy noſtre Autheur fait invoquer Mercure pluſtoſt qu'une autre Divinité à ce pauvre Charpentier, pour le recouvrement

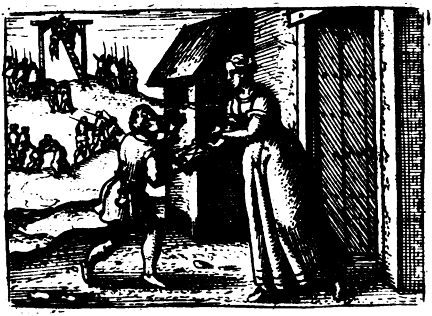
ment de ſa Coignée, & à quelle occaſion les Anciens tenoient ce Dieu pour tutelaire des Artiſans. Mais c'eſt à quoy je ne ſuis pas d'avis de m'arreſter, pource que cela n'eſt ny à propos, ny de mon inſtitution. Je me contenteray donc de recueillir icy quelque choſe, pour l'inſtruction des Mœurs, & diray premierement, que par l'exceſſive douleur de ce Charpentier, il nous eſt enſeigné, que c'eſt à faire à des Eſprits foibles & ravallez, de s'affliger de la perte des choſes temporelles & periſſables, qui pour leur baſſeſſe ne ſont non plus à priſer qu'un mauvais Outil, ou qu'une vile Coignée. Il ne les faut donc pas regretter, ſi l'on ne veut témoigner en cela d'eſtre entaché du vice des Artiſans, c'eſt à dire, d'avoir l'Ame baſſe & intereſſée. Car en la poſſeſſion des biens temporels, nous n'y trouvons que les advantages qui ſont en une Hâche, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'eſt autre choſe qu'un Outil pour en uſer, & que tous les biens du monde non plus ne ſont conſiderables, que tant qu'ils ſervent à noſtre commodité, & ſont les inſtrumens de noſtre aiſe.

Eſtans pris comme cela, j'advouë qu'ils nous peuvent tenter, & faire une violence ſur nos ſens, qui ſe laiſſent chatoüiller naturellement à l'amour des choſes qui les réjouïſſent; & toutesfois encore ne nous doivent-ils point eſtre ſi chers, que leur perte nous couſte une larme, ou la moindre preuve d'affliction. Premierement, à cauſe de la grande diſproportion qu'il y a entre la dignité de noſtre Eſtre, & la baſſeſſe des biens du monde; puis par la raiſon meſme de l'uſage & de l'accommodement, qui nous les rendent aymables. Mais ſi l'on ne les ayme que pour cela, il s'enſuit qu'on ne les cherit pas tant que ſa commodité propre, de qui l'on ne peut eſtre qu'ennemy, quand on s'afflige pour une perte. D'où il faut conclurre, que la meſme raiſon qui nous fait deſirer les biens, nous oblige auſſi à nous conſoler, quand la mauvaiſe fortune nous les oſte.

Mais paſſons à l'autre point, qui eſt le Don que Mercure fait au Charpentier, pour la ſincerité qu'il remarque en luy. Cela nous apprend que toſt ou tard la recompenſe ſuit la Vertu, & que ce n'eſt jamais perdre le temps, de la pratiquer. Ce qui toutesfois ne ſemble pas touſiours vray dans le commerce du monde, puis que nous voyons une infinité de gens mal-traittez de la fortune, qui ne laiſſent pas d'avoir l'ame extremement bonne, & de vivre dans une parfaite obſervation de Loix. Ceux qui les envient ont beau les eſtimer miſerables, puis que leur felicité ne dépend pas du jugement d'autruy; mais bien de la ſecrette ſatisfaction qu'eux-meſmes ſe donnent dans le calme de leur conſcience. En effet, qui ſçauroit les contentemens de leur ame, la tranquillité de leur vie, la douceur de leur ſolitude, & les charmes qu'ils trouvent dans la paix de leur maiſon, celuy-là, poſſible, ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompenſe. Au contraire, il envieroit leur bonne fortune, & la jugeroit preferable à celle des riches. Je veux neantmoins que tous les advantages de la terre leur manquent, eſt-ce à dire pour cela qu'il leur faille renoncer à ceux du Ciel? A quel propos Eſope auroit-il introduit un Dieu, pour la conſolation de ce pauvre Homme, ſi ce n'eſtoit à deſſein de nous apprendre, que c'eſt en Dieu que les Vertueux ont à mettre leur eſpoir? Que c'eſt de luy qu'ils doivent tout pretendre; & bref, que c'eſt luy qui ne les delaiſſera jamais, & qui au lieu d'un bien contemptible & freſle comme une Coignée de bois, leur en donnera une d'or &

d'argent ; c'eſt à dire, que pour les biens corruptibles & vaines, il leur en baillera d'Eternels. Mais quant aux deſſeins des Hypocrites, qui ſous un pretexte de probité, n'aſpirent qu'à la richeſſe & à l'intereſt, nous ne devons point douter que Dieu ne ſe mocque de leur fauſſe apparence ; & qu'il ne prenne ſoin de les chaſtier, au lieu de répandre ſur eux ſes benedictions. Que ſi nous les voyons bien avant dans les proſperitez du monde ; s'ils ſont environnez d'une ſuite de gens ſerviles, & peu genereux ; s'ils éblouïſſent les Hommes de l'éclat de leur oſtentation, il ne s'enſuit pas pour cela qu'on les doive croire heureux. Il faut attendre la fin, avant qu'en juger ; car elle nous monſtre bien ſouvent que ces meſmes richeſſes, qu'ils ont acquiſes injuſtement, & ſi fort aymées, les font haïr d'un chacun, & les immolent quelquesfois à la vengeance publique.

FABLE LXXXI.



D'un Enfant, & de ſa Mere.

VN Enfant qui alloit à l'Eſcole, déroba un Livre à ſon Compagnon, & le mit entre les mains de ſa Mere, qui le prit volontiers, ſans le chaſtier. Une autrefois il en fit de meſme de la robe de ſon Compagnon, qu'il prit pareillement, & la porta derechef à ſa Mere, à qui ce larcin fut encore plus agreable que le premier. Cependant, comme il n'y avoit perſonne qui le chaſtiaſt, ce maudit Vice s'augmentoit en luy, à meſure qu'il croiſſoit en âge. A la fin la choſe alla ſi avant, qu'il tomba entre les mains de la Juſtice: On luy fit donc ſon procez, & ſa depoſition oüye, il fut condamné à mort. Comme on le menoit au gibet,

Digitized by Google

bet, ayant pris garde à ſa Mere, qui faiſoit d'étranges plaintes en le ſuivant, il pria les Officiers de la Juſtice, qu'il luy fut permis de luy dire un mot à l'oreille; ce qu'on luy accorda facilement. Voilà donc qu'au meſme temps, comme s'il euſt voulu découvrir quelque ſecret à ſa Mere, il approcha ſa bouche de ſon oreille, qu'il luy arracha tout à coup à belles dents. Elle fit à l'inſtant un grand cry, pour l'extréme douleur qu'elle ſentit; ce qui fut cauſe, que ceux qui menoient le Larron au ſupplice, l'ayant voulu blâmer, non ſeulement de ſes voleries, mais auſſi de ſa cruauté envers ſa Mere, *Meſſieurs*, leur dit-il, *ne vous étonnez point ſi j'ay arraché l'oreille à celle qui m'a mis au monde, puis qu'elle eſt cauſe que l'on m'en oſte aujourd'huy; car ſi elle m'euſt bien chaſtié, la premiere fois que je luy apportay le livre, que j'avois dérobé à mon Compagnon, cela m'euſt donné de la crainte, & m'euſt empeſché de commettre aucun larcin à l'advenir: de maniere que je ne ſerois point mené maintenant à une mort ſi honteuſe.*

DISCOURS MORAL.

LA Mere d'un Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniver au larcin de ſon Enfant, puis qu'il eſtoit permis à ceux de cette Nation de prendre le bien d'autruy, & qu'ils s'exerçoient à cela dés leur en-

enfance, Car ils faiſoient à l'enuy à qui gagneroit le prix en ce dangereux meſtier, que Promethée & Mercure ont les premiers inventé, s'il faut croire à ce qu'en diſent les Poëtes. Mais quant aux autres Republiques, elles puniſſoient à toute rigueur telle maniere de crimes, & ne ſouffroient point que perſonne s'enrichit par ſes voleries. Cela n'empeſche pas toutesfois, qu'il n'y ait encore aujourd'huy quantité de Larrons, qui s'accommodent injuſtement de la dépoüille d'autruy, & qui prennent plus de formes que Prothée, pour voler avec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Vefves.

Comme tout le monde eſt plein de cette engeance maudite, il regorge auſſi de Larcins, & de choſes illegitimement acquiſes. Car pour commencer par les Souverainetez, l'on tient qu'elles viennent toutes d'Uſurpations, colorées de ce beau nom de Conqueſte. En effet, quelques gens de conſcience que ſoient les grands Princes, il faut neceſſairement qu'ils ſoient iſſus d'un Uſurpateur; ou ſi vous voulez, d'un juſte Conquerant, puis que la Loy de Nature n'a point donné davantage à l'un, pluſtoſt qu'à l'autre. Quant aux gens de Guerre & de Marine, ils ne ſubſiſtent preſque tous que par les pilleries, comme le declare le grand Virgile, quand il les fait parler ainſi.

Dans nos guerrieres entrepriſes,
Nous fondons tout noſtre deſtin
A ne vivre que de butin,
Et faire de nouvelles priſes.

L'on en peut dire de meſme des hommes d'affaires, parmy leſquels je veux croire qu'il y en a pluſieurs incorruptibles en leur profeſſion: mais il faut auſſi que l'on m'advoüe, qu'il ne s'en trouve que trop, qui ſe ſervent d'un ſpecieux pretexte de Juſtice & de Pieté, pour mieux authoriſer leurs voleries & leurs uſu-

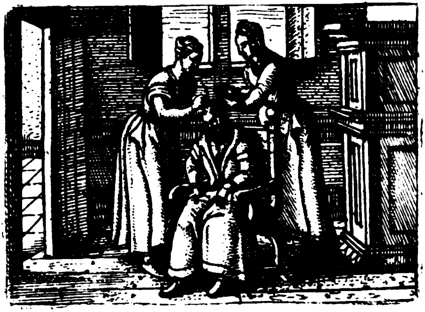
Digitized by Google

uſures. Bref, il eſt preſque aſſeuré, qu'auſſi-toſt qu'un homme a fait un exceſſif amas de Richeſſes, la mauvaiſe Conſcience y a plus eu de part que la bonne. Et toutesfois l'on ne punit ſouvent pour ſervir d'exemple, que les Miſerables, qui ont volé de petites ſommes, & qui trouveroient poſſible de la ſeureté à leur crime, s'ils en avoient dérobé de grandes, à cauſe de la déference que chacun rend aux richeſſes, & de la pitoyable corruption du ſiecle.

Que s'il eſt queſtion de venir à la ſource de ce mal, l'on connoiſtra que tels Voleurs, ſur qui la juſtice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette diſgrace, que pour n'avoir eſté bien repris en leur Enfance, comme le remarque fort à propos noſtre ſage Phrygien. Car ſi les Meres faiſoient concevoir de bonne heure une horreur du Vice à leurs Enfans, il eſt hors de doute qu'on ne les verroit jamais reduits à cette honteuſe fin. Mais on leur laiſſe former inſenſiblement cette vicieuſe Habitude, dés leur plus tendre jeuneſſe, lors qu'ils ſont encore exempts de l'apprehenſion des Loix. Ce n'eſt donc pas merveille, ſi elle s'augmente peu à peu avec leur âge, & ſi elle ſe trouve preſque invincible, quand ils ſont devenus grands: car c'eſt alors que l'horreur du ſupplice n'eſt pas aſſez forte contre leur méchante inclination, qui s'eſt preſque tournée en la moitié de leur nature. Cependant, Dieu ſçait avec quelle rage ils maudiſſent la negligence de leurs parens, qui de leur coſté ſentent une peine inſupportable en leur ame, & ſe repentent tout de bon, ou d'avoir donné l'eſtre à ces Miſerables, ou de les avoir ſi dépourveus de conduite, & de bonne nourriture. Mais je m'arreſte plus qu'il ne faut à la moralité de cette Fable, qui parle de ſoy-meſme trop clairement, pour avoir beſoin d'eſtre commentée.

Digitized by Google

FABLE LXXXII.



D'un Homme qui avoit deux Femmes.

EN la belle ſaiſon du Printemps, un certain Homme élevé dans les delices, & qui n'eſtoit ny trop jeune, ny trop vieil, car les cheveux ne commençoient qu'à luy griſonner, épouſa deux Femmes, dont l'une eſtoit aſſez âgée, & l'autre aſſez jeune. Comme ils demeuroient tous enſemble dans une meſme maiſon, la Vieille voulant attirer ſon mary à l'aymer luy arrachoit autant de cheveux noirs qu'elle en rencontroit, en luy poüillant tous les jours la teſte. Par meſme moyen la Jeune, qui n'eſtoit pas moins ſoigneuſe de ſon coſté de ce qui la regardoit, luy tiroit auſſi les blancs; De ſorte qu'à force de continuer, elles luy arracherent ſi bien le poil, qu'il en devint chauve, & fut mocqué de tout le monde.

DISCOURS MORAL.

ESope nous donne, ce me ſemble, à entendre par cette Fable, qu'il avoit de l'averſion à la Polygamie, c'eſt à dire au Mariage de pluſieurs Femmes enſemble. Ce qui a eſté de tout temps en uſage parmy les Nations du Levant; je ne ſçay par quel déreglement, & par quelle liberté dénaturée. Quant aux Peuples qui ont fait une particuliere profeſſion d'eſtre Vertueux, ils ſe ſont tenus pour contens de la poſſeſſion d'une ſeule Femme legitime, & n'ont ſouffert tout au plus que le Divorce, comme les Grecs & les Romains, chez qui toute Sageſſe humaine a rencontré le poinct de ſa perfection. Mais le tres-juſte & tres-raiſonnable Chriſtianiſme, n'a ſeulement point permis de rompre avec ſa Femme, pour en épouſer d'autres, ſa vie durant. Cela eſtant, les Libertins ne ſçauroient blaſmer qu'injuſtement ce grand Sacrement, puis que c'eſt choſe aſſeurée, qu'il eſt de l'inſtitution de Dieu; Que la Nature nous y appelle, Que les Loix divines & humaines l'apprennent, Que l'Honneſte & l'Utile s'y rencontrent également; & qu'il n'eſt point de Nation ſur la terre qui en rejette l'uſage. Tellement que ce ne fut pas ſans cauſe, qu'autresfois Socrate nommé par l'Oracle d'Apollon le plus ſage de tous les Grecs, ayant à conſeiller ſur cette Matiere un de ſes meilleurs Amis; Aſſeurément, luy dit-il, l'Homme ne ſçauroit rien faire de mieux, pour plaire à Dieu, pour ſatisfaire à nature, & pour ſervir ſa Patrie, que d'épouſer une femme Honneſte & Vertueuſe. Il veut que ce lien demeure indiſſoluble jusqu'à la mort, & que ce ſoit parmy nous l'Exemple de la vraye & durable Amitié. Ce qui eſt, à mon advis, une des choſes la mieux inſtituée dans noſtre Egliſe, & pour la continence, & pour la vraye ſucceſſion des Heritages.

Il nous eſt donc permis de faire election d'une Compagne, qui prenne part à nos peines & à nos plaiſirs, & qui par ſa converſation divertiſſe les chagrins de noſtre vie. Mais il nous la faut choiſir judicieuſement, & avec les proportions convenables à noſtre condition. Car de ſe trouver bien avant ſur le declin de ſon âge, & appeller auprés de ſoy une jeune creature qui dédaigne les rides & les cheveux gris, ce n'eſt pas aſſeurement le fait d'un Homme bien adviſé, puis qu'il eſt preſque impoſſible qu'une telle Femme ne ſe dégouſte, & qu'elle ne ſe conſole de ſes déplaiſirs avec une plus agreable compagnie que celle de ſon Mary. Et ſans mentir, ſi les plus retenuës ont bien de la peine à demeurer fideles aux Maris de bonne mine, & qui ſont bien à leur gré, qu'elle apparence y peut-il avoir qu'elles le ſoient à un vieil tronc, dépourveu de vigueur & de toute conſolation.

Mais ſuppoſons qu'elles ayent une vertu aſſez heroïque pour reſiſter, ce qui n'eſt pas du tout impoſſible en la nature des choſes; de quelque façon qu'on le prenne, c'eſt touſiours épouſer une crainte perpetuelle: c'eſt attacher au chevet de ſon lict un eternel réveille-matin: c'eſt ſe donner en proye à un Vautour pire que celuy de Promethée. En un mot, c'eſt achepter des ſoucis, & chaſſer pour jamais hors de ſa maiſon la Philoſophie, & la tranquillité de l'Eſprit. Pour moy, ſi j'avois un Ennemy ſeptuagenaire, de qui j'euſſe receu quelque grande offence, & que je manquaſſe de vertu pour luy pardonner, je puis dire ſans mentir, que je ne luy ſouhaitterois rien de pire qu'une Femme. En elle je tirerois raiſon de mes déplaiplaiſirs : en elle je trouverois tous les poincts de ma ſatisfaction, & l'évenement me feroit connoiſtre qu'elle ſeule me vengeroit de ſes injures par les continüels élancemens de peur, qu'elle donneroit à ſon Fâcheux. Mais je ſuppoſe qu'elle vive comme une Veſtale, que ſes Actions ne donnent lieu ny à ſoupçon, ny à mauvaiſe penſée, & que le Mary ne ſoit point jaloux ; touſiours eſt-il travaillé d'une autre eſpece de douleur, à ſçavoir de celle qui ſe fonde ſur l'Opinion : car il faudroit vivre en un ſiecle plus modeſte que celuy-cy, ou dans une Republique de Lacedemone, pour n'eſtre point ſujet à la Calomnie. Si nous avons une parfaite aſſeurance de la chaſteté d'une Femme, les autres ne ſont pas d'humeur à le croire. L'extreme inegalité des deux partis paroiſt clairement aux yeux du monde ; mais ce que la Femme a d'honneur & de fidelité, n'eſt pas tellement en ſon jour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautez du corps éclattent bien, mais les vertus de ſon Ame demeurent cachées. D'ailleurs, ſa grande jeuneſſe oppoſée aux vieilles années de ſon Mary, entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut avoir que de ſiniſtres ſoupçons, à bien conſiderer la difference de leurs deux âges.

Que s'il faut aller plus avant, & donner à la ſatisfaction des vieilles gens, & qu'ils ne ſoient ny trompez de leurs Femmes, ny jaloux d'elles, ny mocquez du monde, tout cela n'empeſche pas qu'il n'y ait d'autres raiſons qui les peuvent rendre mal-heureux. Car, ou ils ayment leurs Femmes, ou ils ne les ayment point aprés le Mariage. S'ils ne les ayment point, à quoy leur a ſervy pour la tranquillité de la vie, de s'eſtre aſſociez avec elles ? Quel divertiſſement peut donner à leurs vieux jours une perſonne qui ne leur eſt point agreable ? Comment ſe rendront-ils ſupportable leur Solitude ? N'ont-ils pas aſſez d'objets fâcheux, ſans y attirer encore celuy-là ? Pourquoy feront-ils manger leur bien à une Ennemie ? Car il eſt à croire que s'ils ne l'ayment point dés le commencement du Mariage, cette froideur ſe tournera ſans doute avec le temps en une haine mortelle. Comme au contraire, s'ils l'ayment autant ou plus qu'avant la Nopce, ô la honteuſe condition d'un pauvre Homme ! ô exercice indigne de la Sageſſe que doivent avoir telles gens ! N'eſt-ce pas une belle choſe à voir, qu'un Vieillard aſſotté prés d'un Enfant, ou ſi vous voulez, qu'un Homme qui devroit donner des Loix aux Republiques, en reçoive d'une petite Niaiſe, qui ne ſçaura pas ſeulement compter ſon âge ? Le vieil Scipion n'avoit-il pas bonne grace d'épouſer une jeune Chambriere, luy qui avoit fait tant d'excellentes actions ? Ariſtote faiſoit-il pas une œuvre digne d'un Philoſophe, quand il ſacrifioit à la Courtiſane Hermie, & ſe rendoit Idolâtre d'une perſonne que des Crocheteurs avoient paravanture poſſedée ? Y a-t'il rien ſi extravagant que de pouvoir eſtre grand Pere d'une fille, & de luy rendre cependant les ſoins & les reſpects que l'amour exige de nous ? Certes on a bien raiſon de dire.

Qu'Amour & Majeſté ne ſont pas bien enſemble.

Et par là meſme on peut conclure auſſi, que l'amour eſt incompatible avec la Vieilleſſe, puis qu'elle eſt tout à fait monſtrueuſe, ſi elle n'a le viſage majeſtueux, & la contenance grave.

Que cela ne ſoit, conſiderez un peu, je vous prie, avec quelle bien-ſeance un Homme avancé en âge ſe peut reduire à cajoler, & à complaire ? Avec quelle grace peut-il mentir & ſoûpirer devant la Beauté qu'il veut ſervir ? N'eſt-il point temps que le nom de Serviteur ou de Maiſtreſſe luy ſoit auſſi odieux qu'il eſt agreable aux jeunes gens ? Quand joüira-t'il de la liberté ſi ce n'eſt en ſes dernieres Années ? Eſpere-t'il eterniſer ſon nom dans la tombe par la reputation d'eſtre Serf ? Veut-il que les Livres parlent de luy, tout de meſme que d'un Homme bien fort paſſionné, & comme diſoit Mr. de Malherbe ;

Qu'ils content aux races futures
Les ridicules advantures
D'un Amoureux en cheveux gris ?

A cela l'on m'objectera l'exemple de pluſieurs grands Perſonnages, qui ont eſté amoureux ſur leurs vieux jours, & ſujets à cette paſſion dereglée, autant que la foibleſſe de leur âge l'a pû ſouffrir. Mais ce n'eſt pas excuſer un vice, que d'alleguer les vicieux, ny parler advantageuſement d'un poiſon, que de nommer les perſonnes qui en ſont mortes. Je veux dire par là que puis qu'il eſt vray que tant d'excellens Hommes ont fait l'Amour ſur le declin de leur âge, & que cette dangereuſe Paſſion les a perdus à la fin, il faut inferer de neceſſité qu'elle eſt eſtrangement violente, & juger comme cela pour noſtre regard ; Que ſi des gens ſi habiles en ont ſenty les atteintes à leur dommage, à plus forte raiſon nous en devons nous deffendre, veu les ruines qu'elle pourroit faire à noſtre eſprit.

De plus, remettons-nous en memoire l'avis que nous donne à ce propos la ſainte Eſcriture, à ſçavoir, *Que l'une des trois choſes contre Nature, c'eſt le Vieillard amoureux.* Cela eſtant, ô la glorieuſe action, que d'épouſer une Femme qu'on ayme paſſionſionnement! ô la grande conqueſte que fait un foible Amoureux! ô la belle occupation par un Vieillard! Certes, s'il y a de la honte à cela, comme il n'en faut point douter, je trouve pour moy qu'il n'y a pas moins de danger d'un autre coſté. La raiſon en eſt fondée ſur ce que les Vieillards ne ſçauroient avoir beaucoup d'amour, ſans faire beaucoup d'excez, ny ſans joüer à ſe gaſter en des actions pleines d'effort, y employant ce peu de vigueur naturelle qui leur reſte. Or eſt-il que tels efforts leur ſont des pertes irreparables, & qu'ils peuvent appeller d'extremes débauches les moindres approches d'une Femme. Il leur eſt donc fort difficile de ſe bien porter en les faiſant, & meſme impoſſible de vivre long-temps.

Mais pour ne faire reſſembler mon diſcours à quelque regime de Medecin, je viens à une raiſon plus delicate, pour prouver la miſere des hommes âgez, quand ils ſe rendent amoureux de telles Femmes. Ceux qui ſe picquent d'eſtre ſçavans en Amour, mettent la meilleure partie de la felicité d'un Amant, à donner du plaiſir à la choſe aymée. Ce que les Vieillards n'eſtans pas capables de faire, il s'enſuit que la plus ſenſible douceur d'Amour leur eſt abſolument oſtée. Auſſi faut-il qu'ils advoüent cette verité, qu'ils n'en ont que les eſpines, qui ſont les ſoins, les doutes, les triſteſſes, les refus, les querelles, les repentirs, & les plaintes. Que s'il ne tient qu'à montrer comme quoy l'eſperance de contenter ce qu'ils ayment, leur eſt entierement retranchée, cela ne ſera pas difficile, ce me ſemble; Car avec ce que leur humeur froide ne s'accommode pas bien à l'ardeur d'une jeune Femme, ils ont d'ailleurs le viſage deguiſé de rides, le corps catarreux, & l'eſprit bizarre pour l'ordinaire. Que ſi d'avantu-

Digitized by Google

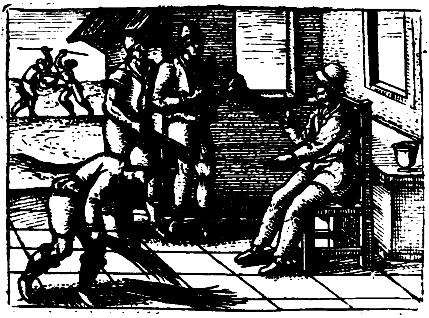
re ils rencontrent, comme j'ay ſuppoſé, une Femme qui leur ſoit fidele, ils peuvent bien l'attribuer à la ſeule Vertu ; mais non pas à ſon amour, puis qu'ils ſont incapables d'en donner.

Je laiſſe à part les dépenſes qu'il leur faut faire, pour reparer le défaut des careſſes ; Je ne parle non plus des chagrins ny des diviſions, & paſſe ſous ſilence une infinité d'autres choſes, pour venir à reprendre par un autre biais les Mariages contractez entre differentes perſonnes, & à détourner les jeunes gens à leur tour, de la recherche des Femmes âgées. Pour cét effet, ils ſe doivent propoſer les mal-heurs que j'ay dé-jà repreſentez, & croire qu'ils les communiqueront tous à la perſonne qu'ils ont deſſein d'épouſer ; action d'autant plus odieuſe, que c'eſt une choſe contre nature, de rendre infortunez ceux avec qui nous voulons paſſer le demeurant de noſtre âge. D'ailleurs, je leur demanderay s'ils entreprennent ce Mariage, ou par amour, ou par conſideration. A quoy ſans doute, ils me répondront, que c'eſt par conſideration, n'eſtant pas croyable que l'on puiſſe avoir beaucoup d'amour pour une perſonne entierement éloignée de nos conditions, & de nos appetits. Que ſi cette diſcordance ſe peut rencontrer dans les amitiez, du moins ne ſe peut elle pas trouver dans l'amour voluptueuſe, qui n'a pour objet que la joüiſſance, & ne s'enflamme que par la beauté. Toute l'excuſe qui reſte donc à telles gens, s'ils veulent parler veritablement, c'eſt de dire, que le ſoin de leur fortune les y conduit, que la volonté de leurs parens l'exige, que la neceſſité les y pouſſe, que l'Alliance, la Commodité, & telles autres raiſons les convient à le faire. Mais quelle conſideration y a-t'il aſſez puiſſante dans le monde, pour nous faire reſoudre à épouſer un corps imparfait

parfait & dégouſtant, qui affadit nos plaiſirs, & choque noſtre inclination? D'ailleurs, quelle peine ne nous donnera point une telle Femme, & à quelle gehenne ne nous mettra-t'elle pas par des ſoupçons touſiours violens, & la pluſpart du temps legitimes? Comment pourrons-nous ſouffrir ſon Chagrin, ſon Avarice, & ſa Jalouſie? Aſſeurement nous n'oſerions regarder une autre perſonne, ſans qu'elle ſe perſuade à l'inſtant qu'il y a du deſſein. Nous n'oſerions aſſiſter un Amy, ny recompenſer un Serviteur, ſans qu'elle croye que c'eſt de ſon bien. Nous n'oſerions rire, ſans qu'elle s'imagine d'en eſtre la cauſe. N'eſt-ce pas cherement achepter l'uſufruict d'un peu de bien? N'eſt-ce pas eſtre le principal & le pire ennemy de ſon repos? Mais ayant aſſez parlé des Mariages mal aſſortis: au moins pour ce qui regarde l'âge, il me ſuffira d'en avoir dit mon avis, laiſſant à part quant au reſte, l'inégalité des conditions, & toutes les autres differences, qui ont accouſtumé de rendre monſtrueuſe cette union. Paſſons maintenant à la Fable ſuivante.

* * *

FABLE LXXXIII.



D'un Laboureur, & de ſes Enfans.

VN Laboureur avoit pluſieurs enfans, qui ne pouvoient aucunement s'accorder enſemble, & ne tenoient conte des remonſtrances de leur Pere. Ce qui fut cauſe qu'un jour qu'ils eſtoient de repos en la maiſon, ce bon homme commanda tout haut qu'on luy apportaſt un faiſceau de verges. Alors s'addreſſant à eux, il ſe mit à leur dire, qu'ils euſſent à rompre le faiſceau entier; Ce qu'ils eſſayerent de toute leur force; mais ils ne le peurent faire. Il voulut donc qu'ils le déliaſſent, & que chacun prît ſa part, afin de la rompre; de quoy ils vinrent à bout aiſément. Leur ayant à meſme temps impoſé ſilence; *Mes chers Enfans,* leur dit-il, *tant que vous ſerez ainſi unis de volontez & d'affections, vous ne pourrez eſtre vaincus de vos Ennemis; Comme au contraire, ſi vous fomentez entre vous des inimitiez & des diviſions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.*

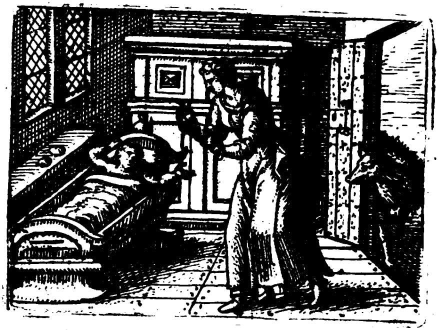
DISCOURS MORAL.

Ce qu'Eſope a judicieuſement inventé du Laboureur, nous l'avons déja dit cy-deſſus en la perſonne d'un Roy de Scythie, nommé Silurus, qui appella ſes Enfans à l'article de la mort, & leur fit faire la meſme experience, qui eſt contenuë dans le diſcours de cette Fable. Cela nous aprend, que plus nos Forces ſont unies, moins elles ſont faciles à vaincre; comme nous l'avons prouvé pluſieurs fois par l'exemple des Eſtats & des Monarchies. Ce qui eſt tellement vray dans les Actions Morales, qu'il paſſe auſſi juſques dans les Phyſiques: témoin ce fameux axiome des Philoſophes naturels, *Que toute vertu eſt plus forte quand elle eſt unie, que lors qu'elle eſt diſperſée.* Je ne m'arréteray pas à faire une induction des Corps mixtes, & des Elemens, pour prouver cette verité. C'eſt à faire à un autre genre d'écrire que celuy-cy. Je parcourray ſeulement les grands Eſtats, pour faire voir combien la Diſcorde leur a eſté dommageable.

Pour commencer donc par celuy des Perſes, n'eſt-il pas vray que la ruine de ce grand Empire a pris naiſſance des deſſeins de Cyrus avec ſon Frere, & que les noiſes de la Reyne Pariſatis l'ont acheminé? Les Grecs ne perdirent-ils point leur Liberté par le moyen de leurs diviſions inteſtines? Les Romains ne virent-ils pas l'Eſtat de leur Republique changé par les ſanglantes inimitiez de Ceſar & de Pompée ? l'Empire eſtant depuis étably , ne s'expoſerent-ils point à une infinité de maux, qui procederent de leurs diſcordes particulieres ? Témoin la revolte de Vindex contre Neron ; témoin la guerre qu'Othon fit à Vitellius, & celle d'Auguſte contre Antoine, ſans y comprendre pluſieurs autres calamitez publiques, dont ils n'eurent pas le moyen de s'exempter. Que ſi l'on m'objecte qu'aprés ces deſolations l'Empire ne laiſſa pas de ſe rétablir, toûjours faudra-t'il advoüer que ce fut autant de mal enduré, & que la viſible décadence de la Monarchie vint du partage d'Orient & d'Occident. Ce fut par cette diviſion d'intereſts que les Gots commencerent à s'enorgueillir, & qu'ils s'enflerent au delà de leurs bornes ſur les vieilles terres de l'Empire. Or les Gots meſmes ſe diſſiperent par leurs propres inimitiez, du temps de Genſeric & de Gilimer, aprés leſquels ravagerent inhumainement l'Europe & l'Afrique les audacieux Sarraſins, que la ligue des Zegris contre les Abencerrages chaſſa de Grenade, & de toutes les Eſpagnes ; que la revolte des Xerifs incommoda dans la Mauritanie, que les Partialitez chaſſerent de la Paleſtine, & de l'Aſie mineure. Quant à leurs Succeſſeurs, qui furent les Othomans, ils prirent pied dans l'Europe par les diviſions d'Andronic avec ſon Fils, & n'envahirent toute la Grece, la Sclavonie, la Moldavie, la Valachie, & le Peloponeſe, qu'à la faveur des ſeditions, & des maudites rancunes de leurs Princes.

Que s'il faut paſſer à noſtre âge, & à nos contrées, ô que de dangers a couru la France au temps de la derniere Ligue ! combien de mal luy a donné tout nouvellement le Party des Factieux, & des Ennemis de leur Patrie ? Que la trame s'en eſt difficilement demeſlée ; Et qu'il a fallu courir de hazards, pour venir à bout de cette Chimere ? Certes, il eſt hors de doute que ſans les invincibles Armes de noſtre Roy, & ſans ſon extraordinaire Bon-heur, elle ſeroit tous les jours à la veille de ſe déchirer. Cependant je ne puis m'excuſer d'avoir fait pluſieurs redites, en rapportant une partie des Hiſtoires que j'avois déduites cy-devant. Mais il faut accuſer Eſope de redire auſſi les meſmes choſes, quoy que ſous la repreſentation des Fables differentes. D'ailleurs, il eſt comme impoſſible de bien prouver un ſujet, ſans alleguer quantité d'Hiſtoires, que l'on ne peut ny déguiſer, ny diverſifier, à la façon des Romans ; Il en faut uſer neantmoins avec modeſtie, & conſerver inviolablement la Verité, de qui elles reçoivent toute leur grace. Que le Lecteur ne s'ennuye donc pas de ces repetitions, mais qu'il applique à ſon Intereſt particulier la narration de ces Exemples. Car ce que nous avons dit de la deſtruction des Empires, ſe rapporte à la ruine des Maiſons particulieres, qui ſont les Royaumes de ceux qui n'en ont point.

FABLE LXXXIV.



De la Nourrice, & du Loup.

VNe Nourrice voyant pleurer ſon Enfant, le menaça de le faire manger au Loup, s'il ne s'appaiſoit. Elle euſt à peine proferé ces mots, que le Loup qui les ouyſt, eſperant de trouver quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, pource qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louve le voyant donc de retour, luy demanda où eſtoit la proye? *Il n'y en a point*, répondit le Loup extremement triſte, *car la Nourrice qui promettoit de livrer ſon Enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé meſchamment.*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

IL ſemble qu'Eſope ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point ſe fier aux paroles d'une Femme, & que les plus fins s'y trouvent ſouvent trompez. Ce qui peut bien eſtre vray, s'il en faut croire divers Autheurs; & particulierement les Poëtes. Les uns la comparent à la Mer, à cauſe de ſon humeur variable; les autres, aux vents & aux orages. Pour cela meſme ils luy donnent la Lune pour modele, & veulent qu'elle en tienne plus que d'aucun Aſtre. Or ſoit qu'ils ne la croyent capable, ny de verité, ny de reſolution, tant y a qu'ils en parlent ainſi, ou par caprice, ou pour en avoir eſté mal-traittez. Mais parmy ceux qui font meſtier de ſe plaindre de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures ſoient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce ſont eux, qui les premiers ont oſé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont laſché la bride à je ne ſçay quelle colere meſlée de triſteſſe & d'amour enſemble. Ils font comme cét Avare dont parle noſtre Eſope en la ſeptante-quatriéme Fable, qui outragea ſon Idole, pource qu'il n'en eſtoit pas ſatisfait. Eux tout de meſme ont accoutumé de tourmenter leurs Déeſſes, & de les traitter d'Ennemies pluſtoſt que d'Amantes, quand elles retirent leurs faveurs, ou s'il leur arrive de les accorder avec trop de retenuë & de circonſpection. De là vient premierement le blâme univerſel, qu'on leur donne d'eſtre Infideles, & coupables d'Inconſtance, comme le remarque un des plus fameux Poëtes de l'Antiquité.

Tu peux bien ſous l'eſpoir d'une conduite ſage,
Au milieu de la Mer hazarder ton vaiſſeau;

Mais non pas t'expoſer à l'amoureux orage,
Car l'eſprit d'une Fille eſt plus legere que l'eau.

A quoy ſe rapportent encore ces autres Vers:

La Femme ne vaut rien pour ſoy, ny pour perſonne,
Et ſi quelqu'une au monde eſt bonne aucunement,
Je ne ſçay quant à moy par quel enchantement,
Une choſe mauvaiſe a pû devenir bonne.

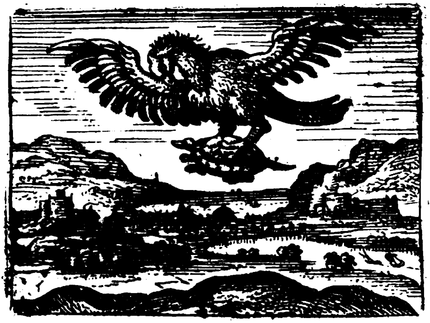
Tels & ſemblables ſont les diſcours qu'on a tenus contre les Femmes, & que l'on tient encore aujourd'huy, ſur le débris de leur affection, ou ſur la dureté de leur reſiſtance. Ainſi ſe pouvoit-on plaindre d'une Laïs, d'une Lamie, d'une Flore, & d'une infinité d'autres, qui faiſoient meſtier d'engloutir les poſſeſſions de leurs Amans, & de les abandonner, quand un plus riche ou plus beau ſe preſentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne ſont remplis que de ces reproches; Et Ovide meſme en ſes Amours, écrit bien ſouvent contre la legereté de ſes Maiſtreſſes.

Mais ayant deſſein de parler d'elles en Philoſophe, & non pas en Poëte, ny en homme enflammé d'amour & de colere, je ne leur donneray point de loüanges ſi exceſſives, ny des blâmes ſi deſobligeans; & diray ſeulement, que ſuppoſé qu'en tout le genre humain l'ame ſoit égale, & qu'elle produiſe neantmoins ſes effets differemment, ſelon les corps où elle eſt infuſe, & les organes qu'elle y rencontre, il arrive preſque touſiours que l'Homme ſurpaſſe la Femme, & en grandeur de courage, & en force de jugement. Cela procede en partie de ce que ſon cerveau eſt plus propre à raiſonner comme ſon ſang eſt plus actif, plus maſle, & plus vigoureux. Bref, c'eſt l'accompliſſement de la nature humaine que le Maſle, au lieu que la Femme luy doit ceder, ſoit quant aux conditions de l'eſprit, ſoit pour la force du corps. Ce qui n'eſt pas ſeulement ordinaire en noſtre eſpece, mais en celle de tous les Animaux. La raiſon en eſt fondée ſur ce que le temperament des Femmes, comme eſtant crée pour recevoir, ne contient pas tant de vigueur ny d'activité; au contraire il eſt détrempé de beaucoup d'humide, & par conſequent plus mol que la conſtitution de l'Homme. Ce que témoignent aſſez leurs évacuations ordinaires, par qui elles ſe déchargent d'un ſang malin, & provenant d'une complexion trop creuë & trop flatueuſe. Le meſme paroiſt encore en la longueur de leurs cheveux, que la nature ne boucle point comme aux hommes, marque infaillible de moiteur, & non de vivacité. Les tettons meſmes, qui s'avalent par l'âge, & ſont compoſez d'une chair mollaſſe & glandugineuſe, prouvent infailliblement cette humidité, qui ſe rencontrant avec excez dans le temperament des Femmes, ſemblent alentir de neceſſité leur chaleur naturelle, & les rendre moins capables que les Hommes de toutes les bonnes choſes.

Je ne veux toutesfois conclure par là ſi generalement, que je n'en excepte pluſieurs de leur ſexe, qui ſurpaſſent de bien loin les Hommes mediocres, & égalent quelquesfois ceux qu'on eſtime les plus Illuſtres, non pas ſeulement en eſprit & en ſçavoir, mais encore en ce qui regarde la force du cœur, & le genereux mépris de la mort. Témoin une Timoclée, une Judith, une Zenobie, une Cleopatre, & pour dire beaucoup en une ſeule parole, témoin la Nation entiere des Amazones, qui par leurs actions Guerrieres, ſi fameuſes dans les eſcrits des Poëtes, ont paſſé veritablement pour des Heroïnes. Elles me pardonneront neantmoins, ſi en matiere de Conſtance & de Fermeté, je les trouve un peu ſuſpectes, & de beaucoup inferieures aux hommes. Car quant aux contes que l'on nous fait de Thisbé, de Philis, de Didon, & de quelques autres, ce ſont choſes que je tiendray touſiours pour ſujettes à caution, & je croiray que ce n'eſt pas eſtre bien adviſé d'adjoûter foy aux paroles d'une Femme, ſi on ne la connoiſt bien.

F A-

FABLE LXXXV.



De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper ſur terre, commença de promettre monts & merveilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle luy éleva donc, & luy demanda recompenſe. Mais voyant qu'elle n'avoit point de quoy payer, elle luy enfonça ſes ſerres ſi avant, que la miſerable en mourut; Et ainſi elle laiſſa la vie auprés des Aſtres, qu'elle avoit ſi fort deſiré de voir.

DISCOURS MORAL.

CEtte ambition extravagante de la Tortuë, nous apprend à ne vouloir pas outre-paſſer de beaucoup noſtre condition, ſi nous ne ſommes en meſme temps reſolus à une honteuſe cheúte. L'exemple &

la raiſon ſont en cela joints enſemble. Car les hommes peuvent décheoir de leur fortune, ou par leur propre ~~faute, ou~~ par l'~~envie, & la~~ malignité d'autruy, ou par le ſeul mal-heur de leur vie. Or toutes ces trois raiſons s'accommodent à la ruine des nouveaux élevez. Premierement, ils y peuvent contribuer par leur propre faute, veu le peu d'experience qu'ils ont de la grandeur, à cauſe que leur nourriture a eſté priſe au milieu de la baſſeſſe. Pour ce qui eſt de l'envie, il faut qu'ils l'eſſuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choſes qui ſont, à n'en point mentir, facheuſes à ſupporter. Dequoy ſont cauſe en partie les animoſitez qu'ils ſuſcitent à l'encontre d'eux, étant bien plus ordinaire aux Hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres, d'autant que c'eſt un effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur premiere baſſeſſe, ils ont par conſequent plus d'envieux, puis que ſelon Ariſtote, l'envie eſt entre les ſemblables.

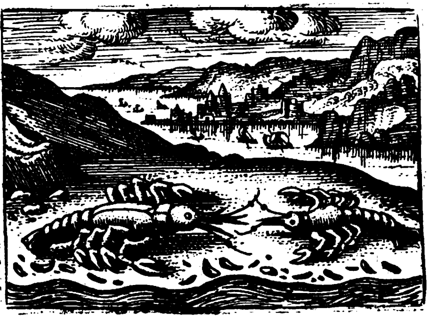
Il y a encore une ſeconde raiſon, pour laquelle les Petits, nouvellement appellez à la grandeur, ſe font plus haïr que les autres, à qui elle eſchet par droit de naiſſance. C'eſt qu'au commencement de leur proſperité, la teſte leur tourne, comme à ceux qui d'un lieu haut eſlevé regardent en bas, où toutes choſes leur ſemblent petites; D'où vient auſſi qu'ils perdent tout jugement, & qu'ils ſont tellement éblouïs de cét éclat qui les environne, qu'ils s'y comportent avec inſolence, & ne croyent pas faire bien à propos les grands Seigneurs, s'ils ne mépriſent apparemment leurs inferieurs. Ce qui donne tant de creve-cœur à ceux qui eſtoient n'aguere leurs égaux, qu'ils ſe deſtinent pour jamais à leur rendre de mauvais offices, & ſe réjouïſſent de leur recheute, comme s'il leur eſtoit arrivé quelque faveur extraordinaire.

naire. Voilà comme quoy les perſonnes, qui d'une baſſe condition parviennent à une haute fortune, ſont fort ſujettes à tomber, ou par leur faute, ou par les embuſches de leurs envieux.

Quant à la troiſiéme cauſe de leur achoppement, elle leur eſt, ſans comparaiſon, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition; veu qu'il eſt preſque aſſeuré, qu'aprés un bon-heur extreme, il arrive une diſgrace infaillible. Auſſi eſt-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle eſpece de calamité *un revers de medaille*, comme s'il eſtoit auſſi neceſſaire à toute proſperité d'eſtre ſujette au changement, qu'à une medaille d'avoir ſon revers; au lieu qu'une perſonne qui eſt eminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la fortune, mais à ſa naiſſance, & qu'auſſi elle n'en doit point craindre la cheute avec tant de raiſon. Cela ſuffira donc, pour prouver que le changement de condition eſt plein d'un peril extraordinaire, & par conſequent qu'il ne faut pas eſtre ſi ardent à s'élever au delà de ſa naiſſance, de peur que tombant de trop haut, on ne s'écraſe comme la Tortuë; joint qu'il arrive ſouvent, que les Grands qui nous ont advancez, deviennent eux-meſmes nos perſecuteurs. Car ſoit que nous ſoyons coupables, ſoit qu'ils ayent conceu quelque fauſſe opinion de nous, tant y a qu'ils ſe plaiſent quelquesfois à détruire leur propre Ouvrage.

◆

FABLE LXXXVI.



De deux Eſcrevices.

L'Eſcrevice ayant voulu remonſtrer à ſa fille, qu'elle n'allaſt point à reculons; *Ma Mere*, luy répondit-elle, *monſtre-moy le chemin, & je te ſuivray.*

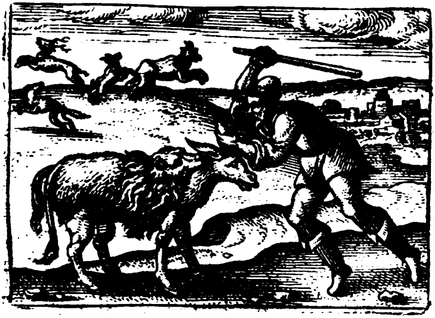
DISCOURS MORAL.

COmment peuvent eſperer les Peres de corriger utilement leurs Enfans d'un peché où ils ſont eux-meſmes ſujets? Quelle apparence y a-t'il qu'ils leur faſſent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur exemple? N'eſt-ce pas une eſpece de brutalité, ou de folie, de croire que leurs conſeils ſeront authoriſez par la jeuneſſe, pendant qu'elle leur verra faire autrement, & qu'ils fuïront la pratique de leurs remonſtrances, comme ſi c'eſtoit quelque mortelle action? Certes, il n'y a rien de ſi eloquent que le bon exemple. La Rhetorique n'a point de figures

Digitized by Google

ny de mouvemens, qui perſuadent ſi puiſſamment que luy. Les belles paroles de Ciceron, les ſubtils paſſages de Seneque: les hautes conceptions de Platon: la grace majeſtueuſe de Plutarque; & pour le dire en un mot, toutes les perſuaſions des Anciens & des Modernes, ne ſont pas ſi capables de toucher un cœur envenimé, que l'objet d'une vie vertueuſe. Les raiſons theoriques cedent en force aux experimentales: l'on ne ſçauroit tant donner de foy aux paroles, qu'à la choſe meſme. La preſence d'un homme de bien a je ne ſçay quelle force ſur les volontez, qui ne leur permet pas de ſe dégager aiſement de ſes conſeils, & fait paſſer des charmes inevitables juſqu'au profond de l'Ame de ceux qui l'écoutent. Ce n'eſt pas ſervir de Guide, que de parler tant ſeulement; Il faut prendre par la main celuy qu'on veut adreſſer, & le conduire, en marchant devant, dans le chemin de la probité. Car il eſt ſi penible en ſes commencemens, qu'un Homme tout ſeul en peut eſtre diverty facilement. Que ſi toutes ces veritez ſe rencontrent en la perſonne des amis qui eſſayent à nous exhorter; à plus forte raiſon ſe trouveront elles en la remonſtrance qu'un Pere pourra faire à ſon Fils. Car comme l'intention de la nature eſt, que le ſemblable produiſe ſon ſemblable: auſſi a-t'elle imprimé certains deſirs d'imitation du Fils envers le Pere, qui le rendent docile, & ſuſceptible de tout ce qu'il luy void faire. Ce que nous font remarquer viſiblement les paroles meſmes, l'accent, les reparties, & les actions exterieures de la perſonne: d'où il eſt aiſé d'inferer que les mœurs ont auſſi de la reſſemblance. Cela étant, & le Pere & la Mere ſont doublement coupables, quand ils donnent un mauvais exemple à leurs Enfans, pource qu'ils jettent alors le fondement de leur ruine future.

FABLE LXXXVII.



De l'Aſne, veſtu de la peau du Lion.

L'Aſne s'eſtant égaré dans une Foreſt, y rencontra fortuitement la peau d'un Lion. Il s'en reveſtit à l'heure meſme, puis s'en retourna à ſa paſture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres Beſtes, qui s'enfuïoient loin de luy. Cependant, le Maiſtre qui l'avoit perdu, le cherchoit de tous coſtez ; & fut bien étonné de voir qu'ainſi déguiſé qu'il eſtoit, il accourut droit à luy, & meſme qu'il ſe mit à braire, voulant poſſible imiter le rugiſſement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'avoit point cachées ; *Aſne mon amy*, luy dit-il, *trompe ſi tu peux qui bon te ſemblera : pour moy je te connois trop bien pour eſtre deceu.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

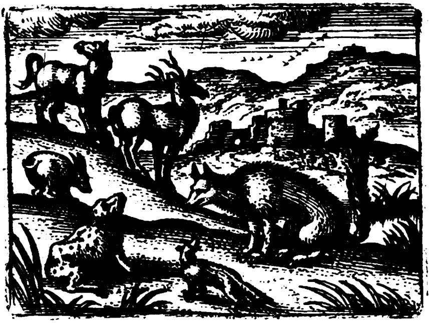
EN vain pour eſtre paré de la glorieuſe dépoüille du Lion, tu penſes épouvanter les autres Beſtes, ô ſtupide Animal d'Arcadie ! ta feinte n'eſt pas aſſez adroite ; tes longues oreilles te trahiſſent ; & cette affreuſe peau qui te couvre, ne peut aucunement te faire perdre ta laſcheté naturelle. Il en prend de meſme qu'à toy, à tous ces preſomptueux, qui par une eſpece de vanité, qu'on peut appeller auſſi groſſiere, qu'elle eſt inſupportable, entreprennent de ſe déguiſer, & de paſſer long-temps pour plus eminens en fortune & en vertu, qu'ils ne ſont effectivement. C'eſt ainſi que parmy les nouveaux Docteurs il s'en trouve pluſieurs qui ſe targuent à tort d'un Bonnet & d'une Robbe dans une chaire, & renforcent inutilement le ton de leur voix, pour paroiſtre plus eloquens devant ceux qui les écoutent ; Mais s'il n'y a quelque choſe en eux plus conſiderable que leur belle monſtre, & ſi le ſçavoir ne répond à l'apparence, les pauvres gens s'abuſent bien fort : Quelques-ſçavans qu'ils ſe faſſent, il eſt aiſé de connoiſtre qu'il y a du vuide dans leur teſte, où des oreilles d'Aſne paroiſſent viſiblement. Les Fanfarons tout de meſme, ont beau porter leurs longues épées, faire les rodomonts dans les ruës, morguer les uns & les autres, alonger leurs pas, & affermir leur contenance ; S'ils n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien. On les découvre auſſi toſt ; & il n'eſt point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur pretenduë. Les Princes qui font les Riches, les Roturiers qui ſe diſent Nobles, & les Inſolens qui veulent paſſer pour Diſcrets, courent la meſme fortune que ceux-cy : leur artifice peut quelquefois ſurprendre l'eſprit ;

mais il eſt impoſſible qu'on ne le découvre bien-toſt aprés.

Le ſeul Hypocrite, qui cache la malice & l'impieté ſous le voile d'une fauſſe devotion, eſt capable de tenir les perſonnes plus long-temps abuſées. Ce Monſtre compoſé de natures contraires, & plus contrefait que la Chimere, prend tant de ſortes de formes, toutes couvertes de belles apparences, qu'il eſt tres-difficile de le connoiſtre. La raiſon eſt, à cauſe que l'exercice de la Vertu n'eſt pas ſujet à la cenſure des Hommes; mais à celle de Dieu. Son épreuve ſe fait au Ciel & non pas en terre. Nous ne pouvons point juger, ſi celuy qui paſſe aux yeux du monde pour devot, reçoit des conſolations interieures, ou s'il a de grands reſſentimens de charité; car c'eſt un ouvrage du cœur, & non des actions. Toutesfois il arrive par la permiſſion de Dieu, que l'on découvre à la fin telles impoſtures. Cela s'eſt remarqué manifeſtement en la Vie de Jeanne de la Croix, qui tint l'Eſpagne comme enchantée durant une longue ſuite d'années; juſques-là que l'Empereur Charles V. luy communiquoit ſes plus importantes entrepriſes, & les recommandoit aux prieres de celle qu'il jugeoit Sainte, & qui eſtoit en effet une Pechereſſe tres-infame. La meſme choſe arriva, mais plus effroyablement, en la perſonne de ce fameux Docteur, que toute l'Univerſité de Paris reputoit pour ſaint Perſonnage, & qui toutesfois, Dieu le permettant ainſi, ſe leva du cercueil par trois fois, pour publier ſa Condemnation, & deſabuſer luy-meſme les Hommes de l'opinion qu'ils avoient de ſa Sainteté.

Digitized by Google

FABLE LXXXVIII.



De la Grenoüille, & du Renard.

LA Grenoüille ſortie de ſon Mareſcage, s'en alla dans les Foreſts, où devant les Beſtes ſauvages, elle voulut faire profeſſion de Medecine, ſe vantant qu'Hippocrate ny Galien n'en ſçavoient pas davantage qu'elle. Les autres Beſtes la creurent d'abord, hormis le Renard, qui ſe mocquant d'elle; *Comment ſe peut il faire*, dit-il, *que cette Villaine, qui a la bouche ſi paſle & ſi livide, ſçache des remedes aux maladies? Si cela eſt, pourquoy ne ſe guerit-elle?* En effet, ce trait de raillerie que luy donna le Renard; ne fut pas mauvais: car la Grenoüille a les levres de couleur bleuë, & toutes flétries.

DIS-

DISCOURS MORAL.

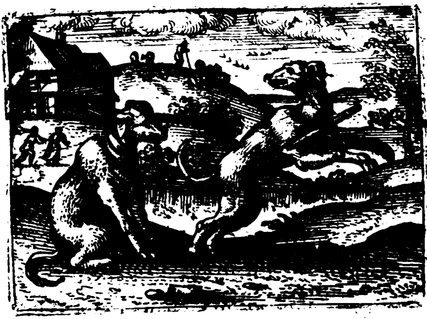
CEtte Fable reſſemble aucunement à la precedente, en l'explication de ſon Sens moral. Car la Grenoüille y eſt mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attribuë une gloire qui ne luy eſt aucunement deuë, & veut paſſer parmy les autres Beſtes pour tres ſçavante en la Medecine. Combien a-t'elle aujourd'huy d'Imitateurs en la perſonne des Charlatans, qui courent le monde pour le détruire. Tels Fourbes, qui n'ont ny Science ny Methode, ſe vantent neantmoins de tout ſçavoir, Et de la façon qu'ils traitent les Malades par un tas de Remedes imaginaires, qu'on peut appeller de ſeconds maux, ils me font ſouvenir de ce Viſionnaire dont les Autheurs Italiens font ce plaiſant conte. Son imagination eſtoit bleſſée à tel poinct, qu'il croyoit veritablement que pas une des Infirmitez humaines ne pouvoit échaper à ſon Art; il avoit pour cette fin fait une Liaſſe de quatre ou cinq cens Receptes pour toute ſorte de maux. Tellement que ſi quelqu'un venoit à luy pour eſtre guery, il n'y apportoit point d'autre ceremonie, ſinon qu'il en tiroit une à l'advanture; comme on fait à la Blanque; & la baillant au Malade, *Te voilà guery*, luy diſoit-il. Que s'il s'en trouvoit bien; à la bonne heure; Sinon il diſoit qu'il falloit que le mal eut ſon cours. Je pourrois donc bien m'exercer en cette application, à blaſmer encore une fois les perſonnes qui ſe veulent debiter pour ce qu'elles ne ſont pas. Mais je me contente d'en avoir touché quelque choſe cy-deſſus; & prenant l'affaire par un autre biais, il me ſuffit de m'arreſter à la réponſe du Renard, qui conſeille à la Grenoüille de ſe guerir elle-meſme de la déformité de ſes levres paſles & livides.

Digitized by Google

Sur quoy je veux dire, qu'encore que toute ſorte de feinte ſoit odieuſe, quand on ſe veut faire croire plus excellent que l'on n'eſt, celle là toutesfois ſemble l'eſtre davantage, par qui l'on ne peut couvrir un defaut viſible, contre la proprieté meſme où l'on affecte de reüſſir. Par exemple, l'on pourroit blâmer à bon droit ceux qui feroient ſemblant d'avoir la taille belle, & qui neantmoins l'auroient preſque toute gaſtée; ou ceux qui ſe picqueroient d'eſtre bien à cheval, & qui n'auroient pas ſeulement l'aſſiette ferme; ou ces autres qui s'attribuëroient le don de bien dire, & qui cependant pour s'acquitter de quelque diſcours, ſçauroient à peine par où commencer. C'eſt de telles gens que la Cour eſt tellement pleine aujourd'huy, qu'on ne void autre choſe dans les compagnies; juſques là meſme que les plus honneſtes hommes encourent ce blâme, & n'en ſont non plus exempts que les autres. Car ils s'eſtudient à perſuader qu'ils ont une bonne qualité, quoy qu'en effet ils ſe trouvent dans le contraire defaut, & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour ſe rendre ſignalez. Ce qui ne peut proceder que d'une trop ardente inclination à la gloire, qu'ils ne croyent pas avoir acquiſe ſuffiſamment, s'ils ne la poſſedent univerſelle. Eſtans donc aſſeurez de la meriter par les autres qualitez de leur perſonne, ils la pretendent injuſtement par celle-cy, & couvrent leur foibleſſe d'une feinte, afin de ſe rendre de tout point conſiderables. Mais tant s'en faut qu'ils arrivent au but où ils aſpirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur eſt deuë, & terniſſent le demeurant de leur bonnes qualitez par cette preſomption extravagante. Il vaut donc bien mieux avoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas ſon eſtime propre, pour la deſirer plus grande.

F A-

FABLE LXXXIX.



De deux Chiens.

IL y eût autresfois un Chien ſi accouſtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maiſtre fut contraint de luy attacher un baſton au col, afin que chacun s'en donnaſt garde. Luy cependant s'alla imaginer que ce baſton luy eſtoit comme une marque d'honneur, & une recompenſe deuë à ſa vertu. Ce qui fit que par un excez de vanité, il commença de mépriſer tous ſes compagnons. Mais parmy eux il y en eut un, que ſon âge & ſa gravité rendoient venerable, qui pour luy faire rabatre de ſon orgueille; *Mon amy*, luy dit-il, *ne croy point que ce baſton ſoit honorable pour toy*; *mais prends-le pluſtoſt pour une marque de ton Infamie.*

DISCOURS MORAL.

TOut ainſi que dans le Commerce de cette Vie, l'on repute bien ſouvent à honte ce qui eſt loüable de ſa nature, comme la Devotion; ou ce qui eſt indifferent à la loüange & au blâme, comme la Pauvreté; De meſme attribuë-t'on à Gloire ce qui eſt blâmable de ſoy, comme la quantité des Duels, ou la corruption des filles, & des femmes, que nous appellons bonnes Fortunes; ou ce qui eſt indifferent, comme les Charges, & les Richeſſes. Car les Hommes, au lieu de ne s'appliquer qu'à la juſte loüange qui eſt deuë à l'action de Mediocrité, pource que la Vertu ne conſiſte qu'en elle ſeule, ont outrepaſſé le poinct du Milieu, & ſont venus à loüer l'Extréme; non pas celuy qui demeure au deçà de la Mediocrité, mais cét autre, qui s'eſtend au delà de ſes limites. Ce défaut procede du ſeul déreglement de noſtre deſir, qui ſe porte toûjours au trop, & condamne abſolument le trop peu. C'eſt pour cela meſme que nous avons accouſtumé de dire du bien non ſeulement du Vaillant, mais auſſi du Prodigue, au lieu que nous dédaignons l'Avaricieux & le Poltron. Ainſi loüons-nous dans les compagnies un homme de belle humeur, ou, ſi vous voulez, qui eſt Facetieux & Bouffon, ou qui a, comme diſent les Italiens, *Vn puoco de mato, e un puoco de buona fortuna*, ne jugeant pas au contraire qu'il faille ſouffrir un Melancholique, ou un Eſtourdy.

De là s'eſt enſuivy que les premiers hommes d'entre les Sages ayant condamné ce qui leur ſembloit mauvais, & tous d'un commun accord approuvé le Bien, c'eſt à dire la Mediocrité, nous les avons outrepaſſez, à force de les vouloir imiter, Car nous avons

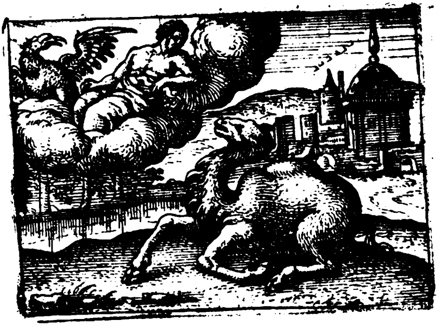
Digitized by Google

avons fait conſiſter la Loüange en l'Excez, & non pas en la Juſteſſe, appellant loüable ce qui ne l'eſt nullement, & qui tient beaucoup moins de la Vertu que du Vice. Conformément à cela les premiers Inſtituteurs de la Nobleſſe Françoiſe eſtoient bien de l'opinion d'Ariſtote & des Romains, quand ils mettoient la vraye Vaillance à ſe hazarder à tous les perils où noſtre Profeſſion nous appelle: mais ils croyoient que ces dangers eſtoient ſeulement reglez par le commandement du Prince & du General d'Armée; c'eſt à dire, qu'il ne falloit hazarder ſa vie qu'à la guerre, pour la deffence de ſa Patrie, & pour le ſervice de ſon Roy. Or par ſucceſſion de temps, les querelles venant à naiſtre dans les Armées, à cauſe du Commandement, & du contraſte de la loüange, l'on mit le haut poinct d'Honneur à les decider publiquement, de peur de les rendre perpetuelles, & de les faire paſſer juſqu'aux enfans & aux Freres. Mais les Gentils-hommes s'imaginerent depuis qu'il y auroit plus d'honneur à gagner pour eux, s'ils introduiſoient la coutume de combattre au deſceu de tout le monde, & de n'avoir que des arbres & des rochers pour témoins de leur action; ſoit que la Vaillance leur ſemblaſt trop aiſée, quand elle avoit des Spectateurs, ſoit qu'ils vouluſſent agrandir le peril par la tranſgreſſion de la Loy, qui les rendoit ſujets au ſupplice.

Or comme en l'ancienne deciſion des inimitiez, on ne faiſoit point de Duels, que pour des cauſes tres-juſtes, à ſçavoir pour l'Honneur d'une Femme, d'une Maiſtreſſe, d'un Pere, d'une Sœur, d'un Fils, & pour le ſien propre; Ainſi en ce nouvel établiſſement de Combats, qui ſe font aujourd'huy ſur le pré à la dérobée, & au deſceu d'un châcun, l'on a pris indifferemment toute ſorte de ſujets, juſtes & injuſtes, petits & grands, conſiderables & frivoles. Tout cela eſt paſſé en meſme Loy de combattre : l'on a voulu rendre toutes ces diſputes également mortelles ; L'on a voulu que l'Honneur ne ſe gagnaſt que par la perte de la vie ; Et quiconque a plus fait de Duels ſur une mine, & ſur un demy mot, c'eſt celuy-là qui encherit ſur la Vaillance, & à qui l'on donne de hautes loüanges ; bien que toutesfois elles ne ſoient ny juſtes ny legitimes. Voylà comment on s'eſt mis à tirer vanité du Crime, & à faire paſſer pour belles & loüables, des Actions ſanguinaires & forcenées. En un mot, plus un homme en a fait mourir d'autres, & plus on l'eſtime digne de vivre ; comme ſi les vrais effets du Courage ne conſiſtoient qu'à imiter la cruauté des Ours & des Tygres, & à s'entre-tuër inhumainement ſur une ſimple imagination, & pour la moindre picoterie. Et toutesfois, ô déplorable effet de noſtre foibleſſe ! ſi ces choſes nous arrivent à nous-meſmes, nous faiſons gloire du ſouvenir de nos exploicts, comme le Chien que nous repreſente Eſope en cette Fable, qui ſe glorifioit du baſton qu'on luy avoit attaché au col, pource qu'il eſtoit hargneux.

◆

FABLE XC.



Du Chameau.

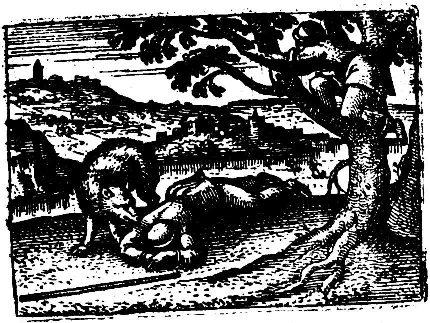
LE Chameau fâché de ſa condition, ſe plaignoit de ce que le Taureau avoit des Cornes pour Armes, au lieu que luy n'en avoit aucunes, pour ſe deffendre de ſes Ennemis. Il pria donc Jupiter de luy en donner ; mais luy ſe mit à rire de ſa folie, & meſme luy accourcit les oreilles, aprés s'eſtre bien mocqué de ſa requeſte incivile.

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cette Fable a eſté demontrée en tant d'autres lieux, que je ſuis convié pour cette fois à l'abreger, & à redire ſeulement icy pour la ſatisfaction du Lecteur, que l'exceſſive ambition d'avoir, ou d'entreprendre, ne décheoit pas ſeulement de ce qu'elle deſire, mais elle diſſipe d'ordinaire ce qui eſt acquis. Je me ſouviens que j'ay aſſez amplement prouvé cette verité par l'Exemple de tous les Conquerans, qui ont eſté dépoüillez, ou de leurs Royaumes, ou de la Vie, pour n'avoir voulu mettre des bornes à leur convoitiſe, & qui pour tout demander ont tout perdu. C'eſt pourquoy je me contenteray d'alleguer icy pour tous Exemples celuy de Ceſar Borgia, qui mourut miſerablement au milieu de ſes hauts deſſeins, pour ne s'eſtre contenté de la Duché du Valentinois, & pour avoir embraſſé du deſir la poſſeſſion entiere de l'Italie, prenant ce mot pour deviſe, *ou Ceſar, ou rien.*

◆

FABLE XCI.



De deux Amis, & de l'Ours.

DEux Amis rencontrerent un Ours en leur chemin, comme ils vojageoient enſemble. L'un monta promptement ſur un arbre, pour éviter le danger, & l'autre ſe jetta par terre, pource qu'il ſe vid ſans eſperance de ſe pouvoir ſauver à la fuite. L'Ours ne manqua point de s'en approcher incontinent, & de le manier de tous coſtez, le flairant ſur tout prés des oreilles, & de la bouche. Mais dautant qu'il s'empeſcha le plus qu'il pût de reſpirer, & de ſe mouvoir, cét Animal, qui ne touche point aux charongnes, s'imaginant que s'en eſtoit une, le quitta-là, ſans luy faire mal. Aprés qu'il s'en fût allé, & que celuy qui eſtoit monté ſur l'arbre en fût deſcendu, il voulut railler ſon Compagnon, & l'enquiſt de ce que l'Ours luy avoit dit à l'oreille: Mais ce pauvre homme ayant un juſte ſujet de le tancer; *Il m'a conſeillé*, luy répondit-il, *de ne me mettre jamais en chemin avec un tel Amy.*

DISCOURS MORAL.

LE peril & l'adverſité ſont les deux pierres de touche où s'éprouvent les veritables Amis. Il s'en trouve aſſez qui ſe rendent nos familiers, qui nous flattent, qui nous accoſtent, & qui nous offrent des ſervices extraordinaires, tant qu'ils nous voyent en proſperité. Mais dans la diſgrace, ils nous tournent le dos, & nous deſadvoüent indignement.

O Dieu! qu'ils ont pour nous de ſoin,
Quand la fortune nous careſſe;
Mais ils nous quittent au beſoin,
Auſſi-toſt qu'elle nous delaiſſe.

Alors, comme ſi ce leur eſtoit une honte de nous avoir connus, ils ſont les premiers à nous reprocher noſtre miſere, & nous paſlier en quelque façon leur legereté. Tous les âges ſont ſi remplis de ces Exemples, qu'il faudroit citer des volumes entiers, pour rapporter tout ce qui s'en peut dire. Mais noſtre ſiecle en fourmille beaucoup plus que les precedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Sur quoy il ſeroit à propos de ſe priver de la compagnie des hommes, de peur d'y rencontrer de la perfidie: car il eſt preſque neceſſaire que ceux qui nous hantent, uſent avec nous de fourberie, & de quelque deguiſement, tant ce mal-heureux ſiecle eſt engagé

Digitized by Google

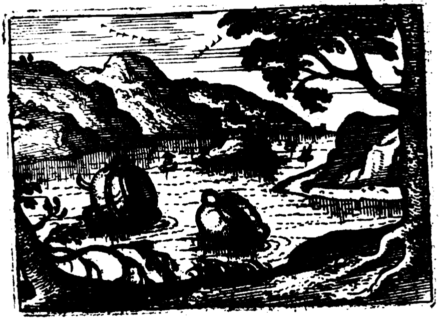
dans la corruption. C'eſt pourquoy l'Ours de cette Fable, au lieu de dire à l'oreille du Voyageur ; ne t'accompagne plus d'un tel Amy, eut eu plus de raiſon de luy donner ce conſeil ; ne t'accompagne de perſonne, ſous l'eſperance d'en eſtre aymé.

A cela l'on peut objecter : Que cette regle n'eſt pas ſi generale, qu'elle ne ſouffre quelque exception ; Que les ſinceres Amitiez peuvent eſtre verifiées par les Exemples : qu'un Pilade a voulu donner ſa vie pour Oreſte, un Damon pour un Pithias, un Piritous pour un Theſée, & qu'aujourd'huy meſme il s'en trouve aſſez, à qui toutes les choſes du monde ſont de petite conſideration, à comparaiſon de leur Amy ; Ce que je leur advoüeray pouvoir eſtre, & avoir eſté. Mais il faut qu'ils me confeſſent auſſi, que l'evenement eſt ſi rare, qu'entre mille Amis que pluſieurs ſe vantent d'avoir, à peine en trouveront-ils au beſoin dix mediocres, & un excellent ; de façon qu'il faut eſtre extremement heureux pour le rencontrer. Or pour revenir à noſtre Moralité, il y a quelque choſe en cette Fable, qui ne s'accommode pas bien à l'experience de noſtre ſiecle : car au lieu de nous repreſenter l'infidelité de quelqu'un, qui dans les ennuis de la pauvreté, du banniſſement, ou de la diſgrace d'un Prince, delaiſſe ingratement celuy qu'il ſe vante d'aymer ; Eſope nous rapporte icy l'exemple d'un Homme, qui abandonne ſon Amy dans le peril de la mort ; ce qui doit eſtre pluſtoſt imputé à peur qu'à perfidie. Cét Exemple ne me ſemble donc pas eſtre la vraye peinture de ce que les Hommes ont accouſtumé de pratiquer en nos jours. Car nous voyons aſſez de gens qui s'expoſent au danger pour noſtre conſideration, juſques à mettre l'épée à la main pour noſtre deffence ; En cela plus intereſſez, pour eviter l'infamie, & acquerir de la loüange, qu'ils ne nous ſont veritablement Amis. Mais qu'en une occaſion pareille à ce que j'ay dit cy-deſſus, à ſçavoir, quand on eſt perſecuté d'un Grand, ou affligé de maladie, ou accablé de miſere, ou confiné dans une priſon, ou entre les mains des Sergens, on éprouve de fideles & durables Amitiez; c'eſt, à mon avis, une choſe qui arrive rarement, & qui ne ſe trouve que parmy les Hommes extraordinaires. Ces marques neantmoins ſont celles d'une parfaite vertu, & d'une affection inviolable.

Car comme le bon Or s'éprouve dans la flamme,
Auſſi fait dans les maux la foy d'une belle Ame.

Il eſt donc neceſſaire de vaincre icy genereuſement l'amour qu'on a pour ſoy meſme, & d'accompagner dans la miſere celuy de qui l'on ſe dit eſtre Amy, ou de confeſſer librement que l'on ne l'eſt pas Car la vraye Amitié eſtant fondée ſur la Vertu, comme dit le Prince des Philoſophes Moraux, & la vertu eſtant élevée au deſſus des afflictions, il faut de neceſſité que le bon Amy les mépriſe, pour l'intereſt de celuy qu'il ayme. D'ailleurs, toute habitude loüable & honneſte de ſoy, va d'ordinaire juſques à l'eternité, ſi elle eſt contractée comme il faut. Car nous ne voyons pas arriver ſouvent qu'un Homme bien devot & religieux devienne profane, ſi ſon zele eſt grand & veritable; ny qu'une vraye Amitié ſe détruiſe par le temps, & par les diſgraces de la fortune, depuis qu'elle eſt une fois bien conceuë, & profondement enracinée.

FABLE XCII.



De deux Pots flottans ſur l'eau.

DEux Pots, dont l'un eſtoit de terre, & l'autre de fer, furent laiſſez fortuitement ſur le bord d'une riviere, & emportez par la violence de l'eau. Le pot de terre apprehendant pour lors d'eſtre caſſé; *N'ayez peur*, luy dit l'autre, *je ſçauray bien empeſcher que cela ne nous arrive. Voilà qui eſt bon*, répondit le Pot de terre; *mais ſi je viens à me briſer contre toy, ou par l'impetuoſité de l'eau, ou autrement, cela ne ſe pourra faire qu'il n'y aille touſiours du mien, voilà pourquoy il vaut mieux que je mette ma ſeureté à me ſeparer d'avec toy.*

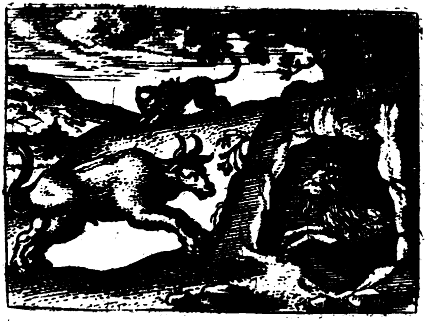
DISCOURS MORAL.

PAr cette Fable il nous eſt enſeigné de ne nous accoſter guere de perſonnes plus puiſſantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriver, en cas que l'amitié vienne à ſe rompre. Or quand meſme elle ne ſe diſſoudroit pas, c'eſt une choſe en tout temps dangereuſe, de ſe vouloir égaler à ceux qui ſont élevez pardeſſus nous en pouvoir & en condition.

Puis que les Grands ſont les Dieux de la Terre,
C'eſt aux petits à craindre leur Tonnerre.

De cette eſpece de vanité il s'enſuit que nous en devenons plus orgueilleux qu'il ne faut, & plus dépenſiers que nos moyens ne permettent : De ſorte que la fin de telles pratiques retombe touſiours à noſtre perte, & bien ſouvent à noſtre confuſion. C'eſt pourquoy Ciceron dit : *Que les égaux s'aſſemblent facilement, & heureuſement avec leurs pareils* ; Et Ariſtote, *Qu'il n'eſt point de plus ſolide amitié parmy les Hommes, que celle qui s'eſtablit entre les ſemblables*. Mais je veux que ce ſoit une amitié de dependance, où l'un des partis tienne quelque maniere de prerogative, ou de ſuperiorité ſur l'autre, comme celle du Souverain envers ſon Favory, du Pere & du Fils, du Seigneur & du ſujet ; il faudra neantmoins qu'elle les ſemble égaler par le point où ils s'entr'ayment. Par exemple, le Prince abaiſſe & diminuë ſa haute condition, & augmente en quelque façon celle du Favory, quand il eſt queſtion de luy communiquer un ſecret : encore telle eſpece de bien-veillance, eſt preſque touſiours ſujette à une fin dangereuſe, ſi le Favory ne ſe gouverne avec beaucoup de prudence ; ce qui ne procede que de l'extreme inégalité des deux Amis, & par conſequent il faut neceſſairement qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre.

FABLE XCIII.



Du Taureau, & du Bouc.

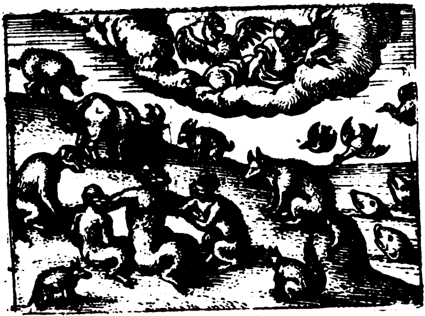
LE Taureau pourſuivy par le Lion, cherchoit à ſe cacher en quelque lieu; quand ſe trouvant prés d'une Caverne, où il voulut entrer, le Bouc s'en vint au devant de luy, & le receut à grands coups de cornes. Cette inſolence irrita fort le Taureau, qui s'eſtant mis à mugir de déplaiſir qu'il en eut; *Je voy bien que c'eſt*, luy dit-il, *ce que tu me fais un ſi rude accueil, c'eſt à cauſe que je ſuis en fuite; mais ſi celuy qui me pourſuit, s'en eſtoit allé, je m'aſſeure que je te ferois bien ſentir, que les forces d'un Taureau, & celles d'un Bouc, ſont deux choſes extrémement differentes.*

DISCOURS MORAL.

VOicy l'exemple de la moins ſupportable lâcheté qui puiſſe tomber en l'eſprit d'un Homme, à ſçavoir, de courir ſus à un mal-heureux. Les Latins appellent cela *Inſultare afflicto*; Et quelques Sages d'entre eux ont peine à croire qu'il y ait des ames aſſez noires, pour ſe porter à cette action plus que barbare. Elle eſt toutesfois ſi commune, que nous ne voyons jamais perſonne tomber en la diſgrace d'un Grand, que les Courtiſans ne luy tournent le dos, & n'agravent ſa miſere par quelque malicieux rapport. C'eſt eſtre coupable envers telles gens, que d'avoir de la mauvaiſe fortune. Ils vous tiennent noircis de tous les vices du monde, ſi vous ne poſſedez hautement la bonne volonté d'un homme, & encore d'un homme bien ſouvent imparfait, & mal conſeillé. Ils vous fuyent comme un peſtiferé: ils dédaignent de s'approcher de vous: ils paſliſſent à voſtre rencontre: ils ſont dans une poſture contrainte: leur maintien eſt embarraſſé; bref, toutes choſes leur ſont plus agreables que l'entretien d'un diſgracié. Avec cela, ils vous comblent de mauvais offices, pour juſtifier la haine de leur Seigneur, afin de s'inſinuer par là plus avant dans leur bien-veillance; ou pour ſervir de targue à leur odieuſe déloyauté. Auſſi cette maniere de baſſeſſe a eſté attribuée par Eſope au Bouc, le plus infect, & le plus vilain de tous les animaux: De telle nature ſont ceux qui plaident, ou qui perſecutent les Orphelins: qui tourmentent les Femmes veuves, qui dépoüillent les Pauvres du peu de bien qui leur eſt reſté, qui ſe joüent des malades & des affligez; & bref, tous ces courages dénaturez, qui ſe rendent mal-faiſans à ceux pour qui la fortune n'a point de careſſes, ny de bon traittement. Ce n'eſt donc pas eſtre blâmable que de les appeller lâches, puis que c'eſt faire ſupercherie à un homme, de ne le point attaquer ouvertement, ny tout ſeul, mais en foule, & avec une pluralité d'ennemis.

FA-

FABLE XCIV.



Du Singe, & de ſes Enfans.

IUpiter voulut une fois que tous les Animaux comparuſſent devant luy pour juger lequel d'entr'eux avoit de plus beaux Enfans. Toutes les Beſtes y accoururent donc ; les Oyſeaux s'y envolerent, & les Poiſſons meſme ſe rendirent ſur le bord de l'eau, pour eſtre de la partie. Le Singe y vint le dernier ; & d'auſſi loin qu'il fut apperceu, tous les autres commencerent à ſe mocquer des vilaines feſſes de ſes Enfans. Mais luy, qui en penſoit bien autrement ; *Vous n'en ſerez pas les Juges*, leur dit-il : *c'eſt à Jupiter a donner le prix de la Beauté à qui bon luy ſemblera : Pour moy, je trouve mes Enfans ſi gentils ; & de ſi bonne mine, qu'ils meritent bien,*

bien, à mon advis, d'eſtre preferez à tous les autres. Voylà ce qu'il dit devant Jupiter, qui s'en mit à rire luy-meſme.

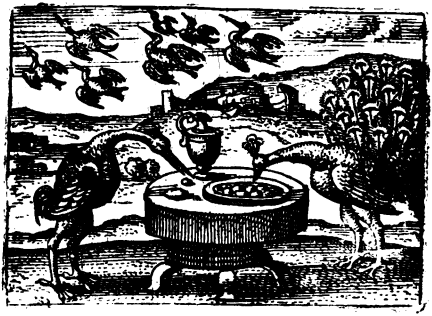
DISCOURS MORAL.

QUant à l'aveugle affection que le Singe porte à ſes Enfans, elle nous apprend combien nous ſommes ſuſceptibles de telles foibleſſes, & combien les choſes du monde nous ſont déguiſées, quand nous les voyons par les yeux de l'Amitié. Il ſemble que nous ſoyons comme les Icteriques, à qui tous les Objets ſemblent jaunes, pource qu'ils ont une jauniſſe épanduë dans la prunelle de l'œil. Cela procede en nous, de ce que noſtre Volonté déja liée, le croid eſtre avec raiſon ſi bien qu'ayant pris peu à peu l'Habitude d'aymer les noſtres, nous prenons inſenſiblement celle de les priſer auſſi, afin de rendre noſtre paſſion excuſable, ou de les faire devenir tels qu'ils nous paroiſſent. De cette couſtume l'on vient à la fin à une eſpece de Loy, qui ne nous permet plus de les mes-eſtimer, ny de les croire defectueux; mais elle attache conſtamment noſtre approbation, qu'elle a ſurpriſe, & nous rend ingenieux à excuſer leurs manquemens, quelques apparens qu'ils ſoient, pource que le ſang & la Nature nous y pouſſent par une douce violence. Ce Vice pourtant, que l'on excuſe pour l'ordinaire, n'eſt pas moindre que les autres imperfections. Car il faut bien donner beaucoup à l'Amitié; mais non pas au Menſonge. Il faut que noſtre volonté ſoit captive, & non pas noſtre Entendement; bref, il faut corriger les fautes des noſtres; mais non pas n'en croire aucune en eux.

Telles ſont pour le jourd'huy la pluſpart des Meres, qui dorlottent & idolâtrent leurs Enfans, comme les chefs d'œuvre les plus accomplis de la Nature. De cette foibleſſe n'eſtoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui livroient elles-meſmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui avoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de ſe faire mourir, ou d'effacer l'impreſſion que l'on en pouvoit avoir conceuë. Telle fut encore la Mere de Braſidas, à qui un Ambaſſadeur eſtranger ayant voulu dire pour luy complaire, qu'en la Cour de ſon Maiſtre on avoit en grande reverence la memoire & la vertu d'un tel homme, & qu'il eſtoit reputé parmy les autres Nations le plus courageux de Lacedemone; elle luy fit cette genereuſe réponſe; *Eſtranger mon amy, ne doute point que tu ne t'abuſes en ce jugement que tu fais de Braſidas: Ie m'aſſeure qu'il eſtoit homme de bien, mais je ſçay auſſi que Sparte en avoit beaucoup qui eſtoient meilleurs que luy.* O magnanime & judicieuſe réponſe! ô Eſprit qui n'étoit ny foible ny intereſſé de l'Amour propre, à la maniere des autres Femmes, & des Hommes meſmes, qui trouvent ſeulement loüable & beau ce qui eſt en leur poſſeſſion; Le reſte, ils le jugent imparfait, & de tout poinct defectueux; En cela ſemblables à cette Lamie, qui portoit les pechez d'autruy dans le devant de ſa beſace, & les ſiens derriere, pour ne les regarder jamais.

* * *

FABLE XCV.



Du Paon, & de la Gruë.

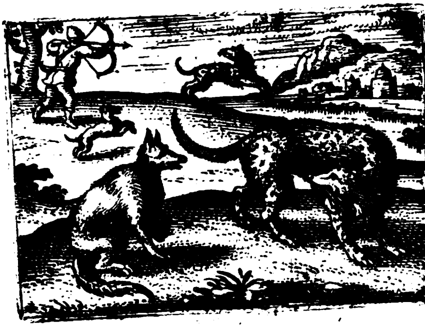
LE Paon eſtant à ſouper avec la Gruë, la mépriſoit d'une étrange ſorte, & ſe vantoit fort, en luy faiſant monſtre de ſes belles plumes. Mais la Gruë ne pouvant ſouffrir ſes vanitez ; *Je confeſſe*, luy dit-elle, *qu'il ne ſe peut rien adjouſter à la beauté de ton plumage, pourveu que tu m'advoües auſſi, que tu as bien de la peine à voler ſur les maiſons ; au lieu que d'un vol courageux je perce les nuës.*

DISCOURS MORAL.

IE penſe qu'il y a dans ce Livre deux ou trois Fables qui contiennent le meſme ſens de celle cy, à ſçavoir que la Nature a doüé chaque Animal de quelque Vertu, capable de rendre tout le monde ſatisfait ; &

& cela avec tant de juſteſſe & de proportion, que nul n'eſt mécontent de ſon partage. Il eſt vray neantmoins qu'il s'en trouve pluſieurs qui en ſont un peu trop jaloux, c'eſt à dire, qui s'enflent de leurs bonnes Qualitez, & ne jugent pas les autres dignes de leur eſtre mis en comparaiſon. Ces Médiſans blâment les defauts d'autruy avec une langue qui ne ſçait point épargner. Auſſi eſt-elle, dit le Pſalmiſte, comme un raſoir affilé, qui emporte la piece ſans qu'on le ſente. C'eſt le dangereux outil que les Hommes lâches ont accouſtumé d'employer contre les perſonnes mal-aſſorties des dons de Nature. Au contraire, s'ils ont quelque choſe de loüable en eux, ils le mettent à ſi haut prix, qu'il ſemble que tout le monde leur en doive beaucoup de reſte, & qu'ils ſoient uniques en leur Eſpece. Tels effets de Preſomption, à les bien examiner, ſont autant de marques de leur Folie, & autant de rejettons de leur vanité, qui les font haïr univerſellement. Que s'ils ont je ne ſçay quoy d'éminent par-deſſus les autres, je ne voy point que pour tout cela ils les doivent mépriſer, puis-que Dieu, qui a fait toutes choſes juſtement, n'a pas, comme il eſt croyable, traitté les hommes avec tant d'inégalité, qu'il y en ait parmy eux de pirement partagez que leurs compagnons. Car comme en la diſtribution de ſon Heritage, le bon Pere de Famille accommode ſon Teſtament à la bien-ſeance de ſes Enfans, donnant à l'un du Bien en argent, à l'autre des Vaiſſeaux pleins de marchandiſe, s'il a l'inclination portée au trafic de la Marine; à celuy-cy des fonds ſpacieux, s'il ſe plaiſt à la campagne, & à celuy-là une Charge dans les Armées, ou un office dans les Parlemens, ſi ſon humeur l'attire à l'un ou à l'autre; & tous enſemble ſeront ſatisfaits de la donation, quoy qu'en effet celuy qui a le plus de Bien, ait l'advantage de ſon coſté.

FABLE XCVI.



Du Tygre, & du Renard.

VN jour que le Veneur alloit à la chaſſe avec ſon arc, le Tygre voulut que toutes les autres Beſtes euſſent à ſe retirer, diſant que luy ſeul viendroit bien à bout de cette guerre. Cependant le Veneur pourſuivoit toûjours ſa chaſſe, & tiroit de grands coups de fléches, dont il y en eut une qui atteignit le Tygre, & le bleſſa grandement. Le Renard le voyant de retour de la guerre, & bien empeſché à tirer la fléche hors de ſa playe; *Et quoy*, luy dit-il, *un ſi fâcheux accident te peut-il eſtre arrivé, à toy qui és ſi vaillant? Qui eſt le temeraire qui t'a bleſſé? Ie n'en ſçay rien*, répondit le Tygre, *ſi ce n'eſt que par la playe, qui eſt fort grande, je juge à peu prés qu'il faut que ce ſoit un Homme.*

DIS-

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

ON fit voir un jour au Roy Antigonus une troupe de Soldats qu'on luy debitoit pour les plus vaillans hommes de la terre, & ceux là eſtoient tous percez de coups, eſtropiez de leurs membres, & déguiſez de larges & profondes cicatrices. Ce qu'ayant veu le Prince, il dit au Capitaine qui les luy montroit; *Il me ſemble voirement que ceux-cy ſont braves gens; mais j'eſtime encore plus braves ceux qui les ont ainſi marquez.* Par ces mots de raillerie il vouloit monſtrer, qu'en matiere de Courage, il ne faut jamais donner des loüanges exceſſives à ceux qui ſe picquent par trop de Vaillance, eſtant veritable que l'on ne void point de ſi mauvais garçon, qui ne puiſſe facilement rencontrer ſon Maiſtre. De quoy m'eſt témoin dans la divine Eneide le valeureux Turne, qui ayant remply l'Italie de ſes loüanges, & menacé tous ſes Ennemis d'un bras plus violent que la Foudre, ne laiſſa pas de trouver un Enée, qui avec toute ſa Modeſtie, & ſa Pieté, le reduiſit vigoureuſement à la raiſon. Le meſme Autheur nous donne une ſeconde preuve de cela, en la perſonne de Darés, qui s'eſtimant invincible au combat du Fleau, oſa défier toute la jeuneſſe Troyenne & Sicilienne, qu'il croyoit avoir dé-ja terraſſée; Et qui fut neantmoins vaincu par le Vieillard Entellus, bien que l'âge & la diſcontinuation ſemblaſſent le diſpenſer de cette ſorte d'eſcrime.

Par ces exemples, Virgile ne nous a voulu ſignifier autre choſe, ſinon, que l'Orgueil eſt bien ſouvent abattu d'une façon qui ſemble extraordinaire, & par des Ennemis impuiſſans en apparence; mais valeureux en effet. Dequoy nous eſt une veritable preuve ve ſur toutes les autres, le fameux combat du petit David, en qui l'Induſtrie & la bonne Cauſe ſurmonterent les demeſurez efforts de Goliat, quelque orgueilleux que fut ce Geant. Or quoy que cela ne ſemble pas ordinaire en la nature, ſi eſt ce qu'on en peut donner des raiſons tres-legitimes; Et premierement on peut dire, que ces ennemis fiers & preſomptueux vont la pluſpart dans le combat avec tant de negligence contre les foibles, qu'ils dedaignent de mettre en œuvre tout ce qui eſt d'ordinaire pratiqué pour la ſeureté des combattans, à ſçavoir, d'eſtre couverts de bonnes Armes, montez ſur un cheval adroit, & faire avec ſoin tous les paſſages de l'Eſcole. D'ailleurs, comme nous avons dit en quelques uns de nos Diſcours precedens, la nature repare les defauts du corps par les qualitez de l'eſprit, de ſorte qu'il arrive preſque touſiours aux hommes moyennement adroits & robuſtes, d'avoir un entendement plus que mediocre; au lieu que ces grands Coloſſes, & ces membres de Geans, fortifiez & munis en guiſe de Citadelle, ſont bien ſouvent dépourveus de conduite. D'où il s'enſuit qu'il eſt aiſé à l'Homme induſtrieux de les ſurmonter, & de rendre ſon eſprit victorieux ſur les forces ennemies. Ce que nous ont fabuleuſement prouvé les prodigieuſes défaites des Monſtres dans les Poëtes & dans les Romans; comme par exemple l'Hydre de Lerne, le Lion Neméen, le Sanglier de Meleagre, la mort d'un Andriaque, ou d'un Faunus, que l'on feint avoir eſté défaits par induſtrie, pluſtoſt que par force; & toutesfois avec non moins de loüange, que ſi l'on ne ſe fuſt aydé que de la Lutte. A propos dequoy Virgile dit en ſon Æneide.

Qu'importe Force ou Dol contre ſon Ennemy?

Il entend toutesfois par le mot de *Dol*, non pas une ruſe malicieuſe, ou une ſupercherie, mais une adroite façon de combattre, qui ſe doit pluſtoſt nommer induſtrie que fraude. Que ſi l'on admet cela dans l'égalité des partis, à plus forte raiſon le doit-on faire, quand l'un des combattans eſt entierement diſproportionné en force ou en vigueur à ſon ennemy. Car alors, non ſeulement il eſt permis; mais il eſt meſme bien ſeant de s'ayder de ſa fineſſe, comme fait Renaud chez le Thaſſe, où il déploye toute l'induſtrie de l'Eſcrime contre Argant, qui le ſurpaſſoit en force & en experience.

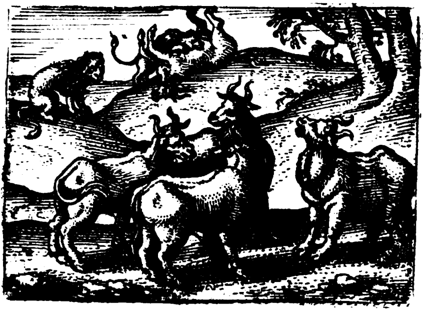
Que s'il faut paſſer des exemples Poëtiques aux veritables, Deodat de Gozon, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jean de Hieruſalem, qui merita depuis d'en eſtre Grand-Maiſtre, ayant deſſein de combattre un furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Iſle de Rhodes de ſes meurtres épouventables, accouſtuma ſi bien un cheval, & deux de ſes chiens à un Fantôme tout ſemblable à ce Monſtre, qu'ils n'apprehenderent point de l'aborder en effet, tellement que par ce moyen ayant ſceu joindre l'adreſſe à la valeur, il remporta la plus glorieuſe victoire qui fut oncques gagnée. Ce qui ſe dit des combats particuliers, ſe doit penſer des generaux, où ſi la multitude d'un party accable preſque la petiteſſe de l'autre, il faut avoir recours aux aguets; Il faut, dis-je, tourner ſon eſprit à faire joüer divers ſtratagemes, & prendre ſi bien le demeurant des advantages, comme le temps, le lieu, & ſemblables circonſtances, qu'on égale, voire meſme que l'on ſurmonte ſon ennemy. En quoy Scanderberg a merité plus de loüange que tous les autres hommes des ſiecles paſſez, & des noſtres, puis qu'avec un Camp-volant, qui n'a jamais paſſé dix mille hommes, il a perpetuellement battu les armées du Grand Seigneur, dont la moindre

dre

Digitized by Google

dre eſtoit compoſée de trente mille Soldats, & quelques-unes alloient juſques à ſoixante & dix mille. Auſſi avoit il accouſtumé de dire, *Que celuy-là n'eſtoit pas bon Capitaine, qui avec un Camp volant ne ſe deffendoit contre les plus groſſes puiſſances, pourveu qu'il connuſt le pays, où il avoit à combattre.* Sertorius & Spartacus le ſuivirent, à mon advis, de bien prés en cette nature de gloire. Car n'ayant jamais eu de forces completes, ils firent teſte fort long-temps à la plus victorieuſe Nation du monde, & ne cederent à la fin que par une eſpece d'oppreſſion trop inégale. Tel fut encore Eumenes parmy les Anciens; & tel a eſté n'aguere dans les troubles d'Allemagne le redouté Mansfeld, qui joignant l'addreſſe au peu de moyens qu'il avoit, a fait ſubſiſter, combattre, & retirer pluſieurs fois ſes ſoldats d'une façon du tout extraordinaire. Mais c'eſt trop nous arreſter, pour verifier par les Exemples ces deux veritez, qu'Eſope nous veut enſeigner dans le combat du Tygre contre l'Homme, à ſçavoir que les plus méchans rencontrent ſouvent leurs Maiſtres, & que l'Induſtrie eſt ordinairement victorieuſe de la Force, pourveu toutes-fois qu'elle ſoit accompagnée d'un bon Courage. Car en ce cas-là on auroit plus de raiſon de l'appeller Supercherie, qu'Adreſſe loüable, & permiſe aux Hommes valeureux.

FABLE XCVII.



Des Taureaux, & du Lion.

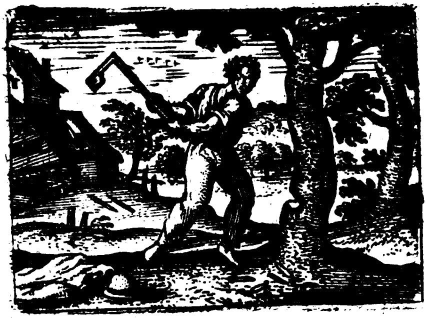
QUatre Taureaux firent une Ligue pour leur commune conſervation, & reſolurent entr'eux de ne s'abandonner jamais en quelque danger qu'ils fuſſent. L'effet en fut tel, que le Lion qui les voyoit paiſtre, n'oſa jamais les attaquer enſemble, quelque grande faim qu'il euſt. Pour en venir donc à bout, il trouva moyen, premierement de les ſeparer par belles paroles, puis d'attaquer chacun d'eux à part; ſi bien que de cette façon il luy fut aiſé de les mettre tous en pieces l'un aprés l'autre.

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

L'Union de ces quatre Taureaux, qui aſſemblent leur force pour reſiſter au Lion, & ſont invincibles par le moyen de leur bonne Intelligence, contient une Allegorie aſſez commune, & que nous avons dé-jà veüe pluſieurs fois dans les Diſcours precedens. Je ne m'arreſteray donc pas davantage ſur cette matiere, pource que je croirois eſtre ennuyeux au Lecteur, quand meſme j'alleguerois des choſes tout à fait nouvelles & inouyes. Car non ſeulement les paroles & les penſées qui n'ont rien de different, déplaiſent en la redite; mais encore les moins difficiles ſe rebuttent par la veüe d'un meſme ſujet qui ſe preſente, & s'imaginent n'en avoir pas eſté ſuffiſamment inſtruits. Laiſſons donc en arriere une verité ſi manifeſte, aprés avoir donné cét Eloge à la Concorde; Qu'elle eſt entierement bien ſeante & vertueuſe, qu'elle eſtablit les maiſons, augmente & affermit les Empires, repouſſe les Forces eſtrangeres, maintient les inteſtines, rend les hommes ſociables & perfectionne les Arts; bref, qu'elle eſt le plus deſirable bien, qui ſe puiſſe rencontrer parmy les mortels.

FABLE XCVIII.



Du Sapin, & du Buiſſon.

L'On tient qu'autresfois le Sapin s'eſtant mis à mépriſer le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & diſoit en outre, qu'il ſervoit à la ſtructure des Palais, & à faire des maſts aux navires; au lieu que le Buiſſon vil & abjet n'eſtoit bon à rien. Mais la réponſe qu'il en receut fut telle; *Orgueilleux Sapin, à ce que je voy, tu ne manques pas de vanité à publier ce qu'il y a de bon en toy, ny d'inſolence à te mocquer de mes maux; Mais que ne parles-tu auſſi bien de ton mal-heur particulier, & de ma bonne fortune? Car, ô miſerable que tu és, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coups de coignées, combien voudrois-tu donner, pour eſtre ſemblable à moy, & en auſſi grande ſeureté.*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

LA Moralité de cette Fable n'a pas eſté moins ſouvent touchée cy-deſſus, que celle de la precedente; tellement que je pourrois à bon droict me diſpenſer de la renouveller icy. Toutesfois la matiere en eſt ſi plauſible, qu'il ne ſera pas mal à propos d'en redire en paſſant quelque choſe. Elle nous enſeigne donc, que la Mediocrité des Biens eſt de beaucoup preferable à la Richeſſe & à la grande Condition. Ce qui peut eſtre verifié par pluſieurs raiſons; & premierement l'on en doit alleguer une; reçeuë dans toutes les Eſcoles des Philoſophes, à ſçavoir que ce qui eſt Mediocre, eſt de ſoy plus excellent que ce qui eſt Extréme. Cela ſe prouve par toutes les Inductions des choſes creées; par la commune Opinion des perſonnes qui ont tant ſoit peu de ſens commun; comme auſſi, par les Proverbes, & par les raiſons. Car l'on ne peut mettre en doute que l'excez ne ſoit nuiſible, au lieu que la Mediocrité eſt une choſe commode à la nature du monde, & particulierement à celle des Hommes. Que ſi l'on m'objecte qu'il y a certaines Qualitez, dont il eſt impoſſible d'eſtre pourveu avec trop d'avantage: à cela je répondray, que quand j'ay voulu loüer les Eſtabliſſemens mediocres, je n'ay pas entendu parler des Vertus intellectuelles, comme peuvent eſtre la Sageſſe, la Prudence, le Sçavoir, & la Religion, deſquelles j'advouë, avec Ariſtote, qu'on ne ſçauroit jamais avoir une trop ample poſſeſſion, veu l'excellence de leur nature. Or cela ne ſe peut pas dire des Richeſſes, qui ſont le ſujet de ce Diſcours, pource que la jouyſſance en eſt materielle, & partant, ſelon noſtre opinion, l'Excez en peut eſtre vicieux. C'eſt icy la premiere raiſon dont je me ſers à prouver, que la Mediocrité eſt preferable à l'excez du bien, à ſçavoir la dignité meſme de la choſe mediocre. La ſeconde ſera tirée du danger qu'apporte l'un, & de la parfaite aſſeurance que l'autre nous donne.

Je dis donc, que l'eſtat de la Richeſſe immoderée eſt pernicieux à l'Homme, autant qu'une choſe la peut-eſtre, c'eſt à dire, à l'Ame & au Corps tout enſemble. Pour ce qui eſt de l'Ame, on m'advoüera que le Vice en eſt la ruine, dautant qu'elle n'a rien de contraire que cela. Elle ne craint ny le feu, ny l'eau, ny les tortures : Sa nature eſt au deſſus de toute ſouffrance corporelle : rien ne la peut ſubvertir que le Peché, ce qui eſt non ſeulement une opinion du Chriſtianiſme, mais encore de la Philoſophie Morale, dont j'appelle à témoins les Peripateticiens, le Maiſtre deſquels a mis l'Ethique au plus haut poinct ou puiſſe arriver cette Science dans l'opinion des Hommes, Comme il eſt donc vray, & par nos maximes Chreſtiennes, & par celles-meſme des Payens, que rien n'eſt ſi pernicieux à l'Ame que le Vice. Auſſi faut-il neceſſairement qu'on m'advouë une choſe que la Philoſophie nous enſeigne, à ſçavoir que le Vice giſt en l'Excés. D'où il eſt aiſé de conclure, que toute Richeſſe eſt dangereuſe à nos Ames. Car, de grace, qui nous portera mieux dans l'Excez que l'Excez meſme ? Comment nous apprendra la Moderation une choſe qui de ſa nature eſt dereglée ? Comment le trop & le ſuperflu ſeront-ils compatibles avec la Mediocrité ? C'eſt la ſur-abondance des Richeſſes qui fait les magnifiques feſtins & par conſequent c'eſt le precipice de la gueule. Car la Puiſſance eſtant émeuë par l'objet, il eſt preſque impoſſible d'eſtre perpetuellement parmy les bonnes tables, de voir des viandes exquiſes, d'ouyr les chanſons des Beuveurs,

& de les conſiderer dans le vin, comme dans leur Element, ſans eſtre induit à les imiter, & à s'accommoder à leur Vice, du moins par imitation, quand nous les aurions en horreur par Nature.

Que s'il eſt queſtion maintenant de venir à l'Impudicité, y a t'il rien qui nous y porte avec tant d'excez, que la Richeſſe ſans bornes? N'eſt-ce pas elle qui corrompt les chaſtetez, qui remplit la couche d'un Mary d'opprobre & d'ignominie? qui a le pouvoir de ſeduire les Vierges: de renflammer les Veufves? & de penetrer juſques dans les lieux les plus honneſtes, pour eſſayer à les rendre infames? Bref, n'eſt-elle pas un Charme preſque infaillible, pour vaincre la reſiſtance des plus retenuës? Quel moyen y a-t'il donc de ſe tenir ferme dans ſa Vertu, & d'avoir un moyen preſque aſſeuré de pratiquer ſi delicieuſement le Vice. Que s'il faut parler de la Vengeance, Celuy qui ſe trouve Riche, n'a t'il point beaucoup de peine à s'en exempter? Ne ſçait-il pas qu'il luy eſt aiſé d'appoſter des Aſſaſſins? de faire preparer des drogues envenimées? d'enfoncer des portes? de mettre en embuſcade un bon-nombre de Satellites; & bref, d'armer par maniere de dire, toutes les Furies à ſon ſecours? Apres tous ces Actes, qui ſont veritablement tragiques & formidables, s'il ne tient qu'à divertir la punition du Crime; Bon Dieu! combien y a t'il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire depend? Combien d'inventions pour gagner de faux Témoins? Et combien de tours de ſoupleſſe pour détourner les pourſuites des parens meſmes? Avec tant d'appas qui portent au Vice, de quelle extraordinaire Vertu faut-il eſtre doüé pour s'en abſtenir?

Viendrons-nous maintenant à l'Orgueil. Y a-t'il au monde une plus grande oſtentation que celle des riches. Ne veulent-ils point s'égaler à Dieu, tant ſeulement à cauſe de leurs threſors ? Ne ſont-ce pas eux qui ont fait bâtir les Tours de Babel, les Pyramides d'Egypte, les Coloſſes, les Mauſolées, les Ponts, les Palais, & les Arcs triomphaux ? Et tout cela, qu'eſt ce autre choſe qu'Orgueil & que Vanité ? D'où vient la longue ſuite des Pages & des Gentilshommes ? d'où l'éclat des livrées, des habits pompeux, de l'or, de la pierrerie ? D'où vient, dis-je, tout cela, ſi ce n'eſt de la Richeſſe ? Ne voyons-nous pas d'ordinaire qu'elle fait prendre à dédain tout ce qui eſt au deſſous d'elle, & que les hommes puiſſans ne rendent de l'honneur aux autres, qu'à proportion qu'ils reculent ou s'avancent en leur condition ? Voilà donc qu'ils ont dans leurs mains un Inſtrument d'Orgueil ; voilà qu'il eſt mal-aiſé d'eſtre Humble, & trop bien partagé de la Fortune. Paſſons à la Convoitiſe meſme ; En qui eſt-elle plus forte, qu'en l'eſprit des Riches ? Qui eſt plus avare, & plus en haleine qu'eux ? Aſſeurement tous leurs moyens ſont autant de pieges, pour s'enrichir davantage. C'eſt par eux qu'ils dreſſent des embuches au Bien d'autruy, & que s'augmente l'inſatiable deſir qu'ils ont des treſors, & de ſe rendre maiſtres abſolus de tout ce qui leur en fait naiſtre l'envie ; Il faut avoir attrapé la mine avant que l'épuiſer. Car comme dit fort à propos un ancien Poëte.

En ce mal-heureux ſiecle on ne donne qu'aux Riches.

Si je deguiſois icy toute la ſuite des Vies, il me ſeroit fort aiſé de prouver combien la Richeſſe y eſt plus panchante que la Mediocrité ; Ce que je montrerois en effet, ſi je ne craignois d'eſtre ennuyeux au Lecteur. Mais afin d'obtenir la loüange de la Briefveté, au défaut de celle de l'Eloquence, je laiſſeray là cette Induction, & viendray à quelques exemples.

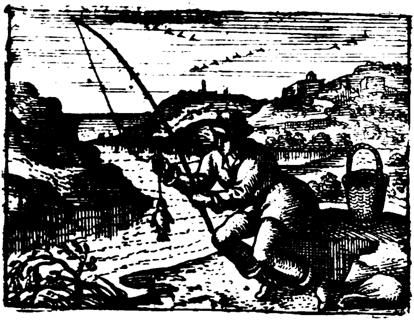
Les plus riches hommes de l'Antiquité doivent eſtre conſiderez, ou comme Souverains, ou comme Particuliers. Si comme Souverains, Creſus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonoſor, Alexandre, Neron, Heliogabale, Sardanapale, Darius, Candaules, Xerxes, & autres ſemblables, ont eſté, ſans doute les plus opulens, & les plus Vicieux auſſi. L'un vivoit en Uſurpateur, & l'autre en Avare; l'un dans les delices, l'autre dans les débauches les plus infames; & meſme il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont eu conjoinctement toutes ces mauvaiſes qualités. Au contraire, les Souverains mediocrement riches, comme les Roys de Sparte, & les premiers de toutes les Monarchies, ont eu d'ordinaire plus de Vertu, & mieux merité l'amour des Peuples, jointe à l'eſtime des Sages. Que ſi maintenant l'on conſidere les Riches comme Particuliers, il ſe trouvera qu'un Craſſus, un Apicius, un Cabrias, & autres ſemblables, ont eſté preſque tous débordez en leurs Mœurs, & en leur inſatiable Convoitiſe; Au lieu qu'Epaminondas, Phocion, Ariſtides, Fabricius, Cincinnatus, Fabius Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, n'avoient preſque pas dequoy s'entretenir.

Mais je penſe que nous avons ſuffiſamment prouvé, que la Richeſſe exceſſive eſt dangereuſe, quant à l'Ame. Voyons maintenant s'il n'eſt point vray qu'elle ne haſte pas moins la ruine du Corps. Il n'y a point de doute qu'il faut que le Corps periſſe, d'autant qu'il eſt materiel, & par conſequent corruptible. Mais il eſt certain auſſi que la Nature en abhorre la deſtruction, & qu'elle haït ou doit haïr ce qui l'avance au deçà des bornes ordinaires de la vie. Nous ne devrions donc pas beaucoup aymer les Richeſſes, puis qu'elles ſont les pernicieuſes ſources des débauches, qui perdent noſtre ſanté. Car ou nos jours ſont abregez par la violence qu'on nous fait, c'eſt à dire par le meurtre & l'effuſion du ſang, ou ils le ſont par l'Intemperance. Or ces deux ſortes d'inconveniens ſont beaucoup plus frequens à l'homme riche qu'au pauvre, & par conſequent la Richeſſe eſt plus ruineuſe au corps, que la Mediocrité.

Quant à la derniere partie de cette propoſition, à ſçavoir que l'Opulence eſt la Mere des Excez; c'a eſté la prouver ſuffiſamment d'avoir dit, qu'elle produit tous les Vices. Car l'extreme Impudicité, la Gourmandiſe, l'Yvrongnerie, & tels autres débordemens, ſont tellement nuiſibles à noſtre Nature, qu'il eſt preſque impoſſible d'en uſer & de vieillir: Auſſi voyons nous que la Goutte, le Calcul, l'Hydropiſie, l'Apoplexie, & ſemblables Monſtres de maux, n'ont pris naiſſance que chez les Riches; Et peut on bien dire que l'heureuſe Mediocrité ſeroit pour jamais exempte de ces miſeres, ſi elles ne nous eſtoient tranſmiſes de nos Anceſtres voluptueux.

Il ne reſte maintenant qu'à faire voir que les Riches ſont plus ſujets à la mort violente que les Pauvres: ce que je montreray ſuccinctement par cette diviſion. Telle eſpece de mort nous peut eſtre donnée par les Grands, par les petits, ou par nos égaux. Or ces trois ſortes de gens s'enflamment plus aiſément contre les Riches, que contre les Mediocres, eſtant veritable que les Grands les attaquent par Soupçon, les Petits par Inſolence, & les Eſgaux par Envie. A quoy s'il faut joindre les raiſons, nous n'avons ſeulement qu'à jetter les yeux ſur les Hiſtoires preſentes, & ſur les paſſées, où nous ne verrons guere qu'un Homme extrémement riche, ou Ambitieux, ſoit venu juſques à une douce & paſſible vieilleſſe. Mais c'eſt trop diſcouru de cette matiere: paſſons à une autre moralité.

FABLE XCIX.



Du Peſcheur, & d'un petit Poiſſon.

VN petit Poiſſon ſe voyant pris par un Peſcheur, le prioit inſtamment de le rejetter dans l'eau, luy remonſtrant, qu'il ne faiſoit que ſortir du ventre de ſa Mere; qu'eſtant ſi peu de choſe, il ne luy pouvoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il ſeroit plus grand, il reviendroit à l'hameçon de ſon bon gré. Mais le Peſcheur inexorable à tous ces diſcours; *Mon amy*, luy dit-il, *je ne ſuis pas d'advis de me laiſſer échaper des mains une proye aſſeurée, quelque petite qu'elle puiſſe eſtre. Je ſçay ce que j'ay, mais non pas ce que je dois avoir, & n'achepte jamais l'Eſperance a prix d'argent.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

TOus les Hommes ſont bien d'accord avec ce Peſcheur, quant aux choſes periſſables & caduques; à ſçavoir qu'il ne faut pas quitter un petit gain qui eſt aſſeuré, pour l'eſpoir d'un incertain, quelque grand & advantageux qu'il puiſſe eſtre. Le Soldat le plus ambitieux du monde, ne laiſſera pas en arriere une charge de Capitaine, qui luy tombera toute acquiſe entre les mains, pour attendre avec incertitude, celle de Mareſchal de Camp, ou de Colonnel. l'Amour aura de la peine à ſe reſoudre de quitter la poſſeſſion d'une Beauté mediocre, ſur le poinct meſme qu'elle ſe voudra donner à luy, pour l'attente d'une plus belle acquiſition. Le Marchand en fera de meſme touchant ſon negoce, & ſe tiendra tres-volontiers au gain preſent, pluſtoſt que d'aller ſuivre une advanture incertaine, & béer apres la conqueſte d'un bien inconnu. Bref, parcourons les Eſtats, les âges, & les conditions des hommes, & nous trouverons ſans doute, qu'on a plus de plaiſir à s'aſſurer la poſſeſſion d'un gain mediocre, qu'à s'égarer vainement aprés une entrepriſe incertaine. Mais nul n'eſt de cét avis pour les choſes grandes & immortelles, c'eſt à dire pour la poſſeſſion du Ciel. Il y a peu de gens qui vueillent accepter le perdurable repos, qu'on nous y prepare, au prix de quitter des pretentions, non ſeulement petites, mais encore mal-aſſeurées. Nous croyons bien tous que les dons du Ciel ne ſe corrompent jamais: nous ſçavons qu'il y a là haut une felicité qui ſurpaſſe toutes les autres, qu'elle eſt incapable de fin, de dégouſt, & de rallantiſſement. Bref, nous ſommes tres-aſſeurez qu'on l'acquiert ſans peine, puis qu'il n'y en a point à ſervir Dieu. Au contraire, nous voyons tous les jours par épreuve, que les biens temporels ſont de penible acquiſition : qu'il faut ſuer, courrir, combattre, choquer l'un & l'autre, offenſer pluſieurs perſonnes, cajoler, faire la Cour, & ſe diſtraire de la Vertu, pour les acquerir. Qu'au reſte, la poſſeſſion en eſt neceſſairement limitée par la mort, joinct qu'on ne les garde pas toûjours juſques-là ; Et toutesfois, ô mal-heur deplorable au ſiecle où nous ſommes ! il ne ſe trouve preſque perſonne qui faſſe élection du meilleur, & qui pour embraſſer la certitude des choſes eternelles, laiſſe le ſoin des periſſables. Que ſi quelques-uns le font, comme les Religieux & les vrays Devots, l'on peut dire aſſeurément que le nombre en eſt fort petit, à comparaiſon de l'étrange multitude des Aveuglez, & des mauvais Marchands.

Miſerables, & mal-aviſez Mortels ! Où courez-vous ainſi folement ? Où vous conduit voſtre fureur precipitée ? Y a-t'il quelque choſe dans le monde, où vous trouviez aſſez de charmes pour la preferer au Ciel ? Aymez-vous la Vengeance ? Elle appartient à Dieu. Vous ſçavez qu'il ſe l'eſt reſervée ; En luy elle eſt juſte, en vous elle eſt vicieuſe : Il ne la peut faire que bonne, vous ne la pouvez faire que méchante : Vous eſtes Intereſſez, il eſt Libre : Vous eſtes Partie, il eſt Juge. D'ailleurs, la Vengeance n'eſt pas un Bien ſolide, ny qu'il faille pourchaſſer avec tant d'ardeur ; ce n'eſt qu'une action que vous appellez douce, & qui vous remplit mille fois d'amertume. Si vous vous eſtes vengez, vous devez attendre le retour auſſi ; Il eſt à croire qu'on ſe vengera de vos vengeances, & que ce ne ſera pas un Homme ſeul, mais une Race entiere. Les amis de cette race, & les amis de leurs amis vous courront ſus, auſquels comment pourrez-vous reſiſter ? Eſt-ce là un

Digitized by Google

un Bien preferable aux promeſſes de Dieu, qui offre le pardon, ſi vous pardonnez, & vous prepare des douceurs infinies ſi vous abandonnez celle là, qui eſt de courte durée, & qui vous cauſe mille remords? De plus, avec la certitude que vous avez de vous repentir en terre de la Vengeance, & d'eſtre recompenſez au Ciel du Pardon, dites-moy, je vous prie, eſtes-vous aſſeurez de la pouvoir mettre en execution? Ce faux Bien que vous recherchez, n'eſt-il pas auſſi mal-aiſé en ſon acquiſition, qu'il eſt court en ſa durée.? Eſt-il impoſſible que celuy que vous penſez tuër ne vous tuë, ou du moins qu'il ne ſe garantiſſe de voſtre haine, quand meſme vous la prendriez avec ſupercherie, qui eſt une choſe execrable parmy les gens de courage? Combien en voyons nous tous les jours qui s'échappent d'une embuſche, ou d'un aſſaſſinat, contre les apparences humaines?

Mais venons à vos autres paſſions. Qu'eſt-ce qui vous charme tant dans le monde? Eſt-ce l'amour d'une Femme? O miſerable! vous pouvez-vous aſſeurer de la conquerir? Si vous eſtes riche, elle aymera mieux les piſtoles d'autruy que les voſtres. Si vous eſtes beau, riche, & diſcret, elle aura pour vous une averſion naturelle. Que ſi vous avez toutes ces conditions joinctes au bon-heur de luy eſtre agreable, il adviendra, peut-eſtre, qu'elle ſera chaſte, & qu'elle moderera ſon humeur par la continence. Mais pour venir au poinct de la jouyſſance, ſuppoſons que vous la poſſediez, penſez-vous que ce plaiſir vous dure long-temps, ſans eſtre alteré par le dégouſt, ou par ſa legereté? Y euſt-il jamais une intelligence, depuis qu'on ſe meſle d'aymer, qui ait continué juſqu'à la mort? Et quand meſme cela ſeroit, cette durée, quelque longue qu'elle fût, pourroit-elle bien eſtre appellée un moment, au prix de l'Eternité ? Nenny, ſans mentir ; Et cette ſeule conſideration doit ſuffire, pour vous faire haïr entierement une choſe que vous aymez avec trop de paſſion.

Venons maintenant aux Richeſſes, & aux Charges ; Quand vous les pretendez, c'eſt ou par merite, ou par bonne Fortune. Si par ce premier, difficilement y pourrez-vous parvenir, puis qu'aujourd'huy l'on donne tout à la Faveur, & rien au Merite, & qu'il ſemble que ce ſoit un obſtacle au Bien, que d'en eſtre extrémement digne. Voyez dans la pouſſiere une infinité de gens, dont la gloire devroit arriver juſques au Ciel. Voyez porter la picque dans les Compagnies à des Soldats, plus aguerris que leur Maiſtre de Camp. Voyez pluſieurs bons Eſprits expoſez à la riſée publique, déchirés, perſecutez, neceſſiteux : Bref, voyez preſque toûjours la probité ſans honneur, & ſans récompenſes. Que ſi vous pretendez à ces Charges par voſtre bonne Fortune, que ſçavez-vous ſi elle ne ſe rendra point mauvaiſe, & tout à fait contraire à vos projets trop ambitieux, & trop vaſtes ? N'avez-vous pas ouy dire qu'elle a le viſage doux & ſevere auſſi ? Qui vous fait eſperer qu'elle s'aydera pluſtoſt de l'un que de l'autre ? N'eſt-ce pas ſe flatter, que de le croire trop facilement ? Mais je ſuppoſe que vous ſoyez aſſeuré d'avoir la Charge où vous aſpirez ; il ne faut que le moindre caprice d'un Grand, de qui vous releverez, pour vous mettre auſſi bas qu'auparavant. Vous pouvez faillir en voſtre conduite, & par conſequent eſtre depoſſedé. Et quand cela ne feroit pas, la Fortune n'eſt elle point aſſez puiſſante pour vous oſter voſtre bien ? Mal-aviſé que vous eſtes ! Il ne faut qu'un embraſement pour reduire en cendre vos belles maiſons. Le débordement d'un Ruiſſeau vous peut oſter vos heritages : les procez & les faux témoins ſont capables de vous appauvrir. Bref, ſi les moindres accidens vous privent de ce que vous aymez le plus; comment pourrez-vous croire certaine la poſſeſſion de voſtre grandeur, & la preferer à celle de l'Eternité? Que deſirez-vous encore, ô inſenſez! quelle ſera la choſe aſſez precieuſe pour vous faire éloigner du Ciel?

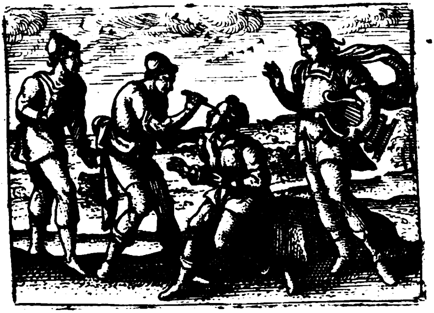
Je voy bien qu'il me reſte à détruire le principal de vos charmes, qui eſt la Gloire. Mais celle là meſme, ne l'appellez-vous pas Vanité? que me direz-vous pour excuſer voſtre aveuglement? Eſt-ce qu'elle peut eſtre acquiſe avec certitude, pour ce qu'elle eſt compagne de la Vertu? Eſt-ce qu'elle eſt de longue durée, à cauſe qu'elle ſurvit à noſtre mort? Mais je trouve l'une & l'autre de ces excuſes auſſi frivoles que la Gloire meſme. Car pour la premiere, à ſçavoir la certitude, ne voyez vous pas une infinité de bonnes Actions à qui l'on ne donne aucune loüange, au lieu qu'il y en a quantité de méchantes que l'on vante bien hautement, comme ſi la memoire en devoit eſtre immortelle? Les injuſtes Conqueſtes des Royaumes, les Uſurpations illegitimes, & les grands brigandages des plus Puiſſans, ſont tous les jours payez avec des Triomphes, & des Obeliſques, des Arcs, des Temples, des Hymnes, des Odes, & des Hiſtoires, où tout au contraire la vraye & ſolide Honneſteté n'eſt recompenſée ordinairement que de mépris & de blâme.

D'ailleurs, combien penſez vous qu'on ait ignoré de belles choſes, qui ſeront à jamais inconnuës à la memoire des humains? Combien a-t'on ſupprimé de mots remarquables, & d'illuſtres actions? Certes, il n'eſt pas à croire que de tant de milliers de perſonnes, qui ont vécu depuis la naiſſance du monde, non ſeulement en Europe, mais dans les Royaumes étrangers, il n'y ait eu que cette poignée d'honneſtes gens, dont les Hiſtoriens nous ont parlé. Croyez-moy, les grands hommes n'ont point eſté connus parmy nous, non pas meſme tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez, que le Soleil void tous les jours, dont nous ignorons poſſible le nom ; à plus forte raiſon donc ignorons nous les Hommes particuliers. Que ſi cela eſt, qui peut dire que la Gloire ſoit infallible à la Vertu ? Je laiſſe à part la malice des Calomniateurs, les brigues & les parties qui ſe font, pour étouffer les belles Actions, l'envie des Concurrens, les corruptions des Hiſtoriens, & bref une infinité d'autres choſes, qui ſont toutes capables de nous oſter une legitime Gloire. Venons encore au faux eſpoir de ſa durée : ne la perdon jamais en ſa vie ? ne peut-on pas décheoir de la reputation, ſans avoir meſme failly ? N'eſt elle pas journaliere, comme une beauté que le moindre Accident peut changer, & meſme détruire ? Nous accompagne t'elle juſqu'au tombeau ? Certes plus elle eſt ſpecieuſe, plus elle eſt ternie au moindre ſujet que nous en donnons. Il eſt d'elle comme des belles glaces, & des criſtaux, que la moindre vapeur obſcurcit plus que les mediocres & les communs. Suppoſons neantmoins qu'elle vive tant que nous vivons ; C'eſt aſſeurément une très-petite choſe qui dure ; mais aprés la mort ce n'eſt du tout rien. On a beau ſe picquer de rendre immortel ſon nom en depit des Parques & des tenebres : tous ces contes ſont Poëtiques & fabuleux ; la vraye Gloire n'eſt perdurable qu'au Ciel, & par conſequent celle du monde n'eſt à proprement parler qu'une ombre, & une fumée. Puis donc que la poſſeſſion des Biens celeſtes eſt incomparablement plus certaine que celle des temporels, jugeons maintenant à quoy nous ſommes obligez, & par le devoir de vrais Chreſtiens, & par tant de hautes promeſſes que Dieu nous a faites, aux prix deſquelles toutes les douceurs du monde ne ſont qu'amertume.

FA-

Digitized by Google

FABLE C.



De l'Avare, & de l'Envieux.

IVpiter importuné par deux hommes, dont l'un eſtoit Avare, & l'autre Envieux, envoya vers eux Apollon, pour ſatisfaire à leurs communes prieres. Il leur permit donc de ſouhaitter à leur aiſe tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'un demanderoit, l'autre le recevroit doublement. L'Avare fut long-temps irreſolu, pource qu'il ne croyoit pas qu'on luy en pût jamais aſſez donner. Mais enfin, il demanda pluſieurs choſes que ſon Compagnon receut au double. En ſuite dequoy l'Envieux requiſt que l'un des yeux luy fût arraché, eſperant par ce moyen que l'Avare perdroit tous les deux.

DISCOURS MORAL.

Voicy le portraict de deux vices étranges & inſupportables, à ſçavoir l'Envie & l'Avarice, qui ont eſté compris à deſſein ſous une meſme Fable, pour donner à entendre qu'ils vont le plus ſouvent l'un avec l'autre, & qu'il eſt mal-aiſé d'aymer obſtinément les Richeſſes. ſans envier ceux qui les poſſedent en abondance. Les vertus de l'Ame ſont des biens trop charmans & trop nobles, pour eſtre les ſujets de l'Envie. Ils le ſeroient pluſtoſt de noſtre emulation, qui eſt une Vertu par laquelle nous ſommes pouſſez à nous rendre auſſi gens de bien, & auſſi grands Hommes que les autres. Mais quant à l'Envie, elle n'a pour but que les Biens exterieurs, & ſouhaite non ſeulement de les poſſeder comme tels; mais encore d'en priver autruy, choſe execrable & maudite, Eſope a donc eu raiſon de la joindre à l'Avarice, pour la conformité qu'elles ont enſemble, au moins quant à l'objet de la paſſion. Mais avec plus de raiſon encore il a fait intervenir Apollon, pour faire droit ſur la Requeſte des deux Suppliants, voulant donner à entendre l'humeur de l'un & de l'autre.

Il n'eſt pas beſoin icy de diſcourir plus long-temps de l'Envie, à cauſe que nous avons dé-jà traitté de cette matiere. Tellement qu'il ſuffira que nous diſions quelque choſe de l'Avarice, afin de ne rien obmettre de conſiderable, dans la reprehenſion, & le blâme de tous les Vices. L'Avarice eſt un ſoin demeſuré d'acquerir des Biens, procedant ou d'une extréme peur d'en avoir faute, ou de l'amour déreglé que l'on porte aux Richeſſes. Quelque accroiſſement qu'elle prenne par le Temps, elle n'eſt au commencement

ment qu'un foible & mediocre deſir, qui s'accroiſt par la poſſeſſion des choſes, & devient grand à meſure qu'il eſt abreuvé. Pour cela meſme les Anciens l'ont preſque tous comparée à la ſoif de l'Hydropique, qui s'augmente tant plus il boit, croyant ſe des-alterer, juſqu'à ce qu'enfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, ſelon la complexion, ou l'humeur qui predomine en eux, ſont plus ſujets à ce Vice les uns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car eſtans naturellement ſujets à la peur, ils apprehendent ſans ceſſe d'avoir faute de bien, & ſe propoſent à tout moment l'image de la Neceſſité comme une choſe effroyable. Ils craignent d'ordinaire que tout leur vienne à manquer: Ils ſe méfient de toutes les entrepriſes: ils ſoupçonnent toutes les perſonnes: bref ils ne reſpirent qu'aprés le gain, pour le peu d'eſperance qu'ils ont en la Fortune. C'eſt à cauſe de cela qu'Arioſte dit, que les Vieillards ſont d'ordinaire plus avares que les autres, pource qu'ils ont le ſang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuiſſance d'acquerir. Quant aux Bilieux, & aux Sanguins, ils diſſipent & donnent abondamment, d'autant que leur naturel ardent & vigoureux leur fait croire toutes choſes faciles, & les porte vertement aux plus hautes entrepriſes. Ils s'aſſeurent ſi fort en la Fortune, qu'ils font des partages dans leurs ames des biens qu'ils n'ont pas encore acquis, & qu'ils n'acqueront jamais. En un mot, ils ne manquent ny de Confiance ny d'Eſpoir; mais ils départent genereuſement le leur, ſous l'attente de plus grandes choſes. De cette nature il falloit aſſeurément que fut Alexandre, lors que partant pour la conqueſte de l'Aſie, il diſtribua tout ce qu'il avoit à ſes amis, & ne ſe reſerva que l'Eſperance. Tels, ou approchans, Ariſtote veut que ſoient les jeunes hommes, à cauſe de la chaleur de leur temperament, qui devore & engloutit tous les plus hauts deſſeins, & ignore pour l'ordinaire toutes les craintes.

Or pour revenir à l'Avarice, elle ne donne point de repos à ſon Patient. Il cherche jour & nuict des inventions pour accroiſtre ſon treſor: Il veille, & s'afflige, il s'arrache les cheveux, & tout cela pour l'acquiſition d'un vil metail; regardant pluſtoſt ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a dé-jà gagné, & ne joüiſſant jamais du fruict des peines paſſées, mais ſe propoſant toûjours les futures. C'eſt l'Avare qui s'eſt le premier hazardé ſur les Mers, pour tranſporter les riches denrées d'un lieu en un autre, chercher par le trafic l'augmentation de ſon bien. Les Poëtes nous ont judicieuſement figuré cette verité par la Conqueſte de la Toiſon d'or, où le Nautonnier Tiphis fut à leur opinion le premier de tous les Hommes, qui oſa ſe commettre à la mercy de la Mer, & fier à un peu de bois l'eſperance de ſon ſalut. Son exemple a rencontré depuis ce temps-là tant d'Imitateurs, qu'en quelque âge que ce ſoit, il ne ſe trouvera point de Peuple bien policé, qui n'ait hazardeuſement traverſé les Mers, pour s'enrichir parmy les Nations étrangeres. Mais depuis ſix vingt ans en çà, cét Exercice s'eſt tourné en Fureur, voire juſques à tel poinct, qu'on s'expoſe aujourd'huy à des havres inconnus, on s'aſſujettit en idée des Peuples que l'on n'a jamais veus; & qui poſſible n'ont jamais eſté, on queſte des terres nouvelles; l'on fend les glaces du Nort & du Sud: l'on viſite les Moluques, au hazard de paſſer deux fois la Zone Torride. Bref, l'on ne craint ny vague ny tourbillon, pour amonceler quelques onces d'un chetif metail.

J'obmets le Commerce que l'on fait par Terre, qui n'eſt pas moins dangereux, ny moins penible

auſſi

Digitized by Google

auſſi que cét autre. L'on paſſe tous les jours les Alpes & les Pyrenées avec des mulets: on s'aſtraint aux petites journées de ces Animaux chargez: on s'expoſe aux hazard des voleurs & des maladies: on eſſuye le Soleil, les vents, les pluyes, & les tonneres: on quitte la chere agreable Patrie: on va parmy les deſerts de l'Arabie querir l'Encens & la Canelle: on eſt contraint de porter dans des cuirs de bœuf l'eau que l'on doit boire: on s'aſſemble au nombre de quinze ou vingt mille contre l'invaſion des Maſſagetes: enfin on ſouffre des peines indicibles, pour la trompeuſe eſperance d'un peu de richeſſes. O la fole & aveugle imagination des Hommes! Ils confeſſent tout haut que le Bien n'eſt deſirable que pour la vie; & toutesfois, ils hazardent mille fois la vie pour le Bien. Ils veulent acquerir pour ne mourir pas de faim, & meurent de mes-aiſe pour acquerir. Ils preferent l'acceſſoire au principal, la circonſtance à la choſe, & un vil accommodement de la vie à la vie meſme. Mais encore, ô bon Dieu! de quelque nature que l'on ſe figure cét accommodement, n'eſt-il pas imparfait, & non neceſſaire? Quand ils ont aſſemblé des threſors par leurs voyages, en vivent-ils en paix? Dorment-ils plus à leur aiſe? & ont-ils moins d'inquietude, que lors qu'ils ne joüiſſoient que du ſimple heritage de leurs Peres? Nenny ſans doute. Car ils ſont bourrelez du ſoin d'en acquerir davantage, & de conſerver ce qu'ils ont gagné ſi peniblement. Il leur déplaiſt d'eſtre vieux, pource que cela leur oſte le moyen de retourner à leurs courſes. Ils maudiſſent le repos de la Patrie, & deſtinent leurs enfans à faire une vie auſſi tumultuaire que la leur.

Mais cela n'eſt encore rien, au prix des extremitez où nous reduit l'Avarice. Elle nous fait devenir trompeurs, méchans, parjures, & quelquesfois meſmes aſſaſſins. Ne voyons-nous pas tous les jours quantité de gens, qui pour s'enrichir du Jeu, apoſtent de faux dez, font des tromperies aux cartes, mentent, blaſphement, & corrompent les aſſiſtans? Ne voyons-nous pas beaucoup d'Avares litigieux, qui ſuſcitent à leurs Voiſins des procez injuſtes, pour ſe faire adjuger leurs Heritages, ſe ſervant pour cela de faux-témoins, & de preuves illegitimes? N'y en a-t'il pas encore qui déguiſent impunément la monnoye Royale, & impriment au faux or la marque de leur Souverain? Les Princes meſmes combien ont-ils de Miniſtres & d'Officiers, qui n'ayans pour but que leur intereſt propre, tiennent pour indifferent celuy de leur Maiſtre, & font leurs delices de la ſubſtance & du ſang des pauvres ſubjets? En cela mille fois plus inhumains que les Cannibales, pource que leur ardente Avarice les aveugle de telle ſorte, qu'il ſemble à leur imagination que la Richeſſe doive eſtre plus precieuſe à l'Homme que la Vie. Il y a bien plus encore en nos débordemens: l'inſatiable convoitiſe d'acquerir nous porte juſqu'à égorger nos proches & nos amis, & nous fait violer inhumainement le droict de Parentage & d'Hoſpitalité, pour nous ſoüiller du ſang des noſtres. Ce fut elle qui mit le poignard dans la main de Polymneſtor, pour tuer l'innocent Polydore, que Priam luy avoit remis, afin de le conſerver, & de faire revivre en luy les eſperances de Troye, en cas que toute la Race demeuraſt accablée de la fureur des Grecs. Ce perfide neantmoins, ſans mettre en compte la confiance du Pere, ſans craindre la punition de Jupiter Hoſpitalier, & ſans ſe reſſouvenir du droict des Gens, fit cruellement mourir le petit Polidore, & l'enterra dans la Greve, vis à vis des rivages paternels. A propos dequoy Virgile a raiſon de s'écrier,

Cruel Demon de l'Or, dont le cœur eſt battu,
A quelle extremité ne nous obliges-tu !

Pareille fut l'advanture de ces deux Amis, qui voyageans enſemble par toute la Grece, arriverent de hazard en une Ville, où ils furent contraints de ſe ſeparer, à cauſe que l'un des deux eſtoit obligé de viſiter la maiſon de ſon ancien hoſte, & de laiſſer ſon amy dans une hoſtellerie. En ſuite dequoy il arriva que ſon compagnon fut égorgé par le Maiſtre du Cabaret, qui fit cette lâcheté, pour avoir l'or & l'argent que ſon hoſte portoit pour ſon voyage. Je laiſſe à lire dans Valere le Grand, les trois apparitions qu'en euſt ſon Amy dans le lict, & la juſte punition qui arriva du mal-faicteur. Tel encore fut le ſuccez du pauvre Arion, que les Mariniers ne jetterent dans la Mer, qu'afin d'avoir ſes richeſſes.

Que s'il eſtoit queſtion de confirmer cette Verité par des Exemples anciens, il faudroit dépoüiller l'Hiſtoire de l'Hiſtoire meſme, & tranſporter icy des Volumes entiers, pour ne faire voir qu'une partie des Perfidies que l'Avarice nous cauſe. Mais noſtre ſiecle nous en donne tous les jours tant de nouvelles preuves, qu'il n'eſt nullement beſoin de mandier la memoire des anciennes. Nous avons veu de noſtre âge des Freres égorger leurs Aiſnez pour la ſucceſſion ; des Enfans faire mourir leurs Peres, & des Neveux ſe défaire de leurs Oncles. Aprés cela y aura-t'il quelque choſe que nous trouvions étrange en la Nature ? Apres cela ſerons-nous eſtonnez ſi l'Avarice débauche tant de Femmes ? ſi elle ſeduit tant de jeunes filles ? ſi elle intereſſe tant de Philoſophes ? ſi elle fait tant de penſionnaires en l'Eſtat d'un Ennemy ? ſi elle déſ-unit tant d'alliance ? & ſi elle met en diſcorde tant de Concurrences ? Certes, il ne faut pas s'eſtonner de cela, puis qu'elle a fait déborder des torrens de ſang humain, qui ont pris leur ſource des actes cruels, & des homicides que l'on a veu commettre à milliers. Teſmoins les Peuples du nouveau monde, qui n'ont que trop éprouvé à leur dommage, combien pernicieux & deteſtables ſont les effets de l'Avarice. Ce n'eſtoit rien à ces courages ambitieux, apres avoir découvert ces nouvelles terres, de rendre eſclaves tous les Mexicains, & les Peruviens: Ce n'eſtoit rien d'avoir donné des batailles à Atabalipa, & pillé le Temple de Cuſco, avec toutes les Villes qui eſtoient en ces Royaumes. Pour ſe contenter en leur Convoitiſe, il a fallu qu'ils ayent occupé les pauvres habitans de ces contrées à foüiller ſans ceſſe dans les mines, principalement dans celles de Potoſi, pour leur acquerir de l'or en abondance, aux dépens de leur peine, & de leur ſang meſme.

Mais laiſſons pour le preſent ces monſtreux Exemples d'Avarice, & venons au remede du mal, apres en avoir monſtré l'extremité. C'eſt une choſe tres-facile de confondre les Avares par les raiſons: mais de les ramener à la Liberalité, ce n'eſt pas une entrepriſe bien aiſée. Quoy qu'il s'en trouve parmy eux qui diſent, que le mépris des Biens eſt une action bonne & honneſte de ſoy-meſme, ils l'eſtiment toutesfois plus admirable qu'imitable. Ils ſont les premiers à confeſſer, que l'Or eſt une creature de la terre; qu'avoir des Richeſſes, c'eſt avoir des Ennemis, & que les Biens du monde ne ſont pas aymables pour l'amour d'eux; mais ſeulement à cauſe de leur uſage? Qu'au reſte ils ne l'ayment, & ne le deſirent que pour cela. Mais quand il eſt queſtion de limiter cét uſage, ils en font la taxe ſi haute, & ſi démeſurée, que ſelon leur compte, pour eſtre à ſon aiſe il faudroit avoir les threſors de Creſus. A quoy je n'ay qu'à leur oppoſer cette verité des Anciens, que Pybrac a ainſi tournée en François.

De peu de biens Nature ſe contente.

Elle ne nous a pas rendus neceſſaires les hauts & ſuperbes Baſtimens: Vne Cabane, qui nous deffend de l'injure du temps, eſt auſſi commode que cela, pourveu qu'elle ſoit propre. Elle ne nous a pas obligez à porter de precieux habillemens, enrichis d'or & de perles. La ſimple laine eſt plus capable de nous garantir du froid, que ces riches broderies. Cette invention n'eſt pas de la Nature: elle appartient proprement au Luxe. On void aſſez d'hommes ſains & vigoureux, qui ne ſe couvrent que du poil des Animaux, comme ceux de Norwegue & de Groenland. A quoy ſi l'on m'objecte que ces gens-lâ ſont Barbares; Premierement je mettray en queſtion, ſi leur Ruſticité ne vaut pas mieux que noſtre Luxe. Puis j'allegueray l'exemple des autres Peuples qui ont eſté beaucoup mieux policez que nous ne ſommes; comme les Lacedemoniens, & les anciens habitans de Rome, qui ſe contentoient d'une ſimple robe.

La Nature n'a non plus beſoin de viandes exquiſes & voluptueuſes. Les premiers hommes ne ſe nourriſſoient-ils pas de glands & d'herbages? Ils vivoient neantmoins des ſiecles entiers; Et nous qui inventons tous les jours de nouveaux apreſts, pour déguiſer nos viandes, & qui cherchons les Eſpiceries à trois mille lieuës, pour échauffer noſtre ſang, à peine pouvons-nous attraper ſoixante années. Si la Nature n'a donc pas beſoin d'aucune de ces ſuperfluitez, d'où vient que nous étendons l'uſage de noſtre vie à de ſi prodigieuſes dépenſes? D'où vient que les Avares ne croyent pas avoir dequoy vivre, que lors qu'ils ont amaſſé des richeſſes exceſſives ; Mais ſuppoſons que tout cela fut neceſſaire à noſtre commodité, pourquoy ne leur voyons nous jamais mettre en pratique ce bel objećt de leur Convoitiſe, à ſçavoir l'uſage & la dépenſe du Bien ? Que veut dire qu'ils ne baſtiſſent aucuns Palais, qu'ils ne font point de feſtins, & qu'ils ne ſont jamais parez richement ? Ils nous ont fait accroire qu'ils n'amaſſoient l'or que pour s'en ſervir, & toutesfois ils ne s'en ſervent que pour l'amaſſer. Nous les rencontrons toûjours dans les ruës tous debiffez, & mal-propres, s'ils ſont de condition d'eſtre bien veſtus ; à pied, s'ils ſont de qualité d'aller en carroſſe ; mal ſuivis, ſi leur naiſſance merite des Pages ; bref, il n'y a rien de ſi contemptible que le train de leur vie, rien de ſi chetif que leur habillement, rien de ſi mal en ordre que leurs maiſons. Ils font abſtinence au milieu de la Richeſſe : ils meurent de faim parmy l'Abondance. ils languiſſent aupres de l'or qu'ils adorent. La maudite Avarice qui les tranſporte, les tient comme Tantale au deſſous d'un arbre, ſans en cueillir les pommes, & prés de la Fontaine ſans boire. Elle les fait demeurer comme Midas au milieu de leur or, ſans en pouvoir jouyr : ils ſont affamez parmy leurs threſors, & miſerables dans leurs felicitez. Ils ne poſſedent point leurs Richeſſes, mais ils ſont poſſedez par elles. Ils n'ont pas acquis des moyens pour leur ſervir, mais un Idole pour leur commander. Ils ſe ſont fait des Maiſtres, & non pas des Serviteurs. Ils ont multiplié leurs Tyrans, au lieu de ſe mettre en liberté.

A quel propos donc nous diſent-ils que les choſes ne leur ſemblent deſirables que pour l'uſage, puis qu'ils ne le connoiſſent jamais, & qu'ils demeurent immuables & perclus dans leurs cabinets, à faute d'eſtendre la main, pour tirer les piſtolles de leur place,

&

& en faire part liberalement aux Malades, & aux Neceſſiteux ? Que ne nous confeſſent-ils librement l'imperfection de leur Ame ? Que ne nous declarent-ils avec ſincerité qu'ils n'ayment la Richeſſe que pour elle-meſme, & ne la gardent que pour la garder ? En ce cas-là nous les appellerons Idolâtres, Aveugles, & Mal-adviſez, qui ſe forment un Dieu de metail, comme les Payens, & qui trouveront quelque jour le vray Dieu plus dur & plus inſenſible que le metail meſme, n'eſtant pas à croire qu'il écoute ceux qui l'auront oublié pour une Creature, & encore pour une Creature ſi peu noble que celle-là.

Les Amoureux ſont en toutes façons bien plus excuſables: Car ils ne ſortent point de leur Eſpece, pour trouver où ſe plaire Ils n'adreſſent pas leurs deſirs à un Corps moins noble que le leur. La Nature Humaine eſt le but de leurs pretentions : La maiſtreſſe qu'ils ſervent a une Ame raiſonnable comme eux, & pareillement un Eſprit en qui le raiſonnement & la Beauté peuvent eſtre joints enſemble. Dailleurs, quelque violence qu'il y ait en leurs affections, ils ne laiſſent pas de contempler quelquesfois les merveilles de Dieu, voire meſme ils peuvent eſtre amoureux l'un de l'autre ſans peché.

Les Ambitieux auſſi ſont plus dignes de pardon que les Avares, en ce qu'ils affectent la loüange des Hommes, qui eſt une choſe aſſez noble & delicate de ſoy ; Et quoy qu'elle ſoit vaine & remplie d'incertitude, c'eſt neantmoins la maladie d'une belle Ame. C'eſt elle qui ſert d'éguillon aux plus hautes entrepriſes ; Elle qui fait les Vaillans & les Doctes, & qui porte nos Eſprits non ſeulement à l'Action vertueuſe, mais encore à la perfection de toute Vertu : Car ayant commencé à bien faire pour l'amour de l'honneur, nous venons inſenſiblement à bien faire pour l'amour ſeulement de ce qui eſt Bien ; & comme cela la Gloire ſert de commencement à la vraye Sageſſe. Il y a de l'aparence que Socrate ne fuſt pas d'abord ſi Philoſophe, ny ſi Vertueux ; mais que venant dans le monde, à deſſein d'eſtaler ſes Meditations, & charmer les Hommes par les belles choſes qu'il leur diſoit, il demeura luy-meſme charmé de l'excellence de ſes Maximes, & trouva peu à peu des appas dans ſa Moralité, qui la luy firent aymer, à cauſe d'elle-meſme, & non pour l'amour de la Gloire, tellement qu'il laiſſa depuis le Bien apparent pour le ſolide. Voylà juſques où peut aller le deſir de la Loüange, quand il eſt receu dans une bonne Ame.

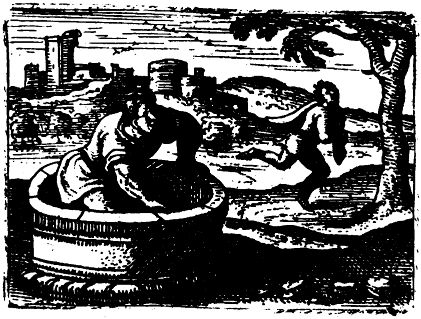
Mais je voudrois bien ſçavoir quel eſt le but de l'infame Avarice ? Quelle choſe bonne & bien-ſeante peut naiſtre de ce Monſtre ? Eſtant difforme comme il eſt, ne faut-il pas que ſes productions le ſoient auſſi ? quel a eſté l'Avare qui s'eſt jamais rendu grand Perſonnage, ou aux Armes, ou aux Lettres, ou pluſtoſt en la vraye & parfaite Vertu ? Les plus aguerris Capitaines n'ont-ils pas eſté Liberaux, témoins Alexandre & Ceſar? Les plus ſçavans Hommes n'ont-ils point blâmé l'Avarice, témoins Ariſtote & Platon. Les plus gens de bien de l'Antiquité n'ont-ils pas eſtimé cette paſſion indigne d'eux, comme Socrate, Epaminondas, Diogene, Phocion, Crates, & Anacharſis. Je ne nomme point icy les SS. Perſonnages de noſtre Religion. Il n'y en a pas eu un ſeul, qui n'ait fait profeſſion de ce glorieux dédain. Auſſi ne peut-on gagner le Ciel, ſans eſtre dépoüillé des inclinations de la Terre, parmy leſquelles, certes, il n'y en a point de plus vile que celle-cy, ny de plus meſſeante à la Nature. O le beau Deſtin que c'eſt à l'Ame raiſonnable d'eſtre venuë du Ciel, d'eſtre faite pure & incorruptible par les mains de Dieu ; & puis d'épouſer icy bas la chetive paſſion d'un vil Metail, l'appetit d'une monnoye craſſeuſe, & pour le dire en un mot, la ſervitude d'une chaiſne d'or. Voilà une plaiſante proportion entre l'Amant & l'Aymé. Voilà un beau mariage, pour des Eſprits eternels, comme les noſtres. Croyez-moy, ce n'eſt pas un prejugé de retourner au Ciel, que de béer ſi avidement aprés des lopins de terre: Il y a plus d'apparence que cela nous conduira dans les abyſmes. Auſſi la judicieuſe Antiquité a commis le ſoin de la richeſſe au Dieu des Enfers, & l'a appellé *Dis*, c'eſt à dire Riche. Dans noſtre Religion meſme on nous permet, voire on nous conſeille de croire que les Metaux precieux, & les Treſors, ſont en la garde des Demons; Ce que verifient aſſez les experiences que l'on en fait tous les jours dans les Mines; & les frequentes apparitions qui ſe voyent à l'ouverture d'un Treſor. Car il eſt preſque touſiours vray, que tels Fantômes ne ſe font point voir à nous, qu'il n'en arrive ou la découverte d'un Corps mort, ou celle de quelque Treſor caché.

Que cherches-tu donc, ô Avare? une choſe qui eſt en la poſſeſſion des Demons? une terre plus peſante, c'eſt à dire plus terre que la commune? Si tu n'a beſoin que d'un Viatique pour achever ta courſe, prends mediocrement ce qu'il te faut pour un voyage pareil, & ne t'embarraſſe point d'une denrée inutile en l'autre monde. Quand nous avons deſſein d'aller en quelque Royaume éloigné du noſtre, nous ne prenons de l'argent de noſtre Pays que ce qu'il en faut pour nous conduire à la frontiere; du moins nous nous pourvoyons de la monnoye du lieu où nous devons entrer, ou en lettres de change, afin de n'eſtre chargez d'eſpeces inutiles. Pourquoy ne faiſons-nous donc le meſme au paſſage de cette vie? Que ne nous contentons-nous du Bien qu'il faut pour aririver juſques à la frontiere, & que ne mettons-nous ordre à nous fournir d'une monnoye qui s'y debite, c'eſt à dire, de bonnes œuvres; Y a-t'il rien de plus eſtourdy que de prendre un ſoin inutile, & de laiſſer le neceſſaire?

A cela l'on peut objecter, qu'un Pere vertueux eſt bien-aiſe de laiſſer ſes Enfans riches, afin qu'ils ne ſouffrent rien aprés leur mort, & qu'ils ne maudiſſent point la memoire de ceux qui les ont mis au monde. Mais combien ſeroit-il plus à propos de leur tranſmettre pluſieurs Exemples de Vertu, avec une petite Succeſſion, que de les laiſſer riches avec peu de Vertu? N'arrive-t'il pas d'ordinaire, que tels Enfans ingrats & dénaturez, ſe mocquent des travaux paternels? N'eſt-il pas vray que blâmant juſques dans la tombe leur bon ménage, ils ſe jettent dans une prodigalité dereglée? Ce qui n'adviendroit jamais, ſi leurs Peres ne leur avoient laiſſé des biens qu'à ſuffiſance. En tel cas, ils ne trouveroient point une ſi belle matiere où s'employer; & leur débauches ne s'enflammeroient point par l'abondance de l'or, ny leurs yvrongneries par l'exceſſive quantité des vignobles dont ils heritent. D'ailleurs, la raiſon qu'ils nous alleguent, ne peut nullement eſtre valable, pour excuſer leur Avarice extraordinaire. Car il n'eſt pas incompatible que le Pere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquiere auſſi. S'il a eſté facile à l'un d'aggrandir ſes poſſeſſions, il ſe pourra faire que l'autre encore ne le trouvera point mal-aiſé. Avec cela, ſçavons-nous bien qui eſt le vray Heritier de nos Richeſſes? Ou l'Enfant que nous élevons eſt à nous, ou il ne l'eſt pas. S'il eſt à nous, peut-eſtre qu'il ne nous ſuccedera point, pource que la mort, la confiſcation, ou les procez, ne ſeront que trop capables de luy oſter cét avantage. Que s'il nous ſuccede, poſſible qu'il diſſipera nos moyens, & en ce cas-là nous ſerons les inſtrumens de ſa ruine. Car plus il poſſedera des richeſſes, & plus il aura de compte à rendre, s'il les employe mal. Comme au contraire, s'il les ſçait ménager legitimement, auſſi bien uſera-t'il de peu que de beaucoup; tellement que de ce coſté-là nous ne luy ferons point tort de le laiſſer moins riche, puis qu'il pourra vivre en cette condition, & demeurer homme de bien: car il eſt à croire, qu'un naturel moderé parmy les Richeſſes, ne ſera pas diſſolu dans la Pauvreté.

Que n'étudions-nous donc à faire les noſtres Heritiers des choſes ſolides & vertueuſes? Que ne leur laiſſons-nous la Sageſſe & la Science? Que n'appellons-nous la Philoſophie dans noſtre maiſon, pour eſtre Compagne eternelle de nos enfans? Elle ſeule leur apprendra le mépris des Vanitez de la terre: Elle leur montrera le chemin du Ciel; Elle les des-enchantera des abus du Peuple; Elle arrachera toutes les épines de leur vie, & conduira leurs penſées dans le Ciel. Mais je paſſe de bien loin les limites ordinaires de mes Allegories, dont il faut accuſer la richeſſe du ſujet, pluſtoſt que l'abondance de mes penſées, auſquelles j'en aurois adjouſté beaucoup d'autres, ſi je n'avois peur de groſſir mon Volume au delà de ce que je me ſuis propoſé. Il eſt maintenant à propos de revenir à noſtre Phrygien, & de conclure par quelques moralitez toute l'explication de ſon Livre. Voicy un petit Fugitif, qui ſe preſente chargé de l'habillement d'autruy. Voyons la cauſe de ſa fuite, & du gain qu'il vient de faire.

FABLE CI.



De l'Enfant, & du Larron.

VN Enfant pleuroit aſſis prés d'un puits, lorſqu'il y ſurvint un Larron, qui luy en ayant demandé la cauſe; *Je pleure*, dit-il, *pource que ma Cruche, qui eſtoit d'or, vient de tomber dans le puits, la corde s'eſtant rompuë.* A ces mots le Larron ſe dépoüilla, & ſe jetta dedans pour la chercher. Mais comme il euſt bien foüillé, voyant qu'il avoit perdu ſon temps, il remonta en haut, où il ne trouva ny ſa Robbe, ny l'Enfant, qui l'avoit ſubtilement emportée.

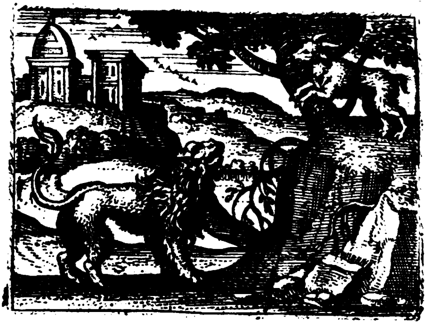
DISCOURS MORAL.

L'On pourroit adjoûter à cette Fable deux belles Moralitez, l'une, que les Trompeurs ſont d'ordinaire trompez eux-meſmes, & l'autre, que dés noſtre Enfance nous ſommes quelquesfois ruſez & méchans. Mais pource que nous avons dé-jà traitté pluſieurs fois de la premiere, je me contenteray de dire un mot de la ſeconde. La malice des Enfans ſe verifie, & par l'experience journaliere que nous en faiſons, & par une Raiſon naturelle, qui eſt tirée de la facilité de cét âge. Car l'Enfance eſtant ſuſceptible de quelque impreſſion que ce ſoit, & comme diſent les Philoſophes, une Table raſe, qui reçoit toutes les Eſpeces qu'on luy preſente, il eſt hors de doute que les mauvais Exemples y ſont imprimez pluſtoſt que les bons, pource que le Vice eſt de ſoy-meſme plus facilement mis en pratique, que la Vertu. S'il advient donc au Pere, ou bien à la Mere, de commettre une action vicieuſe devant leur Enfant, aſſeurement il l'imitera bien-toſt aprés, & ce d'autant plus facilement, qu'il ne ſçaura pas faire la difference du Bien & du Mal, & ne ſera point détourné par l'imagination de pecher, qui ſert quelquesfois de divertiſſement aux Hommes faits. Au contraire, ſuivant la petite portée de ſon Eſprit, il eſtimera la choſe bonne, pource qu'il la verra faire à ſes parens. Or que cela ne ſoit vray, nous en voyons tous les jours une ſenſible experience. Car à peine avons-nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons dés là de concevoir des haines, & des vengeances étranges. Les premieres paroles que nous diſons ſont des ordures, & meſme des blaſphemes. L'on nous permet quelques-fois de jurer le nom de Dieu, avec des begayemens enfantins, & d'offrir à un Ennemy les premices de nos penſées. O lâche & honteuſe negligence des Peres! ô Parens ennemis, pluſtoſt que Parens! Comment pouvez vous pretendre à ſanctifier voſtre fils, ſi vous permettez qu'il ſe ſoüille de ſi bonne heure de vos ordures? Comment croyez-vous qu'il ſoit benit de Dieu, ſi vous en faites un Vaſe de profanation? Quoy? les petits Oyſeaux chanteront ſelon leur poſſible les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront ſa gloire, les Quadrupedes & les Reptiles l'adoreront; & vous ſerez les ſeuls, ô dénaturez, qui permettrez à vos Enfans de prononcer des termes diſſolus, & de ſe rendre méchans, pluſtoſt qu'ils ne ſeront Hommes? Eſt-ce ainſi que vous violez le Temple de Dieu? Eſt-ce comme cela que vous conſacrez ce Microcoſme au pied de ſon Autheur? Pourquoy le faiſiez-vous naiſtre, ſi vous vouliez qu'il periſt? Ou pourquoy ne l'inſtruiſez-vous, ſi vous le voulez ſauver? Vous couſte t'il tant de luy donner une bonne nourriture? Eſtes vous ſi chiches d'un bon Exemple? Si vous eſtes gens de bien, vous aurez de la facilité à le rendre ſemblable à vous. Si vous eſtes Vicieux, & que voſtre Intereſt ne vous touche point, devenez ſages pour l'amour de voſtre fils, afin que l'iniquité du Pere ne paſſe ſur les Enfans.

Mais ſuppoſons que vous ſoyez hors d'eſpoir de vous reduire à la vertu, & que ce ſoit une choſe perduë que voſtre Ame; encore n'eſtes-vous pas ſi méchans, que de vouloir perdre voſtre fils avec vous? Dieu l'a creé capable d'une felicité dont vous ne le devriez pas détourner. C'eſt un Enfant que vous avez mis au monde; Il n'eſt donc pas raiſonnable que vous en deſiriez la perte; autrement vous adjouſteriez crime ſur crime, & vous vous dépoüilleriez quant &

quant de voſtre nature. Mais vous me répondrez poſſible, que voſtre fils n'eſtant pas en âge de diſcretion, n'eſt pas en âge de mal faire auſſi, & par conſequent que ſon innocente gayeté, ny ſes juremens, ny ſes ordures, ne ſont pas coupables devant Dieu. Je vous advouë qu'il eſt Innocent, mais il ne s'enſuit pas pour cela que vous le ſoyez. Ce n'eſt point un peché que ſes paroles, mais voſtre Negligence en eſt un extréme. Vous luy laiſſez prendre une Habitude dont il ne luy ſera pas aiſé de ſe détourner: Elle le plongera dans les vices, dont l'âge ne l'excuſera plus à l'advenir. Vous y chercherez un remede, quand il n'en ſera plus temps. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les maudirez auſſi. Ils ſouhaitteront mille fois de n'eſtre point nais de vous, qui de voſtre coſté vous repentirez de les avoir engendrez. Mais pendant que je m'égare à vous tancer, je ne m'apperçois pas, que je perds de veuë ce petit garçon, & qu'il eſt dé-jà trop éloigné, pour ouïr les remontrances que je luy voulois faire à ſon tour, pour graver en ſon ame le ſervice de Dieu, & la crainte de ſes Jugemens.

FABLE CII.



Du Lion, & de la Chevre.

LE Lion voyant la Chevre penduë au Buiſſon, ſur un haut Rocher, luy conſeilloit de deſcendre à la campagne, pour y brouter le thim, & les ſaules verds. Mais elle n'en voulut rien faire, diſant, *qu'encore que ſes paroles fuſſent plauſibles, ſon intention neanmoins eſtoit fort mauvaiſe, & pleine de tromperie.*

DISCOURS MORAL.

LE ſens Moral de cette Fable a eſté deux ou trois fois expliqué, à ſçavoir qu'il faut s'abſtenir du frauduleux Conſeil des Hommes; dequoy noſtre Autheur nous fait adviſer par la reſiſtance de cette Chévre, qui bouche l'oreille, à la perſuaſion du Lion ſon ennemy, bien qu'en apparence ſes Diſcours ſoient profitables, & plauſibles. En quoy, certes, il me ſem-

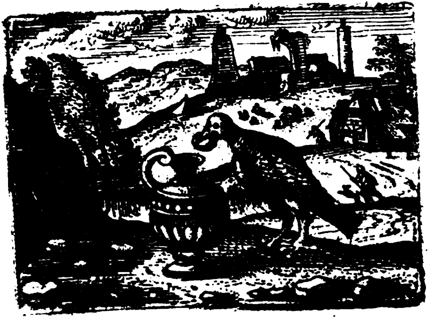
Digitized by Google

ſemble qu'elle conſidere judicieuſement quel eſt le Conſeiller, apres avoir trouvé quel eſt le Conſeil. Le voyant donc armé d'ongles crochus, d'un poil furieuſement heriſſé, de dents épouventables, de membres forts; & ſçachant d'ailleurs qu'il eſt ennemy de toute ſa Race, elle a beaucoup de raiſon de ſe reſoudre à ne point aller où il l'invite, & à ne ſe laiſſer aucunement vaincre à ſes dangereuſes perſuaſions.

Cecy ſemble contenir le meſme ſens myſtique, que la Fable d'Vlyſſe, qui pour n'ouyr les chants des Syrenes, ſe boucha les oreilles de cire, de peur que leurs charmes nuiſibles ne vinſſent à ſe gliſſer par l'ouye juſques au fonds de ſon Ame, & ne l'empoiſonnaſſent ſecrettement. Elle eſt toutesfois plus proprement appliquée à la Volupté, qui fait coutume de plonger les hommes dans les delices, c'eſt à dire, de les engager dans des labyrinthes, d'où il leur eſt impoſſible de ſe tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des Ennemis découverts, qui ont cela de commun avec les Voluptez, de nous attirer puiſſamment, & de nous combler, comme elles, de honte & de confuſion. Il n'eſt nullement beſoin de nous arreſter à de plus grandes Inſtructions touchant cette nature d'évenemens. Elles ſont toutes compriſes ſous l'exemple de cette Chevre, qui nous apprend à ne nous laiſſer jamais perſuader aux cajoleries de nos Ennemis. Il ne faut que cela pour nous mettre à couvert de leurs embuſches. C'eſt un moyen infaillible de les eviter, que de les bien connoiſtre, & de voir les intereſts qui les portent apparemment à la complaiſance qu'ils nous témoignent. Mais leurs mauvais deſſeins nous peuvent nuire mal-aiſément, pour peu que nous ayons de prudence conjoincte à noſtre ſoupçon.

FA-

FABLE CIII.



De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouva de bonne Fortune une Cruche pleine d'eau, où ne pouvant atteindre pour boire, à cauſe qu'elle eſtoit un peu trop profonde, elle eſſaya de la rompre, & n'ent pût venir à bout. Elle choiſit alors parmy le ſable de petits cailloux, qu'elle jetta dans la Cruche, & ainſi faiſant monter l'eau, elle beût tout à ſon aiſe.

DISCOURS MORAL.

CE qu'Eſope invente de cette Corneille, certains Autheurs le content d'un Chien, qui eſtant extremement alteré ſur un Vaiſſeau, & ne pouvant boire dans un Vaſe, qui n'eſtoit qu'à demy-plein, deſcendit induſtrieuſement au fonds du Navire, & apporta tant de pierres de celles qui ſe trouvent dans la Carene, qu'il fit hauſſer l'eau par cette invention, & ainſi il contenta ſa nature par le moyen de ſon artifice. Je me ſouviens à ce propos d'avoir ouy alleguer ce meſme Exemple avec beaucoup d'autres, en une Diſpute où il fut mis en queſtion, ſi les Animaux ont l'uſage du diſcours plus imparfaitement que nous, ou pluſtoſt ſi ce n'eſt que la force de leur Memoire, jointe aux Sens corporels, qui les rend capables de pluſieurs choſes, ſemblables aux conſequences & au Raiſonnement des Hommes. Il y a quantité d'Hiſtoires & de preuves à produire de part & d'autre, dont il ne ſera par hors de propos de dire icy quelque choſe, tant pour délaſſer le Lecteur de ces longues Moralitez, que nous avons enchaiſnées l'une à l'autre en la ſuite de cét Ouvrage, comme pour traitter d'une Matiere fort plauſible, ſouvent diſputée parmy les Compagnies, & qui approche en quelque façon de noſtre ſujet. Car Eſope ayant ſi bien fait parler les Animaux, ce ſeroit, à mon avis, un manquement à noſtre livre, de ne traitter point de leur façon de diſcourir, & de n'examiner pas juſques à quel poinct peut s'eſtendre la portée de leur Entendement, pour en tirer une conſequence de ce que noſtre Autheur attribuë à la Nature, & ſçavoir par meſme moyen pourquoy il s'eſt voulu ſervir de l'introduction des Beſtes, pour apprendre la ſageſſe aux hommes.

Ceux qui ont creu l'Eſprit des Brutes capable de quelque Raiſon, n'ont jamais aſſeuré qu'il le fût à la perfection de noſtre Eſpece, c'eſt à dire juſques à pouvoir nettement tirer une conſequence aprés deux propoſitions, & juger qu'elle ſe fait par un acte de l'Entendement, qu'ils appellent une Reflexion. Tout ce qu'ils ont pût donner à la nature des Animaux, a eſté une defectueuſe puiſſance de diſcourir, qu'ils ont ſouſtenu n'eſtre diviſée par un nombre reiglé de propoſitions, ny certain en ſes Conſequences, ny capable de Reflexion; Comme en effet, l'Experience en eſt une preuve. Car nous ne voyons aucuns animaux inventer des Arts, ny meſme comprendre ceux qui ſont déja inventez, autrement que par je ne ſçay quelle memoire, & par une confuſe connoiſſance, ny changer de biais en ce qu'ils font, quand on leur change la circonſtance, ny adjouſter à ce qui eſt propoſé par autruy; Ce qui neantmoins eſt une des plus foibles marques de noſtre Eſprit, témoin ce dire des Anciens.

On adjouſte aiſément aux choſes inventées.

Toutes ces Actions ne tombent point ſous la faculté des Animaux, & ne ſont non plus de leur portée, au jugement meſme de ceux qui parlent le plus à leur advantage. Tout ce qu'ils peuvent alleguer en faveur de cette Nature brutale, c'eſt qu'elle infere pour le moins une choſe de l'autre, quoy que ce ne ſoit pas avec art, ny avec une parfaite clarté; Ils rapportent là deſſus une infinité d'exemples generaux & particuliers. Les generaux, comme plus faciles à diſſoudre, ne nous arreſteront pas long-temps. Car quant à ce qu'ils nous objectent de la prevoyance des Animaux en la generation de leurs petits, en leur maniere de vivre, en la violente ardeur qu'ils ont pour la propagation de leur Eſpece, & ainſi de pluſieurs autres choſes merveilleuſes, il n'eſt rien ſi aiſé que de l'attribuer au ſeul Inſtinct de leur Nature. Comme cette ſage Mere fait germer & croiſtre les plantes, ſans que toutesfois elles en ſçachent rien au vray, ny diſtinctement, ny meſme confuſément: Ainſi cette puiſſante & univerſelle Cauſe rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, non pas à la verité ſans qu'ils connoiſſent rien; car ils ont une maniere de Connoiſſance, comme eſtans plus parfaits que les Vegetaux, mais pour le moins ſans qu'ils raiſonnent, pour n'eſtre pas ſi relevez que les hommes. C'eſt donc au ſeul Inſtinct naturel que toutes ces choſes ſe doivent attribuer, veu le deſir que la Nature ſemble montrer de ſa conſervation, qui eſt double, à ſçavoir de l'Individu, & de l'eſpece. Le deſſein de conſerver leur Eſpece, les fait engendrer, & celuy de conſerver l'Individu les porte à la queſte, pour l'entretenement de leur vie, & à prevenir les ſurpriſes des autres Beſtes, ou les aguets des Chaſſeurs.

L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoiſſances beaucoup plus grandes que n'eſt leur nature; Entre leſquels l'Elephant, le Singe, & le Chien, ſont eſtimez les plus raiſonnables; comme encore parmy les individus de ces Animaux, l'on en compte quelques-uns plus merveilleux que les autres. Ils rapportent entre pluſieurs Hiſtoires celle d'un certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de ſon Maiſtre, & faiſoit beaucoup de choſes de celles que font les Hommes, voire meſme juſques-là que d'avoir ſçeu eſcrire ces propres paroles: *I'ay moy meſme eſcrit cecy, & dedié les dépoüilles Celtiques*. A cét Exemple ils en adjoûtent un autre d'un Elephant Indien, qui avoit appris la langue des Portugais, un peu aprés la conqueſte de Goa. Comme on luy eut donc commandé quelque choſe extremement difficile, à ſçavoir de tirer un Vaiſſeau échoüé contre la gréve, il s'efforça d'obeïr avec une grande docilité. Mais l'entrepriſe ſemblant au deſſus de ſon pouvoir, aprés quantité de prieres & de menaces, voyant qu'on luy faiſoit derechef le meſme commandement au nom du Sereniſſime Roy de Portugal ; *Hoho*, répondit-il, avec une voix articulée, c'eſt à dire en langage Indien, *Ie le veux*, ou, *j'en ſuis content*. Ce qu'il n'euſt pas pluſtoſt dit, que par un effort extraordinaire il mit le Navire à bord, preſque contre l'eſperance de tout le monde. Pluſieurs autres exemples ſe diſent des Elephans, qui les font ſemblables non ſeulement à l'eſprit de l'homme, mais encore à ſon naturel ; comme l'amour des femmes, la jalouſie des rivaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres ſentimens approchans de noſtre nature, parmy leſquels il n'y en a point de plus memorable, que celuy dont Lipſe fait mention, qui eſt tel.

Un Elephant ayant receu commandement de ſon Maiſtre de porter une Cruche deſſoudée à raccommoder, chez le Potier, obeït ſans reſiſtance. Mais il arriva que l'Artiſan eſtonné au poſſible de la docilité de cét Animal, & plus encore de ſon eſprit, ſe reſolut de le tromper en l'ouvrage qu'il luy avoit apporté. Et de fait, il feignit devant luy de rejoindre la fente de cette Cruche, & donna quelques coups de marteau deſſus, comme ſi c'euſt eſté à deſſein de la reſſouder. L'Elephant la rapporta tout auſſi-toſt à ſon Maiſtre, qui au premier ſervice qu'il en voulut tirer, connut par épreuve que l'eau s'en alloit de meſme qu'auparavant. Dequoy extremement irrité, il menaça fierement cét Animal de le chaſtier de ſa faute, & luy commanda derechef de rapporter la Cruche au Potier, avec des plaintes dequoy la beſongne eſtoit ſi mal faite. L'Elephant retourna donc en cette meſme boutique, avec des yeux flamboyans, & un geſte qui faiſoit bien voir qu'il eſtoit fort irrité, témoignant en effet au maiſtre Potier ſon reſſentiment, qui procedoit de ce que la Cruche avoit eſté ſi mal rejointe. L'artiſan en receut d'abord un eſtonnement extreme me, & fit ſemblant encore une fois de la racouſtrer, pour voir juſques à quel point iroit le jugement de cét Animal. Il fit donc ſemblant de la bien rejoindre, & de boucher cette petite ouverture par l'invention que tels Ouvriers ont accouſtumé de pratiquer. Mais l'Elephant ne ſe fiant pas à celuy qui l'avoit dé-jà trompé, porta ſa Cruche dans la riviere, avant que de la rendre à ſon Maiſtre, pour experimenter ſi l'eau échappoit encore. Ce qu'ayant trouvé par effet, on ne ſçauroit dire avec combien de rage, & de fureur, il retourna chez le perfide, qui l'avoit abuſé, & le menaçant du bout de ſa trompe, il luy imprima ſi avant la frayeur en l'ame, qu'il perdit l'envie de continuer ſes riſées, & n'eut point de plus grande haſte que d'accomplir diligemment la volonté de cét Animal. Il y contribua donc toute ſon induſtrie, de ſorte qu'à la ſeconde épreuve que fit l'Elephant, il vid qu'il ne ſe perdoit pas une ſeule goute d'eau. Dequoy ſe ſentant fort ſatisfait, il prit une mine plus tranquille, & remporta paiſiblement la Cruche à ſon Maiſtre. Ne ſemble-t'il pas que cét Animal uſoit de raiſonnement en cette action, & qu'il avoit quelque choſe pardeſſus l'ordinaire des Beſtes brutes?

On rapporte encore une Hiſtoire qui n'eſt pas moins memorable que celle là, touchant la vengeance d'un autre Elephant, jointe à une merveilleuſe ſagacité. Il y en avoit un extremement chery de ſon Maiſtre, & fort mal traitté par le ſerviteur. Celuy-cy ne luy donnoit que la moitié de ſa portion d'avoine, encore que le Maiſtre entendit qu'on la luy donnaſt toute. Or il arriva qu'un ſoir le meſme Maiſtre s'eſtonnant au poſſible dequoy ſa Beſte n'avoit pas l'en-bon-poinct, ny la vigueur accouſtumée, voulut ſçavoir ſi elle mangeoit bien l'avoine, ou ſi ſa maigreur provenoit de quelque autre cauſe. Pour s'en.

s'en éclaircir, il la vint voir repaiſtre au ſoir, & fut tout eſtonné que l'entiere portion de l'avoine ayant eſté miſe devant l'Elephant, il en ſepara une moitié avec ſa trompe, & ſe contenta de manger l'autre. Dequoy le Maiſtre infera, que le perfide Valet fruſtroit tous les jours ce pauvre Animal de la moitié de ſa nourriture, & que c'eſtoit la veritable cauſe de ſa maigreur. Tels, & une infinité de ſemblables exemples ſe rapportent dans tous les Autheurs, touchant la nature des Elephans, aprés leſquels il n'eſt pas aiſé, ce me ſemble, de pardonner à l'erreur de ceux qui les ont jugé capables de raiſonnement.

Quant aux exemples des Chiens, & des Singes, il n'eſt pas neceſſaire que je m'eſtende là-deſſus, à cauſe de la briefveté que j'affecte en tout cét Ouvrage. Il n'eſt celuy d'entre nous qui n'en ait veu des choſes admirables. Car où trouvera-t'on une docilité pareille à celle du Singe? Il imite ſans peine toutes nos façons de faire; il mange proprement comme nous, il s'habille, il ſe couvre, il ſaluë, il emmaillotte & berſe les Enfans; il pratique des vengeances; il ſe plaint des tromperies; & ſe rend meſme capable de faire certaines choſes, qui ne ſemblent dependre que de la connoiſſance des Arts. Pour ce qui eſt des Chiens, à peine y a-t'il perſonne qui ne s'eſtonne de leur bon naturel, qui ne les trouve ſenſibles aux careſſes, revéches à deſobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la deffence de ce qu'ils ayment. Nous les inſtruiſons facilement à la chaſſe: Ils inventent pour cela des ruſes admirables: ils font mille plaiſanteries en ſauts, en courſes & en gambades: ils retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à point nommé Bref, en toute la ſuite de leur vie, ils ſemblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & ſe rendre compagnons de la noſtre, de meſme qu'ils le ſont de la demeure. Ce qui n'eſt poſſible pas ſans myſtere : Car il n'y a celuy qui ne ſçache bien que de la façon qu'ils ayment noſtre eſpece, ils ne s'en éloignent jamais, ny pour les coups, ny pour la faim, & que toutes choſes leur ſemblent indifferentes au prix de leur Maiſtre, voire meſme que cette amitié dure aprés la mort. Témoin le Chien du Poëte Heſiode, qui demeura prés du corps de ce grand homme, juſques à ce que des ſurvenans le mirent en terre ; & peu de temps aprés il accuſa les Aſſaſſins de ſon Maiſtre, avec des cris & des hurlemens, enſuite deſquels ces meſchans furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent que pour aller au ſupplice.

Une pareille choſe, & encore plus admirable, ſe raconte d'une autre Chien, qui fit un duël contre un Homme, pour prouver corps à corps l'aſſaſſinat de ſon Maiſtre ; & de cela il en arriva la victoire au Chien, & la punition au Meurtrier. Mais je m'amuſerois en vain à rapporter des exemples touchant la fidelité des Chiens, puis que les Hiſtoires publiques, & toutes les maiſons des particuliers ſont pleines de ces merveilles, la conſideration deſquelles a convié beaucoup de gens à croire qu'ils eſtoient capables de raiſonner. Ce qui toutesfois ne vient pas de cette ſeule experience. La ſource, à mon avis, en eſt tirée de bien plus loin, à ſçavoir, de la Metempſycoſe de Pythagore, qui ayant publié par toute l'Italie, que les Ames humaines paſſoient d'un Corps à l'autre, juſques à la fin des ſiecles, donna ſujet à cette opinion, & fit croire à beaucoup de gens, que les eſprits vertueux avoient leur retraitte aſſeurée dans des corps agreables & tranquilles, comme ſont le Cygne, la Brebis, & quantité d'autres ; Que les Genereux ranimoient des Aigles ou des Lions, & que les Malicieux avoient à devenir Renards, les Voluptueux,

luptueux, Pourceaux; les Bien-adviſez, Elephans; les Fideles, Chiens; les Ingenieux, Singes; & ainſi des autres; Puis il diſoit, que ces meſmes Ames rentroient dans des Corps humains, & revenoient faire une courſe en leur premiere lice, continuant de cette ſorte juſqu'à l'entiere revolution des ſiecles, qu'ils appelloient *la grande Année*, à ſçavoir, celle qui ramenoit les choſes à leur premier point; & faiſoit revenir en meſme eſtat, en meſme circonſtance, & en meſme progrez toutes les actions de la vie. Cette fantaiſie donc a donné ſujet de s'imaginer, que la faculté de raiſonner eſtoit compatible avec les Beſtes brutes; d'où vient que pluſieurs ont creu les Animaux capables de l'expreſſion meſme, quoy qu'ils advoüent la nature de leur langage entierement diverſe de la noſtre, & qu'elle ſemble inarticulée.

On dit que noſtre Eſope s'aheurtoit entierement à cette opinion, & qu'il eſtoit l'homme de ſon temps qui ſçavoit le mieux expliquer les voix des Beſtes, & les chants des Oyſeaux. A cela ſe rapporte en quelque façon ce que diſent les SS. Perſonnages, à ſçavoir que les Beſtes publient avec leurs voix les loüanges de Dieu, comme ſi elles prononçoient, non des paroles indiſtinctes, & ſans deſſein, mais des Hymnes particuliers, pour la loüange de leur Createur. Ce paſſage meſme de David, où il eſt dit, *Que les Cieux racontent la gloire de leur Createur*, peut contribuer à cette opinion, avec une infinité d'autres preuves tirées de l'Eſcriture.

Mais ces raiſons laiſſées à part, nous dirons avec les Chreſtiens, & avec les Peripateticiens, que le ſeul Homme eſt capable de diſcourir, & que toutes les actions que nous admirons aux Animaux, procedent de l'Inſtinct naturel, qui eſt en eux, & qui ſe ſert de leurs cinq ſens, de leur imagination, & de leur memoire, ſi ce n'eſt que Dieu les éleve miraculeuſement à la faculté de parler, comme il fit l'Aſneſſe de Balaam, & en ce cas-là, nous n'aurions beſoin que d'un acquiécement d'Eſprit, & d'une creance humble & ſoubmiſe.

Pour prouver cette verité, il ne faut que ſe remettre en memoire la définition de l'Homme; Car il doit eſtre en quelque choſe ſemblable, & en quelque choſe auſſi different des autres Creatures, puis qu'il n'y a rien dans le monde qui ne ſoit compoſé de genre, & de difference. Cela eſtant plus clair que le jour, & generalement advoüé par toutes les Eſcoles, nous voyons bien en quoy l'Homme convient avec tous les autres Corps de la Nature, à ſçavoir en l'Eſtre, & pareillement en quoy il convient avec les Beſtes, à ſçavoir en l'Animalité. Il eſt donc bien de dire; l'Homme eſt un Animal, puis que l'Eſtre Animal le ſpecifie dans l'Eſtre commun, & le met hors de pair des choſes qui ne ſont point vivantes. Or n'eſt-ce pas aſſez pour définir l'Homme, de dire qu'il eſt un Animal; autrement nous pourrions inferer, qu'il eſt un Chien, un Cerf, ou un Leopard. Il y a quelque difference entre ces Beſtes brutes & luy, & quelque choſe ſpecifique, qui le conſtituë en luy, & le diſtingue des autres. S'il y en a une, elle ne peut eſtre que la Raiſon: De cette façon, ou il ſera le meſme qu'eux, ou il en ſera diſtingué, pource qu'il eſt Raiſonnable. Tellement que c'eſt une choſe bonne & veritable en la définition de l'Homme, de l'appeller un *Animal raiſonnable*, ce qui en exclud par neceſſité toutes les autres Beſtes. Or eſtre Raiſonnable n'eſt autre choſe que connoiſtre le Vray d'avec le Faux, & le Bien d'avec le Mal. Ce qui ne ſe peut faire ſans le Diſcours, qui eſt l'inſtrument de la Connoiſſance; le diſcours donc appartient à l'homme, & non pas aux autres Animaux.

Cela ſe pourroit encore prouver par l'invention qu'il a faite des Arts, par les Sciences, par la prudence de ſon élection, par la Conjecture, par la Vertu qu'il a de deliberer, & par mille autres parties, dont les animaux ſont entierement dépourveus. Il n'y a nul Homme, quel qu'il ſoit, qui ne ſe rende tres-ſuffiſant en certaines choſes particulieres, l'un aux Lettres, l'autre au jeu, l'un en la conduite des Empires, l'autre aux affaires privées, & quelques uns meſmes ſont ſuffiſans en l'art de prouver leur inſuffiſance. Mais ces Beſtes, qui nous ſurpaſſent toutes en quelque choſe corporelle, comme en la vivacité des yeux, en l'excellence de l'odorat, en la force, & en l'agilité, nous cedent neantmoins entierement, & meſme au moindre de nous, toutes les puiſſances de l'Entendement. Elles n'adjoûtent rien aux inventions, elles ne diviſent ny ne des-uniſſent rien en leur ame, du moins ſelon qu'il eſt permis d'inferer par le dehors. De plus, elles ne font aucune reflexion, & ne ſe connoiſſent point. A quoy l'on peut adjoûter, que ſi les Beſtes avoient la moindre lumiere de raiſonnement, elles l'employeroient à trouver le moyen de leur conſervation. Car ſi l'Inſtinct naturel qui les accompagne, les portent neceſſairement a maintenir leur eſpece par la generation ; & l'individu par la nourriture, à plus forte raiſon le diſcours les convieroit à chercher de plus en plus les moyens de ſe maintenir en vie & en liberté, comme il ſe remarque tous les jours en l'Homme, qui de ſa nature eſt raiſonnable. Cela eſtant, pour peu d'eſprit qu'elles euſſent, il ne leur ſeroit pas mal-aiſé d'éviter noſtre ſubjettion, veu les autres avantages qu'elles ont en grand nombre par-deſſus nous, comme la force & l'adreſſe du Corps, joincte à la perfection de tous les ſens ; & en ce cas-là, nous n'aurions jamais apris à dompter domter les Lions, qui ſurpaſſent de bien loin noſtre valeur, ny les Elephans, auprés deſquels nous ne ſemblons que des Mouches, ny les Tygres, dont la legereté eſt imperceptible à nos yeux, ny les Serpens, dont la ſeule veuë imprime de l'horreur à toute noſtre Eſpece, ny les Baſilics, qui font mourir du regard, ny les Poiſſons, qui ſont enfermez dans les abyſmes de l'eau, ny les Oyſeaux, qui ont libre toute la plaine de l'air. Bref, il n'y auroit aucune ſorte de Brutes, qui ne pût en quelque façon ſe diſtraire de noſtre obeïſſance. Mais au défaut de cela, nous voyons avec combien de facilité les Animaux ſe laiſſent domter à nous, comment ils ſouffrent d'eſtre attelez à nos Charruës, à nos Carroſſes, & à nos Chars de triomphe; comment ils endurent la ſelle & l'éperon; comment nous leur dreſſons des pieges, & nous en rendons les Maiſtres; Ce qui ne ſeroit point à la verité, ſi avec les advantages du corps, la Nature leur avoit donné la faculté de diſcourir.

Mais c'eſt trop nous arreſter à la preuve de cette Opinion. Venons maintenant à la refutation des Exemples. Premierement, nous aurions toûjours quelque droict de les mettre en doute, puis que des choſes éloignées il n'y a point de certitude, & meſme que les conteurs de nouvelles proches de nous, les accroiſſent & les amplifient prodigieuſement. Suppoſons neantmoins que tels Hiſtoriens ne ſe ſoient trompez, non pas meſme en un ſeul poinct de la Verité, encore n'eſt-ce pas une preuve concluante, pour verifier le Raiſonnement des Beſtes. Quant à l'Elephant qui écrivit de ſa trompe, il eſt certain qu'il ne le fit que par memoire, & que ſon Maiſtre l'avoit quelques jours auparavant inſtruit à cela, au deſçeu de tout le monde, afin qu'il pratiquaſt ſa leçon à découvert, & qu'il ſurpriſt les ſpectateurs avec plus de merveille ; ce qui ſembleroit nouveau, s'il ne ſe trouvoit encore aujourd'huy quantité de Charlatans, qui pour gagner de l'argent, dreſſent les Beſtes à de ſemblables tours de ſoupleſſe. Voilà tout ce que l'on peut dire raiſonnablement là-deſſus : car il m'eſt permis, ou de ne croire pas cét Exemple, ou de le croire avec cette condition, que ſon Precepteur l'avoit inſtruict.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire de l'autre Elephant qui conduiſit par un cable le débris du Vaiſſeau hors de la Mer, c'eſt une choſe pleine d'apparence, que non pas le nom du Roy de Portugal, mais la violence du commandement luy fit faire un effort extraordinaire, pour la crainte de la punition, qui eſt auſſi commune aux autres Animaux, qu'à luy. Le Troiſiéme Exemple que j'ay allegué, pour raconter les merveilles de l'Elephant, à ſçavoir de cette Cruche, & de ce Potier, peut avoir eſté fait par Imitation, dont les Animaux ſont capables. Car il n'eſt pas incompatible qu'il n'euſt veu ſouvent faire cette action à ſon Maiſtre, pour éprouver ſi un Vaiſſeau eſtoit bien joint & bouché de tous coſtez, ou ſi la liqueur en échapoit, & partant ce n'eſt pas merveille s'il s'adviſa de le pratiquer apres luy, comme une infinité de choſes que les Beſtes, & les Enfans font avec nous.

Il reſte maintenant à parler de celuy qui fit deux parts de ſon avoine, pour advertir le Maiſtre de la perfidie du ſerviteur, en quoy il eſt aiſé de dire, ce me ſemble, que l'Animal n'avoit pas ce deſſein ; mais que ſa coutume eſtant de ne manger depuis pluſieurs jours que la moitié de cette meſure, ſon appetit s'y accoutuma de telle ſorte, qu'il voulut reſerver l'autre, pour la manger quand il auroit faim. Ce que font auſſi bien les Fourmis, & les Beſtes, qui ruminent, à qui le naturel Inſtinct a donné certaines retenuës pour conſerver leur proviſion, ſoit qu'ils ſe trouvent

inca-

Digitized by Google

incapables de manger avec excez, comme nous faiſons, ſoit que la nature ait de la prevoyance pour eux, & les incline à l'épargne de leurs biens.

Ce qu'on dit maintenant des Chiens & des Singes, eſt de facile réponſe; à ſçavoir, que la memoire étant excellente en tous les deux, ils ſe forment, l'un à plaire à l'homme, l'autre à imiter ſes actions, qui eſt pluſtoſt la marque d'une facile imagination, & d'une memoire heureuſe, que d'aucun raiſonnement. Quant aux voix des Animaux, je croy bien qu'elles ſont un ſigne naturel de leurs appetits, mais non pas un ſigne d'inſtitution, comme les paroles; Par exemple, ce n'eſt pas d'un conſentement univerſel que les Loups ont accoûtumé de hurler de telle ou telle ſorte, d'y adjoûter tant d'articles, & d'élancemens de voix, mais c'eſt que la nature leur a imprimé certains ſons, qui ſervent de marques à leurs appetits, & ſont connus non ſeulement des Animaux de leur eſpece, mais encore des autres. Le meſme ſe remarque en la Poule, qui ne pond jamais qu'elle ne jette une ſorte de cry, que les autres Poules, enſemble les Villageois, & les Renards meſme, connoiſſent parfaitement. Mais de dire qu'ils raiſonnent entre eux, & qu'il y ait un art de les entendre, c'eſt une choſe tout à fait extravagante. Car cela conſiſteroit apparemment, ou en la diverſité des ſyllabes, ou en leur redoublement; au lieu que nous voyons pour l'un, que c'eſt touſiours une meſme choſe, & pour l'autre, que les Animaux les redoublent ſans choix, ou ſeuls, ou accompagnez, ou en la preſence de ceux de leur eſpece, ou des autres. Il n'eſt donc pas à propos de s'imaginer qu'ils le faſſent par art; mais il eſt bien à croire que ſi noſtre Eſope n'euſt point eu de plus excellent ſçavoir, que celuy qu'on luy attribuë d'avoir entendu le langage des

Beſtes, nous ne ſerions pas maintenant en peine de luy ſervir de Mythologiſtes. Le meſme ſe peut dire d'Apollonius de Thyanée, que l'on tient avoir eſté fort ſçavant en cette maniere de connoiſſance, & qu'une fois il declara à ſes Diſciples qui voyageoient avec luy, le complot de certains Oyſeaux, qui s'eſtoient advertis l'un l'autre, qu'un ſac de grain eſtoit verſé ſur le grand chemin. Ce qu'il leur pût auſſitoſt dire, ou par art Magique, ou par quelque ſubtil advis qu'il en eut luy-meſme, que par le diſcours des Animaux.

Pour le regard des loüanges que les Oyſeaux meſmes donnent à Dieu, cela doit eſtre receu avec explication, pluſtoſt qu'au pied de la lettre. Car il eſt tres-veritable qu'ils ne ceſſent de chanter les loüanges de Dieu; c'eſt à dire, que la nature le louë par leur voix, de la meſme façon qu'un excellent portraict publie la gloire de ſon Autheur, ou qu'un Luth qui eſt touché d'une bonne main, annonce luy-meſme l'addreſſe du Muſicien. C'eſt ainſi, & non autrement, qu'il faut entendre ces paſſages, à ſçavoir que les Animaux chantent les merveilles de Dieu, & que par eux, qui ſont ſes Ouvrages, on connoit la toute-puiſſance de l'Ouvrier.

Je m'eſtendrois plus au long ſur un ſi ample ſujet, n'eſtoit que ma digreſſion a eſté trop importune, & peut-eſtre hors de ſaiſon, bien qu'à la verité l'auſtere reprehenſion des Vices, que nous avons faite en tous les Diſcours precedens, nous ſemblaſt permettre en celuy-cy de prendre quelque eſpece de recreation, ſoit au recit de ces Hiſtoires, ſoit en propoſant une Queſtion ſi plauſible comme eſt celle-cy. D'ailleurs, il eſtoit à propos d'aller au devant de l'opinion de ceux, qui pouvoient dire qu'Eſope n'euſt jamais fait debiter ſes moralitez à des Animaux reptiles, volatilatiles, & quadrupedes, s'il ne les euſt creu capables de raiſonnement. Mais ſi cela eſtoit, il faudroit conclurre auſſi, qu'il auroit tenu les arbres & les buiſſons pour judicieux, puis qu'il les introduit parlans quelquesfois enſemble, avec un ſens auſſi myſterieux qu'utile. Ayant donc à diſcourir de la Vertu, ſon intention n'a pas eſté de mettre en jeu des Creatures capables de diſcours, mais il a voulu ſeulement eſtaller les ſerieuſes maximes de la Morale, ſous l'écorce de pluſieurs Fables, ou fictions, afin de ſucrer la pilule aux Hommes foibles, & leur faire gouſter la ſincerité de ſes enſeignemens, par le divertiſſement qu'apportent les Fables. Cecy eſtoit autresfois le but de la vraye Poëſie, bien que toutesfois elle differe de cét ouvrage, en ce qu'elle ne met en avant que des Hommes & des Dieux, au lieu que ce genre d'écrire y met auſſi les Beſtes brutes, & les plantes. Encore voyons-nous qu'Homere, le Prince des Poëtes, a fait un Poëme des Rats & des Grenoüilles, qu'il appelle *Vatracomyomachie*. Or bien que la veritable Poëſie, c'eſt à dire, celle que nous enſeigne la Vertu, ſous les Fables celeſtes & humaines, ait beaucoup d'avantage ſur un œuvre pareille à la noſtre, ſi eſt-ce que celle-cy la devance en quelque façon, principalement en la briefveté de la Fable, en l'abondance du ſuc, ou des bonnes choſes, & ainſi du reſte.

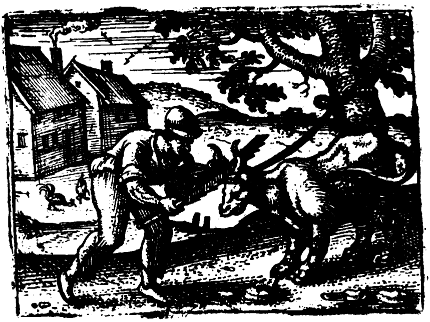
Mais c'eſt avoir aſſez demeuré hors de noſtre chemin; Il faut revenir au but de cét œuvre, qui eſt l'application des Fables. Celle-cy ne ſignifie proprement, ſinon que le conſeil & l'induſtrie ſont capables de plus de choſes que n'eſt la force. Homere nous a voulu perſuader cela fort ſubtilement dans ſon Poëme, où il donne touſiours l'avantage à Vlyſſe ſur tous les autres Heros des Grecs, qui neantmoins eſtoient en

partie

partie plus Vaillans, mais tous enſemble moins ingenieux que luy. C'eſt pour cela meſme qu'il fait partir Vlyſſe tout ſeul, pour executer pluſieurs entrepriſes mal-aiſées, comme pour avoir Achille, & pour recouvrer les fléches de Philoctete ; au lieu qu'il le donne pour compagnon à Diomede, quand il l'envoye dans le Camp des Troyens, pour faire une action de conſequence, qu'il avoit imaginée. Par où, ſans doute, cét excellent homme nous veut apprendre, que la Prudence ſans la Force peut beaucoup, comme au contraire la Force ſans la Prudence ne peut rien. Il nous declare encore plus expreſſement l'Importance du bon Conſeil, lors qu'eſtant queſtion de terminer quelque haute affaire, ou de ſortir d'un grand peril, il le fait toûjours accompagner luy & ſon fils Thelemaque, de la Déeſſe Minerve, qui preſide à la Prudence. En quoy il me ſemble plus judicieux que Virgile, qui ne donne pour conſeil à ſon Enée que ſa Mere Venus, Déeſſe de la Volupté, ſi ce n'eſt quand il ſuppoſe quelque apparition de Mercure, ou d'Anchiſe ſon Pere. C'eſt donc la Prudence qui nous tire des dangers : Elle qui conduit nos entrepriſes à une heureuſe fin : elle qui fait les Loix, & les Legiſlateurs, qui rend heureux les Amans, & qui favoriſe les Guerriers. En un mot, c'eſt elle-meſme qui produit tous les effets, qui nous ſemblent admirables dans le Commerce du monde. Cette Reyne apprend aux petits à ſe deffendre contre les Forts, aux Grands à commander en aſſeurance, & aux Republiques à ſe maintenir en liberté. Avec elle jamais un homme n'a eſté des-honoré pour un long-temps, ny un Eſtat perdu tout à fait. Nous pouvons donc à bon droit l'appeller le phanal de noſtre vie, le fil de nos labyrinthes, & la conſolatrice de nos peines.

FA-

FABLE CIV.



Du Laboureur, & du Taureau.

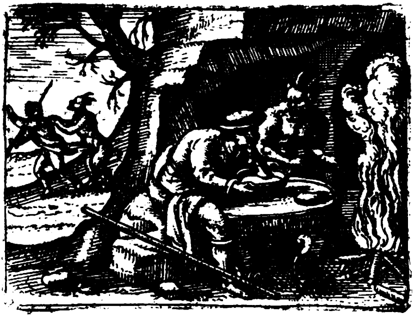
VN Laboureur avoit un Taureau, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ny d'eſtre lié non plus. Pour l'empécher donc de frapper des cornes, comme il avoit accoutumé de faire, il uſa d'une plaiſante fineſſe; qui fut de les luy ſcier toutes deux. Cela fait, il l'attella, non pas au chariot, mais à la charuë, afin qu'il ne ruaſt plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrémement aiſe de ce que le Taureau ne le pouvoit frapper, ny de ſes cornes, ny de ſes pieds. Mais pour tout cela, il ne laiſſoit pas de l'incommoder, en luy reſiſtant, pour ce qu'il luy couvroit la teſte de poudre, & luy en rempliſſoit la bouche & les yeux.

DISCOURS MORAL.

PAr ce Taureau, qui ſe ſouleve ſans ceſſe contre le Laboureur, nous apprenons qu'il y a certains Eſprits ſi revéches, & ſi mal traittables, que l'on ne les peut divertir, ny par Art, ny par Conſeil. Ce qui procede, ſans doute, de je ne ſçay quelle Coutume libertine, & tout à fait débordée, qui les a ſi fort deſliez de la ſubjettion, qu'ils dédaignent les conſeils qui viſent directement à leur Bien. Ils ne veulent pas meſme preſter l'oreille aux Remontrances des Vieillards des-intereſſez; Au contraire, ils ſe mocquent de leur maniere de raiſonner, qu'ils appellent réveuſe, & trop lente, ſans conſiderer avec Tacite; *Que les Entrepriſes ſont mieux aſſeurées & ſouſtenues par les Conſeils froids & meurs, que par les perilleux & les violens.* Ces Indiſcrets font gloire de choquer à tout propos ceux qui ne parlent que pour leur bien, & s'oppoſent auſſi-toſt à la douceur qu'à la rudeſſe. Ce qu'ils ne feroient jamais, s'ils ſçavoient bien conſiderer qu'en nos affaires propres nous ſommes toûjours intereſſez; & que par cette raiſon noſtre Eſprit ne voyant pas les choſes toutes pures, mais par les yeux du profit tant ſeulement, n'eſt point capable de les examiner avec tant de ſoin, ny ſi ſainement, que s'il n'y avoit aucune part. Ce qui neantmoins eſt tellement vray, que de deux Eſprits égaux, l'un ſera moins clair-voyant en ſes affaires propres, qu'en celles de ſon compagnon. De ce manquement de conſideration l'on void naiſtre d'ordinaire le Refus & l'Opiniaſtreté contre les Conſeils. De là vient cét endurciſſement d'Eſprit, qui nous fait tenir pour ſuſpects nos meilleurs Amis, juſques à les accuſer de Perfidie, combien qu'ils ne ſoient guidez que du veritable zele de nous ſervir.

Digitized by Google

FABLE CV.



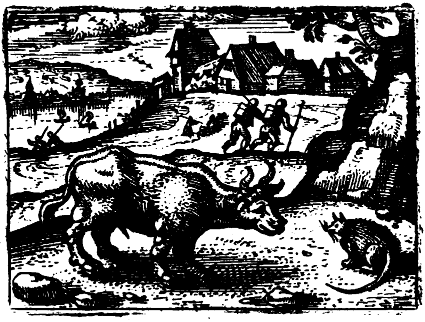
Du Satyre, & du Voyageur.

VN de ces Satyres, qu'on tenoit anciennement pour eſtre Dieux des Foreſts, ayant pitié d'un pauvre Paſſant, tout couvert de neige, & tranſy de froid, le mena dans ſa Cabane, & le fit aſſeoir auprés du feu. Mais ayant pris garde qu'il ſoufloit dans ſes mains, il luy en demanda la cauſe: A quoy le Voyageur répondit, *qu'il le faiſoit pour les échauffer.* En ſuite de cela, ils ſe mirent tous deux à table, où la premiere choſe que fiſt l'Eſtranger, fût de ſoufler ſa boüillie: Ce que voyant le Satyre, il en voulut derechef ſçavoir le ſujet; Et comme il eut appris *que c'eſtoit pour la rafroidir*, ne pouvant plus ſouffrir un tel Hoſte dans ſa cabane; *Sorts de ceans,* luy dit-il, *car je ne ſuis pas d'humeur à m'accommoder avec un Homme qui ſe contre-dit ainſi en ſes paroles.*

DISCOURS MORAL.

L'Action de ce Satyre nous adviſe de n'admettre à noſtre table des perſonnes doubles en paroles. Car c'eſt un glaive tranchant des deux coſtez, que la langue de ces Hommes-là, qui peuvent nuire auſſi-bien à leurs Amis qu'aux autres, s'accommodant tantoſt à nos ſentimens par flatterie, & tantoſt à ceux de nos Ennemis par méchanceté. Or comme il arrive ordinairement que la cajolerie & la complaiſance, ſont de vrays Pieges à ſurprendre les fols, le nombre deſquels eſt infiny. De là vient auſſi que ceux qui les tendent, y font tomber aiſement les maladviſez. Il eſt donc certain que tels perfides, diſant autrement qu'ils ne penſent, ſont plus à craindre, que les perſonnes declarées à noſtre ruine, à cauſe que ſous l'appas des douces paroles, elle eſt capable de nous infecter d'un poiſon mortel, & de remplir d'amertume les douceurs de l'Hoſpitalité. En effet, comment nous pouvons-nous fier à une perſonne qui eſt mille fois le jour double à ſoy-meſme, & comment adjoûter foy à la parole d'un Homme qui n'en a point? Si le plus agreable fruit de l'Amitié conſiſte en ſa durée, quelle perſeverance doit-on attendre d'un faux Amy, qui change à tout coup d'opinions, & comment nous ſera fidele celuy qui ne le fut jamais à perſonne?

FABLE CVI.



Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau ſe ſentant mordu au pied par le Rat, qui tout à l'inſtant s'alla cacher dans ſon trou, s'en mit tellement en fougue, qu'élevant ſes cornes, il chercha ſon Ennemy de tous coſtez, ſans qu'il luy fût poſſible de le trouver. Alors le Rat ſe mocquant de luy; *Il ne faut pas*, dit-il, *que pour eſtre robuſte comme tu és, & fortifié d'une peſante maſſe de chair, tu continuës deſormais de mépriſer les uns & les autres, puis que maintenant un petit Rat t'a bleſſé, ſans que pour cela il ait encouru aucun danger.*

DISCOURS MORAL.

VOicy un exemple qui nous fait ſouvenir du commun Proverbe, qui dit, *Qu'il n'y a point de petits Ennemis.* Cela ſe verifie par les raiſons & par les exemples. Quant aux raiſons, elles ſont fondées ſur le juſte partage des qualitez. Car la nature ayant donné à tous les Animaux dequoy ſe contenter dans le monde, & dequoy ſe garantir de la violence & de l'oppreſſion, il ne faut pas que les forts & les puiſſans s'imaginent de pouvoir avec raiſon gourmander les foibles, qui ne ſont pourveus d'aucune invention pour ſe deffendre, mais qui peuvent faire ſuppléer l'addreſſe au defaut de la puiſſance. Que ſi en cela meſme la neceſſité les contraint de ceder à leur ennemy, en tel cas ils ont moyen de rencontrer une eſpece de ſeureté en leur méfiance, & en leurs ſoins continuels; voire-meſme il y en a qui n'ont trouvé le moyen de leur conſervation que dans leur propre foibleſſe; Témoins pluſieurs petits Princes Souverains, qui pour la conſideration du peu de pouvoir qu'ils ont, s'attaquent aux plus grands Roys, pource qu'il leur eſt aiſé de ſe donner, ou de ſe mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur ennemy. Ce qui fait que bien ſouvent quelqu'un de ces Princes entretient deux Couronnes en jalouſie, ſans en eſtre accablé neantmoins, veu l'intereſt que chacune d'elles prend à l'envy, pour empeſcher l'accroiſſement de ſon égale. C'eſt ainſi que l'impuiſſance meſme ſert quelquefois de ſupport aux Hommes, comme il ſe void en la petiteſſe de ce Rat, qui le fait échaper, en ſe mocquant de la pourſuite du Taureau.

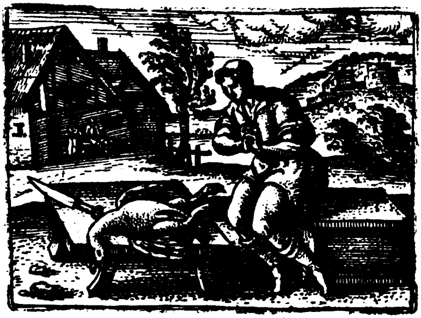
Il n'y a donc point d'Ennemis à mépriſer, quand meſme ils ſeroient entierement hors de la proportion de nos forces. D'ailleurs, le deſeſpoir ne trouvant rien de difficile, ny de dangereux, eſt le pire perſecuteur de ceux qu'il a pris en bute, l'experience nous faiſant voir qu'un Ennemy que nous avons mis aux termes de ſe vanger, eſt un Demon que l'on ne peut aſſez craindre. Auſſi eſt-ce de là que viennent

Digitized by Google

les revoltes des Payſans & du menu Peuple, à qui la fureur met les armes à la main, & les porte indiſcrettement à des actions precipitées, & dommageables. Telles violences tombent d'ordinaire plus aiſement dans l'eſprit des petits, que des autres, ſoit qu'on les conſidere comme tels, à raiſon de leur ſtupidité, ou bien de leur impuiſſance. Pour le premier, une Ame foible en eſt beaucoup plus ſuſceptible qu'un grand courage, pource qu'elle ne ſe propoſe pas ſi vigoureuſement des remedes à ſes maux; Et quant au ſecond, il eſt d'autant plus veritable, qu'il ſe fonde ſur l'épreuve journaliere, qui fait voir que les gens de peu ſe jettent plus hardiment dans l'extremité, que les Mediocres, ou que les Grands, d'autant qu'ils ne trouvent point chez eux aucun eſpoir de conſolation, ou de vengeance. S'il eſt donc vray que nos Inferieurs ſont plus enclins à ſe deſeſperer, il faut conclure par là qu'ils ſont auſſi plus redoutables, puis qu'il n'y a rien de ſi furieux que le deſeſpoir, & que comme dit Seneque, celuy eſt de-jà maiſtre de la vie d'autruy, à qui la rage fait abandonner la ſienne propre.

On peut alleguer une autre raiſon, pourquoy les Ennemis foibles ſont fort à craindre; c'eſt qu'ils ont tous les Genereux de leur coſté. Ce qu'il eſt impoſſible de nier legitimement, ſi l'on conſidere que la plus ſpecieuſe matiere de generoſité conſiſte en l'aſſiſtance des foibles. Auſſi fut-ce pour cela qu'au temps des anciens Roys de France, & de la Grande Bretagne, les Ordres de Chevalerie furent inventez, à ſçavoir, pour ſecourir les Affligez, empeſcher l'oppreſſion des Pauvres, & les violemens des Filles; tirer reparation des injures, delivrer les Eſclaves, & faire mille autres actions memorables, qui ſervoient de but à la gloire de ces vaillans Paladins. Les Poëtes, nous ont encore voulu figurer cette verité, par les douze travaux d'Hercule, & par ceux de Theſée, ſon glorieux Imitateur, qui s'en alloient tous deux par le monde avec les Armes, pour chaſtier les Méchans, & démettre les Uſurpateurs. L'on peut voir par là qu'il eſt difficile d'opprimer impunement les petites gens, ny de les reduire non plus au deſeſpoir, à force de les perſecuter, ſans attirer ſur ſa teſte une faction puiſſante, & ce qui eſt davantage à craindre, ſans encourir les peines de la haute Juſtice de Dieu. C'eſt luy qui a tant de ſoin de la protection des Pauvres, qu'il s'eſt nommé luy meſme leur Defenſeur, & leur a fait tant d'honneur que de les appeller ſes Membres. Que ſi les parties de noſtre corps veillent à la conſervation de leurs compagnes; ſi la paupiere garantit l'œil de la poudre, ſi l'œil prend garde aux choſes nuiſibles; ſi la main va au devant du coup, pour parer la teſte; ſi la chair environne les parties nobles; ſi le crane couvre le cerveau; bref, ſi la peau envelope le crane & la chair; à combien plus forte raiſon devons-nous croire que ce puiſſant Protecteur garantira ſes Membres de toute ſorte de violences? N'eſt-ce pas luy qui s'eſt reſervé la vengeance, non pour autre ſujet, que pour la ſatisfaction des Affligez? N'eſt-ce pas luy qui a tiré ſon Peuple de la ſervitude des Babyloniens, & du joug de Pharaon? En un mot, il eſt impoſſible qu'il ne ſe plaiſe à faire du bien aux petits, puis qu'il s'eſt rendu petit luy-meſme; Et que cette loy de reſſemblance ne le convie à les maintenir, comme ſouverainement bon, & juſte. Que ceux-là donc n'eſtiment pas avoir à faire à de foibles parties, qui font gloire d'opprimer les petits, ou meſme de les accabler, s'ils peuvent; & qu'ils s'aſſeurent que les Pauvres ne manquent jamais d'un bon ſupport, puis qu'ils ont Dieu de leur coſté.

FABLE CVII.



D'une Oye, & de ſon Maiſtre.

VNe Oye pondoit tous les jours un œuf d'or à ſon Maiſtre; qui neantmoins fut ſi fol, que pour s'enrichir tout à la fois, il la mit à mort, ſur la creance qu'il eut qu'elle avoit apparemment dans le corps une grande quantité de ce metail; Mais le Malheureux fut bien étonné de n'y trouver rien, & s'abandonna ſoudainement aux regrets & aux ſoûpirs; ſe plaignant d'avoir perdu ſon bien, & ſon eſperance.

DISCOURS MORAL.

BIen que nous puiſſions entendre cette Allegorie en deux façons, & accuſer le Maiſtre de cette Oye, ou d'eſtre trop immoderé en ſes volontez, ou

Digitized by Google

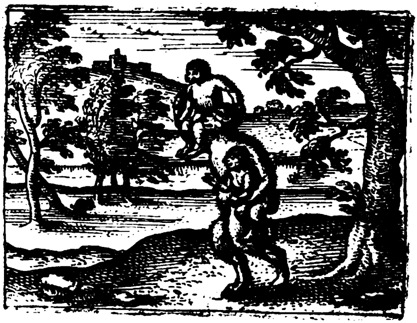
trop violent à les executer, nous ne la prendrons neantmoins que du dernier biais, à cauſe que nous avons cy-devant diſcouru aſſez au long, contre l'Avarice & la Convoitiſe des Richeſſes. Pour verifier donc le ſecond Enſeignement que cette Fable nous donne, à ſçavoir que la precipitation des moyens empeſche la fin d'un affaire, par les incidens & les obſtacles que l'Imprudence y apporte; il ne faut que prendre garde à la contenance de ceux qui marchent trop viſte parmy les ruës, qui ſont les ſeuls que l'on voit broncher ordinairement. Il en arrive de meſme aux Nageurs, entre leſquels, ceux qui vont tout à leur aiſe, ſont preſque toûjours aſſeurez de ſe ſauver du danger, au lieu que ces autres, qui precipitent leurs mouvemens plus que de raiſon, n'ont pas aſſez de force, pour aller juſques au bout de l'endroit perilleux, & ne recouvrent point en l'avancement de leur route, ce qu'ils perdent en la durée de leur vigueur.

L'on peut dire le ſemblable des Actions morales, en matiere deſquelles nous apprenons par épreuve, que l'Homme ne ſe precipite preſque jamais à l'effet de ſes deſſeins, ſans y apporter plus d'obſtacle que d'acheminement. Ce qui procede, ſans doute, de ce que la haſte empeſche la conſideration, ſans laquelle il faut de neceſſité qu'en quelque œuvre que ce ſoit, il y ait de l'impertinence, ou du deſſein. D'ailleurs, l'évenement & la pratique des choſes, dependent pour l'ordinaire du Temps, à quoy le Sage s'accommode diſcrettement; Comme au contraire, l'Impatient fait métier de le prevenir; d'où il advient, qu'à faute de s'y eſtre rendu conforme, il l'éprouve preſque toûjours, & importun, & nuiſible. La Mediocrité eſtant donc requiſe à faire un deſſein, elle l'eſt pareillement à l'executer. Car bien que ce ſoit une Vertu que de donner, elle ne l'eſt pas toutesfois, ſi l'on ne donne à propos, c'eſt à dire en temps & en lieu. Auſſi eſt ce l'advantage que la Prudence Heroique s'eſt reſervé parmy my nous, d'eſtre la Guide de toutes les autres Vertus, c'eſt à dire de les faire pratiquer ſans délay, quand le Temps & les occaſions s'en preſentent. Pour cela meſme les Poëtes ont fait Deeſſe, & non pas Dieu, la Divinité qui preſide à la Prudence; poſſible pour nous monſtrer qu'il faut uſer des choſes avec modeſtie, & non pas bruſquement, ny trop à la haſte. C'eſt un Dieu qui regne ſur les Armes, un Dieu qui preſide au bien-dire, & à la Medecine, & un Dieu de qui les Arts mecaniques relevent. On a fait Dieux (bien que fauſſement) ceux qui ont charge de la Mer, de la Terre, & du Ciel: on a fait Dieu, & non pas Déeſſe, l'Amour; Mais quant à la Prudence, c'eſt à dire à la conduite des actions, on l'attribuë juſtement à une Déeſſe, & encore à la plus modeſte de toutes, pour monſtrer que nous devons nous conduire avec quelque lenteur, & quelque attrempance dans nos deſſeins, afin de les faire reüſſir. C'eſt pour cela que les jeunes gens, pour eſtre plus bruſques que les Vieillards, ſont auſſi plus ſujets à faillir; à raiſon dequoy ils s'imaginent bien les moyens d'arriver à leur but, mais ils ne s'en propoſent pas les obſtacles, comme le remarque fort judicieuſement dans ſes Ethiques le Prince des Philoſophes. Or ce que nous diſons des âges, nous le pouvons encore dire des Nations. Car ordinairement les Peuples bruſques & determinez font de plus grandes pertes que les autres. Que ſi l'on m'objecte à cela, qu'ils font de plus grands gains auſſi, je répondray, qu'en échange ils ne les conſervent pas ſi long-temps; Dequoy pluſt à Dieu que ne fuſſent point témoins ceux de noſtre Nation, qui par les merveilles de leur Valeur, que leurs Ennemis redoutent comme la Foudre, ayant conquis à diverſes fois tant de ſuperbes Provinces, chaſſé tant de Meſcréans, & fait tributaires tant de Royaumes, n'ont pas laiſſé de les perdre; au lieu que les Eſpagnols, à qui les Mariages ont plus ſervy que les Batailles, ſe vantent, comme c'eſt leur couſtume, de poſſeder aujourd'huy les plus belles parties de l'Europe, ſans mettre en compte la domination du nouveau monde.

FABLE

Digitized by Google

FABLE CVIII.



De la femelle du Singe & de ſes deux Enfans.

L'On tient que la femelle du Singe ayant des jumeaux, en ayme paſſionnement l'un, & ne tient compte de l'autre : Une fois donc qu'elle euſt deux petits d'une portée, voulant éviter un certain danger, elle prit entre ſes bras celuy qu'elle aymoit le plus. Mais pour avoir couru trop viſte, elle le froiſſa contre une pierre, dont-il mourut; Comme au contraire, cét autre qu'elle portoit ſur ſes épaules, & qui luy eſtoit indifferent, s'échapa ſans recevoir aucun mal.

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

PAr cette Fable nous apprenons que l'amour extraordinaire des Peres eſt quelque-fois tres-nuiſible aux Enfans ; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traictez trop rudement, en ſont mieux fortunez dans le monde, & meſme plus vertueux. Je verifieray ces deux propoſitions par ordre. Premierement, il eſt tres-certain que les mignotiſes des Meres affoibliſſent la complexion de leurs Enfans, pource qu'elles ne les accoûtument pas de bonne heure aux choſes, ou comme dit Cardan au Livre de la Sageſſe, il les faut impunément expoſer, qui ſont le vent, la pluye, le ſerain, la nourriture ſans choix, & telles autres injures de la vie, contre leſquelles les ſoins trop-particuliers que l'on prend à nous deffendre, nous rendent eux meſmes ſans deffenſe. Cette diverſité d'enveloppes, cette quantité de coëffes, & d'emmaillottemens, & cette delicateſſe de nourriture, n'eſt-ce pas ce qui les rend maladifs, & qui les tuë quelquesfois ? Pourquoy accoutume-t'on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuvent toûjours avoir ? N'eſt-ce pas multiplier les perils, & les rendre pluſieurs fois mortels ? Certes, les Meres Lacedemoniennes n'en uſoient pas ainſi, non plus que les Femmes de Scythie, qui donnoient ordre dés qu'elles eſtoient accouchées, qu'on plongeaſt leurs Enfans dans l'eau froide ; Coutume que Virgile attribuë aux Latins dans ſon Eneide.

Nous trempons nos Enfans dans l'onde ;
Auſſi toſt qu'ils viennent au monde ;
Et puis nous les endurciſſons
Contre la pluye & les glaçons.

Ce qui n'empeſchoit pas toutesfois que ces femmes ne miſſent au monde de fort vigoureux Enfans, chez qui la Santé floriſſoit, à l'égal de la Vertu : Il n'eſt pas à croire que la Mere de Maſſiniſſa l'euſt careſſé & dorlotté en ſon bas âge : Car ſi elle l'eut fait, aſſeurement il ne fut jamais arrivé à une ſi longue, & ſi heureuſe Vieilleſſe, en laquelle il ſouffroit le Soleil & la pluye teſte nuë, & marchoit à pied des jours entiers, encore qu'il fuſt âgé de nonante ans. *Henry le grand* d'heureuſe memoire, n'a-t'il pas eſté élevé en Soldat, auſſi-bien qu'en Roy ? D'où luy venoit cette vigueur extraordinaire de Corps, ſinon de ſa forte nourriture ? Peut on pas dire le meſme de *Louys le juſte*, ſon tres-digne Succeſſeur, à preſent regnant; Prince d'incomparable Vertu, & qui par des merveilles de Valeur & de Pieté, a mis à fin tant de hautes entrepriſes. Ne doit-il pas une partie de ſes beaux faits à la vigueur qu'il s'eſt acquiſe dés ſon bas âge, parmy les exercices de la Chaſſe ? A t'on jamais veu des peuples plus vertueux, que ceux qui ont fuy les delicateſſes, comme faiſoient les anciens Romains ? ny des Nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaiſir à s'élever dans le Luxe, & au milieu des delices ? Telle eſtoit jadis la Republique des Sybaritains, de qui meſme l'on trouve à peine le nom dans les Hiſtoires, ſi ce n'eſt que les Autheurs veüillent parler de ſa molleſſe, pour montrer que les perſonnes qui s'y addonnent, ne ſont capables que de cela. Comment donc pourra-t'on excuſer ces mauvais Parens, qui accoutument aux delicateſſes les Enfans qu'ils viennent de mettre au monde ? Eſt-il poſſible de leur faire haïr une vie oyſive, & de les entretenir dans les voluptez ? de leur apprendre la Sobrieté, & de les nourrir parmy les friandiſes ? de leur oſter l'apprehenſion des Ennemis, & de leur faire craindre un peu de ſerain &

de vent? N'eſt-ce point leur vouloir du mal que de leur rendre naturelles de ſi pernicieuſes habitudes; & ne peut-on pas bien dire avec le doux Bertaud.

C'eſt hayr que d'aymer ainſi.

Or ce n'eſt pas en cela ſeulement que les exceſſives careſſes des Meres ſont dommageables à leurs Enfans; il y a bien un autre danger à courir, & plus conſiderable, & plus grand; à ſçavoir la corruption de l'Ame, qui en procede infailliblement. Car ſi la bonne Inſtruction eſt une ſeconde naiſſance, & ſi derechef elle depend de la reprehenſion des Vices, où noſtre Nature n'eſt que trop ſujette; ces flateuſes Meres qui ſont idolâtres de leurs Enfans, ne les perdent-elles point à faute de les reprendre? Si du commencement elles adherent à leurs coleres, n'en feront-elles pas quelque jour des Aſſaſſins? Si elles endurent leurs petites ſurpriſes au prejudice de leurs Freres, ou de leurs Compagnons, n'en font-elles pas des Traiſtres; Si elles ne chaſtient point leurs paroles ſales, & licentieuſes, n'en font elles pas des Paillards, & des Adulteres? Si elles leur ſouffrent de manger & de boire par excez, n'en font-elles pas des Diſſolus; O qu'il euſt bien mieux vallu pour telles Femmes, d'avoir eſté ſteriles, que de mettre au monde des Miſerables, abandonnez à toutes les delicateſſes du Corps, & à tous les débordemens de l'Ame.

Mais je retombe inſenſiblement en un diſcours, dont j'ay ſi ſouvent parlé dans cét Ouvrage, que je pourrois bien me rendre ennuyeux au Lecteur, par la neceſſité des redites. Il vaut mieux venir à la preuve de la ſeconde partie de mon Allegorie, qui eſt, que les Enfans le moins careſſez, deviennent les plus vertueux, & les plus honneſtes. Toutes

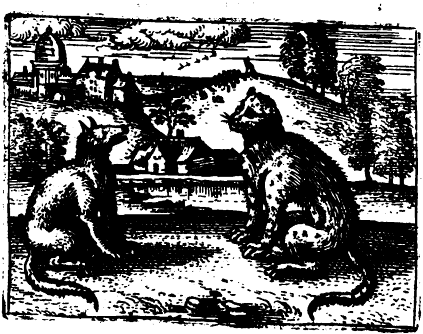
Digitized by Google

tes les raiſons miſes cy-devant, & tournées au ſens contraire, peuvent ſervir à cette verité, à ſçavoir, que la forte Complexion fait les Hommes genereux, & entreprenans; que l'Exercice rend le ſang meilleur, que la Sobrieté de l'Enfance ſe confirme en l'âge avancé, & bref, qu'une jeuneſſe qu'on ne flate point, eſt capable de toute Vertu. A ces raiſons l'on en peut adjouſter quelques autres, propres ſeulement à ce ſujet. Premierement, qu'un Fils peu careſſé de ſon Pere, s'évertuë à devenir homme de bien, afin de ſurmonter l'averſion naturelle qu'on a contre luy, par un effort de merite extraordinaire. D'ailleurs, ne jugeant pas qu'il ait beaucoup à pretendre à l'heritage, & au cœur des ſiens, il ne fait aucuns deſſeins domeſtiques: il ne borne point ſa Fortune dans le clos de ſon pere: les ſucceſſions qu'il pretend ſont des charges magnifiques. C'eſt avec cela qu'il deſire de ſe rendre Liberal à ceux qui luy ont eſté Avares, & à ſes Freres meſmes, que l'on a favoriſez plus que luy. De cette façon il arrive, que la froideur de ſes proches enflamme toutes ſes eſperances, & que ceux qui le haïſſent, luy font du bien, lors qu'ils y penſent le moins, tellement que l'on peut dire à contre ſens,

Hayr ainſi, c'eſt proprement aymer.

◆

FABLE CIX.



Du Renard, & du Leopard.

LE Renard, & le Leopard diſputoient enſemble de leur beauté. Ce dernier loüoit hautement ſa Peau tachée de diverſes couleurs; Ce que le Renard ne pouvant dire de la ſienne, ny la preferer par conſequent à celle du Leopard; *J'advoüe*, luy dit-il, *que tu a quelque raiſon de ce coſté-là; mais en recompenſe, l'advantage que j'ay ſur toy, qui n'eſt pas petit, c'eſt d'avoir l'Eſprit madré, & non pas le Corps.*

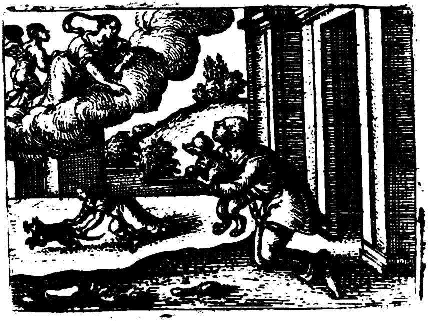
Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

IL n'eſt pas queſtion de redire icy les advantages que la beauté de l'Ame emporte ſur celle du Corps. Nous avons traitté ce ſujet aſſez amplement, pour eſtre diſpenſez d'y revenir, joinct qu'encore qu'il n'y ait que trop de perſonnes dans le monde qui ſouhaittent plus ardemment la poſſeſſion d'un beau Corps, que celle d'un bel Eſprit, ſi eſt-ce qu'il eſt impoſſible, ce me ſemble, qu'en leur Ame ils ne trouvent ce dernier plus eſtimable que l'autre. Ces Vers d'un de nos Poëtes le témoignent.

Tel que l'Aſtre du jour eſteint par ſa preſence
Tous ces Feux, qui du Ciel ſont les brillans Treſors,
Telle, & plus grande encor, eſt la préeminence
Des beautez de l'Eſprit ſur les graces du Corps.

FABLE CX.



De Venus, & d'une Chatte.

VN beau jeune homme aymoit ſi fort une Chatte, qu'il pria Venus d'en faire une Metamorphoſe en Femme. La Déeſſe exauça donc ſa priere, transforma cét Animal en une fille d'excellente beauté. Ce pauvre fol fut à meſme temps ſi paſſionnement épris de ſon amour, que ſans uſer de plus long delay, il la mena droit à ſon logis, pour en avoir la jouyſſance. Mais comme ils furent tous deux au lict, Venus voulant éprouver ſi le changement de forme ne luy auroit point auſſi fait changer de naturel, lâcha exprés un Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne ſe ſouvenant plus, ny de la Couche nuptiale, ny de ce-

Digitized by Google

luy qui eſtoit avec elle, ſe jetta du lict en bas, & ſe mit à pourſuivre le Rat, pour le manger : ce qui fut cauſe que la Déeſſe irritée, voulut qu'elle reprit ſa premiere forme.

DISCOURS MORAL.

TRois choſes dignes d'une grande conſideration ſe preſentent à moy ; pour eſtre icy rapportées. La premiere, c'eſt l'inégalité, qui arrive quelquesfois en Amour, figurée par l'extravagante paſſion de ce jeune homme, qui ſert de ſujet à cette Fable. La ſeconde, c'eſt l'enchantement des Amoureux, qui tranſmüent en un inſtant dans leur fantaiſie les defectueuſes Creatures qu'ils ayment, en des modeles de perfection : ce qui nous eſt figuré par l'advanture de cette Chatte, que Venus transforme en Femme. Le troiſiéme poinct de mon Diſcours ſera le vray but d'Eſope, compris dans la fin de la Fable, à ſçavoir qu'on ne change pas de mœurs, en changeant de condition.

Pour venir donc au premier poinct, je diray que c'eſt une choſe étrange, de voir que l'Amour frappe quelquefois des perſonnes ſi fort inégales en toutes leurs parties, qui ſi on leur vouloit choiſir des Ennemis, l'on n'en iroit jamais chercher d'autres. Cét Aveugle ne reconnoiſt bien ſouvent, ny qualité, ny merite. Il prend plaiſir de comparer les Cedres aux Buiſſons, les Europeans aux Afriquains, les jeunes aux vieux, les beaux aux laids, les ſtupides aux galants, bref les plus gens de bien aux méchans, & aux vicieux. Combien s'eſt-il trouvé d'Empereurs qui ſont devenus Eſclaves de leurs Vaſſales ? Combien de Dames relevées, qui ont ſouffert les approches de

Digitized by Google

leurs Valets ? Bref, combien de perſonnes nées de Familles ennemies, qui ſe ſont naturellement entr'aymées, contre la nourriture qu'elles avoient priſe en la maiſon de leur Pere ? Or pource que c'eſt du Philoſophe de rechercher la cauſe des choſes, ce ne ſera point mal à propos d'eſſayer à connoiſtre celles de cette Inégalité : pour à quoy parvenir, il faut ſe remettre en memoire ce que dit le Poëte.

Nous aſpirons touſiours aux choſes deffenduës.

Ce qui eſt tellement vray, qu'à peine y a-t'il rien qui ſe puiſſe mieux prouver par l'Experience. Cela nous arrive par je ne ſçay quel mal-heur de noſtre Nature, ſoit qu'elle ſe porte d'inclination à penetrer toûjours plus avant dans les choſes, & par conſequent à violer les limites qu'on luy prepare, ſoit que la grande amour de la Liberté nous y convie, & que ce ſoit une eſpece de gehenne pour noſtre humeur, de voir un obſtacle ou une barriere devant nous, comme il advint à ce Vieillard Milannois, qui ayant vécu juſqu'à ſoixante ans, ſans ſortir des faux-bourgs de ſa Ville, receut un commandement de l'Empereur Charles V. de n'en bouger jamais, afin que tous les Eſtrangers peuſſent admirer le peu de curioſité de cét homme-là : dequoy toutesfois il eut un deplaiſir ſi extréme, qu'ayant fait inſtamment prier l'Empereur de luy permettre d'aller voir le monde ; comme on l'eût rebuté de toutes ſes demandes, il en mourut de regret dans ſa maiſon. Ce qu'on ne peut attribuër à l'inclination des voyages, puis qu'il avoit paſſé tant d'années dans une ſeule Ville, mais à une certaine humeur libertine, qui eſtant commune à la pluſpart des hommes, leur fait haïr toutes les contraintes, quelques juſtes qu'elles ſoient. Il y a encore une cauſe à

Digitized by Google

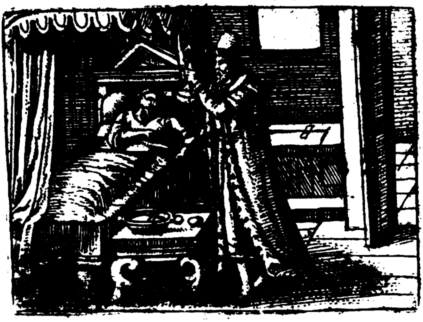
cela, que je trouve plus apparente que toutes les autres; c'eſt qu'un Bien interdit nous ſemble plus grand, & nous fait imaginer que ce doit eſtre quelque choſe excellente, puis qu'on nous en deffend la pratique: de ſorte que cela nous éguiſe l'appetit, & nous fait rechercher avec ſoin le violement de cette Loy. Nous croyons que les Legiſlateurs, ou les Magiſtrats nous en privent pour ſe le reſerver, ou pource que la choſe eſt ſi douce, qu'elle pourroit nous détracquer de l'amour de Dieu, & de la Patrie.

Voilà donc à peu prés ce que l'on peut dire ſur cette matiere; d'où il eſt aiſé de conclure, qu'eſtans portez d'inclination aux choſes contraires à noſtre bien, plus elles ſont deffenduës, plus nous les aymons auſſi. De là vient que les Femmes des Maris jalous, & les Filles des Meres trop rigoureuſes, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, veu l'importune ſollicitation qu'on leur fait, pour les en divertir. Pour cela meſme, il nous arrive ſouvent d'aymer les perſonnes inégales, à cauſe que tels deſſeins nous ſont plus deffendus que les autres. Ce qui n'eſt pas beſoin que je confirme par les Exemples, n'en pouvant alleguer que de ſuperflus, puis que l'Experience rend cette verité trop manifeſte.

Je viens donc à la ſeconde partie de mon Diſcours, qui eſt la Transformation que noſtre Autheur nous propoſe icy; Dequoy je ferois des Volumes entiers, ſi j'avois plus de deſſein d'écrire beaucoup, que de bien inſtruire. Premierement je mettrois en queſtion, ſi c'eſt une choſe réellement faiſable de tranſmüer les Corps des uns aux autres; ou ſi ce qu'on nous raconte de la Lycanthropie n'eſt qu'un fantaſtique Changement, qui a l'apparence de la choſe, & non pas la realité. Puis venant à moraliſer là-deſſus, je m'étendrois bien au long à déduire comment les Paſſions démemeſurées transforment noſtre Nature en une pire, & nous font décheoir de la dignité de noſtre aiſe. Ce que les Poëtes ont expreſſement témoigné par la Fable de Circe la Magicienne, à qui ils ont donné le pouvoir de changer en Beſtes les Corps des hommes, pour montrer par-là que les Vices immoderez, nous oſtent l'uſage de la Raiſon. Mais d'autant que cette Allegorie eſt aſſez connüe, & qu'en pluſieurs endroits de noſtre œuvre, nous avons amplement touché ce Diſcours, il ſera bien à propos de donner un ſens exprés à cét endroit, pour en tirer un enſeignement particulier. Je veux donc dire que cette transformation de Chatte en Femme, eſt une marque de la foibleſſe des Amans, qui ne ſe ſont pas ſi-toſt abandonnez à leurs paſſions, que toutes choſes leur ſemblent changer de nature. Les Laides s'embelliſſent en leur imagination: les Belles s'y rendent incomparables, & telles que les Déeſſes. Un don de Nature qui n'eſtoit que mediocre, y devient extréme: un Défaut y paſſe pour une aſſez bonne Qualité. Si la perſonne aymée eſt louche, ils diront qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfection releve l'excellence de l'ouvrage. Si elle eſt extrémement brune, ils nous voudront faire accroire que c'eſt une marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché ſous ces tenebres. Si elle eſt Petite, ils l'appelleront un Abregé de merveilles, mettant en avant, que plus une belle œuvre eſt racourcie, plus elle eſt admirable de ſoy. Si elle eſt démeſurément grande, ils allegueront, que d'une belle choſe on n'en ſçauroit trop avoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ſes perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils appelleront cela les Foudres d'Amour. Si elle l'a niais & ſimple, ils le nommeront les charmes de l'Innocence. Si elle eſt trop vieille, ils loüeront l'aſſemblage du bon Jugement avec celuy du Corps. Si elle eſt trop jeune, ils nous diront que ſon Eſprit va plus viſte que ſes années. Bref, ils nous la transformeront toute en fort peu de temps, & nous la donneront à voir ſous un autre teint, & ſous un autre viſage. Mais ce qui eſt encore plus ridicule, c'eſt que nous voyons par épreuve ceux qui ont le plus remarqué de manquement en une Femme, eſtre les premiers à la loüer ſur toutes les choſes du monde ; & cela pour cette ſeule raiſon, qu'elle leur aura poſſible fait les doux yeux, ou fermé la main. Nous pouvons juger par-là, ſi l'eſtat des Amans n'eſt pas ridicule, puis qu'ils paſſent une bonne partie de leur âge, privez de toute connoiſſance, & de l'eſpoir meſme de la recouvrer. Car il eſt preſque impoſſible qu'un Homme achoppé à cette Paſſion, s'en rende jamais le Maiſtre abſolu. Aprés une Idole, il en adore une autre ; aprés une Fille, il ſe void Eſclave d'une Femme mariée : puis il vient à cajoler la Vefve ; & il eſt à croire que s'il trouvoit une Androgine, elle n'échapperoit pas de ſes ſoins, pour ce ſeulement qu'elle ſeroit à demy Femme.

Venons maintenant à la troiſieſme partie de noſtre Diſcours, à ſçavoir que la Condition ne change pas les Vertus ny les Vices de l'Ame, principalement s'ils ſont contractez par une longue & naturelle habitude. Qui voudroit niër une Verité ſi claire parmy nous ? où trouvera-t'il aſſez de raiſons pour la contredire ? y a-t'il quelqu'un qui ſe dépoüille de ſoy-meſme, en acquerant une bonne Fortune, ou qui prenne plaiſir à ſe défaire de ſes paſſions, & de ſes perverſes habitudes ? Aſſeurément pluſieurs croiroient achêter la grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs Vices pour elle : L'exemple d'un bon nombre de Perſonnes de condition leur apprend aſſez, qu'une haute Fortune ne ſert quelquesfois qu'à les élever à un degré d'imperfection encore plus haut. Ce ne ſont pas toûjours les mieux nourris que les Grands. Ils ont tant de Flateurs prés d'eux, qu'ils peuvent à peine ſe rendre capables d'une parfaite Vertu.

FABLE CXI.



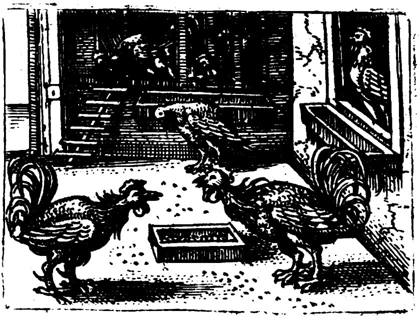
D'un Malade, & d'un Medecin.

VN Malade enquis par ſon Medecin de l'eſtat de ſa ſanté; *Je bruſle*, répondit-il, *& ſuis tout en eau, à force d'avoir ſué.* Voilà qui eſt bien, dit le Medecin, & là deſſus il ſe retira. Le lendemain il le fut encore viſiter, & luy demanda comment il s'eſtoit porté la nuict paſſée? *Helas!* s'écria-t'il d'une voix debile, *peu s'en eſt falu que je ne ſois mort de froid. Tant mieux*, adjouſta ce beau Docteur, *c'eſt bon ſigne.* En ſuite de cecy, apres que pour la troiſiéme fois il luy eut fait la meſme demande, & que ce pauvre homme luy eut répondu, *qu'il n'en pouvoit plus, ſi fort il eſtoit travaillé d'un flux de ventre; C'eſt voſtre ſanté,* continua ce Charlatan. A la fin un de ſes amis l'étant allé voir, pour apprendre s'ils ne ſe trouvoit pas mieux que de coutume; *Ah? mon amy*, luy répondit-il, *je me porte toûjours bien, à ce qu'on me dit, & toutesfois je m'en vay mourant.*

DISCOURS MORAL.

CE qu'Eſope dit icy du Medecin, nous le pouvons appliquer à un faux Amy. Car il void bien ſouvent dans une maladie dangereuſe & mortelle, celuy qu'il feint d'aymer ſainement. Il luy trouve le poux émeu de Vengeance, ou de Haine; il le connoiſt enflammé de Paſſion, ou rafroidy dans l'amour des choſes honneſtes; Et toutesfois, au lieu de luy conſeiller celles qui luy ſont profitables, il adhere lâchement aux opinions de ſon Malade, & craint pluſtoſt de le mettre en colere. Tels ſont ordinairement ceux qui approchent de la perſonne des Grands, à qui l'éclat de leur Condition, ou l'eſpoir de la Fortune, fait trahir mille fois le jour leur Conſcience, en leur conſeillant des choſes illegitimes. Tels ces Flatteurs intereſſez & malins, qui ſous pretexte de vouloir traitter obligeamment ceux dont-ils ſe diſent amis, les détournent des affaires utiles, & les engagent dans les dommageables. De pareille nature ſont encore ceux qui voyans leurs Amis malades à l'extremité, n'oſent toutesfois leur parler de Confeſſion, pource, diſent-ils, que la peur redouble l'accez du mal, & que c'eſt les hazarder que de leur nommer le nom d'un Preſtre. Mais telles gens ne conſiderent pas que c'eſt bien les hazarder plus griévement, que de les reduire au dernier Article, ſans les avoir fait ſouvenir de leur Salut.

FABLE CXII.



Des Coqs, & de la Perdrix.

VN homme ayant pluſieurs Coqs en ſa maiſon, achepta une Perdrix, qu'il mit avec eux pour l'engraiſſer. Mais les Coqs ne virent pas pluſtoſt cette nouvelle compagne, que chacun luy donnant ſon coup de bec, ils commencerent à la chaſſer. Cependant la pauvre Perdrix s'affligeoit fort à par ſoy, de ſe voir ainſi rebuttée d'eux, pour n'eſtre de leur engeance. Toute-fois ayant pris garde qu'ils n'eſtoient pas exempts de querelle entr'eux, elle modera ſa triſteſſe; & ſe conſolant; *Arrive ce qui pourra*, dit-elle, *je ſuis reſoluë de ne me plus tourmenter, puis que je voy maintenant qu'ils s'entrebattent eux-meſmes.*

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

DE cette Fable on en peut tirer deux Advis tres-ſalutaires, dont l'un conſiſte en l'horreur des Diſſentions inteſtines, & l'autre en la Patience que doivent avoir les Sages, lors qu'ils reçoivent un mauvais traittement des Vicieux. Quant au premier point toute la ſuite de noſtre Ouvrage n'eſt pleine que de cét advertiſſement. Nous avons veu les quatre Taureaux invincibles aux efforts du Lion, tant qu'ils ont eſté bien & fidelement unis. Nous avons veu entre les mains d'un Laboureur un faiſceau de Verges, qui n'ont pû ny eſtre rompuës en gros, ny reſiſter en détail. Et nous nous ſommes étendus ſur ce diſcours, à la maniere des Orateurs & des Philoſophes.

Venons maintenant au ſecond point de cette Allegorie, qui regarde la Patience que doivent avoir les Vertueux contre les injures des Méchans. Certes, elle ne ſera pas mal-aiſée à prendre, quand ils conſidereront bien que tous les outrages de leurs Perſecuteurs ne procedent que de l'Habitude qu'ils ont au Vice. Rien ne s'apprend pluſtoſt, & ne s'oublie plus tard que luy. Les Maiſtres ſont blaſmez ſouvent des fautes de leurs Diſciples. Mais ſi nous faillons, il ne s'en faut nullement prendre à eux; étant certain que les Vices s'apprennent aſſez ſans Precepteur, & que difficilement ils peuvent eſtre oubliez ſi on ne les chaſtie. Il ne faut donc pas que l'Homme ſe faſche d'eſtre mal-traitté par le Vicieux; mais qu'il ſe réjoüiſſe pluſtoſt de ſe voir dans une condition preferable à celle de ſon ennemy, comme il arrive ordinairement aux gens de vertu. Il n'y a que la ſeconde de ces deux propoſitions qui en puiſſe improuver la conſequence; Et toutesfois il n'eſt rien de ſi veritable; Car quelle conformité y peut-il avoir entre la condition d'un Vicieux, & celle d'un Homme de bien? L'un eſt mille fois le jour géhenné du repentir de ſes Vices, l'autre vit dans la ſatisfaction de ſa probité. L'un apprehende des chaſtimens, & l'autre eſpere des recompenſes aprés la mort, & ne craind aucun ſupplice durant ſa vie. L'un fait tout le monde Ennemy, ou pour le moins il ſe perſuade de le faire, & l'autre eſt à couvert de la haine d'autruy, à cauſe qu'il ne ſe rend odieux à perſonne. Bref, il n'y a point de comparaiſon en la felicité de tous les deux, ſoit qu'on regarde la vie preſente, ſoit qu'on jette les yeux ſur la future. Quel ſujet aura donc l'homme de bien de ſe plaindre, ſi la raiſon luy fait connoiſtre que ſa Fortune eſt plus ſouhaittable que celle de ſon Ennemy? L'on peut répondre à celà, que l'injure aigrit la perſonne qui la reçoit; mais quelle injure peut recevoir le Vertueux? Si c'eſt la honte des hommes, qu'il ſçache que l'inſolence du Médiſant ne le peut aucunement noircir d'infamie. Car le des-honneur ſuit l'action, & ne s'attache point à la perſonne offenſée: autrement elle eſt injuſte, & par conſequent elle ne doit pas eſtre miſe en conſideration par les gens de bien. Si elle s'attache donc ſimplement à l'Action, celle-cy eſtant mauvaiſe, ne doit faire rougir que ſon Autheur, & non pas l'Innocent qu'on a perſecuté. Mais prenons que le deshonneur y fut tout certain, ce qui toutesfois eſt une choſe impoſſible (car noſtre ſiecle n'eſt pas ſi dépourveu de Vertueux, qu'on n'y condamne encore les mauvaiſes actions comme criminelles, & qu'on n'y mette la Conſtance au nombre des choſes Heroïques;) Prenons, dis-je, que l'Homme de bien étant affronté par le Vicieux, en receuſt touſiours de l'opprobre, & fut ſans ceſſe expoſé à la riſée des autres hommes, quel deſavantage eſt-ce là, pour entrer en parallele avec la ſolide poſſeſſion des Vertus, principalement de la divine & admirable Patience ? Les voix & les opinions des Hommes ſont-elles quelque choſe aux pris des jugemens de Dieu, qui agiſſent tous en faveur de la Probité ? Si le Sage eſt injurié, a-t'il reſolu de perdre le nom de Sage par le courroux, & par le reſſentiment ? S'il approuve l'injure qu'on luy a faite, pourquoy s'en plaint-il, & s'il la condamne, n'eſt-ce pas l'imiter que s'en reſſentir? En quoy certes il ne ſert de rien, ny d'alleguer Ariſtote, qui ne déconſeille point la Vengeance, ny de dire que ce n'eſt pas eſtre injurieux que de repouſſer un outrage. Cette raiſon n'eſt bonne qu'en la bouche du vil Populaire, mais non pas en celle du Judicieux, ny du Sage, qui ne tiennent point une offenſe moins blaſmable pour eſtre faite en ſuite d'une autre que pour eſtre commiſe la premiere.

Auſſi, ſans mentir, l'exemple du Vice nous en doit luy-meſme détourner, & nous faire raiſonner de cette ſorte. Si celuy-cy, bien que vicieux & haïſſable de ſa nature, n'a pas laiſſé d'attirer ſur ſoy plus d'horreur qu'il n'en avoit auparavant, en l'action qu'il a faite contre moy, combien plus ſerois-je noircy, en luy rendant la pareille, moy qui ay vécu juſques à maintenant en quelque conſideration d'honneſte homme ? ſi ſon outrage a ſemblé laid & hydeux dans ſon Centre meſme, à ſçavoir en la perſonne du Mal-faicteur, combien ſera-t'il épouventable en la mienne, puis que je ne penſe pas avoir jamais donné lieu à des actions ſcandaleuſes, & dignes de la haine publique ? Voilà les reflexions que fera le Vertueux en ſoy-meſme, pour ſe détourner de l'injuſte amour de la Vengeance : puis il conſiderera ſi elle eſt aiſée ou difficile. Si elle eſt aiſée, il n'en voudra point ouyr parler, & la laiſſera en arriere, comme une choſe peu digne de luy, & qui eſt auſſi capable de tomber dans un Courage vulgaire, que dans le ſien. Si elle eſt difficile, il s'en propoſera toûjours la difficulté, & ſe reduira par ce moyen à ne la point embraſſer. Il r'appellera pour lors en ſa memoire une choſe que nous avons dé-ja touchée, à ſçavoir que Dieu s'eſt reſervé la Vengeance, & que c'eſt empieter ſur luy que de la vouloir faire de ſes mains. Voilà pour ce qui eſt d'étouffer toute ſorte de reſſentimens contre ſon Ennemy, ce qui me ſemble la plus genereuſe Action que puiſſent faire les offencez.

Quant au moyen de vivre ſatisfait en ſon ame, & de ne s'abandonner point à la douleur d'une offence, je penſe que ce ne ſera pas une choſe mal aiſée à celuy qui aura remis l'injure à l'Ennemy. Car s'il a veritablement chaſſé de ſon cœur toute la haine qu'il y peut avoir conceuë contre la perſonne injurieuſe, voudra-t'il bien en porter la penitence par ſa propre douleur? Un autre l'aura-t'il affronté, afin qu'il s'en puniſſe luy-meſme? Seroit-il juſte que le Coûpable euſt ſon pardon, & que l'Outragé ſe deſeſperaſt? Quel ſi grand mal y a-t'il en une offence, qu'un homme bien Vertueux n'en puiſſe digerer davantage? Choſe étrange! il faudra qu'il endure patiemment la mort, & il s'affligera pour la mauvaiſe Action d'un ſimple Homme? En quoy luy peut nuire un Ennemy, ſi la Vertu le deffend contre tous les accidens de la vie? Il l'auroit aſſeurement incommodé d'une étrange ſorte, s'il en eſtoit devenu moins ferme, & moins conſtant. Mais cela ne pourroit pas eſtre, ſans qu'il y allaſt de la faute meſme de l'Offencé, qui donneroit tel pied à une chetive & mediocre injure. Il eſt donc certain qu'une Ame genereuſe, & bien née, pour eſtre outragée, n'en perdra jamais la tranquillité, princi-

pa-

Digitized by Google

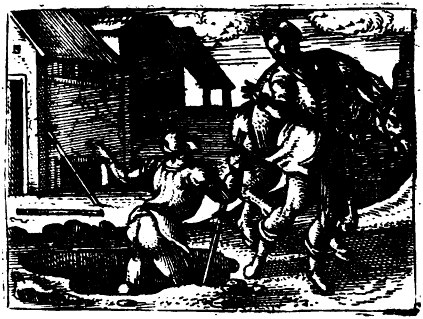
palement ſi elle prevoit de loin les conſeils des Malicieux, & ſi elle connoiſt que leur nature, ſemblable à celle du Feu, ne ſe peut ſouſtenir ſans détruire & conſumer le ſujet où il faut qu'elle s'attache de neceſſité. Cela eſtant, l'on ne doit pas s'eſtonner ſi elle s'attaque à ſon contraire, c'eſt à dire à l'Ame des gens de bien, comme directement oppoſée aux Méchans, qui ne peuvent compatir avec elle, ſans un contraſte mortel.

Mais Eſope fournit bien une autre raiſon aux courages Vertueux, pour leur ſervir de conſolation, quand les Méchans les affligent; C'eſt qu'il feint la Perdrix meſme mal-traictée par les Coqs, en leurs contentions mutuelles, d'où il luy fait prendre ſujet de s'appaiſer. Car, dit-elle à part ſoy, comment ne me feront-ils pas rudes, puis qu'ils s'offencent entr'eux, & qu'il leur eſt impoſſible de s'accorder? En effet, les perſonnes affligées par le cruel traittement des Méchans, ſe peuvent bien conſoler en leur miſere, & ne trouver pas étrange qu'on les attaque, en cette difference de naturel qu'ils ont avec eux, puis que les Compagnons des meſmes Vices s'entre-courent ſus la pluſpart du temps, comme cette engeance de Serpens monſtrueux qui s'entre-mangent dans les deſerts de Lybie; & qu'avec une violence à peine croyable, ils pratiquent les uns contre les autres leurs déloyales Maximes. L'experience & la Raiſon nous confirment également cette verité. L'experience, en ce qu'ordinairement les Voleurs s'entre-battent pour le partage d'un butin, les Quereleux ſe perdent enfin par leurs propres diſſentions, & les Fourbes en font de meſme, pour joüir du fruit de leur tromperie, aprés avoir cherché leur advancement dans la ruine des Familles. Bref, c'eſt une choſe aſſeurée, que jamais les Méchans ne ſe ſont gardé la foy les

un

uns aux autres, dont aprés l'experience il n'eſt pas hors de propos d'alleguer icy la raiſon. Elle conſiſte donc en ce que la parfaite Amitié ſe propoſe pour but que la Vertu ſeulement, & que toute autre ſorte de bien-veillance ne peut ny ne doit legitimement porter le nom de vraye Amitié. Le commerce des Méchans eſt donc indigne d'un ſi beau titre, comme mercenaire qu'il eſt, & intereſſé. Auſſi n'en a-t'il point les effets, qui ſont la Franchiſe, la Perſeverance, & la Tranquillité. Au contraire, il eſt ſans ceſſe ſuivy de ruſes, de troubles, & d'inconſtance. De là viennent ordinairement leurs contentions, leurs concurrences, & leurs faux partages: De là viennent, dis je, leurs meurtres qu'ils font preſque touſiours de leurs compagnons, & les accidens tragiques qui ſuivent leurs entrepriſes. Voilà donc la principale raiſon pour laquelle Eſope veut que la Perdrix ſouffre patiemment ſa déconvenuë. Car comment eſpereroit-elle un bon traittement de ceux qui n'en peuvent faire que d'injuſtes, non pas meſme à leurs ſemblables? Mais paſſons maintenant à un autre Diſcours, pour ne ſembler trop prolixes en une choſe que tout le monde connoiſt, & qui n'a beſoin, ny d'amplification, ny de preuves, pour eſtre aſſez claire d'elle-meſme.

FABLE CXIII.



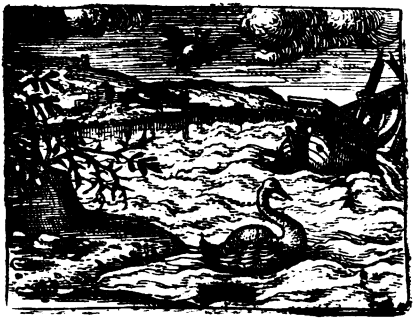
Du Charbonnier, & du Foullon.

VN Charbonnier ayant pris une Maiſon à loüage, & prié un Foullon ſon Voiſin, d'y vouloir demeurer avec luy; *Mon Amy*, luy répondit le Foullon, *cela ne me ſeroit aucunement profitable; car j'apprehenderois touſiours que ce que j'aurois blanchy, ne ſe noirciſt à la vapeur de ton Charbon.*

DISCOURS MORAL.

DE cette Fable, il s'en peut tirer pluſieurs ſens Moraux, dont le plus judicieux, & le mieux appliqué, c'eſt à mon advis, celuy de ne hanter jamais qu'avec nos ſemblables, principalement ſi nous vivons en une eſtime loüable, & qui ſoit nette de tout ſoupçon. Car alors il faut ſoigneuſement prendre garde, de fuyr comme une maladie contagieuſe, le commermerce des Infames & des Méchans. Souvenons-nous à ce propos de cette belle Inſtruction que nous donne le Philoſophe Epictete. Si tu és avec tes Maiſtres, écoute-les, & leur rends obeïſſance ; Si avec tes Egaux, accorde leur tout ce qui eſt raiſonnable ; Si avec tes Inferieurs, inſtruy-les paiſiblement. Mais ſouviens-toy ſur tout du Symbole de Pythagore, qui te defend la hantiſe de Ceux *dont la queüe eſt noire* ; c'eſt à dire l'intention malicieuſe, comme ne ſe rapportant qu'à une mauvaiſe fin. Si nous faiſons autrement, il eſt à craindre que par leur mauvaiſe reputation, ils ne nous noirciſſent auſſi facilement, que ce Foullon le pourroit eſtre par les habits du Charbonnier. Il n'y a rien ſi aiſé que de ſoüiller ſon nom d'une tache qu'il eſt difficile d'effacer. Car les Médiſans eſtans ſans ceſſe aux aguets, pour chercher quelque nouvelle matiere à leurs Calomnies ; comme ils voyent qu'ils n'en trouvent point en la Perſonne des Innocens, ils les jugent par le Vice de ceux qui les hantent. Auſſi eſt-il vray que l'Ignominie, & la mauvaiſe eſtime, ſe communiquent par reflexion â celuy qui leur eſt plus proche, tout de meſme que l'Honneur touche en quelque façon les amis de la perſonne honorée, par un rayon qu'il élance obliquement ſur eux.

FABLE CXIV.



De la Chauve-Souris, du Buiſſon, & du Plongeon.

LA Chauve-Souris, le Buiſſon, & le Plongeon, s'aſſocierent enſemble, afin de faire trafic de Marchandiſe. Pour cét effet la Ghauve-Souris emprunta de l'Argent, & le mit dans la Communauté : le Buiſſon apporta une Robbe avec ſoy, & le Plongeon prit de l'Or. Aprés ces preparatifs, ils ſe mirent tous ſur Mer, où le mal-heur voulut qu'il ſurvint une ſi grande Tempeſte, que le Navire en fut coulé à fonds, & ils ſe ſauverent bien à peine, aprés avoir tout perdu. Le Plongeon depuis ce temps-là ſe tient

Digitized by Google

tient touſjours au bord de la Mer, en attendant qu'elle jette hors ſon Or en quelque endroit du Rivage; La Chauve-Souris ne ſe montre que de nuit, de peur de ſes Creanciers, Et le Buiſſon s'attache aux Robbes des Paſſans, pour voir s'il ne reconnoiſtra point la ſienne.

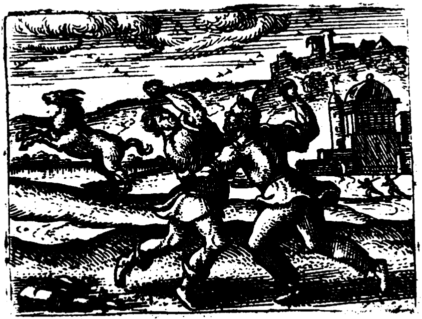
DISCOURS MORAL.

VOicy, ce me ſemble, une des plus eſtranges inventions de noſtre Autheur, en ce qu'elle eſt fondée ſur le Commerce d'une Plante, & de deux Oyſeaux. Pour en tirer donc quelque Allegorie, il faut examiner l'un aprés l'autre chacun de ces Marchands. Premierement, ce qu'il dit de la Chauve-ſouris, témoigne un naturel avare: Dequoy ſemblent faire foy les yeux ſurveillans, les ongles crochus, & les monſtrueuſes aiſles de cét Animal. Par le Plongeon il repreſente le Voluptueux, qui donne tout à ſes ſens, & ſe lance teſte baiſſée dans des fleuves de delices, dont il eſt malaiſé de le tirer. Quant au Buiſſon, c'eſt la marque d'une humeur peſante, qui n'eſtant pas née aux grandes choſes, demeure enracinée dans une place, ſans eſtre capable d'aucun mouvement.

Or le ſujet de cette Fable eſt à peu prés celuy-cy. Quand il arrive que dans un corps politique quelques-uns des membres ſont lâches & endormis, ou plongez dans les delices; & les autres entierement addonnez à leur profit, il eſt preſque impoſſible que leur gouvernement ſoit bon, ny que leurs entrepriſes reüſſiſſent au gré de la multitude.

titude. Car en toute ſorte de deſſeins, pour le moins en ceux qui peuvent conclure dans un Conſeil, l'on a beſoin principalement de la Vigilance, de bonne Conduite, & de Probité. De Vigilance, pour ſurveiller aux moyens d'agir, & de venir à bout de quelque haute entrepriſe; De bonne Conduite, pour ne laiſſer en arriere aucune induſtrie de celles qui peuvent faciliter une affaire; Et de Probité, afin que les Miniſtres n'ayant l'eſprit qu'à des intereſts mercenaires, ne tournent à leur profit particulier les avantages qu'ils ſont obligez de rapporter au bien du public. Ce fondement ſuppoſé, nous avons eu raiſon de dire, qu'en tous les Eſtats, où l'adminiſtration des affaires eſt donnée aux Stupides, aux Voluptueux, & aux Avares, il ne ſe peut faire qu'il n'y arrive du deſordre, ou de la ruine; & que leurs entrepriſes ne ſoient auſſi mal-heureuſes que celles du Buiſſon, de la Chauve-ſouris, & du Plongeon, aſſemblez pour le meſme Commerce.

FABLE CXV.



De deux hommes, & d'un Aſne.

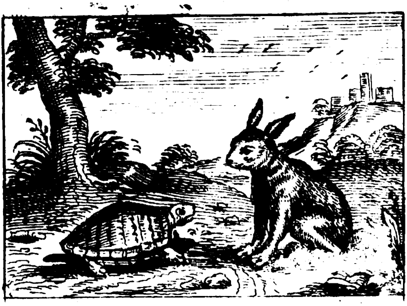
DEux hommes paſſant par des lieux deſerts, trouverent fortuitement un Aſne en leur chemin; Ils commencerent alors à debatre à qui l'auroit, & le meneroit en ſa maiſon, châcun d'eux s'imaginant que la Fortune luy euſt envoyé cette belle rencontre. Mais comme ils eſtoient en ce differend, l'Aſne ſe déroba, & ainſi l'un & l'autre furent fruſtrez de leur eſperance.

Digitized by Google

DISCOURS MORAL.

QUant à ces deux Compagnons, qui ſe debattent imprudemment pour une choſe qui ne leur appartient pas, ils me remettent en memoire une infinité d'Hommes pernicieux, qui font gloire de ſe rendre de mauvais offices, & de vomir les uns contre les autres toute la malignité de leur fiel, juſques là meſme, que de la Langue ils en viennent ſouvent aux mains, & tout cela pour un advantage qui ne leur eſt pas deſtiné; mais que le Ciel reſerve à d'autres qu'à eux. En quoy certes, il me ſemble qu'il y a beaucoup de Juſtice, Car je ne voy point d'apparence d'eſtimer dignes de la poſſeſſion d'un Bien, ceux qui au lieu de ſe l'aſſeurer par quelque invention raiſonnable, s'exercent à témoigner de la haine à leurs Concurrents, & entretiennent leur inimitié, pluſtoſt qu'ils n'acheminent leurs deſſeins.

FABLE CXVI.



Du Lievre, & de la Tortuë.

LE Lievre voyant un jour la Tortuë, qui ſe trainoit à pas lents, ſe mit à ſoûrire, & luy dit pluſieurs mots de raillerie, pour blâmer ſon extreme tardiveté. Alors la Tortuë, à qui ce mépris du Lievre ſervit d'un juſte ſujet de s'en offencer, ne luy fit point d'autre réponſe, ſinon qu'elle le défia courageuſement à la courſe. Ce défi accepté, & tous deux eſtans demeuré d'accord du lieu juſques où ils devoient courrir, ils prirent le Renard pour leur Juge. La Tortuë partit en meſme temps, & le Lievre luy laiſſa prendre tel advantage qu'elle voulut, s'imaginant qu'il y feroit aſſez-toſt pour la vaincre. Voilà cependant qu'à force d'aller, el-

Digitized by Google

elle ſe rendit inſenſiblement aux bornes preſcriptes, & gagna par ce moyen le prix de la courſe. Dequoy le Lievre bien étonné, maudit tout haut ſa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il avoit euë de ſoy-meſme. Mais le Renard s'en mocquant; *Mal-aviſé que tu és*, luy dit-il, *apprends une autrefois à ne croire point ta folle teſte, & à te ſervir de tes jambes au beſoin,*

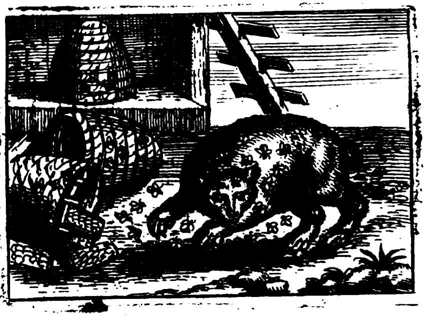
DISCOURS MORAL.

De quelque façon que je conſidere cette Fable, elle me ſemble ſuſceptible de pluſieurs ſens differens, comme nous voyons qu'une meſme matiere ſe peut appliquer à divers uſages. Auſſi je ne doute point que par la Tortuë on ne puiſſe entendre un Eſprit tardif, bien que vigilant; par le Lievre, un Courage prompt, mais mal-adviſé; & par le Renard un homme accort & ingenieux, qui ne juge que de ce qu'il void, ſans s'arreſter à la vaine montre des Preſomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont ordinairement de leur vertu pretenduë. Mais je laiſſe à part ces explications, pour m'attacher à la plus vrayſemblable de toutes, que les Italiens ont, à mon advis, compriſe en ce vers.

Ingegno è forza à che non l'opra è nulla.

C'eſt à la verité, une belle choſe que l'Eſprit, à qui l'on peut donner cette gloire d'eſtre l'Image de la Divinité, le Chef-d'œuvre le plus accomply de tous, & la meilleure partie de nous-meſmes. C'eſt pareillement une Qualité fort ſouhaittable que la Force, lors qu'elle ſe trouve joincte à l'Addreſſe; puis que par elle le nous venons glorieuſement à bout des plus hautes Entrepriſes, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois comme l'eau croupit inſenſiblement, & devient puante, ſi elle n'eſt remuée, & le Feu s'éteint, ſi on l'empeſche d'agir, en luy oſtant la Matiere qui l'entretient; Ainſi, pour en parler ſainement, & la Beauté de l'Eſprit, & la Force du Corps, ne ſont que des Qualitez inutiles à l'Homme, s'il ne s'en ſert au beſoin, & s'il ne reduit la Puiſſance en Acte. Du premier, nous en avons un Exemple bien évident en la perſonne d'Archimede, qui ſe fût en vain picqué de ſes hautes connoiſſances, & de ſon profond ſçavoir aux Mathematiques, s'il ne les euſt pratiquées avec ſoin, & pour ſon contentement particulier, & pour le ſervice de ſa Patrie. Quant au ſecond, je n'en veux point d'autre preuve que celle de ce prodigieux Milon de Crotone, que l'on tient avoir couru un ſtade entier aux jeux Olympiques, portant ſur ſes eſpaules un Bœuf, qu'il tua d'un coup de poing, apres l'avoir déchargé; Ce qui fut aſſeurement un pur effet de l'Exercice & de l'Habitude, par qui la Vertu cultivée, a de tout temps rendu merveilleuſes, & comme incroyables, les Actions des hommes extraordinaires. Dequoy, ce me ſemble, l'on ne pourra pas douter, ſi l'on conſidere indifferemment que ceux qui ont excellé, ſoit aux Lettres, & aux Armes, comme un Platon, un Ariſtote, un Seneque, un Ceſar, un Alexandre, un Ageſilaüs, & ainſi des autres, n'auroient jamais rien advancé dans cette Lice d'Honneur, ſi par le conſeil du Proverbe Grec ils ne ſe fuſſent haſtez doucement; Et c'eſt en cela, ſans doute, qu'ils ont imité la Tortuë, pluſtoſt que le Lievre de cette Fable, puis qu'en matiere d'eſprit & de force, toutes les fois qu'il leur a fallu agir, ils l'ont fait ſans differer, & ont toûjours joinct la Prudence & le ſoing enſemble.

FABLE CXVII.



De l'Ours, & des Mouches à Miel.

LA faim ayant chaſſé l'Ours du Bois; comme il s'en alloit cherchant dequoy repaiſtre, il trouva des Ruches en ſon chemin, & ſe mit à lecher le miel d'alentour. Vne Abeille s'en apperceut de bonne fortune, & picqua l'Ours à l'oreille, tandis que ſes compagnes dormoient; Cela fait, elle laiſſa ſon Ennemy en une rage mortelle, & ſe ſauva dans la Ruche, que l'Ours s'adviſa de rompre, s'imaginant par ce moyen d'avoir tiré raiſon de l'injure qu'il venoit de recevoir. Mais voila qu'à l'inſtant toutes les autres Abeilles ſortirent, & le picquerent juſques au ſang, pour ſe revancher elles-meſmes de ce qu'il avoit rompu leur maiſon.

Tout

Digitized by Google

Tout ceque l'Ours pût faire à cela, dans l'extréme violence de ſes douleurs, ce fût de ſonger à ſa retraitte. Il ſe retira donc bien viſte, & en s'en allant; *Miſerable que je ſuis,* dit-il à part ſoy, *qu'il euſt beaucoup mieux valu pour moy de ſouffrir une petite picqueure, & lécher le miel en patience, qu'eſtre cauſe du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que j'ay creu me vanger d'elles.*

DISCOURS MORAL.

LE ſens de cette Fable eſt clair de ſoy-meſme, & bien digne de conſideration, puis qu'en cét Ouvrage l'ingenieux Eſope s'eſt imaginé diverſes peintures de cette maniere, & toutes ſemblables à celle-cy. Elle nous apprend qu'un ſeul ne peut rien contre pluſieurs: Que les Grands doivent apprehender la colere des Petits; Qu'il n'y a point de jeu à ſe vouloir vanger de ceux à qui nous avons donné ſujet de nous nuire; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer un mal qu'ils nous font, que ſe mettre en danger d'en ſouffrir une infinité. Nous pouvons trouver d'aſſez beaux exemples à ces Veritez, en la pluſpart des choſes de la Nature. Quelque forte qu'en ſoit la liaiſon, elle s'affoiblit ſouvent par les moindres Ennemis, quand ils s'uniſſent en nombre. Y a-t'il rien moins à craindre qu'une Chenille, qu'un Moucheron, & qu'un chetif Vermiſſeau, ſi on la conſidere ſeparement! Et toutesfois l'Experience nous fait voir ſouvent, à noſtre dommage, que cette Vermine ramaſſée en quantité, ruine les fruicts, les plantes, & les ſemences, mais particulierement les grains, dont elle ronge le germe. Ce qui n'eſt pas encore ſi prodigieux, que ce qu'on raconte de quelques contrées des Indes Orientales, où s'en vont fondre de temps en temps de ſi eſpaiſſes nuées de Sauterelles, que le Soleil meſme en eſt obſcurcy, & tout le peuple contrainct d'abandonner le pays.

Quant à la Vengeance, comme elle eſt une eſpece de Juſtice ſauvage & brutalle, elle me ſemble plus ſeante aux Beſtes, qu'aux Hommes. Auſſi ne la peuvent-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'inſupportable en leur humeur, c'eſt qu'il ne s'en trouve que trop parmy eux, qui ſont bien contens de faire comme l'Ours de cette Fable, c'eſt à dire, de manger la plus pure ſubſtance des Innocens, & de ne vouloir pas toutesfois que ces pauvres gens s'en reſſentent: Car alors s'ils en reçoivent le moindre déplaiſir, il n'eſt pas à croire combien eſt grand la violence où leur paſſion les porte. Alors, dis-je, s'imaginant que toutes choſes leur ſoient permiſes, à cauſe de leur Puiſſance, ils font gloire d'opprimer les Petits, & de les aller chercher juſques dans leurs maiſons, qu'ils ruynent de fonds en comble pour ſe vanger. Eux cependant joüent de leur reſte, comme ils ſe voyent ainſi perſecutez; Et faiſant courage de deſeſpoir, ils en attirent à leur deffence quantité d'autres, qui tels que des Mouches à miel, ſortent à la foule de leurs loges, ſe jettent peſle-meſle ſur ces Oppreſſeurs, les picquent juſques au ſang, & les contraignent en fin de faire une honteuſe retraite. Je ſçay que l'on pourroit donner à cette Fable quantité d'autres explications, & dans la Politique, & dans la Morale. Mais je ne trouve pas à propos de groſſir davantage ce Volume; Et il me doit ſuffire de l'avoir conduit à la fin le plus ſuccinctement que je l'ay pû faire.

TABLE DES CHAPITRES, DE LA VIE D'ESOPE.

Chap. I. DV *Pays, & de la condition d'Eſope.* pag. 1
Chap. II. *deſcription du Corps d'Eſope, & de la vivacité de ſon eſprit.* 3
Chap. III. *Eſope ſe juſtifie devant ſon Maiſtre, & luy fait voir qui avoit mangé les figues.* 4
Chap. IV. *Par quelle advanture Eſope receut le don de bien parler.* 7
Chap. V. *La vente d'Eſope.* 9
Chap. VI. *D'un fardeau dont Eſope ſe chargea.* 13
Chap. VII. *Eſope eſt derechef vendu.* 15
Chap. VIII. *Xanthus fait un preſent d'Eſope à ſa Femme.* 21
Chap. IX. *La réponſe d'Eſope à un Jardinier.* 25
Chap. X. *D'un ſeul grain de Lantille qu'Eſope*

fit cuire en un pot, & de quelques autres choſes facetieuſes. 28
Chap. XI. *Xanthus voulant tromper Eſope, eſt trompé luy-meſme.* 31
Chap. XII. *Du preſent fait à la Maiſtreſſe de Xanthus.* 32
Chap. XIII. *Invention d'Eſope, pour faire retourner ſa Maiſtreſſe avec Xanthus.* 36
Chap. XIV. *De quelles viandes Eſope traitta les Hoſtes de Xanthus.* 38
Chap. XV. *Du ſecond ſervice des langues.* 40
Chap. XVI. *Eſope ameine à ſon Maiſtre un homme niais & ſans ſoucy.* 42
Chap. XVII. *De la réponſe qu'Eſope fit à un Juge.* 46
Chap. XVIII. *Subtile réponſe d'Eſope, touchant les ſuperfluitez que la nature rejette.* 48
Chap. XIX. *L'ingratitude de Xanthus.* 51
Chap. XX. *Eſope decouvre le derriere de ſa Maiſtreſſe.* 53
Chap. XXI. *Eſope ne laiſſe entrer qu'un ſeul de tous ceux que ſon Maiſtre avoit conviez.* 54
Chap. XXII. *Du threſor trouvé par Eſope, & de l'ingratitude de Xanthus.* 56
Chap. XXIII. *De l'affranchiſſement d'Eſope.* 59
Chap. XXIV. *Partement d'Eſope, & ſon*

arri-

Digitized by Google

arrivée en Lydie. 64

Chap. XXV. *En quel temps Eſope compoſa ſes Fables.* 66

Chap. XXVI. *Ennus eſt adopté par Eſope, qui en reçoit une grande injure.* 68

Chap. XXVII. *Eſope inſtruit Ennus, & luy donne des preceptes pour vivre en Homme de bien.* 71

Chap. XXVIII. *De quelle façon Eſope nourrit, & dreſſa quatre pouſſins d'Aigle.* 73

Chap. XXIX. *Le voyage d'Eſope en Delphes.* 79

Chap. XXX. *La mort d'Eſope.* 82

TABLE DES FABLES D'ESOPE.

Du Coq & de la Pierre precieuſe. 1
Du Loup & de l'Aigneau. 4
Du Rat & de la Grenouille. 7
Du Cerf & de la Brebis. 10
Du Chien & de l'Ombre. 13
Du Lyon & de quelques autres Beſtes. 16
Du Loup & de la Gruë. 18
Du Laboureur & du Serpent. 21
Du Sanglier & de l'Aſne. 25
Du Rat de Ville & de celuy de Village. 30
De l'Aigle & de la Corneille. 36
De l'Aigle & du Renard. 39
Du Corbeau & du Renard. 44
Du Lyon affoibly de vielleſſe. 49
De l'Aſne & du Chien. 52
Du Lyon & du Rat. 56
Du Milan malade. 60
De l'Arondelle & des autres Oyſeaux. 61
Des Grenoüilles & de leur Roy. 64
Des Colombes & du Faucon leur Roy. 68
Du Larron & du Chien. 72

Digitized by Google

Du Loup & de la Truye. 75
De l'enfantement des Montaignes. 77
Du vieil Chien & de ſon Maiſtre. 81
Des Lievres craignans ſans cauſe. 84
Du Chevreau & du Loup. 86
Du Chien & de la Brebis. 89
Du Laboureur & du Serpent. 92
Du Renard & de la Cicoigne. 95
Du Loup & de la Teſte peinte. 99
Du Gay & du Chariot. 103
De la Mouche ſe vantant outre meſure. 106
De la Fourmis & de la Mouche. 109
Du Singe & du Renard. 115
De la Grenoüille & du Bœuf. 119
Du Cheval & du Lyon. 121
Des Oyſeaux & des Beſtes à quatre pieds. 124
De l'Eſprivier & de la Colombe. 128
Du Loup & du Renard. 130
De l'Aſne & du Cheval. 135
Du Cerf & du Chaſſeur. 140
Du Serpent & de la Lime. 143
Des Loups & des Brebis. 145
De la Foreſt & du Paiſan. 147
Du Loup & du Chien. 149
Du Ventre & des autres Membres. 154
Du Singe & du Renard. 157
Du Renard & des Raiſins. 159
De la Belette & du Renard. 161
Du Loup & des Chaſſeurs. 164

Du Paon & du Roſſignol. 168
De l'Oyſeleur & du Merle. 172
Du Cerf & du Cheval. 174
De l'Aſne & du Lyon. 176
Du Vautour & des autres Oyſeaux. 179
Du Lyon & du Renard. 181
De l'Aſne malade & des Loups. 184
Du Chevreau & du Loup. 185
Du Lyon & de l'Homme. 188
De la Puce & de l'Homme. 192
De la Formis & de la Cigalle. 194
De la Brebis & de la Corneille. 199
De l'Arbre & du Roſeau. 202
Du Mulet & du Loup. 206
Du Renard prins & trahi par le Coq. 209
Du Renard & du Chat. 211
Du Renard & du Loup. 214
Du Chien envieux & du Bœuf. 215
Du Loup & des Chiens. 218
De l'Aigle & du Corbeau. 221
Du Renard & du Bouc. 226
Du Chat & du Coq. 230
Du Renard & du Buiſſon. 233
Du Peſcheur. 236
Du Chat & des Rats. 238
Du Laboureur & de la Cigoigne. 241
Du Berger & des Laboureurs. 245
De la Fourmy & de la Colombe. 248
De la Mouche. 250

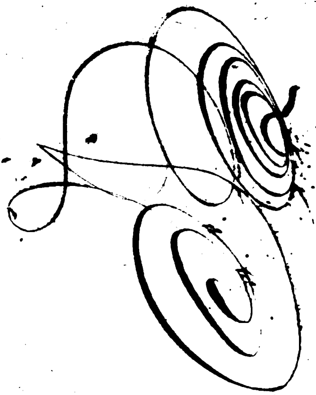
Du

Digitized by Google

Du Dieu Mercure & du Charpentier. 252
D'un Enfant & de ſa Mere. 257
De l'Homme & de ſes deux Femmes. 261
D'un Laboureur & de ſes Enfans. 270
De la Nourrice & du Loup. 274
De la Tortuë & de l'Aigle. 278
De deux Eſcrevices, la Mere & la Fille. 281
De l'Aſne veſtu de la peau du Lyon. 283
De la Grenoüille & du Renard. 286
De deux Chiens. 289
Du Chameau. 293
De deux Amis & de l'Ours. 295
De deux Pots flottans ſur l'eau. 299
Du Taureau & du Bouc. 301
Du Singe & de ſes Enfans. 303
De la Gruë & du Paon. 306
Du Tigre & du Renard. 308
De quatre Taureaux & du Lyon. 313
Du Sapin & du Buiſſon. 315
Du Peſcheur & d'un petit Poiſſon. 322
De l'Avare & de l'Envieux. 329
De l'Enfant & du Larron. 344
Du Lyon & de la Chevre. 348
De la Corneille & de la Cruche. 350
Du Laboureur & du Taureau. 367
Du Satyre & du voyageur. 369
Du Taureau & du Rat. 371
D'une Oye & de ſon Maiſtre. 375
Du Singe & de ſes deux enfans. 378

Du Renard & du Leopard. 383
De la Chatte & de Venus. 385
Du Malade & du Medecin. 391
Des Coqs & de la Perdris. 393
Du Charbonnier & du Foullon. 400
De la Chauve-ſouris, Buiſſon & Plongeon. 402
De deux Compagnons & d'un Aſne. 405
Du Lievre, & de la Tortüe. 407
De l'Ours, & des Mouches à miel. 410

Digitized by Google



Digitized by Google

Pouvoir Pouvoir 4

5#

Digitized by Google